N° 346 — Tome XCIV 16 Novembre 1911

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-deuxième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



GUILLAUME APOLLINAIRE, DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS, EDMOND BARTHÈLEMY, MAURICE BEAUBOURG, MAURICE BOISSARD, R. DE BURY, MARCEL COULON, TRISTAO DA CUNHA, HENRY D.-DAVRAY, RENÉ DUMESNIL, J. GALZY, JEAN DE GOURMONT, REMY DE GOURMONT, CHARLES-HENRY HIRSCH, RENÉ LAURET, AUGUSTE MARGUILLIER, JEAN MARNOLD, CLAUDE-ROGER MARX, HENRI MAZEL, PIERRE QUILLARD, RACHILDE, ANDRÉ ROUVEYRE, CARL SIGER, A. VAN GENNEP.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | Étranger : 1 fr. 50.

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXI

SOMMAIRE

N° 346. — 16 novembre 1911

REVUE DE LA QUINZAINE

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

LA FRANCE IMMORALISTE

—

La France semble subir une furieuse crise de morale : et non point dans le sens que suppose M. Faguet. L'illustre critique parle de la démission de cette science — ou de cet art, comme il vous plaira : ne voit-il pas que ses amis lui rendent au contraire un prestige inouï? Si quelques philosophes, à la suite de Nietzsche, en discutent les bases, cela n'atteint pas le peuple, ni même le bourgeois. Les luttes épiques entre curés et maîtres d'école, quoi qu'en pensent les politiciens, ne décident pas de l'avenir de la jeunesse : la morale, laïque ou cléricale, que l'on enseigne en classe influera-t-elle sur la vertu de nos futurs citoyens ?

Mais les écrits des romanciers, hommes de théâtre, journalistes créent une atmosphère d'opinion qui détermine des attitudes, sinon des sentiments et des actes : pourquoi, ayant scandalisé — ou charmé — l'univers par leur « immoralité », se font-ils de plus en plus édifiants ? On n'ose attribuer à M. Bérenger l'honneur d'une telle métamorphose. Peut-être nos auteurs, pris de tardifs remords, ont-ils voulu « refaire » aux yeux de l'étranger la réputation nationale. Peut-être l'Eglise, toutes les Eglises, humiliées politiquement, prennent-elles leur revanche sur ce domaine ; ou bien si l'on avait changé sans raison, pour changer, comme cela s'est vu de tout temps, en particulier du nôtre? On pourrait encore supposer que nous eussions fait, réellement, des progrès en morale : car tout est possible.

Tenons-nous à ce fait : nos écrivains ne doivent plus leurs forts

tirages à des crudités ou gauloiseries, mais au bon ton de leur langage et aux bonnes mœurs de leurs héroïnes. C'est le cas de dire que la vertu est récompensée. Les commerçants, éditeurs, directeurs, sont d'ailleurs venus à son secours ; quelquefois on les dit sans scrupule : mais ils aiment autant s'enrichir en favorisant la vertu que le vice. Comme ils froncent le sourcil, s'ils aperçoivent dans votre article, votre livre, quelque passage scabreux ! — « Votre ouvrage, Monsieur, ne peut être mis entre toutes les mains. » C'est la condamnation. Rabelais ni la Bible, s'ils étaient neufs, ne trouveraient plus d'éditeur : on ne les peut mettre entre toutes les mains !

Nos jeunes écrivains lancent aussi leur voix dans le chœur : en des essais bien tournés, pas trop pédants, ils applaudissent à la renaissance de la moralité française, ils vantent la tenue de notre petite bourgeoisie, se félicitent que nous n'ayons plus le goût du vice. D'abord, il faudrait savoir si nous l'avons eu, et lesquels, parmi nous, l'ont eu, et s'ils ont diminué de nombre, et si la « moralité » nouvelle n'est pas seulement dans les phrases, n'est pas un air que l'on se donne, une fausse honte indigne d'esprits libres et contraire à l'humeur de notre race.

La France fut toujours immoraliste. Les étrangers disent « immorale ». Laissons-les raccourcir l'épithète, et gardons notre mérite. L'immoralisme tient aux plus hautes qualités intellectuelles ; c'est le fait des esprits agiles, pénétrants et sans peur, qui mettent en cause toutes les notions, les sentiments, les habitudes ; qui les analysent et tâchent à les juger. Nous sommes immoralistes, parce que curieux et sincères : d'autres peuples ne le sont pas, refusant d'appliquer leur intelligence à de certains domaines. Celui des mœurs, par exemple, leur est « tabou » : il se compose d'institutions, d'opinions, de coutumes qu'il faut à tout prix respecter. Une longue expérience les a formées, et de vrai elles sont respectables, si l'on entend par là qu'elles ont fait leurs preuves, favorisé, tout au moins maintenu la vie collective durant des siècles. Mais rien, pour l'esprit libre, n'est sacré : les mœurs, il cherche à les comprendre ; les expliquant, souvent il les discrédite ; il les dépouille tout au moins de leur prestige. Au point de vue de l'analyste et de l'historien, elles se rangent toutes sur un même plan ; elles deviennent objets de comparaison, de contempla-

tion indifférente ou ironique. Ainsi l'étude de la morale mène à la négation de la morale : les moralistes — non les philosophes qui cherchent dans l'abstrait une base à la morale — mais les observateurs des mœurs, Montaigne ou La Rochefoucauld, Chamfort ou Nietzsche, sont tous immoralistes.

Ceux qui croient dangereux l'immoralisme, sous prétexte que les mœurs sont nécessaires, oublient qu'il est le privilège de rares esprits. S'il se répand, c'est sous une forme atténuée, juste assez pour rendre la morale moins rigoureuse, la vie plus libre et plus belle.

Qui persuaderait à un peuple que toutes les mœurs sont indifférentes ? Chacun sent, d'instinct, que seules les siennes sont bonnes pour lui : elles résultent de son caractère, d'une longue adaptation ; s'il se prête à les transformer, ce sera lentement. Les philosophes ne changeront point ses « vertus » ni ses « vices ». Ils n'ont jamais eu cette prétention. Leur nombre est infime, leur public restreint. Aujourd'hui même, combien d'hommes instruits, cultivés comprennent vraiment La Rochefoucauld ? La plupart s'épouvantent de ce qu'il ose éclairer certains dessous des actes vertueux. Son œuvre de probité intellectuelle déplaira toujours aux bonnes âmes aveuglément attachées à la morale, et qui ne veulent juger que sur des apparences : pour elles les actes, les attitudes seuls importent, il est sacrilège d'en découvrir les mobiles secrets. C'est qu'en effet la morale, avant tout, consiste dans l'observation des mœurs, qui sont choses purement extérieures : il n'importe qu'on respecte son voisin par amour ou par crainte : l'essentiel, c'est qu'on le respecte. Pourquoi se demander si une femme fidèle l'est par affection, par peur, par froideur ou par manque d'occasions ? Elle est fidèle ; cela suffit : l'accord familial n'est point troublé. Toute tentative pour sonder les mobiles d'une action est dangereuse ; toute morale qui veut juger les hommes sur leurs sentiments, leurs intentions, penche vers l'immoralisme. « Il y a peu d'honnêtes femmes qui ne soient lasses de leur métier. » C'est sans doute vrai : mais pourquoi le dire ? pourquoi même y penser ? La Rochefoucauld les discrédite, en suggérant que leur honnêteté leur pèse ; l'honnêteté, du point de vue social, est un fait ; qu'importe, si les femmes honnêtes se livrent à des rêves dévergondés ?

Malgré que son esprit soit modéré et juste, La Rochefoucauld sape la morale courante : dire le vrai, c'est être immoraliste, car la morale est faite d'hypocrisie, tout au moins d'illusion. Mais les deux choses, chez un peuple spirituel et libre, sont nécessaires : les mœurs, pour maintenir un certain ordre; l'immoralisme, pour tempérer leur inepte rigueur. La religion, le code, l'opinion, l'habitude, les sentiments naturels, parfois même un peu de bêtise assurent à la morale un pouvoir suffisant. Pour que l'individu ne soit pas écrasé, nivelé, que ses forces vives puissent se déployer en quelque mesure, l'esprit doit en surveiller les arrêts. Beaucoup d'actes qualifiés moraux ou immoraux ne tombent pas sous le coup des lois, relèvent simplement de l'opinion, qui distribue à leur égard le mépris ou l'estime. Chez un peuple « moralisant », ils sont jugés suivant une règle inflexible : ils sont conformes, ou non, au catéchisme des mœurs ; on les condamne ou on les approuve, brutalement. En France, La Rochefoucauld eut toujours des disciples, et plus d'un, qui ne l'ont pas lu, jugent un peu selon son esprit : ils cherchent à comprendre. Parce que l'on comprend plus qu'ailleurs, on est chez nous moins dur et moins étroit. Les faiblesses sont reconnues pour des faiblesses, et tolérées comme telles, alors que d'autres les flétrissent de noms cruels, et les cachent, ne pouvant les éviter. Sur certaines nations, il pèse une atmosphère d'hypocrisie : la vie y est honteuse, ennuyeuse. Mais le Français immoraliste regarde en face ses imperfections ; elles ne lui font pas peur ; il s'en amuse, même. Manque de sens moral, dira-t-on. Non, c'est franchise, et intelligence de la nature. A quoi bon rougir de soi, puisqu'il faut rester ce que l'on est? Nous sommes sages, discernant le possible et l'impossible, acceptant ce que nous ne pouvons modifier. Nous avouons ce que nous sommes, et nous ne sommes pas pires que nos voisins. Cela jette sur les rapports humains une merveilleuse lumière ; cela les rend plus aisés, plus libres : d'où vient l'agrément si vif que trouvent chez nous les étrangers, sinon de cette franchise des gestes et des paroles, de ces allures naturelles que ne menace point sans cesse la critique d'une intransigeante opinion ?

Les immoralistes, autrement dit les gens d'esprit, nous rendirent un immense service. Tandis qu'ailleurs l'élite intel-

lectuelle appuyait de son autorité les mœurs, aveuglément, et venait renforcer la censure publique, en France les meilleures têtes contredisent souvent à ses arrêts : elles font voir une manière de juger plus large et plus humaine, qui révèle, non plus le désir exclusif de sauver la société, mais le besoin de comprendre la vie, de rectifier à tout moment, par un noble effort d'intelligence, les échelles de valeurs. C'est que l'habitude de déchiffrer les caractères, par suite de les peser, de les estimer, est chez nous un goût, une habitude de l'esprit : à l'appréciation des actes, nécessairement grossière, nous substituons volontiers celle des personnes ; elle exige plus de pénétration, de délicatesse ; elle est aussi plus juste, parce qu'elle tient compte de toutes les valeurs, qualités de l'esprit, de la volonté, de la sensibilité, au lieu d'isoler l'homme agissant, et de juger ses actes par rapport à leur utilité sociale.

Faut-il dire que cette méthode mène à la conception d'une morale nouvelle, non plus sociale, mais esthétique ? C'est la seconde étape de l'immoralisme : elle suit nécessairement la première, s'il est vrai qu'un peuple intellectuel est en même temps un peuple d'artistes (Cf. la Grèce), et qu'il ne peut fronder l'ordre existant sans lui opposer, au moins en esprit, un ordre idéal.

La limite est insaisissable, entre les deux phases de l'immoralisme : on passe immédiatement de l'une à l'autre, car il est difficile de comprendre, et de s'abstenir de juger. Celui qui s'avise d'expliquer les mœurs ne les peut regarder longtemps avec indifférence. Dès qu'il s'est demandé : pourquoi celles-ci sont-elles qualifiées « bonnes », celles-là « mauvaises », il ajoute : « Si d'autres, à moi, me semblaient bonnes, que généralement on condamne ? Si j'apercevais une échelle de valeurs autre que l'ordinaire ? »

Tout homme d'intelligence et de goût l'aperçoit, parce qu'elle relève de l'intelligence. A l'opinion commune, qui déclare : « Sont bonnes les mœurs qui favorisent la vie sociale », il oppose celle-ci : « Sont bonnes les mœurs qui favorisent l'esprit. » N'est-ce pas logique, que l'esprit s'estime d'abord lui-même ? Or avec l'esprit, qui est la plus subtile des forces, il devra estimer toute force créatrice et réalisatrice ; l'énergie, la force de l'âme, et même la force physique et brutale ; et

tous les produits spirituels, l'art, la beauté, l'amour, qui n'est que l'embellissement d'un instinct par l'esprit, un plaisir où l'esprit contribue.

Certains peuples, davantage que d'autres, ont ce goût de la force, de l'esprit et de la beauté : en ayant le goût, ils en ont l'estime; ils ne sacrifient point cette estime à celle des mœurs, qui souvent la contredit. Mais ils parviennent à concilier l'une et l'autre : s'ils réduisent quelquefois les prétentions de la morale, c'est qu'avec elle aucun art, aucun jeu n'est possible. Ils la respectent assez pour vivre, et c'est l'essentiel.

Tel le peuple français : non moins artiste que « spirituel », il n'a même pas besoin d'analyser les faits moraux pour venir à l'immoralisme. Beaucoup y sont immoralistes par amour de l'art, uniquement. Ils le sont sans réfléchir, sans disserter sur la morale, sans mesurer sa portée ou ses raisons. Ils le sont parce que les goûts esthétiques l'emportent, chez eux, sur le soin de la conservation sociale. Ils le sont, surtout, en imagination et en paroles : un peuple artiste, dit-on vulgairement, en conte plus qu'il n'en fait.

L'art, en soi, ne présente aucun point commun avec ce qu'on nomme la « morale » : ce sont deux mondes absolument distincts. S'il arrive que, dans l'un et l'autre, quelque chose coïncide, c'est par hasard. La société a créé des mœurs, et veille à leur maintien pour se conserver; l'art a pour but de plaire, de divertir. Nos classiques l'ont reconnu. Racine, dans la préface de *Bérénice*, écrivait : « La principale règle est de plaire et de toucher. Toutes les autres ne sont faites que pour parvenir à cette première. » Chacun des arts poursuit, par ses moyens propres, un certain mode de sensations agréables. Tous les sentiments, tous les spectacles lui conviennent, pourvu qu'ils ravissent, qu'ils émeuvent. S'il ne repousse point ceux que l'on dit « moraux » — la pitié, l'indignation, par exemple, sont d'excellents ressorts dramatiques — il n'a point de raison pour proscrire les autres. Le déploiement de la passion, de la force, voire la brutalité, la cruauté ou le vice sont des objets de figuration agréables : de même qu'une tempête ou un incendie peuvent être beaux. Nul homme, si vertueux soit-il, ne se peut défendre d'un plaisir, devant un caractère, même mesquin ou ignoble, artistement tracé ; et si ce caractère a quelque grandeur dans ses défauts,

quelque étrangeté dans ses faiblesses, ce n'est plus seulement à la forme, au style de l'artiste que va l'admiration. Une secrète sympathie se glisse vers le héros dont on a su peindre les imperfections de couleurs séduisantes. On l'aime davantage que s'il était nanti de toutes les vertus. Mais, dans la vie, en va-t-il autrement? Le mérite décide-t-il de l'amour, de l'amitié, de l'affection ? Les causes de tous sentiments, attractions, répulsions, gisent en dehors de la morale : elle n'est point maîtresse de notre sensibilité; elle n'est qu'un moyen de l'affecter, et non le plus grand. Tous les autres, qui sont d'usage dans la vie, il faut aussi que l'art les emploie ; étant une manière factice de faire jouer la sensibilité, il demande tous les stimulants dont la vie réelle dispose.

La plus simple analyse des conditions de l'art montre sa nécessaire indépendance : s'il ne peut être asservi à la morale, il doit quelquefois la choquer. Un artiste doit être immoraliste: s'il ne l'est, il réduit des trois quarts le champ où il travaille.

Ceux de France l'ont si bien compris qu'ils ont observé strictement la séparation des deux mondes : à leur dessein de divertir, ils n'ont point mêlé celui d'un prédicant. Ni Ronsard, ni Racine, ni Molière n'eurent jamais ce souci de faire triompher la vertu, qui domine les poètes des nations puritaines. Ils ont dépeint des hommes, exprimé des sentiments humains, sans arrière-pensée, afin de charmer et d'émouvoir. Gardiens rigoureux des mœurs, les Japonais proscrivent Molière avec raison : il ne flétrit point seulement des ridicules ou des vices, il jeta le ridicule sur des choses dignes de respect; du point de vue « morale », il n'est pas défendable.

Et Racine, qui sut prêter une beauté à des mégères comme Agrippine, à des hystériques comme Phèdre ? Nos maîtres voudraient aussi l'innocenter : comme ils n'osent condamner nos grands classiques, ni reconnaître le divorce évident entre la morale et l'art véritable, ils disent tranquillement que Phèdre a des remords, et que Molière, suivant la vieille formule, « corrige les mœurs en riant ». C'est une erreur, ou plutôt un mensonge indigne d'esprits probes et sincères. Il faut dire carrément que nos classiques ne sont pas « moraux », et cela n'ôte rien à leur valeur. A part Pascal, Bossuet, Sévigné, il n'est pas un auteur d'un siècle estimé sévère qui ne prête le flanc à la censure.

Quant au Moyen-Age, au seizième, au dix-huitième et au dix-neuvième siècle, un juge rigoureux n'en laisserait rien passer, ou à peu près : quelques pieux écrivains, Gerson, Calvin ou saint François, seraient seuls conformes aux bonnes mœurs ou à de salutaires principes. Fénelon même est raffiné, voluptueux. Que dire des femmes? Mademoiselle de Lespinasse est une enragée, Madame de Stael une révoltée. De toutes parts souffle un terrible vent de liberté et de libertinage. Ceux qui respectent toujours la décence — ils sont rares — se soulèvent ou nous soulèvent contre le despotisme moral. Je ne parle pas que des romantiques, des « philosophes » ou des « esprits forts », toutes catégories de gens immoralistes : en bloc, ils tiennent déjà une moitié de notre littérature. Mais d'autres — comme Corneille, — prétendus apôtres du devoir, excitent en réalité les passions individuelles : avec quelle force, dans ces conflits entre l'Etat, l'honneur ou la religion, et le désir de vivre, s'expriment les exigences des cœurs passionnés ! A la plupart des spectateurs, le devoir qui triomphe semble une contrainte cruelle, une gageure de poète qui voulut satisfaire à un idéal trop sublime ; la sympathie, davantage qu'aux héros, s'en va aux vaincus plus humains dont les sentiments exaltèrent notre appétit de bonheur.

C'est que nous cherchons dans l'œuvre d'art l'expansion de notre « moi », une vie fictive plus intense que la vraie ; nous voulons, poète ou public, une revanche de notre existence réelle, où nos désirs sont à l'étroit, bornés par les lois, nos obligations, notre médiocrité. Nous voulons jouir par l'imagination de ce qui, en fait, nous manque. Si l'art faisait la même part que le réel à toutes les sortes de gêne, s'il n'excitait notre sensibilité de la façon la plus variée, il serait inutile. Il n'a de raison d'être que parce qu'il complète la vie, il nous contente en sous-entendant la morale qui nous opprime ; il nous permet, par la pensée, de nous épanouir. Voilà pourquoi il est d'autant plus beau, plus riche, plus stimulant qu'il est plus immoral : l'immoralisme de notre littérature, beaucoup plus étendu qu'on ne suppose, n'est pas un reproche valable ; c'est une des raisons de sa qualité.

On pourrait conclure que l'immoralisme de l'art détermine son innocence : pour les artistes, en particulier, il est comme l'exutoire des velléités dangereuses. C'est une loi psychologi-

que élémentaire, que le rêve use l'énergie, que les actes et les plaisirs imaginés enlèvent peu à peu le goût des réels. Combien satisfont spirituellement leurs désirs, et jusqu'à leurs vices ! Flaubert avouait qu'il avait vécu, en esprit, les pires formes de la débauche, ce qui le rendait indifférent aux plus belles tentations. Telles de nos romancières, qui se complaisent dans les peintures les plus vives, sont peut-être des dragons de vertu : elles ne trompent leurs maris que sur le papier, et contentent leurs curiosités ou leurs passions fougueuses en songeant aux adultères d'autrui.

Puisque certains hommes ont le goût d'une vie exubérante, des appétits qu'ils ne sauraient combler sans indisposer leurs voisins, il faut admettre que l'art immoraliste, les transportant dans un monde plus libre où ils savourent le fruit défendu, les apaise en quelque mesure. Il est vrai que l'effet contraire existe aussi : Rousseau, M. Bérenger et les siens n'ont pas tout à fait tort, quand ils accusent la scène de gâter les mœurs. Mais les produits qu'ils incriminent, dramatiques ou autres, le plus souvent ne relèvent pas de l'art : ce sont de vulgaires contrefaçons, œuvres d'ouvriers exercés, et par quoi le populaire s'intoxique à plaisir. Qu'on les lui interdise, ou qu'on y substitue des pièees « morales », quel homme de goût s'en offensera ?

Quant aux ouvrages d'artistes véritables, ils ne s'adressèrent jamais qu'à une élite. Le public plus affiné qui les accueille est capable d'en saisir le sens et de se défendre contre leurs suggestions. Il a dépassé ce degré primitif de culture, où l'on se laisse pousser à des actes par une image, un conseil, le désir d'imiter. Il assiste au spectacle avec détachement, le prenant pour ce qu'il est en vérité : un jeu, une distraction de l'esprit. Et si quelques-uns, par hasard, s'abandonnent, relâchent leur conduite pour « faire comme dans les livres », c'est ma foi regrettable ; le mal est petit. Plus généralement, près des esprits sensés, des âmes modérées ou timorées qui sont le nombre, l'art n'a d'autre effet que de divertir, et d'élargir le jugement.

C'est sur le langage et l'opinion que son influence s'exerce, infiniment plus que sur les manières d'agir. Notre prétendue licence se manifeste surtout en paroles : l'atmosphère immoraliste met dans notre conversation une liberté qui nous est

propre ; dans nos avis une complaisance, une douceur ironique que des puritains nomment faiblesse : c'est, au fond, la sincérité d'esprits qui s'ouvrent et de cœurs qui ne retiennent pas leurs sentiments.

Nous témoignons une bienveillance amusée aux héros, aux héroïnes de l'amour. Est-ce à dire que nous approuvions leurs écarts, que nous soyons tous prêts à suivre leur exemple ? Si notre journal nous repaît des aventures d'une jeune personne légère : elle est drôle, dirons-nous, cette petite fille ; ses rosseries, ses méchancetés ne sauraient empêcher qu'elle soit drôle. Cependant la morale bourgeoise a raison de la bannir : le tribunal n'aura pas tort de la frapper, si elle a pillé son ami, maltraité son amant. Nous n'avons pour elle aucune estime, à peine de pitié. Mais aussi, nous n'avons point d'indignation, cette jeune personne nous divertit comme si elle était irréelle, comme si elle sortait d'un roman. Pourquoi ne céderions-nous pas à cet intérêt ? Il ne met pas en péril la société, puisqu'il y a encore, Dieu merci ! assez de vieilles dames, de laiderons et d'épouses fidèles pour flétrir l'immoralité et censurer qui le mérite.

Cette façon de juger, en France, est ordinaire. Elle témoigne de l'esprit d'un peuple qui comprend aussi bien la nécessité de garder les mœurs que les suggestions de la grâce. Il fait la part de toutes les exigences : il ne sacrifie rien. Il ne condamne pas sans recours ce qui semble immoral : il le condamne parce qu'immoral, et l'approuve, s'il y a lieu, par ailleurs. La présence d'un défaut, fût-il énorme, ne l'aveugle pas grossièrement sur les qualités qui lui font cortège. S'il accepte le mal inévitable, s'en rend-il pour cela complice ? Priver de sa légèreté une femme légère, autant vouloir happer la lune : donc sourions-en, tout en nous défiant ; c'est le plus sage.

Nous avons encore une fâcheuse tolérance à l'égard des séducteurs. Je ne crois pas que, chez un autre peuple, Don Juan ait fait plus d'envieux. Il va sans dire que du point de vue social la séduction et l'infidélité sont dangereuses. Cependant le succès près des femmes implique des qualités, beauté, habileté, force, audace, que la plupart des hommes — et des femmes estiment. Le Don Juan vulgaire se contente de mérites inférieurs ; il n'importe : ce qui détermine l'opinion, ce ne

sont pas ceux qu'il possède, mais ceux qu'on lui suppose. Le respect qu'on lui rend signifie l'estime de ces qualités; et qu'il subsiste en dépit des périls auxquels le « conquérant » nous expose, qu'il soit plus fort que la réprobation soulevée par l'idée de ces périls, cela prouve que nous préférons sa hardiesse à notre sécurité. Les raisons esthétiques ont pour nous un tel prix, nous avons tant de plaisir au spectacle d'un homme qui ose et qui vainc, que nous y sacrifions notre avantage.

Ceux, dira-t-on, qui admirent Don Juan souhaitent secrètement de l'imiter ; notre faiblesse pour lui nous accuse du même vice. C'est évident, sauf toutefois pour ce qui est des femmes. Mais ce vice ne vient pas, comme on l'a cru, d'un tempérament exigeant ou maniaquement érotique: les hommes de cette sorte sont aujourd'hui, avec plus de vérité, dénommés « satyres ». Sainte-Beuve notait déjà que le type littéraire de Don Juan « appartient à un siècle où il y a bien plus d'orgueil que d'amour du plaisir ». Cela est certain : Don Juan est un orgueilleux, ou un vaniteux, plus qu'un voluptueux. Mais si son amour-propre s'attache si fortement au désir de vaincre les pudeurs féminines, c'est que de moins heureux sont d'accord avec lui : le victorieux aime à faire montre de ses victoires; il ne les goûterait pas à ce point, si elles n'étaient enviées ou craintes. Ainsi l'orgueil du vainqueur, l'admiration ou l'envie de ses rivaux, l'appréhension des femmes défaites, tout révèle une générale estime des qualités auxquelles il doit son triomphe. Tandis qu'en Angleterre l'amour-propre de l'homme veut la femme pudique, en France il la veut humiliée. Là-bas c'est l'instinct de possession jalouse qui domine ; ici l'instinct de jeu et de lutte. L'Anglo-Saxon est férocement, obstinément propriétaire, le Français conquérant. Or les conquérants sont des artistes, qui se prennent eux-mêmes pour spectacle : ce qui nous plaît, en amour, c'est de contempler nos propres exploits.

Le succès de Don Juan dans notre littérature, notre habituelle complaisance, consacrée par la loi, vis-à-vis des séducteurs, dénotent un goût du jeu qui empiète, cette fois, sur le domaine des mœurs. Ici, convenons-en, l'immoralisme sort de la pensée et de l'art ; il pèse sur l'opinion, voire sur le code, au point de favoriser des actes dangereux à l'ordre public. Mais

ce n'est là qu'un cas d'exception, dans notre pratique de l'amour : une erreur d'étrangers aussi béotiens que puritains veut que toute notre « érotique » — au sens le plus large de ce mot — porte la marque d'un esprit corrompu. D'authentiques Gaulois, maladroitement, confirment ces âneries. M. Fouillée, dans certaine « psychologie du peuple français », ne condamne-t-il pas « l'immoralité ridicule de la veine gauloise »? C'est une pitié que des Français de pure race — M. Fouillée se dit fils d'un Breton et d'une Normande — marquent une telle incompréhension de leur caractère national, se déclarent prêts à en effacer les traits les plus frappants et les plus heureux. La gauloiserie, qui consiste à parler librement des réalités de l'amour, n'est blâmable que du point de vue d'une pudibonderie chrétienne-protestante. Il est naturel, il est sain que des hommes francs s'expriment sur l'amour, comme sur toute chose, sans contrainte. Il n'y a là rien d'« immoral », rien de bas : c'est plutôt la coutume contraire, d'entourer de cachotteries, de réticences, l'acte le plus simple, qui dénote des âmes poltronnes, défiantes d'elles-mêmes, et, dans le fond, vicieuses.

Le Gaulois cause de l'amour sans aucune gêne, mais non comme pourrait le faire un sauvage, avec une naïve indifférence : il en plaisante, il en rit. C'est cela qui soulève le plus ses détracteurs ; et c'est là, justement, que son esprit s'affirme. Parler librement, c'est encore peu : si l'on traitait l'amour du même ton que le boire et le manger, ce serait négliger son importance particulière, et comme fonction sociale, et comme plaisir. Cette importance, le rire la souligne : plaisanter sur l'amour, c'est se réjouir, et réjouir les autres à sa pensée ; rappeler qu'il est agréable. Cela non plus n'est pas malsain, puisque vrai jusqu'à l'évidence. Il faut être dépravé, pour rougir de son désir et de son plaisir.

Mais en même temps qu'il se divertit de l'amour, le rieur en triomphe : partout où le rire éclate, l'esprit intervient, et l'esprit est destructeur. Rire, si ce n'est de pure joie — chose rare, — c'est toujours un peu se moquer. En riant de l'amour, on arrête son élan ; on signifie que c'est une chose peu grave ; qu'on peut s'en jouer, s'en distraire, mais qu'on n'en est point dominé. Tant qu'on rit de l'amour, on en est maître : le prendre au sérieux, c'est commencer d'en devenir l'esclave.

Voilà ce que n'ont pas compris ceux qui condamnent le rire gaulois, comme indécent. Le moraliste austère se fait inconsciemment complice des littérateurs métèques ou dilettantes qui favorisent chez nous, depuis un siècle, le culte oriental de l'amour-passion. Rien de moins français : Stendhal l'a noté justement. Mais, contrairement à lui, nous nous félicitons que ce mal ne nous atteigne pas comme d'autres peuples. La passion est de même qualité que les âmes qu'elle possède: pour une délicate, élevée, en laquelle elle exaltera les plus beaux sentiments, combien de grossières, qu'elle rendra farouches, ignoblement brutales! Les faits-divers des journaux regorgent d' « histoires passionnelles » qui nous montrent les hommes — et les femmes — transformés en fous sanguinaires. Un homme de sens n'arrive pas à discerner ce qu'il y a là d'admirable: pourtant ces êtres stupides, ces furieux bénéficient d'une sorte d'indulgence publique, qui se refuse aux inoffensifs libertins.

Il se manifeste ici une regrettable décadence de notre esprit gaulois. Sa tendance naturelle était de tenir la passion pour un cas anormal, très rarement admirable, le plus souvent absurde ou dangereux. Notre vieille littérature en fait foi: Héloïse et Yseult y sont des exceptions, magnifiées par la poésie ; dans les chroniques, les fableaux, les mémoires, l'amour est franchement traité à la gauloise, c'est-à-dire en gaîté. Ni Marot, ni Montaigne, Rabelais, Brantôme ou Ronsard ne s'éloignèrent de cette tradition. Le dix-septième siècle, si sensé en ses jugements, qualifiait la passion de faiblesse ou de folie: La Fontaine, Hamilton et Bussy-Rabutin représentent mieux son habituelle manière que les exemples fameux de Phèdre ou de la princesse de Clèves. Après Rousseau, on se mit volontiers à regarder l'amour sans ironie, nous devînmes sinistres et bêtes, bâilleurs aux étoiles, sans sincérité avec nous-mêmes. Je ne dirai pas que Jean-Jacques, ni Stendhal, ni les romantiques aient rendu la passion plus fréquente : de cela la littérature est incapable. Ils n'ont pu multiplier que les passions fausses, plus ou moins imaginaires, et plus malsaines encore que les autres. Le sel gaulois, devenu plus rare, laissait leur poison se répandre: il est contraire aux chimères bovarystes comme aux désirs violents de la chair; il reste un des meilleurs remèdes à ces entraînements honteux où l'esprit abdique, où l'on perd la maîtrise de soi.

Il s'opposait même aux obscénités grossières : en place de la gauloiserie, d'un badinage plus ou moins délicat, mais toujours gai et railleur, le naturalisme nous porta la crudité brutale, l'ordure triste et sans esprit. Peindre abondamment la saleté, sans raison, sous prétexte qu'il faut tout peindre, voilà ce dont nos aïeux se s'avisèrent jamais. Rabelais et Brantôme, en leurs passages les plus raides, sont drôles : on sent qu'ils s'épanouissent la rate, et pour peu qu'on soit disposé, on fait comme eux. Certains tableaux à la Zola soulèvent le cœur, simplement.

Jadis, nous affections de regarder l'amour — le sentiment et l'acte — cavalièrement, comme « bagatelles » : c'était une manière élégante de parer à son obsession, d'affaiblir ses périls. Aujourd'hui, sous prétexte de naturel, nous unissons un couple avec le même sérieux que des bêtes : quand nos romanciers, d'un ton impassible, nous détaillent un couchage, on pense aux spectacles de la rue et des champs ; et les passions « rêveuses » de 1830, « nerveuses » d'à présent ont quelque chose de morbide ou de faux : elles révèlent des détraqués qui se complaisent dans leur détraquement.

Notre façon d'autrefois, si « immorale » fût-elle, était spirituelle et saine; l'érotisme moderne est violent, fignolé, aveulissant et manque d'esprit. Le romantisme, l'orientalisme, le naturalisme nous ont conduits à traiter de l'amour avec un sérieux indécent. Nous avons appris à nous « monter le coup » à tous ses spectacles : c'est le fait des âmes faibles et des sots. L'ancienne gauloiserie, — qui revit chez quelques rares contemporains — était un moyen de dominer l'amour par le rire : la franchise qu'elle comporte dissipe cette atmosphère trouble que répandent le silence et la gêne des gens « moraux », et qui favorise toutes les défaillances. Elle le place sous son aspect le plus innoffensif et le plus beau, le prenant pour un agrément, un ornement de la vie, une source de l'art, — non une fièvre déprimante, un rêve maladif ou un sacrement mystérieux.

Au ton dont il parle de l'amour, le Français doit sa réputation d'immoraliste : elle repose sur une simple confusion. On attribue à notre conduite ce qui n'appartient qu'à notre langage : l'immoralisme, nous l'avons montré, est essentiellement une attitude de l'esprit : il se manifeste dans la pensée et l'opinion, l'art, la liberté de la parole. Si son audace pouvait offrir quel-

que danger, il serait facilement conjuré par les tendances et les habitudes profondes de notre nature : le meilleur soutien des mœurs n'est point la contrainte extérieure, qu'exercent les lois ou une opinion tyrannique ; ce sont les fermes attachements, les élans d'une sensibilité saine et vive. La France ne manqua jamais de ces sentiments, qui assurent l'harmonie des rapports humains : les affections familiales, la bienveillance envers les inconnus, une certaine modération dans les désirs, le goût du travail la préservent assez du désordre. Notre attitude morale, spontanée, impulsive, dépend du cœur plus que d'une volonté réfléchie : c'est pourquoi, en dépit de notre immoralisme, elle est la plus sûre.

Il est un domaine, par contre, où le désordre est né chez nous d'un goût excessif pour la morale : morale particulière, qui n'est ni la morale traditionnelle et nécessaire — à peu près synonyme d'ordre social — ni la morale esthétique des immoralistes : morale qui se nomme rationnelle, qui se réclame de la justice et du droit.

Elle s'est assez répandue pour commander, désormais, beaucoup d'esprits cultivés, et dominer notre horizon politique. Depuis plus d'un siècle, ses idées dirigent notre vie collective, — autant que des idées peuvent régner, où les intérêts tiennent le premier rang.

Cette morale rationnelle suppose une logique rigoureuse, dont les déductions se déroulent dans l'abstrait ; un instinct de générosité. Notre raison raisonnante nous a fait concevoir un Etat idéal, conforme à la Justice ; notre âme généreuse l'a souhaité de toutes ses forces. Malheureusement, la justice n'est pas possible ; pour un esprit net, elle n'est même pas concevable. L'analyse la réduit à un point mathématique, sans existence réelle, sans valeur idéale.

Si l'on admet qu'elle n'est pas un « idéal », mais une tendance qui *parfois* s'affirme utilement, il reste ce fait que la plupart des hommes s'en moquent, à moins d'être intéressés à son triomphe. Ce fait, que rien, pour le moment, ne peut effacer, rend chimérique, ridicule, dangereuse, la prétention de modeler la société selon la justice. Voulant établir son règne, donc faire régner une « morale » incompatible avec la réalité humaine, les Français suscitèrent des crises, causes de longs désordres : au nom de la morale, avec des intentions qui chez

quelques-uns étaient pures, ils détruisaient l'ordre, qui est la morale, essentiellement : effet que n'a jamais produit l'immoralisme.

Du même coup un « cant » particulier s'installait parmi nous, comme partout où les hommes prétendent plus qu'ils ne peuvent. Chez d'autres, la pudibonderie n'a servi qu'à dissimuler l'amour, non à l'arrêter; ainsi la « démocratie » affecta souvent de faire gouverner le peuple, alors qu'en fait le pouvoir était ailleurs. Elle devient une flatterie à son égard, comme la fausse pudeur à l'égard de la vertu : l'une favorise les pimbêches, comme l'autre les démagogues éhontés.

Prétendre à trop de « morale » ne sert de rien : l'immoralité reprend toujours ses droits : dans les rapports politiques et sociaux, ou sexuels, un certain ordre est nécessaire; trop de différence dans les conditions, trop de dévergondage le compromettent ; mais il n'est pas besoin, pour que la société, la civilisation subsistent, que tous les hommes soient parfaitement heureux, ni toutes les femmes fidèles. Si l'on veut imposer un Etat idéalement juste, des mœurs idéalement chastes, on se heurte à l'humaine imperfection, qui ne s'accommode de l'un ni des autres : on provoque une hypocrisie qui ne sert en rien la morale, et gâte la beauté de la vie.

L'immoralisme n'est que le moyen de dissiper cette mauvaise apparence, et de répandre une purifiante lumière : il marque la haute intervention de l'esprit, qui rectifie toutes les valeurs: il précise celle de la morale, qui serait tentée de primer les autres, et de régner despotiquement, plus qu'il n'est nécessaire.

La morale, pour l'immoraliste, ne vaut que comme condition de la vie collective. Un homme raisonnable et sociable l'accepte, mais il peut la juger et poser ses bornes. Il sait qu'en dehors, voire à l'opposé d'elle, d'autres choses sont estimables, admirables, et il veut les admirer. Tel est le sens de l'ironie du Français, qui volontiers défie la « morale »; la raillant, il affirme qu'il n'en est pas l'aveugle serviteur. Il la suit, cela va de soi, le bon sens l'exige, elle est indispensable. Ce n'est pas une raison pour qu'il en fasse la grande idole : ses préférences secrètes, son amour ou sa vénération vont d'un autre côté; l'homme qui crée ou qui agit récolte infiniment plus de gloire que celui qui se tient dans les strictes limites de la vertu.

L'immoralisme explique et justifie cette vérité d'expérience. Pour le petit nombre de ceux qui le conçoivent, il signifie l'affranchissement de l'esprit, le droit que s'attribue l'intelligence de jouer avec toutes les pensées, sans exception, et de chercher en soi la norme de leur valeur. Chez beaucoup d'autres, un immoralisme moins conscient révèle quand même l'indépendance spirituelle : elle est fréquente chez le peuple français, qui se plaît en imagination et en paroles aux actes défendus. Il veut braver la défense, c'est une raison ; mais les choses immorales ont souvent de la beauté, et le goût qu'il leur témoigne n'est que l'hommage d'un artiste à ce qu'il aime.

Il n'est pas possible d'adorer la beauté des corps, des sentiments et des désirs, des actions, de toutes choses, sans s'affranchir des règles utilitaires que l'on appelle « morales ». On leur peut accorder, dans une large mesure, de commander notre conduite : à condition de réserver nos pensées, nos jugements, nos rêves, nos paroles mêmes. Pourquoi ce que nous disons, les images que nous caressons seraient-elles conformes à ce que nous sommes tenus de faire? Le champ du réel est étroit, celui de l'esprit et du verbe est immense; c'est rapetisser notre être que de réduire celui-ci à celui-là.

Nos aïeux furent habiles à goûter le spectacle de la vie, à rabaisser, par le rire, toutes les prétentions, à s'amuser franchement de l'amour et se moquer même de ce qu'ils respectent. Renierons-nous le caractère de notre race, par une crainte puérile des critiques étrangères, ou pour céder à quelques pédants jeunes et vieux? Quand notre langage, nos manières, nos livres prendront le ton de la triste Angleterre, de la vertueuse Amérique, nous commencerons à déchoir. Notre immoralisme est lié à notre art, à notre humeur, à notre intelligence. Nous n'avons pas à en rougir : c'est un des signes de notre esprit, un des titres de notre gloire.

RENÉ LAURET.

J.-H. FABRE

LE SAVANT ET LE PHILOSOPHE [1]

—

I

On commence d'ordinaire à Conrad Gessner (1516-1558) la liste des auteurs qui se sont occupés des insectes. Mais Gessner, dans son *Histoire des Animaux*, publiée à partir de 1552, traite toute l'histoire naturelle. De même Aldovrandi (1527-1605), et Jonston, auteur d'un *Théâtre universel des Animaux* (1635). Le premier spécialiste serait un médecin anglais, Thomas Mouffet (ou Moufet), mort vers 1600, avec son *Théâtre des Insectes*, publié à Londres en 1634. Il ne s'agit là que de pures compilations. Intéressés par les mœurs animales, les zoologistes réunissent sans ordre ni discernement les faits pris dans les auteurs depuis Aristote et Pline et le plus possible de on-dit. Ils ignorent l'observation sur l'animal vivant presque autant que sur son cadavre. Mouffet, cependant, s'efforce à la description et donne 500 planches d'après nature (2).

Leur classification est rudimentaire. Ils l'empruntent d'abord à Aristote, la plupart d'après Wotton, qui, en 1552, a tiré de l'œuvre du philosophe un essai de disposition systématique des êtres vivants, puis à Aldovrandi, dont le système, assez dégagé d'Aristote, servira pendant plus d'un siècle.

(1) V., au *Mercure* du 16 octobre dernier, notre *Introduction à l'étude de J.-H. Fabre.*

(2) *Histoire naturelle des Insectes*, par de Tigny (Paris, an X). J'ai utilisé aussi les détails éparpillés dans Gœdart, son commentateur, M. de May, et Réaumur ainsi que l'ouvrage de M. Edmond Perrier : *la Philosophie zoologique avant Darwin* (1884), et les biographies du *Michaud*. Cependant, pour les tout débuts de l'entomologie, mes recherches ne concordent pas avec l'historique, qui, pour l'ensemble de cette science, paraît le plus digne d'être consulté : l'article « Entomologie » de M. E. Lefèvre, dans la *Grande Encyclopédie*.

Dans ce travail, Mouffet n'est point nommé. Il est remplacé par « Conrad Gesner (1516-58) dont l'ouvrage intitulé *Insectorum sive minorum animalium theatrum*, publié 76 ans après sa mort .. n'est remarquable qu'en ce qu'il a été le premier travail consacré exclusivement aux insectes ». En donnant à Gessner un ouvrage que l'on attribue généralement à Mouffet, M. Lefèvre n'a-t-il pas commis une confusion ? En tous cas, l'auteur, dans la *Grande Encyclopédie*, à l'article « Gessner », n'est point en accord avec lui et corrobore la version présente.

Pour eux d'ailleurs ce qui distingue l'insecte, c'est sa petitesse, son peu d'importance dans la nature. Le titre de Mouffet est significatif : *Insectorum sive minimorum animalium theatrum*... L'insecte, c'est ce qui n'est pas visiblement quadrupède, oiseau ou poisson. Ainsi La Fontaine, dans une fable bien connue, appellera un serpent l'insecte. Il se différencie encore parce qu'il naît, non pas d'un animal semblable à lui, mais de la boue, des feuilles, de la chair, des excréments, de la corruption de toutes matières. En plein XVIIe siècle, on partage encore l'erreur de toute l'antiquité sur la génération spontanée. Il faudra que Redi publie en 1671 le résultat de ses expériences pour qu'on sache que les vers qui se produisent dans la chair putréfiée proviennent d'œufs pondus par les mouches.

Avec Malpighi (1628-1694), nous quittons les compilateurs. Professeur de médecine à Bologne, Malpighi a surtout étudié le corps humain ; mais ses découvertes, grâce à l'emploi des verres grossissants, sur l'appareil respiratoire des insectes, en font un entomologiste en dehors même de la fameuse description anatomique du papillon du ver à soie. Leuwenhoeck (1632-1723) mérite plutôt le nom de zoologiste, car il a touché à l'insecte surtout parce qu'il s'est plu à l'étude des infiniment petits. On lui doit la révélation des infusoires. Il a « coopéré à la découverte des spermatozoïdes, il paraît aussi avoir connu a reproduction des pucerons sans le secours de l'accouplement (1) ».

Un autre Hollandais, Swammerdam (1637-1680), est par rapport à ces deux savants ce que, dans la classe des historiens, Mouffet serait à Gessner et Aldovrandi, car il la spécialisé sur l'insecte sa connaissance de la physiologie. Si bien qu'on le dit « le père de l'anatomie entomologique ». Il a suivi les métamorphoses, notamment celles des lépidoptères, et montré « par la plus fine anatomie que chenilles, nymphes et papillons, c'étaient trois états du même être, trois évolutions naturelles et légitimes (*sic*) de la vie » — a écrit Michelet (2), qui l'appelle « le martyr de la patience, le Galilée de l'infiniment petit ». Il a tenté aussi une classification et recueilli des traits de mœurs fort originaux. Son œuvre a paru après sa mort, en

(1) Edmond Perrier, *la Philosophie zoologique avant Darwin*.
(2) *L'Insecte*, pp. 91 et s.

1682, et une édition latine en a été publiée en 1737 sous le titre de *Biblia naturæ sive historia insectorum*.

Le mérite de Gœdart (1620-1668) est petit par rapport à celui de son illustre compatriote. Mais il a avant Swammerdam divulgué, sinon découvert, certains secrets des métamorphoses. Publiée en 1662 en latin, en 1682 en anglais, en 1700 en français sous le titre de *Métamorphoses naturelles ou Histoire des Insectes*, son œuvre obtient un succès considérable. Au service de l'insecte, Gœdart a mis son talent de peintre, quelque littérature, et surtout une philosophie finaliste accommodée aux goûts du temps. On lui reproche d'avoir accueilli à lui tout seul autant de légendes et d'erreurs que ses prédécesseurs ensemble. Il en a aussi créé beaucoup, surtout dans le domaine de la génération spontanée. Il a *vu* des vers naître des champignons, d'autres de l'urine. Il fut cependant doué pour l'observation et Réaumur, qui le prend souvent à partie, lui reconnaît des qualités. Mais il est moins un savant qu'un curieux.

Swammerdam conduit à Valisnieri (1661-1730), qui, avec un véritable esprit scientifique, retrouve les préoccupations anecdotiques des entomologistes primitifs. Moins intéressé par l'intérieur physique de l'animal, il s'attache au récit de ses mœurs et décrit ses manières de naître et de vivre. Tandis que les historiens qui l'ont précédé et beaucoup de ceux qui le suivront persistent à s'adresser aux livres, Valisnieri ne s'en rapporte qu'au témoignage de ses yeux. C'est en quelque sorte le polémiste de la science de l'insecte. Il complète les expériences de Redi, lequel croyait encore à la génération spontanée des larves qui se trouvent dans les fruits et ruine l'idée générale de la génération spontanée. Professeur de médecine et d'histoire naturelle à l'université de Padoue, il a publié, en 1721, une *Histoire de la génération de l'homme et des animaux*, où l'insecte occupe beaucoup de place. Il faut le retenir comme ayant eu beaucoup d'influence sur Réaumur, qui en fait souvent l'éloge.

Et nous arrivons à celui qui, sans notre Fabre, symboliserait l'entomologie : René-Antoine Ferchault de Réaumur, né à la Rochelle le 28 février 1683, mort à Saint-Julien de Ténoux (Mayenne) le 17 octobre 1757. Car si, excellent anatomiste et descripteur fidèle des formes de l'insecte, Réaumur n'est infé-

rieur à aucun de ses devanciers, il apporte une somme considérable de nouveau. C'est qu'il s'occupe avant tout d'observer l'animal vivant et agissant. Il le voit naître, se nourrir, se loger, s'habiller, se métamorphoser, se reproduire. Dans ses six énormes volumes de *Mémoires pour servir à l'histoire des Insectes* (1734-1742), il accumule plus de faits exacts qu'on ne l'avait fait avant lui et peut-être que depuis lui on n'a fait. Sur la transformation d'un grand nombre de chenilles en papillons, de larves en hyménoptères, diptères, coléoptères; sur la manière dont beaucoup d'apiaires construisent leurs nids, élèvent leur progéniture; sur différents parasites; sur la cigale, la mante, les teignes, les pucerons, les araignées; sur les producteurs de galles, tous personnages fort peu connus, il a rapporté des observations définitives.

Il manque cependant quelque chose à l'entomologie après la publication des *Mémoires*. C'est ce que beaucoup de savants, depuis Wotton ont tenté sans succès : un mode de groupement, un système de classification commode. La fixation de la notion d'espèce parmi l'infinité épouvantable des individus. A l'anatomiste, à l'historien, il faudrait adjoindre le nomenclateur. C'est à quoi aboutira le génial effort de Linné, qui porte d'ailleurs sur tout le règne animal. Latreille (1762-1833) perfectionnera le système du naturaliste suédois : *Précis des caractères génériques des insectes disposés dans un ordre naturel* (1796); *Cours d'entomologie* (1831). Encore qu'en tant qu'observateur pur Latreille ne soit pas sans mérite, on l'a nommé — les amateurs de l'insecte chérissent la périphrase — : « le législateur de l'entomologie ». Il est bien le type de la troisième catégorie d'entomologistes.

Désormais les limites de l'entomologie semblent fixées, et nous verrons les innombrables savants qu'occupe l'insecte tenir, à la fois nomenclateurs, anatomistes et historiens (dans cette dernière catégorie les deux Hubert : François (1750-1831) pour les abeilles, et son fils Pierre (1777-1840) pour les fourmis méritent une mention spéciale) — les voies tracées par Swammerdam, Réaumur, Latreille chacun avec une préférence suivant son tempérament. Un Léon Dufour (1780-1865), habile certes au maniement du scalpel et du microscope ainsi qu'à la taxonomie, mais observateur fidèle et sagace, nous offrirait dans la première moitié du XIXe siècle l'entomologiste complet,

tandis que plus près de nous la belle étude de M. Künckel d'Herculais, *Recherches sur l'organisation et le développement des volucelles* (1875) pourrait être considérée — si Fabre n'existait pas — comme un modèle d'intégrale expression entomologique. Mais si on me permettait de comparer l'entomologie à un arbre à trois branches, dont la branche réaumurienne occuperait le milieu, je dirais que Fabre a enté sur cette branche principale un bourgeon si florissant qu'on le prendrait aujourd'hui pour l'arbre lui-même.

Depuis les *Souvenirs Entomologiques*, en tous cas, la science de l'insecte, qui semblait comporter trois initiateurs seulement, en possède un quatrième, et c'est à se demander si le dernier venu n'est pas le plus grand.

II

Il n'est pas nécessaire pour grandir Fabre de diminuer celui qu'il ne cesse d'appeler son maître. Sans Réaumur, insuffisamment séduit par la nomenclature et l'anatomie, il n'aurait peut-être pas préféré aux sciences exactes les sciences naturelles. Sans lui, fût-il devenu zoologiste, il ne se serait peut-être point spécialisé. Du moins il nous l'a laissé entendre et l'on peut bien mieux le croire que lorsqu'il attribue à Léon Dufour la responsabilité de sa vocation. Ce dernier n'a pu influencer en lui que l'écrivain, car Dufour, que Réaumur éclipse à tous autres point de vue, sauf pour la nomenclature, ne manque pas de l'agrément littéraire. Mais je n'étudie pas aujourd'hui, chez l'ermite de Sérignan, le littérateur, l'artiste.

L'œuvre de Fabre paraît écrite en marge des *Mémoires*. Il n'agit guère sans les consulter et ne perd pas une occasion d'expliquer sur tel ou tel point pourquoi il se range ou non à leur avis. On dirait même que Réaumur a fixé son programme quant aux personnages (1). En réalité les deux entomologistes se rencontrent parce qu'ils ont les mêmes goûts. S'ils ont étudié si souvent les mêmes insectes, c'est parce que les insectes qui les intéressent sont les plus riches en instincts ou en singula-

(1) Sauf en ce qui concerne les papillons qui tiennent une très grande place dans l'œuvre de Réaumur et que Fabre a fort peu étudiés. Fabre ne s'est pour ainsi dire pas occupé de la métamorphose des lépidoptères, sauf pour quelques bombyx qui ont précisément été étudiés par Réaumur.

rités. Et que Réaumur, ces insectes-là, les a choisis avec un flair merveilleux.

Et je ne soutiendrai pas qu'en tant qu'observateur pur Fabre a plus de génie que le savant parisien. Réaumur ne saurait être dépassé et pour l'amour de l'observation et pour la patience, la sagacité et l'exactitude. Sans doute, l'auteur des *Souvenirs* a raffiné par rapport au Maître; il est entré dans les nuances là où Réaumur se contente des couleurs ; quand Réaumur s'est déclaré satisfait ou découragé, il est arrivé à Fabre de regarder encore et de voir. Mais l'avantage appartient à l'auteur des *Mémoires* si l'on considère qu'il ne trouva pas un prédécesseur de son envergure. Historiens de l'insecte, ils sont dans le même rapport que l'entrepreneur de la bâtisse et le décorateur du bâtiment. L'un a construit le logis, l'autre l'a parfait. Le principal mérite revient à Réaumur, car si les travaux de Fabre ont été nécessaires, l'autre avait fait l'indispensable. Fabre l'a fort bien dit : quand Réaumur s'est presenté, « tout était à faire et la moisson est si grande que l'illustre moissonneur va au plus pressé, la rentrée de la récolte laissant à ses successeurs l'examen en détail du grain et de l'épi ».

Pour ne pas sacrifier Réaumur — toujours en tant qu'ouvrier de science, car, au point de vue littéraire il n'a d'autres qualités que celles de l'honnête homme — il faut considérer aussi que ce qui a été dans la vie de Fabre la grande, l'unique affaire n'est qu'un épisode — important, il est vrai — dans la vie de son prédécesseur. Encore qu'il en ait dit sur l'insecte tant et tant, Réaumur ne lui a consacré qu'une partie de sa carrière. Le premier de ses six volumes est de 1734, le dernier de 1742. Même en admettant dix ou quinze ans de préparation (1), nous sommes loin des trois quarts de siècle où Fabre n'a cessé d'être entomologiste.

Le mérite de Réaumur n'en apparaît que plus grand. Peu de savants se présentent avec un bagage aussi nombreux et varié. Géomètre, un traité sur la *Manière générale de trouver une infinité de lignes courbes* le fait entrer à 25 ans à l'Académie des sciences. Physicien, la découverte du thermomètre

(1) En réalité, un grand nombre des mémoires de Réaumur sont de beaucoup antérieurs à 1734. Celui sur les « guespes » a été rapporté en 1719 dans les *Mémoires* de l'Académie.

qui porte son nom n'est qu'une minime partie des résultats auxquels aboutissent ses recherches sur la chaleur. Zoologiste, ses travaux sur les mollusques, les poissons, les crustacés sont, paraît-il, importants. On connaît sa part à la *Description des Arts et Métiers ;* ce que doit à son génie positif l'industrie des cordiers, des teinturiers, celle du fer. A la fabrication de l'acier, à celle surtout de la porcelaine, il a consacré libéralement une partie de sa fortune. Il a fait bien d'autres choses encore — dont l'amour. Ce fut un esprit supérieur et un des plus brillants représentants de l'aristocratie savante. Il est de la race des Lavoisier et des Rivarol, cet enjôleur qui sut intéresser à l'infime insecte la Cour et la Ville, les salons et les châteaux, les grandes dames et les filles d'Opéra. Le botaniste Bernard de Jussieu, M. de Maupertuis le géomètre, et M. Grandjean, « quoique dévoué à l'astronomie », et M. Du Hamel et M. de Nainvilliers, ses collègues à l'Académie des sciences ; des médecins à la mode comme M. de Villars, comme M. Baron, « qui, avant de s'installer à Luçon, avait demeuré chez moi à Paris et qui avait même eu soin de mes ménageries d'insectes », des magistrats comme M. Raoul, conseiller au Parlement de Bordeaux, lui furent des aides précieux. De même M. Bazin, ci-devant contrôleur du grenier à sel de Paris lequel, « ayant pris du goût pour la solitude et pour étudier nos petits habitants des campagnes, a bien voulu choisir ma Terre pour le lieu de sa retraite». Mais personne ne lui procura « de plus grands secours » que M. d'Onzembray, intendant général des Postes de France. Par lui, il put recevoir, « souvent plus tôt que les lettres », les envois entomologiques de ses correspondants de Bordeaux, de Provence ou du Poitou. Réaumur et Fabre se ressemblent encore parce qu'ils ont brûlé du même feu. Il est impossible, quand on aime celui-là, de ne pas aimer aussi l'homme qui ouvrit dans le Paris de Louis XV une école assez semblable, somme toute, à celle de l'harmas sérignannais.

A Fabre Réaumur a appris que si la morphologie, l'anatomie de l'insecte et son classement dans les catégories commodes sont utiles, il y a quelque chose de mieux, c'est l'étude de ses mœurs, de ses facultés. Dans le remarquable discours (1)

(1) *De l'histoire des Insectes en général et des vues selon lesquelles on se propose de la traiter.*

qui ouvre son premier volume, remarquable par la largeur des vues, l'aisance logique, le bon sens, l'auteur des *Mémoires* a marqué de la façon la plus nette combien l'insecte vivant l'emporte en intérêt sur l'insecte mort, chose dont on ne se doutait guère avant lui. Et, donnant l'état de la science entomologique, il a rien que, par les lacunes qu'il signale dans l'œuvre de ses devanciers, marqué la nouveauté et la portée de son œuvre. Après avoir dit l'infinité des insectes et qu'il est impossible de les tous connaître, il montre que tous ne méritent pas d'être connus. « Tant que cent et cent espèces de mouches et de très petits papillons ne nous offriront rien de plus remarquable que quelques légères différences dans les formes des ailes, dans celles des jambes ou que des variétés de couleurs ou que des distributions différentes des mêmes couleurs, il me paraît qu'on peut les laisser confondues les unes avec les autres. » Fabre, à protester contre ceux qui se contentent d'épingler l'insecte sur un bouchon « avec sous les pattes une étiquette à nom latin », mettra plus de verve, mais pas plus de conscience ni de vérité. Enfin l'esprit pratique et précis du savant parisien en font un positiviste comme la zoologie n'en avait encore jamais vu, — quelque chose comme un Bayle; et, — toujours verve à part, — les observateurs maladroits de son époque n'ont pas trouvé en lui un redresseur moins énergique dans sa parfaite politesse que tous les naturalistes dont Fabre combat la hâte et le parti pris.

Auprès des rédacteurs du *Journal de Trévoux*, tenants entêtés, malgré Redi, malgré Valisnieri, de la génération spontanée, il a joué un rôle analogue à celui que Fabre tiendra à l'égard des imaginatifs sectateurs de Lamarck et de Darwin. Voyez-le traiter comme elles méritent les premières affirmations de ce qu'on appellera plus tard : mimétisme. « La variété des couleurs des chenilles est assurément admirable, mais on a voulu nous faire admirer par rapport au choix des couleurs propres à chacune ce qui ne l'était pas. On a dit que la Providence, pour pourvoir à leur conservation de crainte que les oiseaux ne les eussent bientôt détruites, leur avait donné à chacune la couleur des feuilles ou des tiges des plantes sur lesquelles elles vivent. Il n'est pourtant guère d'arbres, guère de plantes qui n'eussent détrompé de cette idée si on se fût donné la patience d'examiner les chenilles qui les habitent ;

sur la même plante on en eût trouvé un grand nombre d'espèces de couleurs tout à fait différentes. »

Enfin, tout en refusant d'entrer dans le domaine de la métaphysique et de traiter « la question de l'âme des bêtes agitée tant de fois depuis M. Descartes et par rapport à laquelle tout a été dit depuis qu'elle a commencé à être agitée » — il a donné contre l'idée de la similitude entre l'instinct et l'intelligence deux ou trois arguments que retiendront ceux que la philosophie de Fabre aura convaincus. Réaumur n'est point un spéculateur, mais c'est visiblement parce qu'il ne veut point l'être. Etait-il capable, s'il en avait eu l'envie et le temps, de traiter l'histoire naturelle en grand styliste, je n'en sais rien ; mais il possède apparemment l'étoffe d'un penseur.

Considérons-le donc dans les limites où il lui a plu de se tenir, et disons en quoi Fabre diffère à son avantage du savant parisien et ce qui le constitue — en tant qu'homme de science — l'égal, au moins, de son maître.

III

Réaumur est un observateur, Fabre est un observateur *et un expérimentateur*. L'un accepte l'insecte tel qu'il s'offre, il se borne à l'écouter parler. L'autre l'interroge, le presse de questions, le place dans des situations inaccoutumées ou bien dans des situations coutumières, mais qui avaient jusqu'ici exigé l'absence de tout témoin. Il agit sur lui comme le plus subtil des confesseurs, ou des juges d'instruction. Il modifie son milieu, sa nourriture, les conditions de son existence ; ou bien ce milieu, cette nourriture, ces conditions, il les lui procure, dans son laboratoire, aussi favorables qu'en plein champ ; il les lui sert avec le même naturel que fait la nature. Il le manie comme un chimiste ses métalloïdes et ses métaux. Il le magnétise, il jongle avec. C'est au point que si, par rapport à ses devanciers, Réaumur traite l'insecte vivant, il semble, quand on le compare à Fabre, qu'il tient un simple cadavre entre ses doigts. Du moins il n'obtient de ses personnages que ce que ceux-ci veulent bien lui dire; Fabre, au contraire, leur tire leurs plus mystérieux secrets.

C'est parce qu'il est expérimentateur à la façon d'un chimiste ou d'un physicien, que l'ermite de Sérignan se distingue

des nombreux entomologistes qui, à la suite de Réaumur, se sont faits les historiens de l'insecte et qui, comme Réaumur, se sont contentés de l'observation. Qu'on ne lui oppose pas ce Léon Dufour, auquel sa modestie a tressé une si belle couronne. Pour tant que l'entomologie doive au savant des Landes, elle ne lui doit pas ce que Fabre a été le premier à lui donner. Dufour est le premier des historiens de l'insecte après Réaumur, cela se peut, mais c'est un historien de second rang, par rapport à Fabre. Sans doute, il a protesté, et protesté par l'exemple contre ceux qui voudraient réduire l'entomologie à une ennuyeuse et inextricable nomenclature, mais il n'a pas dépassé la conception réaumurienne. Quelques mois avant sa mort, dans son discours *De la direction à donner aux études entomologiques* (1), sorte de testament scientifique, il a fait un brillant éloge de l'observation, mais il n'y dit rien qui puisse se rapporter à la méthode expérimentale.

Si celui que Fabre a appelé « le patriarche de l'entomologie » de son temps avait pratiqué ou soupçonné la méthode de notre actuel patriarche, il ne lui aurait pas laissé le mérite d'expliquer les manœuvres des hyménoptères paralysateurs.

Fait le plus curieux, le plus extraordinaire qu'il lui ait été donné, dit-il, d'observer — en juillet 1840, Dufour découvre, dans le nid d'un cerceris, sorte de guêpe qui nourrit ses larves avec des coléoptères, des coléoptères du genre bupreste, immobiles, mais sans mutilation, sans blessure apparente, dans toute la fraîcheur de leur étincelant coloris et tous les membres parfaitement souples et flexibles. Alors que, douze heures après leur mort, en été, des coléoptères de cette taille se dessèchent ou se corrompent de manière qu'ils sont impossibles à autopsier, ceux-ci, trente-six heures après leur découverte, exposés à l'action de l'air, enfilés avec des épingles, offrent au scalpel des entrailles quasi vivantes. L'habile anatomiste estime que le venin du cerceris, en même temps qu'il tue sa proie, la garde de la corruption, comme ces liquides antiseptiques qu'on emploie pour conserver les pièces d'anatomie (2). Et l'entomologie, sur la foi du maître, se contente pendant quinze ans de cette explication.

(1) *Annales de la Société entomologique*, 1864, pp. 367 et s.

(2) On trouvera dans la 1re série des *Souvenirs*, pp. 39 et s., de longs extraits du mémoire de Dufour qui a paru dans les *Annales des Sciences naturelles*, 1[illegible]1, pp.

Fabre vient, et, en soumettant non point des buprestes (car il s'adresse à un autre cerceris que celui de Dufour, lequel est particulier au sud-ouest de la France), mais des charançons du genre cléone, proie du cerceris tuberculé, à une série d'expériences auxquelles n'a pas songé le savant des Landes — il se rend compte que les victimes du chasseur de buprestes comme celles du chasseur de charançons ne sont pas des cadavres.

Il constate d'abord que le phénomène de la défécation se produit chez les charançons de son cerceris aussi longtemps que leur intestin n'est pas vide. Puis, les plaçant dans un flacon contenant de la sciure de bois humectée de benzine, il les voit remuer antennes et pattes. De même en les soumettant au courant voltaïque. Or, tandis que la benzine et la pile obtiennent ces résultats sur des charançons dix jours après leur rencontre avec le cerceris, l'action de la benzine et de la pile sur des charançons réellement morts asphyxiés par le sulfure de carbone est nulle deux heures après l'asphyxie.

Cette certitude acquise il songe à constater les manœuvres meurtrières de l'hyménoptère, opération que Dufour a jugée impossible. Car attendre de rencontrer un cerceris aux prises avec sa proie dans l'arène illimitée de la campagne ce serait perdre sa peine. Dufour l'a tenté, il n'y a pas réussi. Fabre aussi se convainc vite de l'inutilité de ce travail. Ici il faut le regarder dans l'exercice de sa méthode, j'allais dire de sa profession s'il ne s'agissait précisément de ses tout débuts. Comme un trait de génie lui vient l'idée d'apporter des charançons vivants dans le voisinage des nids du cerceris et de tenter l'hyménoptère par une proie trouvée sans fatigues. « Deux mortelles journées de recherches minutieuses » le font possesseur de trois charançons « tout pelés, souillés de poussière, privés d'antennes ou de tarses, vétérans éclopés dont les cerceris ne voudront peut-être pas » !

N'importe, essayons avec mon pitoyable gibier. Un cerceris vient d'entrer dans la galerie avec la proie accoutumée ; avant qu'il ressorte pour une autre expédition, je place un charançon à quelques pouces du trou. L'insecte va et vient ; quand il s'écarte trop, je le ramène à son poste. Enfin le cerceris montre sa large face et sort du trou : le cœur me bat d'émotion. L'hyménoptère arpente quelques

354 et s. : Observations sur les métamorphoses du cerceris bupresticide et sur l'industrie et l'instinct entomologique de ces hyménoptères.

instants les abords de son domicile, voit le charançon, le coudoie, se retourne, lui passe à plusieurs reprises sur le dos, et s'envole sans honorer ma capture d'un coup de mandibule, ma capture qui m'a donné tant de mal. J'étais confondu, atterré. Nouveaux essais à d'autres trous; nouvelles déceptions.

Un autre aurait abandonné la partie. Mais Fabre ne fait que commencer. Ne sera-t-il pas plus heureux en obligeant le cerceris à faire usage de son dard pour sa propre défense? Il enferme dans le même flacon un cerceris et un charançon irrités par quelques secousses. Mais cela ne donne rien, sinon quelques remarques psychologiques. Des deux prisonniers, l'hyménoptère, « nature fine », est le plus impressionné. Il songe à la fuite et non à l'attaque. L'autre, « épaisse et lourde organisation », ne bouge que pour saisir parfois dans les hasards de la rencontre une patte de son mortel ennemi dominé par la frayeur.

Voyons, cherchons encore. Une idée lumineuse survient, amenant avec elle l'espoir, tant elle entre d'une façon naturelle dans le vif de la question. Oui, c'est bien cela ; cela doit réussir. Il faut offrir mon gibier dédaigné au cerceris au plus fort de l'ardeur de la chasse. Alors, emporté par la préoccupation qui l'absorbe, il ne s'apercevra pas de ses imperfections. J'ai déjà dit qu'en revenant de la chasse le cerceris s'abat au pied du talus à quelque distance du trou, où il achève de traîner péniblement sa proie. Il s'agit alors de lui enlever cette victime en la tiraillant par une patte avec des pinces, et de lui jeter aussitôt en échange le charançon vivant. Cette manœuvre m'a parfaitement réussi. Dès que le cerceris a senti la proie lui glisser sous le ventre et lui échapper il frappe le sol de ses pattes avec impatience, se retourne et apercevant le cléone qui a remplacé le sien, il se précipite sur lui et l'enlace de ses pattes pour l'emporter. Mais il s'aperçoit promptement que la proie est vivante et alors le drame commence avec une inconcevable rapidité. L'hyménoptère se met face à face avec sa victime, lui saisit la trompe entre ses puissantes mandibules, l'assujettit vigoureusement; et tandis que le curculionite se cambre sur les jambes, l'autre, avec les pattes antérieures, le presse avec effort sur le dos comme pour faire bâiller quelque articulation ventrale. On voit alors l'abdomen du meurtrier se glisser sous le ventre du cléone, se recourber et darder vivement à deux ou trois reprises son stylet venimeux à la jointure du prothorax entre la seconde et la première paire de pattes. En un clin d'œil, tout est fait. Sans le moindre mouvement convulsif, sans aucune de ces pandiculations des membres

qui accompagnent l'agonie d'un animal, la victime, comme foudroyée, tombe pour toujours immobile (1)...

Trois fois, avec ses trois charançons, le savant expérimentateur renouvelle l'épreuve, rendant chaque fois au cerceris sa première proie pour examiner à loisir la victime. Et cette conclusion s'offre que ce n'est pas « à la toxicologie, mais bien à la physiologie et à l'anatomie qu'il faut s'adresser pour saisir la cause d'un anéantissement si foudroyant ». Qu'y a-t-il donc au point où pénètre le dard de l'hyménoptère ? Pour rejeter définitivement cette idée de liqueur antiseptique à laquelle le savant des Landes s'est arrêté ; pour nous imposer la conviction que le cerceris ne tue pas sa victime, mais la paralyse en frappant de son aiguillon les centres nerveux thoraciques, foyer des facultés motrices, donnant ainsi la solution d'un problème d'anatomie que « les Flourens, les Magendie, les Claude Bernard », en mettant leur science en commun, arriveraient difficilement à résoudre, Fabre procédera à une série d'expériences dont le compte rendu serait plus long qu'ennuyeux. Mais que sont ces expériences, premières manifestations d'un génie encore hésitant, quant à leur coefficient d'ingéniosité, de hardiesse, de savoir, d'habileté manuelle, à côté de ce que nous le verrons prodiguer à chaque page de son œuvre ! Quand il s'agira de constater les manœuvres de chasse du sphex, de l'ammophile, du bembex, du pelopée, du pompile, de la scolie et les « manœuvres de table » encore plus inconcevables de leurs larves et des vers de l'anthrax et du leucopis ; de découvrir cette nidification du scarabée sacré dont les Egyptiens semblaient avoir pénétré le mystère, mais qui se dérobait depuis trois mille ans aux efforts de nos chercheurs ; quand il s'agira de montrer chez l'ateuchus, le copris, le minotaure, des instincts familiaux qui n'existent que chez les oiseaux et l'être humain ; de présenter le sens de la direction qui conduit le chalicodome à son nid à travers des lieues de territoire inconnu et cette absence de sens qui l'empêche de reconnaître ce même nid déplacé de quelques centimètres ; de mettre en lumière la sollicitude maternelle des geotrupes et des epeires, l'hypnose du carabe, le cannibalisme érotique de la mante ou du dectique, la virulence du venin

(1) *Souvenirs entomologiques*, 1re série, p. 65.

des aranéides et des scorpions, le pourquoi de la promenade des processionnaires du pin, le philtre amoureux de la femelle du grand paon et le génie fossoyeur du nécrophore et les sortilèges de la ponte de l'osmie... c'est alors que nous verrons la distance qui sépare l'expérimentateur de l'observateur pur et simple et l'ermite de Sérignan de tous les entomologistes qui l'ont précédé... et suivi.

IV

On hésite à lui donner ce brevet d'originalité. Mais il faut se rendre à l'évidence. Si l'on excepte deux ou trois essais de Du Hamel (l'un des meilleurs aides de Réaumur), quelques essais de Réaumur lui-même, les timides pratiques de Pierre Huber sur les fourmis et si l'on laisse, comme il sied chaque fois que l'on affirme, un peu de place pour l'inconnu, on peut dire que jusqu'au savant provençal aucun entomologiste ne songe à autre chose qu'à regarder.

Précisons. Ce que Du Hamel a fait de mieux dans la voie expérimentale, c'est à l'égard du chalicodome des murailles : l'abeille maçonne de Réaumur. Il enferma un nid d'abeille maçonne sous un entonnoir de verre en bouchant avec de la gaze l'extrémité de cet entonnoir. Il en sortit trois mâles qui, étant venus à bout d'un mortier d'une extrême dureté, ne tentèrent pas de percer la gaze ou ne parvinrent pas à la percer et moururent dans l'entonnoir.

Réaumur a eu lui aussi quelques inspirations timides. Il lui est arrivé de troubler les travaux de nidification de certains insectes afin de voir comment ils se comporteraient en présence de l'imprévu. Mais il n'est jamais allé aussi loin que Pierre Huber, au cours d'une expérience que mentionne Lubbock dans son ouvrage sur *Les sens et l'Instinct chez les animaux* (1). Huber prit une chenille qui avait terminé les six étages de son nid et la plaça dans un nid qui en était au 3e étage ; la chenille rebâtit simplement les 4e, 5e et 6e étages de la construction. Il se rendit compte ensuite que « si l'on prend la chenille dans un nid qui n'ait encore que trois étages et qu'on la dépose dans une autre qui ait ses six étages, elle ne paraît pas s'apercevoir de l'avantage que lui offre un travail

(1) P. 239.

déjà fait, elle est très embarrassée et se croit obligée de bâtir encore trois étages pour essayer de compléter un travail déjà fini. »

Je ne pense pas qu'avec les fourmis Pierre Huber ait jamais dépassé, en admettant qu'il l'ait atteint, ce niveau expérimental. Lubbock nous apprend encore que Perris en 1850, et, entre 1837 et 1840, Newport, l'excellent observateur anglais dont les travaux ont permis à Fabre de découvrir l'hypermétamorphose des méloïdes, sont légèrement sortis des limites de l'observation, en vue de rechercher le siège de l'odorat chez les insectes.

Maintenant ne découvrirait-on pas dans les 232 mémoires qui composent l'œuvre de Léon Dufour quelques essais plus rapprochés de l'expérience que de l'observation simple ? Cela n'est pas impossible, mais ne changerait pas grand'chose à notre thèse. L'originalité de Fabre est éclatante (1). Avant lui nul ne songe à scruter plus avant que permet la simple observation des faits tels qu'ils se présentent dans le cours normal des choses, le savoir faire de l'insecte au moyen de conditions artificiellement réalisées. Cela nous paraît inexplicable, mais la lacune de l'école réaumurienne ne l'est pas davantage que l'aveuglement qui jusqu'au XVIIe siècle interdit d'étudier les mœurs de l'invertébré (fourmis et abeilles à part) ailleurs qu'en les livres. Et il faut bien que l'idée de Fabre et surtout sa mise en pratique ne soient pas choses si simples, puisqu'elle reste fort peu employée. Prenez l'édition de Brehm par Künckel, qui résume l'entomologie jusqu'à 1880. Dans ces deux gros volumes, où la première série des *Souvenirs* est citée si complaisamment et qui sont à l'affût de tous détails analogues à ceux dont ce premier livre est farci, vous ne trouverez à Fabre pas plus de successeurs que de précurseurs. Cependant voici vingt-cinq ans que les merveilleux résultats quant aux hyménoptères prédateurs et aux parasites méloïdes de cette méthode expérimentale ont été portés à la connaissance du monde savant.

Encore aujourd'hui l'entomologiste hésite à franchir le pont

(1) Dans son excellent ouvrage *J-H. Fabre, Naturaliste* (Delagrave, 1910), M. G.-V. Legros ne s'est pas embarrassé de mes scrupules un peu vains. — « Fabre est *le premier* (souligne-t-il) qui ait imaginé de faire intervenir la méthode expérimentale dans l'étude de l'« âme » des bêtes.

qui sépare l'observation de l'expérience. Comme Swammerdam ou Gœdart, comme Réaumur, comme Huber, comme Dufour, on le dirait, vis-à-vis de l'insecte, médusé par l'admiration. Il retient son souffle ; il craint que son intervention ne termine brusquement le spectacle *ou ne le fausse*. Cette dernière objection, M. Künckel la présente aux conclusions que Lubbock (un véritable expérimentateur celui-là, mais un disciple très évidemment de l'auteur des *Souvenirs*) tire de certaines expériences faites en 1877 sur les fourmis. « Les procédés expérimentaux, en modifiant les conditions biologiques naturelles, peuvent empêcher le développement normal des facultés intellectuelles (1). » Sans doute, et c'est peut-être parce que la méthode de Fabre est très délicate qu'elle a si peu tenté jusqu'ici. Entre un bon observateur et un expérimentateur maladroit, mieux vaut le premier, évidemment. L'expérimentation demande du génie inventif, un sens psychologique aigu et puis une adresse de doigts !... Rien qu'à ce point de vue tout le monde n'est pas capable d'attacher sur le thorax d'un chalicodome le « harnais magnétique » que Fabre y sut attacher pour faire plaisir à Darwin. Je fais allusion aux cocasses expériences que Darwin a conseillées à Fabre au cours de leurs relations en 1881 en vue d'éclaircir la question du sens de la direction des chalicodomes (2). Inventeur d'expériences et metteur en œuvre, l'ermite de Sérignan n'est plus comme tout le monde un savant, c'est un artiste. Artiste non point seulement par l'imagination, mais par la psychologie et l'adresse manuelle.

Laissons l'élément matériel. Et montrons que la dose d'imagination et de psychologie qu'exige la méthode de Fabre n'est pas à la portée de tout le monde. En voyant les chalicodomes de Du Hamel incapables, bien qu'ils viennent de percer un mortier dur comme une pierre, de venir à bout d'une fine gaze. Réaumur a

(1) Künckel sur Brehm, *les Insectes*, t. II, p. 74, en note.

(2) Le grand expérimentateur les a racontées avec un bon air de pince-sans-rire. On sait qu'il a établi que le chalicodome transporté à des distances considérables de son nid et dans un pays à lui inconnu retrouve ce nid, semblablement au pigeon voyageur. Pour dérouter l'abeille, ce à quoi Fabre n'est pas parvenu malgré toutes sortes de ruses, le savant anglais propose de faire du chalicodome une sorte de barreau aimanté. «... Avec un petit aimant fixé sur le thorax, parallèlement au système nerveux et de plus grande influence que le magnétisme terrestre à cause de la proximité l'insecte perdra sa faculté de direction. En écrivant ces lignes, je m'abrite sous l'immense renom du savant instigateur de l'idée ; venant d'un humble comme je le suis, elle ne paraîtrait pas sérieuse. L'obscurité ne peut avoir de ces audaces théoriques. » — *Souvenirs*, 2e série, pp. 119 et suiv.

décidé que les insectes ne savent faire que ce qu'ils ont besoin de faire dans l'ordre ordinaire de la nature. Et la conclusion s'imposait. Mais en réalité l'insecte est autrement compliqué que cela. Et d'abord l'expérience de Du Hamel porte en soi deux germes d'erreur.

L'expérience ne me satisfait pas, pour deux motifs. Et d'abord, donner à couper une gaze à des ouvriers outillés pour percer un pisé équivalant au tuf ne me paraît pas inspiration heureuse : on ne peut demander à la pioche d'un terrassier le travail des ciseaux d'une couturière.

Mais cette observation est peu importante, étant donné surtout que l'un des principes que l'œuvre future de Fabre (la discussion de Du Hamel figure dans la 1re série des *Souvenirs*) mettra le mieux au jour est celui-ci : les outils n'ont aucune importance sur le genre de travail et l'organe ne détermine pas l'aptitude. Mais il y a dans l'idée de Du Hamel un côté plus fâcheux.

La transparente prison de verre me semble mal choisie. Dès qu'il s'est ouvert un passage à travers l'épaisseur de son dôme de terre, l'insecte se trouve au jour, à la lumière, et pour lui le jour, la lumière, c'est la délivrance finale, c'est la liberté. Il se heurte à un obstacle invisible, le verre : pour lui le verre est un rien qui arrête. Par delà, il voit l'étendue libre inondée de soleil. Il s'exténue en efforts pour y voler, incapable de comprendre l'inutilité de ses tentatives contre cette étrange barrière qui ne se voit pas. Il périt enfin épuisé, sans avoir donné, dans son obstination, un regard à la gaze fermant la cheminée conique. L'expérience est à refaire en de meilleures conditions.

Moyennant quoi nous apprenons que les mandibules du chalicodome, faites seulement, a cru Réaumur, pour percer le dur mortier, peuvent percer aisément un fort papier et d'autres barrières encore et par conséquent la gaze. C'est que Fabre a su placer les chalicodomes dans des conditions qui ne sont pas en désaccord avec celles que leur offre la nature.

En février, alors que l'insecte est déjà dans son état parfait, je retire, sans les endommager, un certain nombre de cocons de leurs cellules, et je les introduis, chacun à part, dans un bout de roseau, fermé à une extrémité par la cloison naturelle du nœud, ouvert à l'autre. Ces fragments de roseau représenteront les cellules du nid. Les cocons y sont introduits de manière que la tête de l'insecte soit

tournée vers l'orifice. Enfin mes cellules artificielles sont cloturées de différentes manières. Les unes reçoivent dans leur ouverture un tampon de terre pétrie qui desséchée équivaudra en épaisseur et en consistance au plafond de mortier du nid naturel. Les autres ont pour cloture un cylindre de sorgho à balai épais au moins d'un centimètre : enfin quelques-unes sont bouchées avec une rondelle de papier gris solidement fixée par les bords. Tous ces bouts de roseau sont disposés à côté l'un de l'autre dans une boîte verticalement, et la cloison de ma fabrique en haut. Les insectes sont donc dans la position exacte qu'ils avaient dans le nid. Pour s'ouvrir un passage, ils doivent faire ce qu'ils auraient fait sans mon intervention : fouiller la paroi située au-dessus de leur tête. J'abrite le tout sous une large cloche de verre et j'attends le mois de mai, époque de la sortie (1)

Ce n'est pas fini et les mandibules du chalicodome réhabilitées nous verrons notre expérimentateur passer des heures tantôt à coller sur des nids à même le mortier une feuille de papier fin, tantôt les surmonter d'un petit cône de ce même papier. De façon à ce que tantôt les deux matières ne soient séparées par aucun intervalle et que tantôt un intervalle les sépare. Et les résultats de ces deux préparations, quelques mois après, seront différents. Les hyménoptères des nids sans intervalles sortiront et prendront leur vol ; les autres, après s'être fait jour à travers le mortier du nid, n'essaieront pas de percer cet obstacle dont ils auraient triomphé sans effort si le papier avait été appliqué sur le nid. Et ils périront comme les chalicodomes de Du Hamel dans leur entonnoir de verre.

Et pour que, pareils à ce mathématicien qui, au sortir d'une représentation d'*Iphigénie*, demandait : « Mais enfin, qu'est-ce que cela prouve ? » — vous ne taxiez pas de puérilité le vieil homme, voici la moralité qu'il dégage de tous ces travaux — encore que cette citation sorte quelque peu de mon plan.

Ce fait me paraît riche de conséquences. Comment ! Voilà de robustes insectes, pour qui forer le tuf est un jeu, pour qui tampon de bois tendre et diaphragme de papier sont parois si faciles à trouer malgré la nouveauté de la matière, et ces vigoureux démolisseurs se laissent sottement périr dans la prison d'un cornet, qu'ils éventreraient en un seul coup de mandibules ? Cet éventrement, ils le peuvent, mais ils n'y songent pas. Le motif de leur stupide inaction ne saurait être que celui-ci. — L'insecte est excellemment doué en outils et en facultés instinctives pour l'acte final de ses métamorphoses : l'is-

(1) *Souv. Ent.*, 2e série, p. 296.

sue du cocon et de la cellule. Il a dans ses mandibules ciseaux, lime, pic, levier pour couper, ronger, abattre tant son cocon et sa muraille de mortier que tout autre enceinte, pas par trop tenace, substituée à la paroi naturelle du nid. De plus, condition majeure sans laquelle l'outillage resterait inutile, il y a, je ne dirai pas la volonté de se servir de ces outils, mais bien un stimulant intime qui l'invite à les employer. L'heure de la sortie venue, ce stimulant s'éveille et l'insecte se met au travail du forage.

Peu lui importe alors que la matière à trouer soit le mortier naturel, la moelle de sorgho, le papier : le couvercle qui l'emprisonne ne lui résiste pas longtemps. Peu lui importe même qu'un supplément d'épaisseur s'ajoute à l'obstacle et qu'à l'enceinte de terre se superpose une enceinte de papier ; les deux barrières, non séparées par un intervalle, n'en font qu'une pour l'hyménoptère qui s'y fait jour parce que l'acte de la délivrance se maintient dans son unité. Avec le cône de papier dont la paroi reste un peu à distance, les conditions changent, bien que l'enceinte totale au fond soit la même. Une fois sorti de sa demeure de terre, l'insecte a fait tout ce qu'il était destiné à faire pour se libérer ; circuler librement sur le dôme de mortier est pour lui la fin de sa délivrance, la fin de l'acte où il faut trouer. Autour du nid une autre barrière se présente, la paroi du cornet ; mais pour la percer il faudrait renouveler l'acte qui vient d'être accompli, cet acte auquel l'insecte ne doit se livrer qu'une fois dans sa vie ; il faudrait enfin doubler ce qui de sa nature est un, et l'animal ne le peut uniquement parce qu'il n'en a pas le vouloir. L'abeille maçonne périt faute de la moindre lueur d'intelligence. Et dans ce singulier intellect, il est de mode aujourd'hui de voir un rudiment de la raison humaine ! La mode passera, et les faits resteront, nous ramenant aux bonnes vieilleries de l'âme et de ses immortelles destinées (1).

V

Quant au danger de se borner à l'observation, de laisser parler l'insecte sans lui poser des questions, sans lui présenter des objections, l'entomologie nous en offre trop d'exemples. Voyez Emile Blanchard, ce successeur de Léon Dufour, le plus savant utilisateur après lui de la méthode réaumurienne et l'auteur des *Métamorphoses, mœurs et instincts des Insectes* (1868). Sil ne s'était pas borné à exercer sur le scarabée sacré « cette grande et noble vertu qu'on appelle la patience (2) ». il n'aurait pas donné un nouveau crédit à une erreur qui court

(1) *Ibid.*, p. 298.
(2) Blanchard, *op. cit.*, p. 486.

les livres. Et de même que Léon Dufour, pour n'avoir été qu'un observateur passif, a laissé à Fabre le soin d'expliquer la psychologie du chasseur de buprestes et par elle celle des hyménoptères paralysateurs, Blanchard ne lui aurait pas laissé le soin d'expliquer la psychologie du rouleur de pilules et par elle, petit à petit, celle de l'entière corporation des bousiers.

Lorsqu'un obstacle insurmontable arrête le scarabée sacré ou ateuchus, lorsque par exemple la pilule tombe dans un trou, Blanchard voit apparaître chez l'insecte « une intelligence de la situation vraiment étonnante et une facilité de communication entre les individus de la même espèce plus surprenante encore ». L'ateuchus laisse sa boule et revient « suivi de deux, trois, quatre, cinq compagnons, qui, s'abattant tous à l'endroit désigné, mettent leurs efforts en commun pour enlever le fardeau. L'ateuchus a été chercher du renfort, et voilà comment, au milieu des champs arides, il est si ordinaire de voir plusieurs ateuchus réunis pour le transport d'une seule bouse ». Iliger produit une affirmation analogue dans son *Magasin d'Entomologie* à propos d'un bousier assez voisin de l'ateuchus : le gymnopheure. Oui, le fait est ordinaire, mais les conclusions de Blanchard et de Iliger sont la conséquence d'observations incomplètes et qui n'ont pas été contrôlées par cette sorte de preuve par neuf qu'est l'expérimentation. Loin de trouver des compagnons serviables « heureux de prêter » (sinon un coup de main car quand on a lu les *Souvenirs* on a de bonnes raisons pour ne pas oublier que l'ateuchus est manchot), du moins « un coup d'épaule », Fabre, en soumettant le bousier propriétaire à des épreuves bien autrement sérieuses que celles d'une cavité où la pilule aurait pu choir, en lui donnant de plus graves embarras que celui d'une pente à remonter, en faisant naître par son artifice « des situations où l'insecte avait besoin plus que jamais de secours » a vu dans les bousiers qui se forment autour d'une boule, d'une part un détroussé, d'autre part des détrousseurs — et rien de plus.

On trouvera le compte rendu de ces épreuves au tome Ier des *Souvenirs*. Mais elles sont trop connues depuis que M. Kunckel, dans son édition de Brehm, les a vulgarisées. J'aime mieux faire saisir sur le vif l'utilité, et même l'indispensabilité de la méthode de Fabre en citant quelques traits de son étude sur les nécrophores. L'histoire de ces coléoptères, un des insectes

les plus riches en instinct et que son rôle d'ensevelisseur de cadavres rend extrêmement précieux, doit à Gledditsch une légende dont Lacordaire, savant taxonomiste mais piètre observateur,ne manque pas de s'emparer dans son *Introduction à l'Entomologie*. Gledditsch rapporte qu'un de ses amis voulant faire dessécher un crapaud l'avait placé au sommet d'un bâton planté en terre afin de le mettre à l'abri des nécrophores. « Mais cette précaution ne servit de rien ; ces insectes ne pouvant pas atteindre le crapaud creusèrent sous le bâton et après l'avoir fait tomber l'ensevelirent ainsi que le cadavre. »

Ecoutons Fabre, là-dessus. Il vient justement de démontrer l'inexactitude d'une anecdote que raconte un autre naturaliste, Clairville,et qui renouvelait quant au nécrophore l'erreur commise par Iliger et Blanchard sur les bousiers, et cette victoire nous l'a mis en appétit :

Le moment est venu de dresser la potence à crapaud célébrée par Gledditsch. Le batracien n'est pas indispensable, une taupe fera tout aussi bien et même mieux. Avec un lien de raphia, je la fixe par les pattes d'arrière, à une tige que j'implante verticalement dans le sol à peu de profondeur. La bête descend d'aplomb le long du gibet et touche largement la terre de la tête et des épaules.

Les fossoyeurs se mettent à l'ouvrage sous la partie gisante, au pied même du pal : ils creusent un entonnoir où plongent peu à peu le museau de la taupe, la tête, le col. Le poteau se déchausse d'autant et finit par choir, entraîné par le poids de sa lourde charge. J'assiste au pieu renversé, l'une des plus étonnantes prouesses rationnelles que l'on ait jamais mises sur le compte de l'insecte.

Pour qui agite le problème de l'instinct, c'est émouvant. Gardons-nous toutefois de conclure encore : nous serions trop pressés. Demandons-nous d'abord si la chute du pal a été intentionnelle ou bien fortuite. Les nécrophores ont-ils déchaussé la tige dans le but formel de la faire tomber ? Ont-ils, au contraire, fouillé à sa base uniquement pour inhumer la partie de la taupe reposant à terre ? Là est la question, très facile à résoudre d'ailleurs.

L'expérience est reprise ; mais cette fois la potence est oblique, et la taupe, suspendue suivant la verticale touche le sol à une paire de pouces de la base de l'appareil. Dans ces conditions, aucune tentative de renversement n'est faite, absolument aucune. Il n'est point donné le moindre coup de patte au pied du gibet. Tout le travail d'excavation s'accomplit plus loin, sous le cadavre touchant la terre des épaules. Là, et seulement là un trou se creuse pour recevoir l'avant de la morte, partie accessible aux fossoyeurs.

Un pouce d'écart dans la position de la bête suspendue réduit à néant la fameuse légende. Ainsi, bien des fois le crible le plus élémentaire, manié avec quelque logique, suffit à vanner l'amas confus des affirmations et à dégager le bon grain de la vérité.

Encore un coup de ce crible. Le poteau est oblique ou vertical indifféremment ; mais la taupe, toujours fixée par la patte d'arrière au sommet de la tige, ne touche pas le sol ; elle en est distante de quelques travers de doigt, hors de la portée des fossoyeurs.

Que vont faire ces derniers? Vont-ils gratter au pied du gibet dans l'intention de l'abattre ? Nullement, et bien déçu serait le naïf qui s'attendrait à pareille tactique. Aucune attention n'est donnée à la base du support. Il ne s'y dépense pas même un coup de râteau. Rien en vue de l'abatage, toujours rien, ce qui s'appelle rien. C'est par d'autres méthodes que les Nécrophores s'emparent de la taupe.

Ces expériences décisives, répétées sous bien des formes, établissent que jamais, au grand jamais, il n'est foui ni même superficiellement gratté au pied de la potence, à moins que le pendu ne touche le sol à ce point. Et dans ce dernier cas, si la chute de la tige arrive, ce n'est en aucune façon résultat intentionnel, mais simple effet fortuit de la sépulture commencée (1).

A l'actif de la méthode expérimentale je signale encore la rectification d'une erreur qui courait les livres, grave par les conséquences psychologiques que l'on en tirait. Dans l'immobilité plus ou moins persistante qu'affectent parfois certains insectes, Fabre a vu non point une supercherie pour échapper au danger, une simulation de la mort, mais un phénomène d'hypnose. Et il paraît avoir fait bonne justice de la légende classique qui veut que le scorpion sache recourir au suicide lorsqu'on l'entoure d'un cercle de braise (2).

VI

Ayant créé une méthode, Fabre a inventé l'outillage très compliqué qui permet de la mettre en pratique.

Et ici encore Réaumur ne saurait lutter avec lui. « Les volières jusqu'ici n'ont été faites que pour les oiseaux, j'en ai fait faire pour y loger à la fois un très grand nombre de différentes espèces d'insectes... Dans de pareilles loges, on peut rassembler des insectes de bien des classes différentes et qui s'y multiplient surtout si on a soin d'y jeter ceux qu'on a

(1) *Souv.*, 7e série, p. 142.
(2) *Souv.*, 7e série, chap. 2 et 3.

trouvés accouplés. Ils y font leurs opérations comme en pleine campagne... » explique, dans son Introduction. Réaumur, Et la vignette qui précède le titre de cette introduction représente les volières ou « ménageries ». Mais qu'il y a loin des cloches de verre, des pots et des poudriers du savant parisien aux appareils ingénieux que Fabre combine suivant la nature et les mœurs de ses pensionnaires. Les insectes qui, dans le cabinet de Réaumur,« font leurs opérations comme en pleine campagne », ce pourront être ces lépidoptères dont les métamorphoses se contentent aussi bien du pupitre de l'écolier, ou bien des hyménoptères aussi familiarisés que les abeilles. Ce ne seront ni le sphex ou l'ammophile, le scarabée sacré ni le copris ni le minotaure, la lycose ni l'épeire, ni le scorpion et ni la scolopendre, ni le bolbocère, ni la cigale ou la mante ou le dectique, c'est-à-dire ceux justement qui possèdent les instincts les plus curieux. Dans les appareils rudimentaires de Réaumur, en tous cas, ces mystérieux personnages pourront bien subsister, toucher à leur nourriture, mettre à terme tels de leurs développements déjà commencés, mais non pas livrer le secret de leurs chasses, de leurs noces, de leurs nids, tous ces spectacles strictement à huis clos dont nul, avant Fabre, n'avait été le témoin. Les volières de Réaumur sont un magasin où le savant parisien, éloigné des champs, puisera à son aise, elles ne constitueront pas le laboratoire d'entomologie vivante dont l'auteur des *Souvenirs* a besoin. Elles pourront servir à l'observation, elles ne permettront pas l'expérience. Aux belles curieuses que le grand seigneur y conduit, son riche cabinet n'offrira rien de semblable au spectacle que l'humble atelier du paysan provençal empruntera au scorpion, à la phrygane, à la processionnaire, à l'araignée thomise, à l'osmie tricorne.

Le chalicodome travaille au grand jour, sur la tuile, sur le galet, sur le rameau de la haie; rien de la pratique de son métier n'est tenu secret pour la curiosité de l'observateur. L'osmie aime le mystère. Il lui faut l'obscure retraite, à l'abri du regard. Je désirerais cependant la suivre dans l'intimité du chez soi et assister à son travail avec la même facilité que si l'insecte nidifiait en plein air... Reste à savoir si mon désir est réalisable (1).

(1) *Souv. Ent.*, 3e série, p. 345.

L'osmie tricorne utilise les nids abandonnés du chalicodome des hangars. Pendant tout un hiver, Fabre recueille dans les nids de chalicodomes des cocons d'osmie. Il étale sur une table son abondante récolte, dans des conditions de lumière et d'air savamment aménagées. Près des cocons, il dispose des tubes de verre et des bouts de roseaux placés de la manière convenable aux goûts de l'hyménoptère. « Toutes ces dispositions prises, je n'ai plus qu'à laisser faire et attendre l'époque des travaux. »

C'est dans la seconde moitié d'avril que mes osmies quittent leurs cocons... C'est alors autour de ma table de travail, de mes livres, de mes bocaux, de mes appareils, une bourdonnante population qui sort et rentre à tout instant par les fenêtres ouvertes. Je recommande à la maisonnée de ne toucher à rien désormais dans le laboratoire aux bêtes, de ne plus balayer, ne plus épousseter.

Grâce à quoi, les mâles apparus, puis les femelles, nous assistons aux préliminaires de leurs noces, et à celles de la nidification, puis à la nidification elle-même.

Enfin chacune a fait son choix. Les travaux commencent et mes prévisions se réalisent bien au-dessus de mes désirs. Les osmies nidifient dans tous les réduits que j'ai mis à leur disposition. Les tubes de verre que j'abrite d'une feuille de papier pour produire ombre et mystère, favorables au recueillement du travail, les tubes de verre font merveille. Du premier au dernier, ils sont tous occupés. Les osmies se disputent ces palais de cristal inconnus jusqu'ici de leur race. Les roseaux, les tubes de papier font aussi merveille. La provision s'en trouve insuffisante.

Je me hâte de l'augmenter. Les coquilles d'escargot sont reconnues demeures excellentes, quoique dépourvues de l'abri du tas de pierres ; les vieux nids de chalicodome, jusqu'à ceux du chalicodome des arbustes. Les retardataires ne trouvant plus rien de libre vont s'établir dans les serrures des tiroirs de ma table. Il y a des audacieuses qui pénètrent dans des boîtes entr'ouvertes, contenant des bouts de tubes de verre où j'ai disposé mes dernières récoltes, larves, nymphes et cocons de toute sorte dont je désire suivre l'évolution. Pour peu que ces étuis aient un espace libre, elles ont la prétention d'y bâtir, ce à quoi formellement je m'oppose. Je mets les scellés aux serrures, je ferme mes boîtes, je clos mes récipients à vieux nids, enfin j'éloigne du chantier tout réduit qui ne rentre pas dans mes vues. Et maintenant, ô mes osmies, je vous laisse le champ libre... (1).

(1) *Loc. cit.*, p. 351.

Et nous assistons à loisir à un spectacle dont le grand savant va tirer sur la répartition des sexes et la « permutation de la ponte » chez les hyménoptères des observations de haute portée.

Mais Fabre expérimentateur a fait mieux encore. Pour mettre sous son meilleur jour son ingéniosité, je voudrais faire lire in extenso la description des deux appareils qu'à 83 ans la vieille cervelle imagine pour observer la nidification du scarabéien qui porte le nom de minotaure. Impossible, cela tient, avec le compte rendu de ce que les appareils permettront de voir, deux chapitres de chacun vingt bonnes pages. Montrons seulement la difficulté du problème :

> Jadis les Géotrupes, cousins du Minotaure, me valaient une délicieuse rareté : la longue association à deux, le vrai ménage, travaillant de concert au bien-être des fils. D'un même zèle, Philémon et Baucis, comme je les appelais alors, préparaient le logis et les vivres. Philémon, plus vigoureux, comprimait les conserves sous la poussée de ses brassards ; Baucis exploitait le monceau de la surface, choisissait le meilleur et descendait par brassées de quoi confectionner l'énorme saucisson. C'était superbe, la mère épluchant, le père comprimant.
>
> Un nuage jetait de l'ombre sur l'exquis tableau. Mes sujets occupaient une volière où toute visite exigeait, de ma part, une fouille, discrète, il est vrai, mais suffisante pour effrayer les travailleurs et les immobiliser. Prodigue de patience, j'obtenais de la sorte une série d'instantanés que la logique des choses, délicat cinématographe, assemblait après en scène vivante. Je désirais mieux : j'aurais voulu suivre le couple en action continue du commencement à la fin de l'ouvrage. Je dus y renoncer tant il me parut impossible d'assister sans fouilles perturbatrices, aux mystères du sous-sol. Aujourd'hui revient l'ambition de l'impossible. Le Minotaure s'annonce un émule des Géotrupes ; il paraît même lui être supérieur. Je me propose d'en suivre les actes sous terre, à la profondeur d'un mètre et davantage tout à mon aise sans distraire en rien l'insecte de ses occupations. Il me faudrait ici le regard du lynx, capable, dit-on, de sonder l'opaque, et je n'ai que l'ingéniosité pour essayer de voir clair dans le ténébreux (1).

Et, le problème posé, affirmons qu'il a été résolu.

VII

L'invention et l'usage d'une pareille méthode et de tels outils

(1) *Souv. Ent.*, 10e série, p. 25.

méritent à Fabre un titre que Réaumur ne saurait porter. Il est un historien, Réaumur n'est qu'un chroniqueur. Il est un critique, Réaumur un anecdotier. Il y a entre l'auteur des *Mémoires* et celui des *Souvenirs* la distance qui sépare le collectionneur de faits d'un analyste, M. Frédéric Masson de Taine où l'école de M. Séché de celle d'un Sainte-Beuve. Oui, toutes proportions gardées, Réaumur ne fait guère une autre besogne, au fond, que Dangeau ou que Tallemant. Quand il a fini de raconter, il a fini. A ce moment-là l'ermite de Sérignan n'a fait que la moitié de sa tâche. L'auteur des *Mémoires* note ; celui des *Souvenirs* note aussi, puis il interprète. Car, a écrit cet homme que Réaumur ne dépasse point en positivisme, « un ramassis de faits n'est pas la science, il faut dégeler cela, le vivifier au foyer de l'âme ». Pour ne pas créer d'équivoque laissons à Réaumur la qualité d'historien et appelons son successeur un *psychologue*. Et disons qu'il a créé une nouvelle science : la psychologie animale.

Eh ! quoi, Fabre serait le premier à avoir tenté la psychologie de l'insecte ! — Non, mais à l'avoir réussie. Il a fait de la bonne besogne là où on n'en avait fait que de la mauvaise.

Il s'agit de s'entendre. S'il suffit de prendre de la couleur au bout d'un pinceau et de la poser sur une toile pour être peintre, je reconnaîtrai que l'entomologie n'a pas attendu l'ermite de Sérignan pour se hausser au rang de science psychologique. Appelez-vous, nécessairement, peintres tous les gens qui font des tableaux? Alors tous les entomologistes avant Réaumur sont des psychologues. Ce qui distingue précisément Réaumur de ses prédécesseurs, c'est son intelligent refus d'interpréter les gestes qu'il sera si habile à noter. Avant lui tous les savants font parler l'insecte. Et ils lui prêtent un langage humain. Ils font, eux, hommes de science et sans se douter de leur maladresse, ce que fera La Fontaine dans un but fort éloigné de toute prétention scientifique, dans des contes « à plaisir inventés ». Ils donnent à l'insecte nos qualités et nos défauts. Par exemple, pour Gœdart, les fourmis recherchent les pucerons par pure bonté d'âme, « parce qu'elles ont du tendre pour ces petites bêtes », veulent les défendre contre leurs ennemis. Il nous rapporte jusqu'aux discours qu'elles leur tiennent. Dans ses curieuses observations sur les républiques des bourdons, il veut qu'il y en ait un chaque matin chargé de réveiller tous les

autres. C'est le sonneur, semblable au Frère Jacques du couvent. « Des auteurs d'ailleurs extrêmement sages et réservés (ajoute Réaumur à qui j'emprunte ces exemples) ont été tentés de donner jusqu'à de la modestie et de la pudeur aux mères ou reines des abeilles ; ils leur ont fait une cour qui entre dans leurs sentiments, qui forme une espèce de rideau devant celle qui pond ses œufs... On a donné aux fourmis du respect pour leurs morts, on a loué les soins avec lesquels elles leur rendent les devoirs funèbres... » Ce n'est pas le moment de dire à quelle préoccupation obéit, chez la plupart de ses adeptes, cette absurde psychologie. L'auteur des *Mémoires*, lui, préfère n'être pas psychologue que de l'être de cette façon. Est-ce parce que, suivant l'expression de Fabre, il court au plus pressé ? Est-ce parce qu'il estime qu'avant de chercher les mobiles des actes de l'insecte, il convient de chercher à constater ces actes eux-mêmes ? Se rend-il compte qu'il manque, pour interpréter les mœurs animales, de l'instrument expérimental que le génie de Fabre va placer entre ses doigts ? Rares sont les successeurs de Réaumur qui observent sa prudence. Ne se trouvant pas mieux outillés que lui, ils passent outre et raisonnent à faux dans la manière de Gœdart. C'est ce que font, avant les *Souvenirs entomologiques*, Blanchard avec l'ateuchus, Iliger avec le gymnopleure, Clairville et Lacordaire quand il s'agit du nécrophore et entre tous, avec la guêpe frelon (vespa crabro), cet Erasme Darwin, grand-oncle de l'auteur de l'*Origine des espèces*, lequel — dit Lacordaire — a fait un livre exprès pour prouver l'identité du principe intellectuel qui fait agir l'homme et les animaux. C'est ce que font, depuis les *Souvenirs*, bon nombre d'observateurs, d'ailleurs (comme dirait Réaumur) extrêmement sages et réservés, qui ne semblent pas les avoir lus. Dans d'intéressantes études que le *Mercure* a récemment publiées (1) vous retrouverez, avec le crapaud de Gledditsch et le scarabée qui roule sa bouse « aidé souvent par un ami », des cicindeles qui refusent « par pitié » de manger une cétoine malade, un carabe « assassin par amour et jalousie » et bien d'autres de ces contes qui — c'est toujours Réaumur qui parle — ne devraient guère pouvoir amuser que des enfants. Vous en trouverez bien d'autres dans le livre de Romanes, *l'Intelligence des animaux*, qui passe pour « l'enquête la plus

(1) Nos 315 et 336, Alphonse Labitte : *Ménagerie d'Insectes.*

approfondie et la plus habilement dirigée qui ait jamais été faite sur les facultés mentales de la bête » (1). Mais je veux réserver tout ce qui touche à la question des rapports psychiques entre l'homme et l'animal.

Contentons-nous d'avoir indiqué la principale différence qui sépare les deux grands entomologistes qu'unit une même sagacité pour la recherche de l'exact. Réaumur note; Fabre note et interprète. Réaumur ne confronte jamais l'homme avec la bête, Fabre ne fait que cela.

En tant que savants, on peut tout au plus, à condition que l'on ne dépouille pas Réaumur de son titre de priorité, considérer Fabre comme son égal. A les regarder suivant l'ordre chronologique, le savant parisien est bien le maître et le provençal le disciple.

Mais, tandis que, armé de la seule observation et volontairement étranger à tout ce qui n'est pas la psychologie animale ou plutôt à tout ce qui n'est pas la psychologie de l'insecte, Réaumur n'est qu'un savant, Fabre, inventeur de la méthode expérimentale et pour qui connaître la bête n'est qu'un moyen de comprendre quelque chose à l'homme, Fabre, psychologue de toutes les psychologies, est quelque chose de plus qu'un savant : c'est un philosophe.

VIII

Si je ne craignais pas de faire méconnaître son importance scientifique, oublier qu'il est aussi riche en inédit que n'importe quel grand zoologiste, je dirais que l'entomologie n'est pour lui qu'un prétexte à philosopher. Mais dans l'œuvre de ce dualiste il faut distinguer le corps et l'âme.

Le corps il est fait d'un nombre prodigieux de notions nouvelles: manœuvres des hyménoptères paralysateurs; hypermétamorphose des méloïdes; parasitisme d'une foule de diptères, de coléoptères, d'hyménoptères; pratiques industrieuses, guerrières, érotiques, gastronomiques, maternelles d'une infinité d'habitants du sol, de l'onde, du tronc d'arbre, de la feuille, de l'écorce, de la fleur, du fruit, de l'ordure, du cadavre ou du vivant. Erreurs détruites, lacunes comblées sur les apiaires et les coléoptères les mieux doués en instincts et les plus secrets

(1) Edmond Perrier: *Préface* au susdit ouvrage de Romanes.

en agissements ; et dans le restant de la série entomologique, sur la cigale notamment, un grand nombre de charançons, la mante, l'empuse, la sauterelle, le dectique, le grillon, la citadelle, nos principales araignées, nos scorpions, etc. Découvertes sur la ponte de l'osmie, la nidification des scarabéïens, la parthénogenèse des halictes et des pucerons, les pratiques carnivores des larves de la scolie, de l'ammophile, de l'odynere, celles des vers de l'anthrax et du leucopis, le sens de la direction des chalicodomes, le rôle des antennes chez l'hyménoptère en chasse et le lépidoptère en rut, la géométrie de l'escargot et de l'épeire, le machiavélisme de la larve du sitaris et du meloë, les stupéfiantes manières d'être de la dorthé, du cione, ou du kermès, vingt autres valeurs dont quelques-unes suffiraient à accréditer un savant. Toutes valeurs qui possèdent la dose moyenne d'anatomie, de morphologie, de nomenclature nécessaires et qui font une large place non seulement à la botanique, puisqu'il est entendu que dans l'œuvre de Fabre la plante est le complément de la bête, mais encore — phénomène qu'on ne trouvera peut-être pas ailleurs que dans les *Souvenirs* — valeurs pour ainsi dire pétries de sciences exactes et de sciences physiques. Voilà pour l'élément matériel.

Quant à l'âme, elle est aussi apparente que le corps et c'est elle qui vient mettre dans ce corps de l'unité.

Vaste et variée et ne suivant aucun plan, l'œuvre de Fabre est un chaos quant à la composition générale. On n'y trouve même pas le semblant de division qui permet de se reconnaître un peu dans l'œuvre de Réaumur où les personnages sont à peu près classés d'après leur habitat et leur genre d'industrie. Avec une belle insouciance de la classification, Fabre traverse en zigzags la grouillante foule des insectes, quittant l'un pour reprendre l'autre, abandonnant celui-ci pour retrouver celui-là, au fur et à mesure de la réussite d'une expérience, de la conquête d'une vérité ou de la correction d'une erreur. Et l'on bouleverserait l'ordre de ses séries et la disposition de ses groupes de chapitres sans aucun inconvénient. En cela, les *Souvenirs* ne mentent pas à leur titre : l'œuvre a été écrite au jour le jour, comme elle a été vécue et souvenue. Fabre n'y a pas mis plus d'ordre qu'il n'en a trouvé dans la nature ; les espèces les plus éloignées en nomenclature y voisinent comme

elles voisinent dans le même champ, sur la même fleur.

Et cependant tous ces chapitres disparates forment un ouvrage qui offre le même aspect idéologique. C'est que, de la première page à la dernière, ils sont l'œuvre d'un psychologue d'abord, d'un homme qui ramène tout à la question de l'instinct, et puis d'un philosophe et qui professe d'un bout à l'autre la même philosophie.Ce philosophe croit à la Providence, à l'immortalité de l'âme, à la distinction radicale entre l'instinct et l'intelligence, à la supériorité originelle de l'homme sur l'animal, à la fixité des espèces, à la constance des instincts et recherche sans cesse si ses découvetes s'accordent ou ne s'accordent pas avec ses idées. Prenez ses tables des matières. Après des titres d'entomologie : *Le Scarabée Sacré*, *Le Cerceris Bupresticide*, *Le Sphex à ailes jaunes*, viennent des chapitres intitulés: *Les hautes Théories*, *Science de l'instinct*, *Ignorance de l'instinct*, et ainsi de suite. Après la mise au jour des faits, leur transposition en idées générales. Mais en réalité la partie spéculative et la partie scientifique ne connaissent même pas ces séparations si proches. La philosophie toujours accompagne la recherche. Elle est mêlée aux observations, aux expériences comme le sang à la chair — comme l'âme au corps.

C'est à un point tel qu'au premier abord la manière de Fabre vous paraît suspecte. Ses livres,toujours littérature à part (je laisse toujours de côté l'impression que produit tout cet art mêlé à cette science),ont un aspect tellement inaccoutumé ! Et je ne me charge pas d'expliquer par quels sortilèges le savant et le penseur, aussi entiers l'un que l'autre, peuvent arriver à s'entendre. C'est le secret de son génie. Il faut bien voir cependant que le savant passe en première ligne. Quand le philosophe arrive,il trouve la besogne faite et,bon gré, mal gré, il faut qu'il s'incline devant les résultats acquis. Mais pourquoi dire bon gré mal gré ? Fabre aime la vérité pour elle-même. Il est aussi soumis au réel que le plus volontairement étranger à la spéculation des hommes de laboratoire.

Encore une de ces singularités que le grand naturaliste commande de proclamer au critique qui ne veut pas le trahir, quitte à exposer le critique à passer pour un laudateur sans mesure. Jamais savant n'a été plus disposé à spéculer ; jamais spéculateur n'a mieux démontré ce qu'il faut entendre par les

mots : rigueur dans la méthode scientifique. Jamais philosophe n'a mieux exprimé la supériorité du spéculateur sur le collectionneur de faits; jamais homme de laboratoire n'a aussi tyranniquement soumis le philosophe à son contrôle. Qu'on ne parle pas de Darwin et de Lamarck. Quand ils spéculent, ces deux grands hommes ne tiennent plus compte des faits. Darwin n'est pas un savant, c'est un philosophe, vous diront les naturalistes qui ne sont pas darwiniens, et ceux qui ne croient pas en Lamarck refuseront de voir en Lamarck un véritable naturaliste ailleurs que dans son *Histoire des animaux sans vertèbres*. Et les uns et les autres n'ont pas tort. Cependant, tout en offrant au spiritualisme l'outil le plus efficace que la science lui ait jamais mis en main, c'est encore dans le camp matérialites que les *Souvenirs* ont été jusqu'à maintenant le mieux employés. Et dans *Physique de l'Amour*, un penseur qui se trouve métaphysiquement son contraire, Remy de Gourmont, le déclare « le seul observateur des mœurs animales » qui lui paraisse digne de foi. Bien mieux, cet ennemi acharné du transformisme donnera en tant que savant assez de confiance à des transformistes tels que MM. Edmond Perrier, Laloy, Leroy, Legros, non seulement pour que ceux-ci ne songent pas une minute à discuter la réalité des constatations qui font tant de mal à leurs thèses, mais encore pour qu'ils aillent puiser dans son œuvre de quoi appuyer parfois leurs théories. « Ce qui prouve la solidité de son œuvre éternelle, a justement écrit M. Legros, c'est que toutes les théories, toutes les doctrines et tous les systèmes peuvent y puiser tour à tour. » Oui, mon cher confrère en admiration, et y puiser non des systèmes, des doctrines et des théories, mais des faits, ces *faits brutaux* auxquels, dit Fabre lui-même, il n'y a rien à redire; ces vérités, devant lesquelles, suivant l'expression de M. Edmond Perrier, « tous les docteurs doivent s'incliner » (1).

(1) Ce n'est pas que je prétende Fabre infaillible en tant qu'observateur. Et certaines de ses expériences ont été discutées quant aux résultats. M. Laloy notamment qui, transformiste déterminé, a rendu un si bel hommage à l'auteur des *Souvenirs* — et dont le livre *Parasitisme et Mutualisme dans la Nature* (Alcan, 1908) montre sans le vouloir combien, grâce à Fabre, le transformisme a dû devenir prudent — a nié le bien fondé de certaines conclusions très importantes auxquelles Fabre a abouti. J'examinerai ailleurs ces critiques qui, pas plus que celles de Lubbock et de Romanes) ne me paraissent très fondées. — Il est bien évident cependant a priori que, sur les centaines et les centaines de faits que Fabre a mis au jour, quelques-uns peuvent se trouver erronés. Mais ces erreurs doivent être fort rares.

Et j'y reviens, parce que le plus significatif du Fabre que j'étudie aujourd'hui est là, nous avons affaire en lui à un spéculateur constant. Pas plus qu'il ne convient de le comparer à Lamarck ou à Darwin, il ne faudrait le comparer à Pasteur. Je ne dis pas que l'ermite de Sérignan est sans rival dans l'exactitude, je dis qu'il n'a point d'analogue, chez les adeptes des sciences naturelles, dans son double caractère et d'homme de faits et d'homme d'idées. Pasteur est spiritualiste autant que Fabre et savant non moins intègre, c'est entendu. Mais Pasteur reste un homme de laboratoire pur et simple. Pasteur ne philosophe pas constamment dans l'exercice de ses fonctions. Pasteur — et dans un autre camp philosophique, Giard — c'est la cloison étanche. Fabre joue perpétuellement avec le feu et ne se brûle et ne nous brûle jamais. Quand on voit le degré d'objectivité où ce subjectif personnage atteint, on comprend que tous ceux qui l'ont étudié jusqu'ici, même quand ils ne partagent point ses idées, aient crié merveille.

IX

Ce spiritualiste, il est vrai, puise dans son fanatique amour des faits un vif éloignement de la superstition, et, pour exprimer sa religiosité, une délicatesse exquise. Et cette délicatesse explique que son parti n'ait pas encore compris l'aide qu'il lui peut offrir. Mais que le mot de « parti » paraît grossier du point de vue d'un tel homme! Encore que certains de ses manuels appartiennent au *Cours complet d'instruction élémentaire* que MM. Ricquier et l'abbé Combes présentent aux élèves de nos écoles libres pour leur faire reconnaître « à chaque pas dans la création la main de Dieu » et « son action souveraine sur la vie des peuples », je ne connais rien de plus purement laïque que les ouvrages de vulgarisation de l'ermite de Sérignan. Et quand on lit ses traités de Physique, de Chimie ou de Sciences Naturelles, on comprend — sans l'approuver — le méchant tour qui fut joué en 1870 par des âmes bien pensantes au pédagogue d'Avignon. Maintenant, pour être exact, je dirai que dans tels ouvrages intermédiaires entre ses manuels et ses *Souvenirs*, dans les récits par exemple de « l'oncle Paul », Fabre fait volontiers appel à la Providence et célèbre ses bienfaits.

Dans les *Souvenirs*, en tous cas, le grand savant se tient dans cette région supérieure où l'intelligence, contente de défendre le bien fondé en logique des aspirations du cœur, se garderait de suivre le cœur s'il prétendait matérialiser le vague, concrétiser l'abstrait et obtenir du raisonnement pur ce que seules l'observation et l'expérience donnent. Et il est apparent qu'en avançant en âge, en sagesse, il a, si j'ose dire, spiritualisé de plus en plus son spiritualisme, et que le déïsme a plus à glaner dans ses premiers livres que dans ses derniers. Le mot que Jules Borély a recueilli de l'un des familliers du vieil homme : Fabre répondant au curé de Sérignan qui lui demande s'il croit en Dieu : « Non, mais je le vois partout » exprime sa position dernière et vis-à-vis de lui-même et vis-à-vis des adeptes de la religion révélée. Son Dieu, il l'appelle « le pilote souverain ». Ce pilote ne s'occupe point de nous ni de nos consciences ; il dirige le monde. Une pareille conception — surtout quand on voit la façon dont Fabre, au cours de son œuvre, combat la théorie qui met dans le hasard la cause du monde — est contraire, certes, aux prétentions matérialistes. Mais le matérialisme ne lui ménage pas le respect. Pour nous, si les arguments spiritualistes dont l'œuvre de Fabre est semée ne nous ont pas convaincu, ils nous forcent plus d'une fois à nous avouer que tout, finalement, chez le philosophe, qu'il soit déiste ou athée, est une question de sentiment et que l'athéisme pourrait bien ne pas être plus fondé en logique que la croyance en Dieu, du moins en un Dieu de la nuance fabrienne. Quand, après avoir montré l'impuissance de la raison à expliquer sans faire appel à la Providence les merveilles des mœurs de l'insecte, Fabre s'écrie : « Science superbe, humiliez-vous (1) ! » nous sentons une seconde nous envahir un frisson que Pascal ne nous communique plus.

Mais Fabre n'abuse pas de l'abêtissez-vous janséniste, lui qui appelle la recherche « le seul élément qui donne de la beauté et de la dignité à cette horrible chose qu'est la vie ». Et même il n'en use pas. Car dans ce cri jailli du cœur, ce n'est pas à la vraie science qu'il commande l'humilité. Ce n'est pas à celle qui, probe observatrice des faits, subordonne pour leur interprétation l'utilité des hypothèses à la nécessité des certitudes et, tout en proclamant que le savant n'est que le

(1) *Souv.*, t. I, p. 176.

préparateur du philosophe, préfère un fait bien observé à la plus ingénieuse des explications, si cette explication n'est pas la traduction littérale du réel. A celle qui, défiante de soi-même, ne confond pas le possible avec le probable ni le vraisemblable avec le vrai. A celle qui, d'un cas isolé, se garde bien de tirer de vastes généralisations, qui n'émet des théories que lorsqu'elle ne peut pas faire autrement, qui, lorsque ses efforts demeurent infructueux ne trouve nulle honte à dire : Je ne sais pas, et laisse finalement entendre, après trois quarts de siècle d'intraitable effort, que l'énigme du monde échappe à nos moyens d'investigation. A cette science-là, Fabre a voué sa vie on sait avec quelle ardeur joyeuse. Et son œuvre est une démonstration saisissante de la méthode qui y aboutit.

Or, ce n'est pas cette science-là, reconnaissons-le, qui a dirigé pendant ces derniers cinquante ans les yeux et l'intelligence de nos naturalistes et qui s'est traduite en philosophie sous le nom de transformisme.

Pour achever le portrait des deux personnages inséparables, le savant et le philosophe, sous les espèces desquels — toujours en dehors de ses qualités littéraires, — s'offre l'ermite de Sérignan, nous devrons maintenant l'étudier en tant qu'adversaire, sinon du principe de l'évolution, du moins des théories par lesquelles les adeptes de ce principe ont cru le faire passer du rang des hypothèses à celui des certitudes, ou même des simples probabilités.

MARCEL COULON.

MACL

OU

L'ÉPIGRAPHIE INTÉGRALE

—

En l'année 2211, comme on sait, toute l'Europe, pivotant autour des Monts Oural comme autour d'une gigantesque charnière, s'affaissa de 880 mètres et disparut sous les flots. Il n'émergea plus que les massifs du Plateau Central, des Pyrénées, des Carpathes, et, de-ci de-là, quelques monts. L'irruption des eaux eut lieu pendant la nuit.

Elle fut si soudaine que bien peu de gens réussirent à se mettre à l'abri en escaladant les pentes. Des villes peu importantes, des villages, des hameaux, des chalets subsistèrent, dont les habitants firent, pendant quelques siècles, preuve d'une ardeur à vivre et d'une énergie remarquables. Bien mieux, des États se constituèrent, qui élaborèrent une civilisation avancée.

Mais le vieil instinct de lutte et de rapine des habitants de l'Archipel Européen n'était point mort. Il y eut des guerres et des massacres, et, vers la fin du quatrième millénaire après Jésus-Christ, l'Archipel Européen se trouvait entièrement dépeuplé.

Les Asiatiques, les Africains et les Américains avaient assez à faire chez eux. Ce que l'Europe leur avait donné, les méthodes scientifiques et les inventions techniques, ils le perfectionnèrent. Et, ayant des terres fertiles à faire valoir, des minerais à exploiter, ils ne virent aucune utilité, pendant cinq ou six mille ans, à coloniser l'Archipel.

Mais alors des causes connues les poussèrent à l'émigration. Elle se fit scientifiquement. C'est-à-dire que des géographes, des topographes, des géomètres eurent à délimiter équitablement les zones d'influence, que des ingénieurs étudièrent les possibilités économiques des territoires redevenus vierges et que des archéologues reçurent mission d'exhumer méthodi-

quement ce qu'ils pourraient trouver des vestiges d'un passé dont de rares livres et quelques centaines d'opuscules conservés dans les bibliothèques publiques affirmaient la gloire évanouie et l'antique richesse.

A la tête d'une de ces missions archéologiques fut placé le célèbre T. D. B. Abdallah Sénoufo, professeur d'épigraphie comparée à l'Université des États-Unis du Tchad. Ses précédents voyages, ses découvertes sensationnelles le désignaient à ce poste de confiance. Et d'ailleurs sa présence était nécessaire sur les champs de fouilles : il était le seul savant du monde qui comprît le français d'autrefois et les dialectes divers des anciennes provinces de France. Il possédait l'unique exemplaire connu d'un atlas linguistique, resté inachevé par suite du cataclysme, mais d'autant plus précieux.

Enfin Abdallah Sénoufo avait encore sur ses confrères l'avantage de connaître quelque peu delatin, et on lui devait une excellente traduction en néo-baguirmien des passages des auteurs romains qui traitaient de la géographie et de l'ethnographie des Alpes.

La mission s'embarqua fin avril 9040 et parvint rapidement à l'Ile Blanche, dont les glaces baignent dans la Mer Rhodanienne. Malgré les coups de vent,le débarquement sur divers points des baies voisines se fit sans encombre, et après des sondages infructueux,la mission s'établit au pied d'une colline, innommée encore, et que les archéologues appelèrent patriotiquement la Dent-du-Tchad.

De très vétustes cartes permirent de reconnaître que cette colline avait, sept mille ans plus tôt, surplombé un petit lac appelé Bourjè, ou quelque chose d'approchant.

A divers indices auxquels l'œil d'un archéologue exercé ne se trompe pas, il avait été reconnu que les pentes de cette colline avaient été habitées pendant deux ou trois mille ans de suite. De-ci, de-là, on discernait des cavités, soit rondes, soit carrées, et des fouilles méthodiques mirent au jour dans l'une de ces cavités quarante-sept couches superposées de débris et de détritus, qui correspondaient à autant de civilisations différentes. Les Baguirmiens relevèrent avec soin les moindres indices, emballèrent les tessons, les silex et les fers rouillés, puis explorèrent successivement toutes les autres cavités.

Un jour de juillet, la chaleur torride et la réverbération de

la mer forcèrent le professeur Abdallah Sénoufo d'aller se mettre à l'abri. Après quelques recherches, il trouva dans une anfractuosité de rocher comme une sorte de siège naturel. La tête à l'ombre et recevant au visage la brise marine, le professeur s'assoupit. Tout à coup un rayon lumineux vint frapper l'un de ses yeux, et cette sensation perçue au travers des paupières les lui fit soulever. A cinquante mètres de là scintillait quelque chose, assurément un objet de métal.

Le savant choisit des points de repère, tels que branches et cailloux, puis se dirigea lentement vers l'objet brillant. Il faut avoir fait en personne de l'archéologie pour comprendre le saisissement et la joie du professeur Abdallah Sénoufo : cet objet était une mince plaque de cuivre, par endroits trouée, en d'autres rongée, et partout patinée sauf au centre, resté net, et où se discernait une sorte de visage joufflu. Dans l'un des coins, on voyait les restes, très aplatis, de diverses lettres.

Ayant délicatement enveloppé la plaque de son mouchoir, le professeur héla son personnel, fit déblayer la place et faire une fouille méthodique. On constata bien qu'en cet endroit avait dû se trouver une maison, mais aucun autre vestige intéressant ne vint au jour. Puisque la méthode ne sert de rien, abandonnons-nous au hasard, pensa Abdallah Sénoufo. Et de fait, quelques jours après, à soixante-deux mètres quarante-quatre centimètres de l'emplacement de sa première trouvaille, il heurta du pied une seconde plaque de cuivre, plus mince que la première, sans figure centrale, mais munie de quatre lettres majuscules en relief. Les fouilles furent poursuivies jusqu'au début de l'hiver; le professeur fit d'innombrables promenades; mais on ne trouva plus rien d'intéressant. En conséquence la mission retourna à Sipar, capitale des États-Unis du Tchad, et le professeur se mit à rédiger son rapport.

Comme ce rapport, qui comprend septante-et-deux volumes in-folio petit texte avec figures, plans, cartes et notes explicatives, se trouve dans toutes les bibliothèques publiques et privées, j'y renvoie le lecteur, et me contente de résumer ici brièvement les tomes trente-sept à cinquante-huit, spécialement consacrés à l'étude des deux plaques de cuivre.

Pour la première, les interprétations d'Abdallah Sénoufo doivent être acceptées intégralement et sans réserve. Il est

pages délicats, le professeur Abdallah Sénoufo a réussi à faire ressortir sur le fond de la plaque les quatre lettres M A C L.

L'épigraphie étant sa spécialité, il a éprouvé de longues hésitations dans leur lecture et dans la fixation de leur date. Épigraphiquement parlant, ces lettres appartiennent à la belle écriture monumentale latine. Les débuts de cette écriture se placent environ vers le milieu du premier millénaire avant Jésus-Christ ; elle est restée en usage jusqu'au cataclysme de de 2211. Il y a donc, on le voit, une concordance chronologique parfaite entre les deux plaques.

L'idée qui vient d'abord à l'esprit, c'est que la deuxième plaque est, comme la première, un ex-voto latino-français. Quelques dieux de ces pays nous sont connus, et parmi eux se signalent MERCURIUS, CARLOMAG[NUS], NAPOLÉO[N] et LIVAROT. Ce dernier ne nous est connu que par un fragment de boîte en bois retrouvé sur un pic de l'île d'Auvergne par la mission japonaise, il y a quelques années, et miraculeusement conservée sous une couche de cendres volcaniques. Comme aucune mention du dieu LIVAROT (l'orthographe est certaine) n'a été relevée dans l'Archipel Alpin, nous croyons, avec le professeur Sénoufo, qu'il n'y a pas lieu de s'attarder à l'hypothèse indiquée ci-dessus.

Il serait trop long d'examiner une à une toutes les théories, dont quelques-unes très séduisantes, successivement proposées par l'ingénieux épigraphiste. On serait assez tenté, par exemple, de rapprocher ce mot mystérieux du nom d'une autre divinité, peut-être féminine, et dont on pourrait le considérer comme une abrévation à l'usage des initiés aux mystères sacrés. Le nom complet de cette divinité est IMACULÉKONSEPTION, que peut-être les initiés abrégeaient en MACL dans leurs oraisons. La différence de graphie n'a pas autant d'importance que pourraient le croire des profanes, attendu que le nom complet de la déesse a été relevé sur un morceau d'ardoise qui devait servir aux enfants pendant la période d'initiation aux mystères pour y inscrire ce que j'ose appeler leurs « leçons ». L'orthographe amendée serait IMACLECONSEΨIΩN.

Pour des raisons très graves, cependant, notre célèbre compatriote rejette cette interprétation, ainsi que la suivante, qui

a du moins eu l'avantage de le mettre sur la voie de la véritable. On sait que, parmi les Américains descendant des colons européens primitifs, il subsiste quelques rares familles dont le nom commence par *Mac*.

Le professeur Sénoufo a même réussi à dresser une liste très curieuse de noms propres comme Macleod, Macferlane (nom d'un vieux roi célèbre pour l'ampleur de ses dimensions), Macgillicuddy et autres semblables. On ne voit pas pourquoi un nom de cette espèce aurait été gravé partiellement sur une précieuse plaque de cuivre, étant donné surtout que les noms de ce genre étaient localisés dans Scotchisland. Mais l'idée que MACL pouvait avoir une signification ethnique était féconde.

La preuve en est que le professeur Abdallah Sénoufo a résolu le problème avec une élégance qui ne laisse rien à désirer. En compulsant de très vieux livres sur les peuples qui ont colonisé la région des Alpes où est située la Dent-du-Tchad, il a trouvé une liste de quatre noms de tribus dont les initiales correspondent exactement aux lettres de la plaque. Qu'on en juge :

M EDULLES ;
A LLOBROGES ;
C EUTRONS ;
L IGURES.

La plaque en question est donc nettement le signe d'une alliance qu'ont conclue ces peuples dans le cours du premier millénaire après Jésus-Christ, peut-être, étant donnée la proximité des lieux de trouvaille, sous l'invocation du dieu Soleil. La découverte de ce fait historique est certes d'une importance incalculable. Elle projette sur ce passé lointain une lumière éclatante, et c'est avec orgueil que nous saluons à nouveau en notre illustre compatriote l'un des porte-flambeaux de la science épigraphique.

Une note humoristique pour terminer ce compte-rendu par endroits bien aride. Le professeur Abdallah Sénoufo est déjà arrière-grand-père. Parmi ses petits-fils, il en est un, Omar, maintenant âgé de trente-trois ans, qui a appris le vieux-français sous la direction de son grand-père et qui promet de marcher dignement sur ses traces quand l'heure de la retraite

aura sonné pour le vénérable Abdallah. Un jour, à dîner, le jeune homme affirma qu'il croyait comprendre l'inscription qui coûtait à ce moment tant de veilles et de recherches à son aïeul :

— Bon papa, a-t-il dit, je crois bien qu'en vieux-français MACL signifiait : MAISON ASSURÉE CONTRE L'INCENDIE.

Le professeur est l'indulgence même. Au lieu de relever vertement son petit-fils, le bon vieillard se mit à rire, mais à rire, et encore à rire :

— Mon enfant, je ne puis plus dire mon élève, finit-il par proférer, ne vois-tu donc pas que ton exégèse se fonde sur une impossibilité épigraphique !

A. VAN GENNEP.



LOUIS THOMAS

POÈMES

—

TRISTESSE D'HÉRODE

Lorsque l'esclave nue eut porté la grenade
Ouverte et rouge qui saignait sur ses seins mats
Hérode l'approcha de sa bouche et cria :

« *Je la crache!... elle sent l'amertume*
« *Que laisse au cœur un vieux bonheur inassouvi;*
« *A peine son sang pâle humecte-t-il mes lèvres*
« *Ainsi qu'un souvenir sans force et demi-mort...*
« *Apportez, apportez les richesses promises!*
« *Je veux tremper mes mains dans les sources sonores;*
« *Sur les tapis de pourpre agitez l'or qui brûle,*
« *L'or lumineux, l'or violent : ses étincelles*
« *Ruissellent et défient la mort...*
« *Non... rien... L'or même meurt sur la pourpre malade;*
« *Tout se tait... Emportez... Emportez... Tout est terne!...*
« *Que l'on fasse venir, dit-il d'une voix brune,*
« *La petite Circassienne...* »

Elle montra ses seins exaspérés et durs
Et crispa lentement ses cuisses évasées.
Elle mimait l'amant qui rampe sur son flanc,
Le spasme éblouissant et brusque
Et la fureur du corps avide.
Hérode dit : « *Voilez cette volupté vide!*

« *J'avais rêvé pourtant, au seuil de ma mémoire,*
« *A des torses si clairs que mon cœur bondissait;*
« *Quels beaux jeux nous avons menés dans la lumière,*
« *Quels doigts mélodieux nous avons confondus!*

« Mais aujourd'hui la terre est veule et vieille,
« La volupté se fane et les regards sont gris.
« J'avais en moi l'éclat du soleil sur les îles,
« J'ai crié mon désir et rien n'a répondu...

« Serait-ce moi qui meurs quand mon cœur est si riche,
« Serait-ce moi qui meurs ou la vie qui s'éteint?
« J'entends rire au lointain les filles aux yeux teints
« Et monter dans l'air chaud l'écœurante musique.

« Je suis muré vivant dans ma douleur
« Et des regrets rapaces me rongent;
« Le monde meurt : l'ennui est sur le monde,
« Rien n'exauce l'appel de mon cœur.

« Un lourd dédain m'isole et m'arrache
« A leur bonheur dont je suis jaloux
« Et je voudrais, dans mes mains étroites,
« Serrer leur joie comme un frêle cou.

« Serait-ce moi qui meurs quand mon cœur est si riche
« Ou suis-je pauvre au milieu des plus pauvres?
« Je m'accroche à des murs humides qui s'effritent.
« Des griffes, je voudrais des griffes, ou je tombe! »

L'ÉMOTION DE VIVRE

Quel geste fit se déchirer les voiles
Où gisaient nos pensées en pleurs?
C'était par une nuit pleine d'étoiles,
Les silences étaient comme des fleurs.

L'âme subitement s'est éveillée
Et les yeux se sont grands ouverts
Limpides comme des goutelettes
Ensoleillées.

Par ce soir-là de lune laiteuse,
Aucun ressouvenir, aucune rancune,
Aucune raison de bonheur;
C'était par une nuit pleine de fleurs.

Et tout à coup grandit dans l'âme sans images
Mystérieusement l'émotion de vivre,
L'étonnement de vivre
Et d'avoir vu le monde.



Je suis heureux de vivre, ô mon âme,
Et de connaître enfin mes richesses;
Les portes de mes sens se sont ouvertes
Par où pénètrent les cortèges.

O modulations, ô couleurs, ô parfums,
Tout ce qui vient à moi du bout du monde!
O mes désirs, mes songes et mes souvenirs,
Toutes les ondes qui remontent,
Tout le passé qui parle et pressent l'avenir.



Les grandes forêts puissantes
Tendent au ciel leurs mâts musiciens;
L'ombre féconde lance au soleil
Ses fougères arborescentes;

La mer aux mille voix mélodieuses
Est clairsemée de poissons d'or;
Au flanc rose des monts humides
Fleurissent de grands oiseaux rares.

Et maintenant, tapisserie vivante.
Voici le cœur mobile des hommes ;
Voici leurs douleurs somptueuses,
Voilà leurs candeurs qui s'étonnent;

Voici leurs violences pourpres,
Leur joie immense déchaînée,
La trame fine de nos doutes
Et nos tristesses parfumées.



J'aurais pu ne pas vivre, et pourtant je suis là :
La vie m'inonde,
Je vais à pas lents par le monde
Comme un roi.

Dans mes yeux a glissé la clarté des étoiles;
La nuit est sur mes mains comme une lèvre fraîche,
Et mon corps dans le flot de lune qui l'inonde
Vibre comme une fleur.

C'est la sève qui monte et le rêve qui rêve;
C'est toute la douceur de sentir sans comprendre,
C'est la joie de sourire et de rester enfant
Et d'accueillir avec une âme toujours neuve.

O ciel, je tends vers toi mes mains comme une offrande...
Par quel bonheur, comme une lampe,
Mon âme s'est-elle allumée?

SPASME

Arrière la caresse dernière,
Les lèvres seules !

Lutte encor contre le plaisir, lutte encore,
Crispe les mains, femme aimée;
Prolonge le désir dans l'espoir
De la seconde formidable
Où le corps rencontre la mort.

Une tendresse malfaisante
Se déchaîne dans nos yeux :
Résiste, femme, à la tourmente,
Trop vite elle nous brisera tous deux.

Où nous pousse cette force
Et quelle fatalité
Ecrase nos cœurs agités
Sous l'esclavage de nos torses?

Arrière! Arrière, femme aimée,
Fermez ces mains qui quémandent,
Parlons pour fuir la volupté
Et faisons peur au silence.

... Des jardins de clarté, des pluies d'étoiles,
Le vol irritant des pollens dans l'air chaud...
Les violences qui délirent,
Les violences qui apaisent
Et des accords dont la douceur déchire
Et des liqueurs dont le mélange altère...
La sève dilate les tiges,
Toutes les tiges vont se rompre!

Arrière!!
Plus près, plus près de moi sur la plus haute cime ensoleillée,
Plus près, dans le triomphe qui surpasse,
Succombons sous la douce, succombons sous la lente, folle folle [tentation...
Silence!

. . . .

Hélas!

Quelle détresse.
On meurt ici !
Paroles vides,
Hontes! Révoltes!
La nuit remplit les yeux.
Quelle soif dans la gorge!

Le corps qui s'est repu
Veut renier son œuvre;
Mais le rêve vaincu
Le mord comme une pieuvre.

Qu'avons-nous fait parmi tous ces désastres,
Qu'avons-nous fait des gerbes de splendeur?
Il n'y a plus que des fleurs fanées
Et la cendre noire des astres éteints.

O ces pauvres petites mains
Qui retombent inanimées...

Et voici qu'entre les paupières blessées
Glisse une joie humide et neuve...
O le regard!

L'OMBRE DES ARBRES

Comme des mains pacifiques et paternelles
Du haut des arbres forts les ombres tombent
Faisant un lit de sagesse et d'ombre
Aux voluptés graves et belles.

Sous ces dômes luxuriants, sous ces fontaines
De feuilles fraîches, dirait-on pas
Que s'efface le bruit des pas
Et la mémoire des peines?

La majesté de l'été
Solennellement s'étale ,
Une odeur d'éternité
Des terres heureuses s'exhale.

Sous ces asiles bienfaisants il ne faut plus
Rien prononcer que des mots calmes
Simples et purs comme les palmes
Qui dominent nos fronts nus.

CLAUDE ROGER-MARX.

MADAME BOVARY ET SON TEMPS
(1857)

—

I

Dans ma pauvre vie si plate et si tranquille, les phrases sont des aventures, et je ne recueille d'autres fleurs que des métaphores. J'écris pour le seul plaisir d'écrire, pour moi seul et sans aucune arrière-pensée d'argent ou de tapage (1).

Et cependant, au moment même où il adressait ces lignes à Mme Maurice Schlésinger, le 14 janvier 1857, un des plus bruyants tapages qu'ait enregistrés l'histoire littéraire se préparait, dont Flaubert à son insu, et quoiqu'il ait mis tout en œuvre pour l'étouffer, devait, après bien des vicissitudes, recueillir le plus grand profit. Le procès de *Madame Bovary* commençait. Procès judiciaire d'abord, puis procès critique, plus âpre et plus long, ayant les journaux et les revues pour prétoire et l'opinion pour tribunal.

Tout d'un coup, et non par degrés, comme il arrive le plus souvent, Flaubert, grâce à lui, acquérait la gloire et, vingt ans plus tard, pouvait dire justement à Maupassant, poursuivi à son tour devant le tribunal d'Etampes pour outrage public à la morale : « Mon procès m'a fait une réclame gigantesque et à laquelle j'attribue les trois quarts de mon succès (2). »

Quel était l'état de l'opinion publique, quelles étaient les préoccupations de Paris, au moment où ce procès littéraire éclata ?

L'affaire de Neuchâtel (insurrection royaliste et tentative par la Prusse de reprendre ses anciens droits) occupe la Diplomatie et domine toute la Politique Etrangère.

A l'intérieur, les élections prochaines ne passionnent guère l'opinion, car le régime est terrible pour la presse : l'*Assemblée Nationale* vient d'être suspendue et les avertissements pleuvent sur les journaux.

(1) *Correspondance de G. Flaubert* (Edition Charpentier), t. III, p. 73.
(2) Id., t. IV, p. 373. Lettre publiée dans *le Gaulois* du 21 février 1880.

A défaut de politique, on parle théâtre. Au Français, l'insuccès d'*Un vers de Virgile* est racheté par la *Fiammina* de Mario Uchard et la reprise de *Lady Tartufe* de Mme de Girardin. L'Opéra reprend *le Prophète*, puis joue *le Trouvère* en français, tandis qu'à la salle Ventadour on chante concurremment *Il Trovatore* en italien. *L'Affaire de la rue de Lourcine*, de Labiche, triomphe au Palais-Royal. Sur le rapport de Sainte-Beuve, une mention honorable est accordée par la « Commission du Théâtre » au *Demi-Monde* d'Alexandre Dumas fils. A la Gaîté, Laferrière trouve dans *l'Aveugle* d'Anicet Bourgeois l'un de ses meilleurs rôles. La critique tout entière s'enthousiasme pour *l'Obéron* de Weber, dont le Théâtre Lyrique donne la première, et pour *les Saisons*, oratorio de Haydn, exécuté, pour la première fois aussi, au Conservatoire par la Société des Concerts. Après une saison lyrique qui a consacré la gloire de Mmes Viardot et Grisi, et qui fut pour l'Alboni l'occasion d'un nouveau triomphe dans *Don Giovanni* de Mozart, l'illustre tragédienne Ristori reprend aux Italiens la *Mirra* et *Maria Stuarda*, et crée l'*Ottavia*, d'Alfieri. Offenbach organise un concours pour une opérette. Au scrutin secret et à l'unanimité le prix de six cents francs et la médaille d'or sont accordés *ex æquo* à G. Bizet et à Ch. Lecoq, auteurs, chacun, d'une partition intitulée *le Docteur Miracle* sur des paroles de Léon Battu et Ludovic Halévy. Et à partir du 12 avril les deux œuvres sont jouées alternativement aux Bouffes Parisiens.

Le carnaval semble ne devoir jamais finir ; les fêtes succèdent aux fêtes. Millaud donne un dîner demeuré célèbre par la munificence de l'amphitryon. Le *Comité des Blondes* se réunit chez Véfour : la blonde tendant à disparaître, il cherche joyeusement à la perpétuer. Home, par ses sorcelleries, fait tourner les têtes et les tables. La crinoline règne sur la mode et étend encore son ampleur, cependant que Paris et la France entière dansent les Lanciers et chantent le *Sire de Framboisy*, sans trop redouter l'anéantissement de la terre qu'une comète, d'après les calculs de Babinet, doit rencontrer le 13 juin.

Un tronçon de la ligne de Paris à Mulhouse, un autre de Paris à Rennes, sont successivement inaugurés. A la Bourse, où l'on perçoit un droit d'entrée grâce à un tourniquet payant dont on se gausse, les spéculateurs jouent sur les actions récemment émises des Chemins de fer romains et de Guillaume-

Luxembourg. L'emprunt espagnol est négocié par Mirès. A propos de *la Question d'Argent*, de Dumas fils, représentée au Vaudeville, Eugène de Mirecourt, Jacquot de son vrai nom, prend à partie la finance envahissante des Jules Mirès et des Polydore Millaud, tandis que Jules Vallès, dans *l'Argent*, défend leur système. Mais, pour mieux assaillir à coups d'épingle, quand ce n'est pas à coups de massue, tous les puissants du jour, rois de la Bourse ou rois de la Presse et du Roman, de Mirecourt ne se contente plus des pamphlets biographiques auxquels il a dû ses premiers succès et ses premières condamnations en dénonçant, quelques années auparavant, les collaborations secrètes fournies à Dumas père et le « mercantilisme littéraire » d'Emile de Girardin. Il fonde au début de janvier un journal hebdomadaire : *les Contemporains*. Tous les mardis il y épanche sa verve et son fiel. Mais ses bureaux reçoivent bientôt autant de papier timbré que d'abonnements. A l'accusation d'« ivrognerie, de cynisme et de saleté », Gustave Planche répond par une assignation. Il est imité bientôt par Mirès, trop fidèlement comparé à Turcaret. Ils obtiennent chacun mille francs de dommages-intérêts. Dans la même année, Prévost-Paradol fait condamner le « biographe » à un mois de prison pour diffamation.

Ces premiers mois de 1857 sont d'ailleurs fertiles en procès littéraires. Avant l'affaire de la *Revue de Paris*, Victor Hugo avait demandé au Tribunal d'interdire à Calzado, directeur du Théâtre Italien, de jouer *Rigoletto*, contrefaçon du *Roi s'amuse*. Une plaidoirie de Crémieux pour le poète ne peut empêcher Massu, l'avocat de Calzado, d'invoquer la prescription, acquise au bout de trois ans et grâce à laquelle Hugo fut débouté. Il se vengea plus tard dans *les Chansons des Rues et des Bois* :

> Dans tel et tel théâtre bouffe,
> La musique vive et sans art
> Des écus et des sous étouffe
> Les cavatines de Mozart.
> Les chanteuses sont ainsi faites
> Qu'on est parfois sous le rideau
> Dévalisé par les fauvettes
> Dans la forêt de Calzado (1).

Pendant ce temps, les Assises jugent Verger, prêtre inter-

(1) *Chansons des Rues et des bois*, ix. Senior est junior, 9.

dit, assassin de Mgr Sibour à Saint-Etienne-du-Mont. Il est exécuté le 20. Puis, peu après, le 1er Conseil de guerre de Paris, entendant les plaidoiries de Chaix d'Est-Ange père et fils, acquitte les frères Léandri, lieutenants au 95e, accusés d'avoir violé et assassiné Mme Paillard, la « Belle Bouchère » de la Chapelle-Saint-Denis.

Au milieu de ces affaires sensationnelles les élections académiques passent presque inaperçues. C'est sans éclat que Biot, en février, est reçu par Guizot et succède à Lacretelle. La réception de M. de Falloux, le 26 mars, est plus vivement commentée. A son sujet un quatrain court Paris :

> A Falloux venant prendre place,
> Devant répondre ce matin
> Par un discours froid comme glace,
> Briffaut s'est muni de Patin,

faisant allusion au discours de bienvenue de Briffaut. Puis peu après Emile Augier triomphe de Laprade, non sans une lutte très chaude.

Les journaux trouvent dans la publication, chez l'éditeur Paulin, du quinzième volume de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*, par Thiers (mai 1812-juin 1813), une occasion de faire leur cour. Hippolyte Castille continue la série de ses portraits historiques dans le format des *Biographies* de Mirecourt. En avril, Michelet donne en « Variétés », dans *la Presse*, des études dont il tirera plus tard sa *Sorcière*.

Arthur Gordon Pym, traduit de Poe par Baudelaire, paraît en feuilleton, dans *le Moniteur*, succédant à la *Germaine* d'Edmond About. Gautier publie *le Roman de la Momie* et Maxime Du Camp *les Six Aventures*. C'est l'année 1857 qui voit aussi la mort d'Alfred de Musset et le procès des *Fleurs du Mal* — six mois après celui de *Madame Bovary*.

Les petits journaux pullulent. Leur vie est éphémère le plus souvent. *Diogène*, *Rabelais*, *Triboulet* paraissent et disparaissent. Duranty reprend la publication de son *Réalisme* interrompue pendant quelques mois. C'est que sous ce nom est née une nouvelle école artistique — une nouvelle Eglise plutôt. Champfleury et Gustave Courbet en sont les pontifes : pontifes belliqueux entraînant au combat hommes de lettres et peintres. La bataille est ardente. Les critiques des grands journaux, de Pontmartin à l'*Assemblée Nationale*, Cuvillier-Fleury aux

Débats, Paulin Limayrac au *Constitutionnel*, Barbey d'Aurevilly au *Pays*, sous les yeux amusés de Sainte-Beuve au *Moniteur*, attaquent furieusement la nouvelle école. Pour la mieux défendre, Champfleury lui-même « s'asseoit à la table des journaux comme à une gamelle » et fonde, chez Hetzel, sa *Gazette de Champfleury*, devant laquelle s'efface et disparaît *le Réalisme* de Duranty.

Un procès littéraire éclatant en scandale au milieu d'une telle bataille ne pouvait manquer d'exciter l'opinion.

A cause de son amitié pour Du Camp et Laurent Pichat, c'est à la *Revue de Paris* que Flaubert avait donné son manuscrit. La *Revue de Paris* était un asile d'une sécurité bien précaire. Du Camp, dans ses *Souvenirs littéraires*, nous dit qu'elle avait déjà reçu plusieurs avertissements. Les pouvoirs publics voyaient d'un mauvais œil cette jeune revue dont les tendances libérales ne pouvaient plaire. Elle avait accueilli dans sa rédaction des républicains avérés. Elle montrait aux gens du parti de l'ordre « un mélange d'instincts élégants et d'opinions destructives, — les gants jaunes sur les mains noircies par la cartouche de l'émeute, la redingote à brandebourgs et à col de fourrure sur la blouse de l'insurgé (1) ».

Dès qu'ils l'eurent reçu et bien avant d'en commencer la publication, ses directeurs s'effarouchèrent et prirent peur du roman de Flaubert. A ce moment déjà, les sentiments qui unissaient Flaubert et Du Camp n'étaient plus de la camaraderie. « La partie de mon cœur où il était est tombée comme une gangrène lente et il n'en reste plus rien... J'éprouve une impossibibité radicale à sentir à cause de lui quoi que ce soit (2). » Bien que les *Souvenirs littéraires* essaient de donner le change, il est évident que Du Camp éprouvait déjà pour Flaubert, malgré ses protestations affectueuses, plus d'envie que de réelle amitié, et n'était pas autrement fâché de retarder, sous prétexte de modifications, la publication de *Madame Bovary*. Quoi qu'il en soit, Du Camp et Pichat demandèrent des coupures. On sait comment Flaubert résista. Du Camp insista, et donna ces conseils étranges :

... J'ai remis ton livre à Laurent, sans faire autre chose que le

(1) De Pontmartin, *Assemblée Nationale*, 4 juillet 1857.
(2) *Correspondance de G. Flaubert*. Edition Charpentier, t. II, p. 176.

lui recommander chaudement ; nous ne nous sommes donc nullement entendus pour te scier avec la même scie... Laisse-nous *maîtres* de ton roman pour le publier dans la *Revue ;* nous y ferons faire les coupures que nous jugeons indispensables ; tu le publieras ensuite en volume comme tu l'entendras, cela te regarde... Sois courageux, ferme les yeux pendant l'opération et fie-t'en, sinon à notre talent, du moins à notre expérience acquise de ces sortes de choses et aussi à notre affection pour toi. Tu as enfoui ton roman sous un tas de choses, bien faites mais inutiles ; on ne le voit pas assez : il s'agit de le dégager ; c'est un travail facile. Nous le ferons faire sous nos yeux par une personne exercée et habile : on n'ajoutera pas un mot à ta copie ; on ne fera qu'élaguer ; ça te coûtera une centaine de francs qu'on réservera sur les droits, et tu auras publié une chose vraiment bonne au lieu d'une œuvre incomplète et trop rembourrée. Tu dois me maudire de toutes tes forces, mais songe bien que, dans tout ceci, je n'ai en vue que ton seul intérêt.

Adieu, cher vieux, réponds-moi et sache-moi bien tout à toi.

MAXIME DU CAMP.

Flaubert se contenta d'écrire au dos de la lettre : *gigantesque*, et ne répondit point (1). Acceptée dès juillet, annoncée en août, *Madame Bovary* ne commença de paraître qu'en octobre. Mais, dès les premiers chapitres, le scandale éclatait. Au reçu des lettres de protestation, Du Camp et Laurent Pichat exigèrent cette fois les coupures qu'ils jugeaient nécessaires. Mais il était trop tard : ce sacrifice devait rester sans effet.

Le 1er décembre la *Revue* fit paraître ces lignes : « La Direction s'est vue dans la nécessité de supprimer ici un passage qui ne pouvait convenir à la Rédaction de la *Revue de Paris*. Nous en donnons acte à l'auteur. M. D. »

Le 15, Flaubert protestait, en ces termes convenus d'avance avec Pichat, contre les suppressions faites dans le précédent numéro : « Des considérations que je n'ai pas à apprécier ont contraint la *Revue de Paris* à faire une suppression dans le n° du 1er décembre ; ses scrupules s'étant renouvelés à l'occasion du présent numéro, elle a jugé convenable d'enlever encore plusieurs passages. En conséquence, je déclare dénier la responsabilité des lignes qui suivent. Le lecteur est donc prié de n'y voir que des fragments et non un ensemble. »

(1) Voir les notes qui suivent le texte de *Madame Bovary*, dans l'édition Conard, 1910, pages 512 et suivantes.

Et Flaubert écrivait à Laurent Pichat :

En supprimant le passage du fiacre vous n'avez rien ôté de ce qui scandalise, et en supprimant ce qu'on me demande dans le 6e numéro, vous n'ôterez rien encore. Vous vous attaquez à des détails. C'est à l'ensemble qu'il faut s'en prendre. L'élément brutal est au fond et non à la surface. On ne blanchit pas les nègres et on ne change pas le *sang* d'un livre. On peut l'appauvrir, voilà tout (1).

On ne peut mieux exprimer l'inutilité de ces amputations et l'on comprend combien le vandalisme de ses amis irrita Flaubert. Mais aussi on se demande comment ces gens, qui ont si méticuleusement épluché le manuscrit dans le souci de satisfaire à la morale (2), ont cependant laissé subsister des inadvertances comme : « Un matin le père Rouault vint apporter à Charles le paiement de sa jambe remise : soixante et quinze francs en pièces de quarante sous » (début du chapitre III) et plus loin à propos du pied-bot : « la machine où l'on devait enfermer son membre après l'opération » ? Et le bouquet de fleurs d'oranger de la première Madame Bovary, qui était déjà veuve cependant? (Chapitre V, p. 44, édition Conard.)

Fut-ce, comme le veut Du Camp, la souffrance ressentie à voir ainsi son roman mutilé, qui provoqua chez Flaubert un mécontentement dont l'effet fut une maladresse et une imprudence?

« Irréfléchi et de prime-saut comme la plupart des nerveux, Flaubert avait compulsé la collection de la *Revue de Paris*, y avait relevé les phrases scabreuses, les citations délicates. Il avait réuni ainsi un petit dossier qu'il remit à un chroniqueur dont il avait récemment fait la connaissance. Le chroniqueur fit un article, cita les passages recueillis, me fit l'honneur d'imprimer une phrase de moi en majuscules, et demanda comment des écrivains si hardis pour eux-mêmes étaient devenus si pudibonds pour les autres. L'article fut remarqué... porté aux Tuileries... fut envoyé au ministre de l'Intérieur, de là au ministre de la Justice et enfin au Procureur général. Le roman de Flaubert fut épluché mot à mot. Gustave Flaubert, Laurent Pichat et l'imprimeur A. Fillet étaient traduits en police correctionnelle (3). »

(1) *Correspondance de G. Flaubert* (édition Charpentier, t. III, p. 69).
(2) Voir, dans l'édition Conard de *Madame Bovary*, le détail édifiant des coupures faites par la *Revue de Paris* (p. 509).
(3) Du Camp, *Souvenirs littéraires*, t. II, pp. 147-148.

Ce récit est bien invraisemblable. Il n'est pas du tout dans le caractère de Flaubert, si chevaleresque en toutes circonstances, de noircir ses amis pour se blanchir lui-même par comparaison. En outre, Flaubert a tout intérêt à ne pas attirer l'attention sur la Revue. Si impulsif qu'il soit, comme le veut Du Camp, il n'est pas isolé. Il est conseillé — sans doute par Senard déjà — Du Camp lui-même nous dit, une page plus haut, que Flaubert demande vingt-quatre heures « pour consulter » avant d'accepter les suppressions et de rédiger la note que nous avons citée. Qui est « le chroniqueur » auquel il communique les citations de la Revue? *Nous avons cherché et nous n'avons rien trouvé.* Nous savons déjà, comme l'a dit excellemment M. René Descharmes, que le témoignage de Du Camp est plus que suspect : Du Camp essaie de se justifier en disant que c'est seulement sous les menaces de poursuites qu'il aurait demandé des corrections ; — or, la lettre de Du Camp sur laquelle Flaubert écrit « gigantesque », la lettre où il propose à Flaubert de « s'en fier à son expérience acquise en matière de correction » est du 14 juillet et le roman ne paraît qu'en octobre. On ne peut admettre que la vigilance du Parquet fût si éveillée qu'elle menaçât, jusque sur le marbre des revues, les romans encore inédits. Il semble bien que « les *Souvenirs Littéraires* ont altéré la vérité. Du Camp se donne une attitude qui, s'il l'avait tenue réellement, mettrait les torts du côté de Flaubert (1) ».

Mais Du Camp n'a pas seul rapporté le récit de cette aventure. L'un des acteurs de la tragi-comédie, le substitut Pinard, l'auteur du réquisitoire célèbre, essaye de justifier son rôle et celui du Parquet dans ses *Mémoires*.

Voici ce qu'il raconte :

A ce moment on en était encore à la période des grandes sévérités au regard des amis comme des adversaires. Le substitut chargé du service central de l'examen des livres et des journaux avait signalé le roman de *Madame Bovary* comme devant être poursuivi. M. Cordoën, procureur impérial, avait accepté cet avis, et la citation avait été donnée devant la chambre correctionnelle où je siégeais comme substitut. L'affaire semblait délicate à M. Cordoën. Il tint à m'exposer les motifs de sa décision. « Le roman de *Madame Bovary*, me dit-il, révèle un vrai talent, mais la description de certaines scènes dépasse toute mesure. Si nous fermons les yeux Flaubert aura beau

(1) René Descharmes, *Flaubert*, p. 354, note.

coup d'imitateurs qui iront autrement loin sur cette pente. Puis la chambre correctionnelle vient de condamner *les Fleurs du Mal* de Baudelaire. Elle a infligé une amende à l'auteur et ordonné la suppression de certains passages. Si nous nous abstenons, on dira que nous ménageons les forts et les chefs d'Ecole, que nous sommes complaisants pour les nôtres et inflexibles pour les opposants. Baudelaire en effet avait beaucoup d'amis dans le camp républicain. Flaubert était l'hôte assidu et fêté des salons de la Princesse Mathilde.

Comme M. Cordoën me voyait hésitant, en homme qui n'a jamais gêné la liberté de ses auxiliaires, il m'offrit de faire venir l'affaire à un autre jour que celui où j'occuperais le siège du ministère public, ou de me remplacer ce jour-là.

J'étais certain qu'en cas d'acquittement ou de condamnation le substitut qui prendrait la parole serait fort malmené. Mais, après examen du livre, je n'acceptai pas l'offre de mon chef. Si la poursuite était inopportune, elle était fondée en droit strict : je pouvais la soutenir sans blesser ma conscience. Céder la place à un autre parce que la tâche était ingrate, c'eût été faillir à la dignité. Je ne l'avais point fait encore, et je ne voulus point commencer. J'allai à l'audience, et je ne m'en repens pas (1).

Pour justifier les poursuites, Pinard, ayant besoin de précédents, bouleverse la chronologie. Il dit : « En janvier 1857 la chambre correctionnelle vient de condamner *les Fleurs du Mal.* » Or, le jugement condamnant Baudelaire — qui à cette date n'a même pas encore réuni en volume ses poésies éparses dans la *Revue des Deux Mondes* — est du 20 août. Ce n'est pas tout; Flaubert est déjà, d'après Pinard, l'hôte de la Princesse Mathilde — à laquelle il n'est, en réalité, présenté que bien plus tard, vers 1860.

Mais ces inexactitudes, sans doute voulues, n'empêchent point que les choses se passèrent très probablement comme Pinard les raconte. Si le « chroniqueur » dont parle Du Camp avait vraiment existé, Pinard aurait sûrement rappelé son rôle, dans lequel il eût trouvé une sorte de justification des poursuites. Ce livre « porté aux Tuileries » — promené de ministère en ministère, tout cela paraît dramatisé à plaisir. A une époque aussi inquiète, et sous un régime de suspicion, le zèle des bureaux, s'exerçant tout naturellement sur une revue déjà suspecte, ne suffit-il pas à tout expliquer ?

(1) *Mon Journal,* par Ernest Pinard, ancien ministre de l'Intérieur. 2 volumes in-16. Dentu, 1892, t. II, p. 55, catalogue de la Bibliothèque Nationale Ln 2740.634

Quoi qu'il en soit, et pour le consoler de ces graves ennuis, les approbations et les encouragements ne manquèrent pas à Flaubert, durant la publication de *Madame Bovary* dans la Revue.

Paul de Saint-Victor lui écrit :

Je suis de plus en plus touché et charmé. L'agonie est poignante, et la veillée épouvantable. Homais grossit et tourne au type, plus il avance. Décidément, c'est une œuvre : il y a une griffe de maître là-dessus. Je ne comprends rien aux bégueuleries de la Revue. Merci, mille compliments et mille amitiés.

PAUL DE SAINT-VICTOR (1).

Dimanche matin.

Sandeau, de son côté, adresse à Du Camp, qui le transmet à Flaubert, le billet suivant :

Talent réaliste et réel ; style ferme, clair, disant ce qu'il veut dire, bien français en un mot ; crudité de tons ; absence d'idéal : négation de l'amour, voilà, mon cher Maxime, les qualités et les défauts qui m'ont frappé dans le roman de M. Flaubert. L'art a des procédés divers, et pour n'avoir pas la chasteté des vierges de Raphael, la Grande Kermesse de Rubens n'en est pas moins une des plus magnifiques toiles que l'on doive admirer au Louvre.

Votre ami,

JULES SANDEAU (2).

Lundi.

Notes de la main de Flaubert sur le verso :

Ecrit à Du Camp.
On peut profiter de cette phrase : [*négation de l'amour*.]

Cependant, les bruits recueillis par ses amis devenaient pessimistes. Flaubert apprend que les poursuites, cette fois, sont décidées. Alors il retourne chez Sénard, qui l'a déjà conseillé, et le prie d'être son défenseur : Sénard (3), ancien pré-

(1) Inédit.
(2) Inédit.
(3) *Sénard*, né à Rouen le 9 avril 1800, fut bâtonnier à Rouen, et prit une part active au mouvement de 1847. Après la chute de Louis-Philippe, nommé Procureur Général à Rouen, il est élu, en avril 1848, membre de l'Assemblée Nationale. Il retourne à Rouen, où il n'avait pas été remplacé dans ses fonctions, pour concourir à réprimer l'émeute. Président de l'Assemblée pendant l'insurrection du 20 juin, son attitude lui vaut un vote de remerciements pour « avoir bien mérité de la patrie ». Ministre de l'Intérieur il démissionne pour laisser la place à Dufaure. Après l'élection du Prince Napoléon, il se fait inscrire au barreau de Paris. En septembre 1870 il est chargé d'une mission près de Victor-Emmanuel, analogue à celle de Thiers à Londres, à Vienne et à Pétersbourg. Il obtient du gouvernement italien

sident de l'Assemblée Nationale en 1848, ancien bâtonnier à Rouen, vieil ami de la famille Flaubert, était un avocat de rare mérite et de grande dignité. Sa personne même et son intervention donnaient à ses clients une garantie d'honorabilité.

De concert avec Flaubert, il sollicite des témoignages, fait agir des influences. On peut suivre, dans les notes publiées à la suite de *Madame Bovary* dans l'édition Conard (p. 514), les démarches innombrables de Flaubert, espérant encore arrêter ses poursuites.

Il écrit à Gautier :

M. Abbatucci fils [du Ministre de la Justice], qui t'aime beaucoup, est extrêmement prévenu en ma faveur. Un mot de toi ce soir aura le plus grand poids. Je suis chargé de te le dire. Tu trouveras là beaucoup de Bovarystes. Joins-toi à eux et sauve-moi, homme puissant! L'affaire est en bon train (1).

Les Bovarystes ne manquent pas, en effet. Les dames, l'Impératrice elle-même, « sont fortement pour lui », mais sans doute « il y a là-dessous quelqu'un d'invisible et d'acharné. C'est un tourbillon de mensonges et d'infamies dans lequel je me perds. Je n'ai d'abord été qu'un prétexte et je crois que la *Revue de Paris* elle-même n'est qu'un prétexte..... J'attends de minute en minute le papier timbré qui m'indiquera le jour où je dois aller m'asseoir (pour crime d'avoir écrit en français) sur le banc des filous et des pédérastes (2) ».

Le papier timbré tarde à venir. Même Flaubert peut croire un moment qu'il n'arrivera pas, et que tout est arrangé. Mais il est vite détrompé, et cité à comparaître, le 31 janvier 1857, devant la 6e chambre du Tribunal correctionnel, pour outrage à la morale publique et religieuse, et aux bonnes mœurs. L'assignation vise avec lui Laurent Pichat, éditeur, et Auguste Pillet, imprimeur de la *Revue de Paris*, en vertu du décret du 17 février 1851, sur les publications périodiques.

A la nouvelle de ce procès, et pendant l'instruction, des sympathies se manifestèrent. Elles furent pour Flaubert une consolation et un encouragement.

l'assurance que l'Italie ne profitera pas des désastres de la France pour favoriser le mouvement séparatiste de Nice et de la Savoie. Revenu à Paris, il est élu bâtonnier, en 1874, et l'année suivante député de Seine-et-Oise.

(1) *Correspondance de G. Flaubert*. Edition Charpentier, t. III, p. 74.

(2) *Madame Bovary*. Edition Conard, 1910, p. 514.

J'ai reçu des confrères de fort jolis compliments, écrit-il à Mme Schlésinger le 14 janvier 1857, vrais ou faux, je l'ignore. On m'assure même que M. de Lamartine chante mon éloge très haut — ce qui m'étonne beaucoup, car tout dans mon œuvre doit l'irriter (1).

Le bruit était fondé. Quelques jours plus tard, en effet, Flaubert recevait du poète de Jocelyn le billet suivant, que son avocat lira au cours de sa plaidoirie.

Je crois avoir été toute ma vie l'homme qui, dans ses œuvres littéraires comme dans les autres, a le mieux compris ce que c'était que la morale publique et religieuse. Mon cher enfant, il n'est pas possible qu'il se trouve en France un tribunal pour vous condamner. Il est déjà très regrettable qu'on se soit ainsi mépris sur le caractère de votre œuvre, et qu'on ait ordonné de la poursuivre. Mais il n'est pas possible, pour l'honneur de notre pays et de notre époque, qu'il se trouve un tribunal pour vous condamner.

Au reçu de cette lettre, Flaubert court chez Lamartine :

J'ai été aujourd'hui une grande heure seul avec Lamartine, qui m'a fait des compliments par-dessus les moulins. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il sait mon livre par cœur (2).

Mais le témoignage de Lamartine ne suffit pas. Il faut à Flaubert des matériaux plus solides — que son avocat n'utilisera pas d'ailleurs, les jugeant, à la réflexion, trop dangereux. Il écrit donc à Eugène Crépet :

Vous connaissez l'abbé Constant, il doit pouvoir vous fournir des notes sur ceci, qu'il me faut pour ce soir :

Le plus de lubricités possible tirées des auteurs ecclésiastiques — particulièrement des modernes.

A vous !

On vient d'interdire mon mémoire et on a arrêté *l'Indépendance belge* parce qu'il y avait un article à la louange de votre serviteur (3).

Le mémoire dont parle Flaubert, et auquel Sénard fera allusion dans sa plaidoirie, était un tirage des passages supprimés par la *Revue*, imprimé dans le but de montrer que ces passages n'auraient rien ajouté d'immoral au roman s'ils avaient été publiés. Quant à *l'Indépendance Belge* ; c'est dans ce journal en effet — la presse française ne pouvant, de par la loi,

(1) *Correspondance de G. Flaubert*. Edition Charpentier, t. III, p. 72.
(2) *Madame Bovary*. Edition Conard, 1910, p. 515.
(3) *Correspondance de G. Flaubert*. Edition Charpentier, t. III, p. 74.

parler d'une affaire d'attentat à la morale, en cours d'instruction — qu'il faut chercher des renseignements.

Auguste Villemot écrit dans son Courrier de Paris de *l'Indépendance belge* :

Un écrivain inédit vient de débuter avec éclat dans la *Revue de Paris*, par un roman intitulé *Madame Bovary*. Je donne cette impression, qui est celle de tous nos amis littéraires. Malheureusement les Dieux jaloux continuent à persécuter les mortels heureux. Les Dieux sont représentés ici par les agents de la Sûreté, qui poursuivent la *Revue de Paris*, dans la personne de Madame Bovary, pour attentat à la pudeur (1).

D'autre part, Duranty, dans *le Réalisme* du 15 janvier, publie l'écho suivant : « La fosse de la *Revue de Paris* est creusée. Bel et bon enterrement. Il y a un grand repas commandé par les gens affligés (2). » Les intentions de l'Administration ne faisaient donc pas de doute dans les milieux littéraires. A la fin de janvier, la Revue était, par ordre, suspendue pendant un mois, pour avoir accueilli l'article d'un réfugié allemand, commentant un toast de Frédéric-Guillaume, roi de Prusse (3). Duranty, bien informé, s'était montré bon prophète.

Si Flaubert n'eut pas la satisfaction de lire les articles de Villemot, arrêtés à la frontière, il reçut d'Edmond About, dont *le Moniteur* publiait *Germaine*, le délicieux billet que voici, à la veille de l'audience :

Mon cher Flaubert.

Ce que j'entends dire est-il vrai? On vient m'apprendre dans mon village que *Madame Bovary* est déférée aux tribunaux. Et pour quel crime, bons Dieux? Si c'est pour excès de talent vous serez condamné à mort, sans circonstances atténuantes. Mais que diraient Beyle et Balzac s'ils étaient de ce monde? Que dirait Mérimée s'il était à Paris? Je n'ai jamais entendu dire que ces trois maîtres, qui sont les nôtres, eussent comparu en justice. Notre ami Théophile s'est permis bien d'autres hardiesses que vous dans la *Maupin* et *Une larme du Diable*, et ses livres n'ont jamais été brûlés par la main du bourreau. Quoi qu'il arrive, mon cher ami, je demande la permission d'être condamné a votre place. Je ferai la prison et je paierai l'amende : mais je mettrai mon nom sur le livre. A ce prix, l'amende ne sera pas chère, et la prison ne me paraîtra pas longue.

(1) *Indépendance belge*, 3 janvier 1857. *Madame Bovary et ses persécuteurs*.
(2) *Réalisme* de Duranty, nº 3, 15 janvier 1857, p. 43. Echos.
(3) *Souvenirs littéraires* de Du Camp, t. II, p. 153.

Rassurez-moi bien vite et faites-moi savoir quels juges nous avons à Berlin. Mille amitiés.

EDMOND ABOUT (1).

Le 24 janvier, l'affaire est renvoyée à huitaine, pour permettre à Sénard, absent, de plaider.

Le 31, sous la présidence de M. Dubarle, homme bienveillant et lettré, les débats s'ouvrirent devant une foule d'hommes de lettres : Flaubert avait tenu à honneur de comparaître. Il ne put s'empêcher de sourire pendant le réquisitoire, imitant en cela le président lui-même.

Ce que furent les débats, on le sait de reste. Pinard a protesté contre la sténographie de son réquisitoire prise par la défense, et dont le texte ne lui a pas été communiqué (2). Toujours est-il que, dans le texte revu par lui et publié plus tard dans ses *Œuvres judiciaires*, les mêmes faiblesses subsistent. Tout ce qu'on en peut dire, c'est qu'il semble avoir été écrit par Homais — un Homais qui de voltairien serait devenu jésuite.

Sénard n'abusa pas des faiblesses de langage du substitut,

(1) Inédite.

(2) Pinard, *Mon Journal*, t. II, pp. 55 et suivantes :

« La loi alors en vigueur interdisait de publier les procès de presse. Un sténographe de la défense avait recueilli mon requisitoire et la plaidoirie de Me Sénard. Son travail ne fut inséré que 17 ans plus tard à la suite du roman de *Madame Bovary* dans l'édition Charpentier de 1874. L'usage au Palais est de n'imprimer une plaidoirie et un réquisitoire qu'après avoir communiqué la sténographie à l'avocat et au ministère public. Cette communication fut faite à Me Sénard et point à moi. On tenait probablement à laisser aux notes du sténographe reproduisant le langage du ministère public, les incorrections, les répétitions, naturelles dans la parole improvisée, mais qui pouvaient rendre quelque peu ridicule aux yeux du lecteur une poursuite déjà délicate à soutenir. »

Dans les *Œuvres judiciaires* de Pinard, 2 vol. in-8, Pedone, 1885, on trouve en outre, t. I, p. 124 :

Affaire du roman de Mme de Bovary, par Flaubert, février 1857.

« Il y a des limites aux manifestations extérieures de la pensée et de l'art. L'art grec n'a jamais été la vérité impudique et sans voiles...

« Lors du procès de *Pot-Bouille*, en 1882, Zola cita le réquisitoire de 1857. Pinard écrit à des Essarts, avocat de Zola, pour protester, la sténographie ne lui ayant pas été communiquée : « Même à cette époque nous parlions à peu près français, et l'édition de 1874 [de Madame Bovary chez Charpentier, où figurent le requisitoire de la plaidorie] prête au ministère public un langage qui n'est pas le sien. »

« Du Camp intervient et certifie que la sténographie a été prise sous ses yeux. Pinard proteste contre le procédé : publier à 17 ans d'intervalle un réquisitoire, la sténographie, forcément incorrecte quand elle n'a pas été révisée, ne lui ayant pas été soumise. Dans ce volume, Pinard se défend de rien changer à son réquisitoire. Il s'en tient au texte de la sténographie de la défense, différemment ponctué, changeant ou effaçant seulement quelques mots. »

Le Gaulois du 21 février 1880 (dans la lettre de Flaubert à Maupassant, poursuivi par le Parquet d'Etampes) imprime *Pimard* au lieu de *Pinard*. La coquille qui a substitué une *m* à une *n* est-elle une pure inadvertance ?

son adversaire... Il s'attacha très solidement à démontrer la moralité du fond, et, sans doute par peur d'effaroucher les juges, s'abstint de faire usage des citations que l'abbé Constant avait fournies. Il se contenta d'invoquer le témoignage d'André Chénier, de Bossuet, de Montesquieu, de Rousseau. Il montra même que Sainte-Beuve, dans *Volupté*, s'était, comme Flaubert, pour une scène d'extrême-onction, servi du rituel, et en avait tiré des effets bien plus audacieux.

Le tribunal remit le jugement à huitaine. Mais l'issue du procès semblait si sûre que Villemot envoyait à *l'Indépendance Belge* ce courrier de Paris :

C'est demain samedi que sera prononcé le jugement de la *Revue de Paris* responsable des mœurs de *Madame Bovary*. L'audience de la semaine dernière a paru laisser une impression favorable aux magistrats. Le ministère public a fait un réquisitoire très modéré et l'on espère une sentence de blâme, purement et simplement.

Je n'entre pas dans la discussion des scrupules du parquet. Je me borne à constater, encore avec l'assentiment, je crois, des magistrats, qui ont pris un vif intérêt à la lecture du roman incriminé, que cette œuvre vient de révéler un talent de premier ordre (1).

Et Champfleury, obligé de quitter la salle avant la fin de l'audience, écrivait à Flaubert pour le réconforter :

C'est une victoire pour vous et une défaite honteuse pour le procureur impérial. Je ne dis pas pour le Parquet, qui vous soutenait assez ouvertement, car à un mouvement de lèvres du président, pendant que Me Sénard lisait une description très étudiée de votre roman — j'ai remarqué que le président disait : *charmant*. Ceux qui l'auront observé attentivement auront bien compris, à deux reprises différentes, le mot *char-mant*, très significatif.

Je me réjouis, dans l'intérêt des lettres, de l'issue de votre acquittement, et cette poursuite ne pourra qu'être très favorable au succès de votre roman, que j'attends avec impatience, n'ayant lu que la première partie dans la Revue (2).

Le 7 février, le jugement fut rendu : la *Revue de Paris* était acquittée et le roman pouvait paraître, si le Parquet, toutefois, n'interjetait pas appel.

Consulté sur l'opportunité d'un appel, écrit Pinard, je fus d'avis de s'en tenir au premier jugement, blâmant les passages incriminés

(1) *Indépendance Belge*, 7 février 1857. Le Procès de *Madame Bovary*.
(2) *Madame Bovary*. Edition Conard, 1910, p. 524.

sans reconnaître qu'ils constituassent un délit. Le Parquet avait signalé la voie nouvelle où s'engageait le roman. Le devoir était rempli, il fallait se garder d'un acquittement plus retentissant (1).

Ces fameux attendus du jugement :

Attendu que les passages incriminés, envisagés abstractivement et isolément, présentent effectivement, soit des images, soit des tableaux que le bon goût réprouve et qui sont de nature à porter atteinte à de légitimes et honorables susceptibilités... ;

Attendu qu'à ces divers titres l'ouvrage déféré au tribunal mérite un blâme sévère, car la mission de la littérature doit être d'orner et de récréer l'esprit en élevant l'intelligence et en épurant les mœurs plus encore que d'imprimer le dégoût du vice en offrant le tableau des désordres qui peuvent exister dans la société (2);

ne sont peut-être qu'une habileté du président Dubarle, une demi-satisfaction donnée au Parquet pour éviter à Flaubert les désagréments d'un nouveau procès.

C'est ce que Baudelaire semble insinuer dans son article (3), et aussi Auguste Villemot, lorsqu'il écrit dans *l'Indépendance belge* (14 février) :

« Vous avez vu que la *Revue de Paris* a été renvoyée des fins de la poursuite dirigée contre *Madame Bovary*. Il demeure acquis qu'on n'est pas un scélérat pour avoir fait un chef-d'œuvre. Je m'en réjouis, quoique désintéressé dans la question. Le jugement a des aspects très remarquables. Il aborde la discussion littéraire et reconnaît qu'en ces matières la forme emporte le fond et que tout ce qui prend le caractère élevé de l'art échappe aux juridictions humaines. Nous n'avions pas dit autre chose... (4). »

C'est que « là où nous aurions compris la superbe d'un Bossuet flétrissant le pyrrhonisme philosophique au nom de la morale chrétienne, là où il aurait fallu la dialectique emportée d'un saint Augustin pour combattre le fatalisme de la science avec la grâce de Dieu, le Ministère Public n'avait songé qu'à se faire le plus petit possible (5) ». L'accusation avait donc fait fausse route.

(1) *Mon Journal*, t. II, p. 55.
(2) Sur le Procès de *Madame Bovary*, voir aussi un article de M. Georges Dubosc dans *le Journal de Rouen* du dimanche 11 juin 1905.
(3) Cf. *l'Art romantique*. Critiques littéraires de *Madame Bovary*, § II.
(4) *Indépendance belge*, 14 février 1857. Acquittement de *Madame Bovary*.
(5) Le Procès de *Madame Bovary*, discours prononcé à l'ouverture de la conférence des avocats le 2 décembre 1905, par M. Olivier Jallu (Alcan-Lévy, 1905).

Cependant Flaubert avouait qu'il « lui était resté de tout cela un tel épuisement de corpset d'esprit qu'il n'avait la force de faire un pas ni de tenir une plume (1). »

Voici une lettre que ne figure pas dans la Correspondance, Edition Charpentier, et qui a été publiée par Ph. Burty, dans *la Renaissance :*

18 février 1857 (date de la poste).

Chère Madame. Je ne sais quand j'aurai le plaisir de vous aller faire une petite visite, tant je suis fatigué, abruti et enrhumé ; il m'est resté de mon procès une courbature physique et morale qui ne me permet de remuer ni pied ni plume.

Ce tapage fait autour de mon premier livre me semble tellement étranger à l'art qu'il me dégoûte et m'étourdit. Combien je regrette le mutisme de poisson où je m'étais tenu jusqu'alors.

Et puis l'avenir m'inquiète. Quoi écrire qui soit plus inoffensif que ma pauvre Bovary, traînée par les cheveux comme une catin en pleine police correctionnelle ? Si on était franc, on avouerait au contraire que j'ai été bien dur pour elle, n'est-ce pas ?

Quoi qu'il en soit et malgré l'acquittement, je n'en reste pas moins à l'état d'auteur suspect. Médiocre gloire !

J'avais l'intention de publier immédiatement un autre bouquin qui m'a demandé plusieurs années de travail, un livre fait avec les Pères de l'Eglise, tout plein de mythologies et d'antiquités. Il faut que je me prive de ce plaisir, car il m'entraînerait en Cour d'assises net. Deux ou trois autres plans que j'avais se trouvent ajournés pour les mêmes raisons.

Quelle force que l'hypocrisie sociale. Par le temps qui court, un portrait devient une satire et l'histoire est une accusation.

Voilà pourquoi je suis fort triste et très fatigué. Je passe mon temps à dormir et à me coucher. Feu du Cantal n'était rien auprès de moi. La comparaison est d'autant plus juste que je viens, comme lui, de fréquenter les saltimbanques. Je réclamais aussi mon enfant, ma fille. On n'y a pas touché, c'est vrai, mais sa réputation en a souffert.

Je ne vais pas tarder à m'en retourner dans ma maison des champs, loin des *humains*, comme on dit en tragédie, et là je tâcherai de mettre de nouvelles cordes à ma pauvre guitare, sur laquelle on a jeté de la boue avant même que son premier air ne soit chanté !

Et vous, chère Madame, comment supportez-vous pour le moment « cette gueuse d'existence » ? Ecrivez-moi un petit mot si vous avez le temps. Promenez-vous, il fait un beau soleil.

(1) *Correspondance de G. Flaubert.* Edit. Charpentier, t. III, p. 77.

N.-B. — Regardez-vous dans la glace, par-dessus les Chinois de votre pendule, et envoyez-vous de ma part un baiser du bout des doigts.

Je le dépose à vos pieds avec l'homme tout entier.

GUSTAVE FLAUBERT (1).

C'est le même sentiment qu'il exprime, presque dans les mêmes termes, à Maurice Schlésinger :

L'affaire a été dure à enlever, mais j'ai obtenu la victoire. J'ai reçu de tous mes confrères des compliments très flatteurs et mon livre va se vendre d'une façon insensée pour un début. Mais je suis fâché de ce procès, en somme. Cela dévie le succès, et je n'aime pas autour de l'art, des choses étrangères. C'est à tel point que tout ce tapage me dégoûte profondément et j'hésite à mettre mon roman en volume... (2).

Parmi les « compliments très flatteurs », voici ceux adressés à Flaubert par Jules Janin, dans une lettre inédite écrite au lendemain du jugement :

Ma foi ! c'est affaire à vous, et je ne crois pas qu'il soit possible de passer d'une façon plus brillante à travers un feu d'artifice d'exécrations ! « Considérant que vous êtes un rien qui vaille, un perturbateur du repos public, de la morale publique et de la pudicité publique... » et puis acquitté ! Et puis le livre porté aux nues, et puis la critique inutile et l'annonce aussi, et plus de célébrité que n'en auraient donné vingt années de succès, de fortune et de bonne humeur ! Voilà certes ce qui s'appelle du succès et se bien passer.

Laissez-moi vous en féliciter du fond de l'âme, et, s'il vous plaît, mettez-moi aux pieds de votre éloquent défenseur. Il a ramené votre Eurydice, il l'a ramenée à ce beau livre, à la douce clarté du jour.

Et maintenant, si vous le voulez, le monde est à vous !

Je vous dis mille amitiés et vous fais mille compliments.

JULES JANIN (3).

10 février 1857.

Mais en même temps Flaubert éprouva une déception : Lamartine, qui l'avait si aimablement accueilli, l'abandonnait, et Flaubert écrivait à Maurice Schlésinger :

M. de Lamartine prône le mérite littéraire de mon roman tout en le déclarant cynique. Il me compare à Lord Byron, etc. !.. C'est très

(1) *Renaissance littéraire et artistique*, 1er février 1874.
(2) *Correspondance de G. Flaubert*, Edition Charpentier, t. III, p. 77.
(3) Inédit.

beau, mais j'aimerais mieux un peu moins d'hyperboles et en même temps moins de réticences. Il m'a envoyé de but en blanc des félicitations, puis il m'a lâché au moment décisif. Bref, il ne s'est point conduit avec moi en galant homme, et même il a manqué à une parole qu'il m'avait donnée. Nous restons en bons termes cependant (1).

Cependant Duranty, dans *le Réalisme*, ouvre le feu des critiques par un article malveillant :

Madame Bovary, roman par Gustave Flaubert, représente l'obstination de la description. Ce roman est un de ceux qui rappellent le dessin linéaire, tant il est fait au compas, avec minutie, calculé, travaillé, tout à angles droits et en définitive sec et aride. On a mis plusieurs années à le faire, dit-on. En effet, les détails y sont comptés un à un, avec la même valeur... Il n'y a ni émotion, ni sentiment, ni vie dans ce roman, mais une grande force d'arithméticien qui a supputé et rassemblé tout ce qu'il peut y avoir de gestes, de pas ou d'accidents de terrains, dans des personnages, des événements et des pays donnés. Ce livre est une application littéraire du calcul des probabilités... Le style a des allures inégales, comme chez tout homme qui écrit artistiquement, sans sentir, tantôt des pastiches, tantôt du lyrisme, rien de personnel. Je le répète, toujours description matérielle, et jamais impression. Il me paraît inutile d'entrer dans le point de vue même de l'œuvre, auquel les défauts précédents enlèvent tout intérêt. Avant que ce roman eût paru, on le croyait meilleur. Trop d'étude ne remplace pas la spontanéité qui vient du sentiment (2).

Madame Bovary paraît chez Michel Lévy au début d'avril.

Dès que ses envois furent faits, les félicitations affluèrent chez Flaubert.

Passons vivement sur les lettres déjà publiées.

« Vous êtes un de ces hauts sommets que tous les coups frappent, mais qu'aucun n'abat. Mon cœur est profondément à vous », écrit Victor Hugo, qui se souvient des adoucissements apportés à son exil par Flaubert. Celui-ci, en effet, s'était chargé, avec Louise Colet, de missions mystérieuses, et qui n'étaient pas sans péril. La correspondance de Flaubert fait maintes fois allusion à ces faits assez obscurs. Quoi qu'il en soit, le « Grand Crocodile, le suprême Alligator, qui est là-bas

(1) *Correspondance de G. Flaubert.* Edition Charpentier, t. III, p. 78.
(2) Duranty, *le Réalisme*, n° 5, 15 mars 1857, p. 79. Nouvelles diverses.

dans ses ondes amères » (1), dira plus longuement, trois mois après, son admiration pour *Madame Bovary*, que Flaubert lui envoie par l'intermédiaire de Paul Meurice (2).

Vous avez fait un beau livre, Monsieur, et je suis heureux de vous le dire. Il y a entre vous et moi une série de livres qui m'attache à votre succès. Je me rappelle vos charmantes et nobles lettres d'il y a quatre ans, et il me semble que je les relis à travers les belles pages que vous me faites lire aujourd'hui. *Madame Bovary* est une œuvre... Vous êtes, Monsieur, un des esprits conducteurs de la génération à laquelle vous appartenez. Conservez, et tenez haut devant elle le flambeau de l'Art. Je suis dans les ténèbres, mais j'ai l'amour de la lumière. C'est vous dire que je vous aime (3).

Puis c'est Edmond About, qui écrit de Grenoble :

... Sachez, mon cher Ami, que les deux volumes de *Madame Bovary* sont ici sur mon bureau... Les dames de Grenoble bovarisent un peu pour leur compte, et elles se sont reconnues, non sans plaisir, dans votre roman. Je tiens ces détails d'un de mes amis qui professe la philosophie au lycée de Grenoble ; grand bovariste d'ailleurs, qui a lu votre roman bien avant moi, et qui m'a apporté le premier exemplaire. Je n'en ai fait qu'une goulée et je suis encore dans ma première admiration. Mon cher ami, vous avez fait véritablement un coup de maître, et les critiques auront de quoi parler sur vous. J'ai cru lire un roman de Balzac mieux écrit, plus passionné, plus propre, et exempt de ces deux odeurs nauséabondes qui me saisissent quelquefois au milieu des livres du Tourangeau : l'odeur d'égout et l'odeur de sacristie ! on ne sent qu'une bonne et franche senteur... comme sous les châtaigniers en fleurs.

Gardez-moi l'exemplaire que vous m'avez promis... nous relirons certaines pages du bord de l'eau ou de l'hôtel garni qui sont burinées sur acier avec la pointe......

Mon ami le professeur m'a fait voir les passages supprimés par la *Revue*, et ils m'ont paru mille fois plus innocents que les points par lesquels on les avait remplacés. Le peuple féminin de Grenoble se plaint d'avoir été volé... Entre parenthèses, vous parlez poison, valgus, et le reste en digne fils de votre père.

A bientôt, mon cher Ami, je vous serre cordialement la main.

EDMOND ABOUT (4).

(1) Voir notamment la *Correspondance*. Edition Charpentier, t. II, pp. 260, 323, 340, 357.
(2) *Id.*, t. III, p. 113.
(3) *Madame Bovary*. Edition Conard, 1910, p. 524.
(4) *Madame Bovary*. Edition Conard, 1910, p. 524.

Dans un article très documenté du *Figaro* (4 novembre 1907), M. Gabriel Monod se demandait quand avaient pu commencer les relations de Michelet avec Flaubert.

Michelet avait eu de tout temps des amis à Rouen. Ses fréquents voyages à Vascueil, la propriété des parents de son gendre, Alfred Dumesnil, l'obligeaient à traverser souvent Rouen, et il s'y arrêtait presque toujours. Son élève favori, Chéruel, y avait été longtemps professeur. — Il fut même le professeur d'histoire de Flaubert. — Il était intimement lié avec le grand naturaliste Pouchet. Le philologue Frédéric Baudry (1), uni d'amitié, comme Pouchet, avec Flaubert, était depuis sa jeunesse un familier de Michelet. Il l'avait accompagné, en 1838, dans un voyage d'Italie et de Suisse. Il est impossible que Pouchet et Baudry n'aient pas parlé à Michelet de Flaubert, qui, en 1857, conquit d'un coup une réputation retentissante par le succès de *Madame Bovary* (2).

L'envoi de *Madame Bovary* par Flaubert, et les remerciements que voici furent sans doute le début et la cause de leurs relations préparées par les amis communs Pouchet et Baudry :

20 avril 1857.

M. Michelet a l'honneur de saluer M. Flaubert. Il le remercie de lui avoir donné ce si brillant ouvrage de forte et fine observation. Il le prie de recevoir ses remerciements et de croire à sa sympathie (3).

Ulric Guttinguer, un Rouennais, le poète de *Jumièges*, le romancier d'*Arthur*, l'ami de Sainte-Beuve, le romantisme fait homme dont Musset a dit dans *les Contes d'Espagne et d'Italie :*

... Nul œil, Ulric, n'a pénétré les ondes
De tes douleurs sans borne, ange du ciel tombé.
Tu portes dans ta tête et dans ton cœur deux mondes
Quand le soir près de moi tu vas triste et courbé.
Mais laisse-moi du moins regarder dans ton âme
Comme un enfant craintif se penche sur les eaux
Toi si plein, front pâli sous des baisers de femme,
Moi si jeune, enviant ta blessure et tes maux.

(1) Frédéric Baudry avait épousé une demoiselle Sénard, fille du défenseur de Flaubert. (Voir Levallois, *Mémoires d'un critique*, p. 300)

(2) Gabriel Monod : *les Correspondants de Michelet*. Flaubert et Bouilhet. *Figaro* (Supplément, 9 novembre 1907).

(3) Inédit.

Guttinguer écrit la lettre suivante :

20 avril 1857.

Monsieur,

Je ne peux trop vous remercier d'un si aimable, d'un si bon souvenir. Votre hommage me touche profondément, et vous comprendrez à combien de titres il m'est précieux.

Je connaissais *Madame Bovary* par la *Revue*, mais c'est tout autre chose de la lire sans interruption, corps et âme complets, comme la voici maintenant. La belle étude de temps, de mœurs, de cœurs que vous nous avez donnée là, Monsieur.

Je connais, ou j'ai connu tous ces imbéciles et tous ces misérables-là ; j'ai passé la plus belle moitié de ma vie parmi ces animaux et habité, ou hanté leurs demeures. Il y en a bien d'autres qui attendent votre burin. Et dire que partout ils sont les mêmes, sinon pires, et dans des majorités dégoûtantes et décourageantes. C'est avec cela que vos amis rêvent l'âge d'or devant eux ! Il faudrait donc que l'air, l'eau ou le feu balayassent avant tout cette race stupide ou méchante, et le monde rongé des vers qui la porte !

Continuez, continuez, je vous recommande les fabricants et les avocats ! Cela ne corrigera personne, mais comme c'est amusant !

Il n'y a pas jusqu'à vos décorations qui m'aient fort ému ; là aussi j'ai eu mes drames et ma Bovary... qui n'a pas eu la sienne !

Cette chanson de la fin, c'était celle de ma mère, la plus chaste et la plus pure des femmes pourtant ! et je l'ai entendue dans mon berceau il y a 70 ans : je la sais à peu près tout entière. Où avez-vous trouvé cela ? Si je savais votre adresse à Paris j'irais en causer avec vous et vous serrer la main. En attendant que cette heureuse occasion se présente, recevez, cher Monsieur, l'expression de ma vive reconnaissance et de mes sentiments les plus distingués.

ULRIC GUTTINGUER (1)
Rue de Courcelles, 30.

Léon Gozlan, lui, pense à Balzac en lisant *Madame Bovary*, et combien de fois Flaubert va-t-il entendre cette comparaison ?

Monsieur,

Ces quelques lignes en courant, pour vous remercier de l'envoi de votre livre. Il m'a ravi ; ravi par sa fraîcheur et par sa maturité. C'est un fruit bien venu. Sur des bruits confus quoique tous bienveillans, je ne le croyais pas si fermement scellé à une idée morale. Il est, au contraire, saisissant de vérité. *Madame Bovary* est la condamnation à mort de la poursuite de l'idéal. Tous ces amours qu'elle essaye l'un après l'autre avec une effroyable avidité, c'est l'histoire de

(1) Inédit.

l'hystérie de l'esprit chez les femmes. La peinture du désordre moral de cette pauvre créature est à la fois d'une grandeur et d'un fini qu'on rencontre bien rarement sous la même main. La verve tue la patience ou la patience tue la verve. Vous possédez ces deux qualités à un degré remarquable. Je n'ai jamais tant pensé à Balzac qu'en vous lisant. Nous vous aurions lu ensemble sous les ombrages des *Jardies*, notre bosquet d'Académus. J'aurais entendu de beaux éloges que je vous aurais rapportés encore chauds et colorés de son immortelle parole. Vous n'aurez que les miens, mais croyez-les sincères, sincères comme mes sentiments et profonds comme ma conviction. Et je ne veux pas tout vous dire. Je tiens à vous exprimer, quand je vous serrerai la main à notre première rencontre, d'autres gratitudes pour d'autres mérites. Votre livre a 500 pages. Ne me tenez pas quitte à si bon marché.

Votre bien à vous

LÉON GOZLAN (1).

Avril 1857.

Dans son billet de remerciements, Champfleury se révèle tel que Baudelaire le peint : « esprit enfantin et charmant qui se joue très heureusement dans le pittoresque, braque un binocle poétique, plus poétique qu'il ne le croit lui-même, sur les accidents et les hasards de la vie, burlesques ou touchants, de la famille et de la rue (2). » Il est piquant, en tous cas, de voir le grand-prêtre du *réalisme* « choqué par les détails », trop réalistes à son gré, de *Madame Bovary* :

Si je faisais de la critique, mon cher confrère, je voudrais dire tout l'intérêt que j'ai pris à la lecture de *Madame Bovary*, car j'avais à travailler et je n'ai pu quitter le volume qu'arrivé à la dernière page.

Il y a longtemps qu'il n'avait paru un roman aussi remarquable ; et je suis même étonné de la carrure de la composition, de l'enchaînement des faits présentés avec une sûreté de maître, sans que rien fasse pressentir qu'il s'agit d'un livre de début.

Trois ou quatre détails m'ont choqué, que vous ferez bien d'enlever dans une prochaine édition : je vous recommande surtout *les gales* de votre mendiant, et peut-être un peu trop de chirurgie dans la jambe coupée.

Ce sont de minces fautes qui peuvent faire du tort auprès des gens de goût.

Sous couleur d'enseignement *Madame Bovary* offre un grand exemple et je comprends maintenant la plaidoirie de votre avocat. Mais je regrette que vous n'ayez pas fait précéder le roman du fameux

(1) Inédit.
(2) Baudelaire, *Art romantique*. Critiques littéraires, *Madame Bovary*.

considérant à la Pontmartin (1) que le tribunal vous a infligé. Si je faisais de la critique, je commencerais par là.

La puissance d'observation qui se remarque à chaque ligne de votre livre montre que vous devez en avoir beaucoup d'autres amassés. Je n'ai pas de conseil à vous donner, mais vous avez trouvé la corde du premier coup. Ne la quittez pas. Elle est solide, et ne vous inquiétez pas de ce que pourront dire les freluquets et les gens à panaches.

Adieu, mon cher confrère, et croyez-moi votre tout dévoué.

CHAMPFLEURY (2).

Mercredi [22 avril 1857].

Cette lettre nous montre un Champfleury fort enthousiaste, et bien éloigné des idées de son disciple Duranty. Que pensait-il de l'article paru dans *le Réalisme* du 15 mars (3)? Et comment aussi, après un pareil accord, expliquer ce mot de Flaubert : j'ai écrit *Madame Bovary* par haine du réalisme?

Jules Levallois, dans les *Mémoires d'un critique* (4), raconte comment il engagea Sainte-Beuve à lire *Madame Bovary* et à parler favorablement du roman. Levallois était un compatriote et un ami de Flaubert. Son intervention près du critique des lundis ne fut pas vaine. Il était difficile de rendre compte dans *le Moniteur*, journal semi-officiel, d'un livre récemment poursuivi pour outrage aux mœurs; et Sainte-Beuve écrivit d'abord la lettre que voici :

Le 25 avril 1857.

Monsieu

J'ai voulu attendre, pour vous remercier du cadeau que vous m'avez bien voulu faire, d'avoir fini de lire *Madame Bovary*. Je n'en avais rien lu sous sa première forme dans la *Revue de Paris*. J'ai donc eu mon impression entière et continue. C'est un beau livre, Monsieur, un *maître* livre, à la fois pour l'observation et la composition. Vous avez de plus que bien des écrivains qui observent et décrivent la réalité, — le style. Vos paysages normands sont d'une vérité que ceux qui y ont vécu m'attestent et qui se sent de soi. Vos personnages vivent, ils sont parlants, on les connaît. M. Homais s'élève à la hauteur d'un type. La sottise, la bêtise, la vulgarité,

(1) Ce jugement sur Pontmartin est prophétique. L'article du *Correspondant* (juin 1857) et la causerie du samedi au *National* (le 14 juillet), tous deux de Pontmartin, le justifient.

(2) Inédit.

(3) Voir Jules Troubat : *Essais Critiques*. Champfleury.

(4) Jules Levallois : *Mémoires d'un critique*.

la routine, la monotonie, l'ennui, tout cela est rendu avec une ironie et une amertume dissimulée sous les masques divers qui n'ont pas l'air de s'en douter. Mme Bovary et son romanesque et ses progrès dans le charme et dans la perdition sont analysés d'une manière cruelle et à faire peur. La moralité vient comme elle peut, vous ne la cherchez pas, mais je ne comprends pas qu'on vous ait accusé d'en manquer. Elle a, Mme Bovary, des mots terribles : *As-tu les pistolets ?... Si j'étais à ta place, moi, j'en trouverais bien !* Le mot du père Rouault : *Vous aurez toujours votre dinde...*, celui de Charles : *Comme ma pauvre femme aurait été heureuse !* sont pris sur nature. Comme art, je ne trouve rien de mieux tissé que la déclaration de Rodolphe, en mineure, pendant le discours en pathos du conseiller de préfecture, ou que ce double rêve en sens inverse, côte à côte, d'Emma et de son mari, l'un songeant à la petite Berthe dans l'avenir, et l'autre à son prochain enlèvement. — Maintenant, laissez-moi ajouter que j'aurais aimé quelquefois à ce qu'il y eût dans certains détails une description un peu moins poussée à bout, afin précisément que les choses les plus à regarder ressortissent davantage. J'aurais désiré aussi, sans trop savoir comment elle aurait pu entrer dans votre composition, voir quelque figure à sentiments doux, purs, profonds et contenus, également vraie. Cela eût reposé. Cela eût rappelé qu'il y a du bon même au milieu du mauvais et du bête. Mais peut-être c'est que je n'ai fait que passer comme le voyageur dont parle La Bruyère. Vous savez tout, Monsieur, mais vous êtes cruel. Voilà ce me semble une injure, et c'est la seconde fois que je vous la dis. J'ai regret que le seul journal où j'écrive, *le Moniteur*, par les convenances semi-officielles qu'il impose, ne me permette pas de raisonner et de déraisonner sur *Madame Bovary*. Vous n'en seriez pas quitte pour si peu.

Agréez, je vous prie, l'expression de mes sentiments reconnaissants et dévoués.

SAINTE-BEUVE (1).

Cette lettre contient en germe tout l'article qui parut quinze jours plus tard dans *le Moniteur Universel*, quand Sainte-Beuve eut vaincu ses hésitations, après une nouvelle intervention de son secrétaire (2). Les mots qu'il cite, les réserves qu'il formule, sont les mêmes dans la lettre et dans l'article.

Le 10 mai, Sainte-Beuve accompagne l'envoi de son article à Flaubert de ce billet :

(1) *Correspondance de G. Flaubert*. Edition Charpentier, t. III, p. 63.
(2) Jules Levallois : *Mémoires d'un critique*, pp. 166 et 300.

Le 10 mai 1857.

Mon cher Monsieur,

Je suis heureux d'avoir pu dire dans *le Moniteur* quelques-unes des choses que je pensais sur *Madame Bovary*, et sur le talent de l'auteur. Ne vous justifiez pas trop cependant de *Madame Bovary*. Nous la grondons, mais nous en voulons. Faites-nous-en toujours. Appliquez cette faculté d'observation et de peinture à d'autres sujets également vrais, et avec cette autre faculté de composition qui est en vous, placez-y quelques-unes de ces figures qui reposent, qui consolent, et vous n'aurez pas seulement des admirateurs, mais des amis, de tout lecteur. Quant à moi, je vous prie de croire que je suis l'un et l'autre, et bien touché des aimables promesses que vous me faites pour votre retour.

Tout à vous

SAINTE-BEUVE (1).

Enfin Guillaume Guizot envoie à Flaubert une lettre fort élogieuse :

..... Si vous songez à fonder une Académie de vos quarante plus chauds admirateurs, je me porte candidat, et pour dix places à moi tout seul. Votre livre m'a empoigné et remué à fond. Je vous en remercie comme si vous l'aviez fait pour moi. A quand votre second coup de maître? Je suis mécontent de ma journée : il est deux heures, et je ne vous ai encore racolé que trois lecteurs... Je vous prie, lorsque vous reviendrez à Paris, de m'écrire quatre lignes pour que je sache où prendre les deux mains que je veux serrer.

GUILLAUME GUIZOT (2).

Telles furent les lettres que reçut Flaubert au lendemain du jour où parut *Madame Bovary*. Devançant les jugements de la Presse, elles le vengèrent des ridicules poursuites dont ses accusateurs, et ce fut justice, devaient être les seules victimes.

RENÉ DUMESNIL.

(*A suivre.*)

(1) Inédit.
(2) *Madame Bovary*. Edition Conard, 1910. Notes.

ALBERT FLEURY

Albert Fleury naquit à Lyon le 26 septembre 1875, et mourut à Pau le 21 octobre dernier. Il avait donc presque exactement trente-six ans, et non trente-sept, comme on l'a écrit.

C'était un garçon « de haute stature, à la voix sonore et grave, à l'aspect décoratif, au geste large, à la barbe ténébreuse, paraissant taillé pour la chaire, la tribune ou le théâtre », selon le portrait qu'en a laissé un de ses amis, M. Maurice Le Blond.

A la suite d'un accident imprévu et stupide, sa santé devait d'ailleurs finir par s'altérer et le forcer à séjourner continûment dans le midi. Jusqu'à cette époque, il n'avait jamais été malade.

A sa sortie du régiment, et après des études fort poussées au Conservatoire, non dans les classes de tragédie, comme on l'a encore écrit, mais dans celles de chant (il était profondément musicien), il décida, stimulé davantage par la révélation foudroyante que produisit en lui, comme en tant d'autres, la lecture de Paul Verlaine, que par l'engouement tout momentané qu'il éprouva pour la Rose-Croix de M. Joséphin Péladan, — il possédait tous ses livres, et fonda sous son influence *la Renaissance idéaliste*, — de se livrer exclusivement à son goût déjà très vif pour la poésie.

C'était vers 1894-95, à l'aurore du fameux mouvement naturiste. Celui que ses fervents, hypnotisés par ses étonnants dons de combativité calme, de lucide persuasion et de prosélytisme, appelaient « le petit Bon Dieu » (1), Saint-Georges de Bouhélier, groupait alors autour de lui un nombre croissant de jeunes gens, commençant à s'imposer à coups d'audaces, de manifestes et d'œuvres.

Ardent et généreux comme il l'était, Albert Fleury décida de combattre à leurs côtés le bon combat, les retrouvant chaque soir au Chat-Noir, ou dans la maison qu'il possédait lui-

(1) *Le Centaure*, mars 1910.

même à Bois-Colombes. Tout à fait avec eux, il l'a assez prouvé sa vie durant, dans leur culte forcené pour l'héroïsme :

L'âge prochain sera héroïque... Nous glorifions les héros... Les jeunes poètes sont passionnés d'énergie. Ils en possèdent de tumultueuses. Michel-Ange nous enthousiasme. Ce colossal créateur nous a violemment imposé un monde d'archanges, de géants et de dieux (1).

Avec eux encore dans la furieuse mêlée dreyfusiste, où il guerroya à leur suite.

Mais moins près d'eux cependant dans sa façon de croire la vie d'autant plus proche de ses fins réelles qu'elle s'éloigne de la nature; de juger le grand Hugo et d'autres poètes ; et surtout, de n'accepter qu'avec des restrictions très nettes et sous bénéfice d'inventaire, tant il fut toujours ennemi de tout parti pris d'école, leur admiration intégrale pour Zola, aussi bien au point de vue des doctrines de ce dernier sur l'hérédité que de ses articles sur Verlaine défunt :

Ce fut l'erreur de Zola, écrit-il. Parce que vous prenez un individu à tel moment de sa vie, et que jusqu'à ce moment sa famille, son enfance, sa jeunesse vous sont connues, vous le campez sur ces données, et désormais le voici, irréfutablement. Quelle fausseté! Certes, à l'instant précis où vous le présentez, il est bien tel, et je veux vous croire ; mais dans une heure, mais demain, il aura varié, il ne sera peut-être plus capable de remplir le rôle que vous lui destiniez (2).

Et plus tard, à propos de la mort de Verlaine :

Emile Zola profita de cette mort pour dire sa haine et sa rancune contre ceux dont la pure gloire se passe de l'admiration bourgeoise..., etc. (3).

La matinée où l'on conduisit l'auteur de *Sagesse* à sa dernière demeure ne devait plus s'effacer de son souvenir :

Je revois tout, se rappelait-il au début de cette année. A l'arrivée, rue Descartes, M. de Montesquiou serrant des mains avec urbanité ; sur les marches de l'église, pendant l'office, Jean Richepin, face au dehors, plastronnant beau et causant avec M. de Heredia ; puis la traversée de Paris sous la douceur d'un ciel clément, tout plein d'azur et de pâle soleil. C'était notre poète qui nous abandonnait,

(1) Manifeste du *Figaro* 10 juin 1897.
(2) *Les Idées dramatiques en 1906* (Sansot).
(3) *Les Tablettes* (n° 1).

celui qui pour notre génération était le poète de l'amour — depuis, qui l'a remplacé (1)?

Peut-on traduire de façon plus filiale et délicate la pensée intime de tous ces jeunes gens qui, en 1896, marchèrent derrière le cercueil ?

Déjà, il avait publié un premier article dont Stéphane Mallarmé disait que c'était « le plus juste, le plus compréhensif et le plus pénétrant qu'on eût jamais écrit sur le pauvre Lélian ».

Il ne faut donc pas s'étonner outre mesure de ce que, l'entourant d'un pareil culte, il subît si profondément l'influence du poète des *Fêtes galantes* et de *la Bonne Chanson.*

Tous ses livres de début en sont imprégnés. Ni *Poèmes étranges*, ni *Evocations*, ni *Paroles vers elle*, ni *Sur la route* n'ont pu échapper à l'emprise :

> Les longs instants silencieux
> Où je lisais ton âme en tes grands yeux,
> Les longs instants silencieux,
>
> Les longs baisers pris à tes lèvres,
> Ta voix pâmée et tes sourires mièvres,
> Les longs baisers pris à tes lèvres,
>
> . . . .
>
> Oh! que je pense à tout cela,
> Chère, maintenant que tu n'es plus là,
> Oh! que je pense à tout cela... (2).
>
> Te souviens-tu de cette allée
> Où tu m'es apparue en un doux crépuscule?
>
> . . . .
>
> Oh! tiens, ne remuons plus ces souvenirs,
> Fermons les yeux, voici le Soir (3).

Il en a non seulement la tendresse, mais l'âme même :

> Mon cœur, mon cœur, j'ai peur,
> J'ai peur de trop aimer,
> J'ai peur de mal aimer (4).

Vite pourtant avec le vers libre, qu'il va bientôt manier comme nos meilleurs vers-libristes, pointe une note toute nouvelle chez lui, celle de ces vieilles chansons françaises tant vantées par Gérard de Nerval, si prestes et légères en leurs

(1) *Les Tablettes* (n° 1).
(2) *Poèmes* (1895-1899). *Mercure de France.*
(3) Id.
(4) Id.

coloris frais. En est-il de plus exquise que ces *Communiantes* :

Les petites fiancées
De l'éternel petit Jésus
Sont parties dans les prés fleuris.

Elles ont des robes claires et tendres
Comme des primevères et des corbeilles d'argent ;
Ce matin c'est la fin de toutes leurs attentes,
Et voici la rosée qui perle dans les champs.

. . . .

Les petites fiancées
De l'éternel petit Jésus
Sont parties dans les prés fleuris
Cueillir les pâquerettes et les bluets de Mai
Avec les violettes et les jolis muguets.

. . . .

Voici les cloches qui tintent
Dans le matin fleuri,
Voici les orgues qui chantent
Au loin leurs vieux refrains très doux,
Et le parfum des encensoirs,
Monte vers les anges de rêve...
Et les petites fiancées
De l'éternel Petit Jésus
Reviennent vers lui mains et cœurs fleuris (1).

Il quitte alors définitivement transes de cœur et demi-teintes verlainiennes, pour aller vers une poésie incroyablement rapide, alerte, vive, dans la gaieté comme dans la tristesse, aux rythmes à peine esquissés, légers, envolés :

Une petite pluie
Si fine, si fine,
Danse en riant sur les toits gris.
Le ciel est gris, très loin, très bas,
La pluie chantonne à travers les arbres,
Les feuilles luisent,
Les gens s'enfuient sur le chemin
Et la pluie rit... (2).

Ou bien :

On bat le briquet, la clinquante fête !
Le matin clair,
Les clairs sabots claquant sur les pavés polis,
Bonnets blancs avec des ailes folles
Qui bavardent éperdument,

(1) *Poèmes* (1895-1899), *Mercure de France*.
(2) Id.

Jupes courtes, paniers lourds,
Le bruit sourd,
Au lointain, du moulin.
Et les cloches, diguedin,
Dans du matin (1).

J'en citerai une particulièrement, de cette période de joie frémissante, sautillante, fredonnante :

Par-dessus le Pont-des-Tournelles
J'ai laissé tomber mon chapeau
Dans l'eau,
La pluie clochetait dans la Seine
Et le vent sifflait sur le pont,
Sur le Pont-des-Tournelles
Mon chapeau est tombé dans l'eau.

Une jolie fille passait
Effarouchée par l'orage,
Jupes serrées en frissonnant,
L'orage roulait des nuages.
Et la jupe se cambrait dans le vent,
Mais le vent a cassé mon rêve
En jetant mon chapeau dans l'eau.

Et d'un bord de la rive à l'autre
Ils ont tous couru pour l'avoir,
Mais l'orage empêchait leurs yeux mouillés de voir
Sa course folle à travers l'eau ;
Et la fillette avait passé déjà
Le pont où son jupon emmitouflait mon rêve.

Mon chapeau s'est noyé,
Mon rêve s'est envolé.
Courez tous après mon chapeau,
Vous le rattraperez peut-être au Pont-des-Arts ;
Mais le vent court plus vite que l'eau,
Et c'est dans l'eau qu'est tombé mon chapeau,
Tandis que mon rêve... mon rêve... (2).

Une autre encore, sorte de dialogue entre le poète et une étrange danseuse tournant vertigineusement autour de lui, duel éternel peut-être du Désir et de la Possession, où le frémissement devient de la fièvre, le sautillement de la douleur.

Non, tu ne l'auras pas, ma fleur,
La fleur de mes cheveux.

Je donnerai, danseuse au rythme d'auréole,
Les empires promis à mes rêves d'enfant,

(1) *Poèmes 1895-1899* (*Mercure de France*).
(2) *Poèmes 1895-1899* (*Mercure de France*).

Et toutes les fleurs de l'aurore
Pour la fleur qui flamboie à ton front triomphant.

Non, tu ne l'auras pas, ma fleur,
Quand même les soleils crouleraient sur les mondes,
La fleur de mes cheveux,
Si tu l'avais, si tu l'avais, enfant,
Tu ne saurais plus vivre une heure.

Tourne, tourne, ô danseuse, autour de mon espoir.
[illegible]
[illegible] du soir
Jusqu'à mourir, jusqu'à mourir...

[illegible]
Veux-tu la fleur d'amour qui saigne en mes cheveux,
Veux-tu la fleur en flamme à mes [illegible] ?
Viens la prendre, si tu la veux.

Je n'aurai pas ta fleur.
Elle est trop rouge.
Et j'en ai peur.
Je ne saurais la prendre, ô folle, si tu bouges.
Et tu tourbillonnes toujours autour de mon [illegible]

Trille mon rire
Qui s'essore
En notes folles,
Trille, et trille, et s'envole, et voltige aux étoiles !
Enfant, lèveras-tu le voile
De mon aurore ?

Si tu laisses tomber la fleur
Qui tourne en tes cheveux, flamboyante auréole,
Si je prends le baiser de tes lèvres,
Pauvre folle,
Tu peux mourir, suprême, en la mort de ma fièvre.

Ta fleur, elle est mon vœu,
La fleur de tes cheveux
De tes cheveux d'ébène !
Garde-la pour mon songe, elle est mon seul désir,
Et tu n'es belle que par elle.
Si j'ai la fleur, que m'importe le cœur,
Que m'importe ta joie et ton rire,
Et ton rire en cascade d'étoiles !
Epars autour de ton baiser promis.
Garde le voile :
Il est ta gloire et ta beauté ;
Chante et danse pour mon rêve.
Tourne toujours autour de mon désir,
Ombre fuyante.

O petite folle qui rends mon âme folle,
Saccage les jardins fleuris,
Tout ce qui meurt de roses
Ne vaut l'unique et flamboyante à tes cheveux,

Et je ne la veux pas, ta fleur,
La fleur de tes cheveux (1).

Ici, se place un événement imprévu et presque tragique dans la vie d'Albert Fleury.

A vingt-cinq ans à peine, vers 1900, à la suite de la publication de son *Pierrot*, si dissemblable du *Pierrot* « gosse, au cerneau hors de la cosse » de Verlaine, de son *Pierrot* douloureux, désenchanté, amer, de son Pierrot blême, de son Pierrot noir, le jeune poète quitte soudain Paris, et part.

L'heure est morte, ce soir, où notre amour est mort,
Et je m'en suis allé, tout seul, à travers l'ombre
En emportant l'arrêt qui décidait mon sort
Implacable comme un ouragan qui sombre.
. . . .

Moi qui avais si bien rêvé de calmes soirs
Avec votre ombre douce autour, comme un murmure...
Mais vous abattez le château de mes espoirs
Et voici que je dois partir à l'aventure !

De même :

Elle est partie
Avec ton âme dans ses cheveux.
. . . .

Ta chandelle est morte et ton cœur aussi,
Ton âme est dans le noir et tes yeux dans la nuit,
Cherche dans cette ombre
La rose qu'elle avait hier à ses cheveux,
Nul ne la verrait, mais tes pauvres yeux
La verront briller, bien que tout soit sombre ;
Tu la garderas sur ton cœur tout blanc
De petit enfant ;
Cherche aussi ton cœur, il est à côté,
Tout à côté, sur le pavé
Elle a oublié le cœur et la fleur
Et s'en est allée (2).

Le poète d'amour qu'il est alors, et qu'il va devenir de plus en plus, d'une façon de plus en plus intense par la suite — car

(1) *Poèmes 1895-1899* (*Mercure de France*).
(2) *Poèmes 1895-1899* (*Mercure de France*).

c'est peut-être lui en somme le véritable successeur du chantre de *Sagesse* que, dans sa modestie, il cherchait en vain tout à l'heure ! — le poète d'amour désespéré qu'il est, quitte sa vie, ses amis, sa famille, et court se réfugier, lui et sa détresse, au fond de la Bretagne, près du golfe du Morbihan, à la Roche-Bernard.

Il y reste dix ans, sans donner de ses nouvelles, sauf une fois, par un beau roman *les Soldats* (1908) à l'Aurore, dix ans en face de son âme ardente, concentrée, qu'il a condamnée, à la suite du drame mystérieux que je viens d'effleurer, à ne plus vivre, tant l'ancienne vie l'a meurtrie, déchirée, à se contenter d'assister en étrangère au cours invariable des saisons, à voir en face d'elle la nature refleurir et mourir. Dès ce moment les mots de solitaire, de vagabond, de pèlerin, de chemineux, d'éternel voyageur, reviennent sans cesse sous sa plume. Il laisse entendre en de trop rares poèmes, il n'a presque plus le courage d'écrire! d'une beauté épurée et classique, la blessure saignante qu'il porte au fond du cœur, la plaie inguérissable qu'est pour lui la destruction du foyer rêvé, adoré :

> On pleure aux champs, on pleure aux villes. Quand le soir
> Etend sa paix et ses parfums de reposoir,
> Les poètes sacrés chantent les solitudes
>
> Pour tromper leur douleur qui hurle au fond des nuits.
> Tels d'anciens dieux hagards en leurs temples détruits
> Qui chercheraient encor l'encens des multitudes (1).

Ou :

> Ainsi, mon cœur, quels sont les chants qui t'accompagnent ;
> Quels sont les bois, les lacs, les moissons, les campagnes ;
> De quelle heure divine attends-tu le retour ?
>
> Quel espoir pour un rêve à l'horizon s'éploie,
> Quel est pour toi le but, quelle est pour toi la joie
> Depuis qu'autour de nous s'est écroulé l'amour (2) ?

L'amour est mort en effet pour lui. Il n'est plus de femme chérie, de maîtresse, rien que des *passantes*. Il ne croit qu'au seul baiser de celles-ci; à leur pauvre chair, leur triste chair, apaisant les détresses incurables :

(1) *des automnes et des soirs...* (L. Ribaut, Pau).
(2) *des automnes et des soirs...* (L. Ribaut, Pau).

Et que je n'aime en toi que ta seule beauté,
Sans prétendre jamais au vouloir sacrilège
D'aller plus loin que ton suprême voile ôté (1)!

Il est aux antipodes des espoirs fervents de son adolescence, alors qu'il chantait :

Telle qu'un rêve blanc qui plane sur mon âme
Elle sera sans tache, et je la veux ainsi,
Car il est pur le cœur que mon cœur a choisi
Pour murmurer tout bas un chaste épithalame (2).

Tout a été saccagé dans le jardin de ses vingt ans.

Parfois, en une suite de strophes de genre didactique, ou plutôt moral, il se replie sur lui-même, s'efforce à l'oubli, à la sagesse qui le fuient, donne des « Conseils » aux autres. C'est assez analogue de ton, bien que différent de structure et de fond, à certaines Stances de Moréas :

On te dira : « Fuis l'homme et ses vaines folies,
« Fuis ses fausses beautés.
« Un rêve d'idéal doit seul remplir ta vie,
« Garde ta pureté. »

Demande à ces gens-là de te citer un songe
Hors de l'humanité :
Ils ne sauront trouver que de l'ombre où se plonge
Un peu d'inanité (3).

Mais, suit-il ces conseils qu'il donne ?... Ne vit-il pas, s'y enlisant de plus en plus, dans son idéal perdu, toujours le même, hors l'humanité ?

D'autres fois, espérant que sa vie n'est pas finie malgré tout, qu'elle va, en dépit de la douleur secrète qui la ronge, l'annihile, refleurir en printemps nouveaux, il regarde les vaisseaux partir au loin sur la mer... Il se sent l'âme des grands conquistadors qui découvrirent l'Amérique... Il reste sur le port....

Et pourtant, si nous voulions,
Comme ils ont voulu, ceux qui sont partis,
Nous ferions comme eux, dans l'immensité,
Et, ayant la foi de découvrir un monde,
Qui sait ! — tant la mer est profonde —
S'il n'en surgirait pas un de l'éternité (4) ?

(1) *des automnes et des soirs...* (L. Ribaut, Pau).
(2) *Les Evocations* (Epuisé).
(3) *des automnes et des soirs...* (L. Ribaut, Pau).
(4) *des automnes et des soirs...* (L. Ribaut, Pau).

Mais au moment même où il pense ainsi refaire sa vie, « soudain, d'un seul coup, la maladie l'abat, pantelant, parmi du vent et des brouillards », un soir qu'il traverse le pont de la Vilaine, à la Roche-Bernard.

C'est une congestion pulmonaire de forme très grave, suivie de la maladie de poitrine inévitable.

Sa sœur, Mlle Françoise Fleury, qui, quelque temps avant, vient de soigner leur père, accourt vers ce frère éploré, désespéré, l'emmène dès qu'il va mieux vers des régions plus douces, plus tempérées, plus clémentes, tente longtemps, avec un inlassable dévouement, une admirable vaillance, toute sa tendresse, de le disputer à la mort.

Elle a beau faire, hélas! déjà il ne peut plus y échapper! il est prédestiné! marqué! Après de douloureuses alternatives de pire et de mieux, d'espoir et de désespoir, il le devine, le sent, force son médecin à le lui avouer, s'en rend compte.

Et voici que, devant cette découverte sinistre, qui en ferait s'effondrer d'autres, une transformation stupéfiante, incroyable, se produit en lui. Son cœur, qui était comme figé, se réveille pour battre plus jeune, plus chaud, plus fébrile. Ses yeux, qui ne voulaient plus voir que les spectacles extérieurs, s'agrandissent, s'approfondissent. On dirait que ce monde, qu'il cherchait tout à l'heure à faire surgir de l'éternité par sa foi, s'élève maintenant en lui, monde intérieur, le seul vrai.

La maladie le refait de fond en comble un autre homme.

Et le poète d'amour passionné de jadis, qui, depuis dix ans, par pudeur, honte, douleur, s'est tu, refusant de dire son âme, la closant jalousement en lui, ose la crier désormais tout entière, cette âme si dédaignée, éperdue de dévouement, de sacrifice, d'amour, d'héroïsme!

Car c'est une âme de héros, celle qui ose regarder ainsi la mort en face! une âme de héros, celle qui n'a plus que ce souci : se parer d'une beauté morale chaque jour grandissante pour l'affronter! une âme de héros, celle qui d'un coup renonce à toute sa vie, pour clamer uniquement la flamme qui la consume, avant de rejoindre celui qui l'a consumée!

Et elle est tellement pénétrée de sa découverte, décidée à rejoindre qui l'appelle, volontaire cette âme, qu'elle ne songe déjà plus qu'à dire sa foi nouvelle, qu'à confesser celui qu'elle ne nomme pas Christ, Jésus, ni Dieu, auquel pour le sentir

plus près d'elle elle ne donne même pas la majuscule, car elle n'est encore que sur le chemin de la conversion totale, mais dont, dans une série de huit ou dix poèmes admirables, poignants, désespérés, tragiques, parmi les plus beaux, les plus purs de la langue et de l'inspiration françaises, elle proclame partout l'existence.

Voici quelques strophes de l'un de ces poèmes, déjà publié, *Détresse :*

Il est celui des cœurs troués et lamentables,
La poitrine rêvée, quand on n'est plus capable
Que de sangloter longuement ;
C'est lui les deux bras forts qui nous pressent dans l'ombre;
C'est lui l'oreille ouverte à nos plaintes sans nombre,
C'est lui le confident.

Il est celui des soirs errants au long des rues,
Parmi la foule sourde et folle qui se rue
Vers tous les possibles bonheurs
Alors qu'on va tout seul, aux clartés des boutiques,
Portant le poids d'une âme atroce et magnifique
Exilée loin d'Ailleurs.

. . . .

Il est celui de ceux dont toute la richesse
Etait d'avoir un pauvre chien, seule tendresse
Fidèle, et bon et doux ami,
Et qui, par un soir fou de puante cohue,
Le perdent à jamais, et seuls au noir des rues
Crient son nom dans la nuit.

Il est celui de ceux à qui rien ne demeure,
Il est celui des jours désespérés, des heures
Où tous les seuils nous sont fermés ;
Il est la main tendue, alors que la détresse
Nous étreint à la gorge, et que nulle tendresse
N'est là pour nous aimer.

. . . .

Il est celui vers qui hurle l'effroi des mères
Aux petits étouffés du croup, lorsqu'elles flairent
La mort rôdant près des berceaux ;
Celui qu'elles supplient, d'angoisse haletantes,
La gorge sèche, l'âme noire d'épouvante,
Le cœur dans un étau.

Il est celui des malades sans espérance
Qui remâchent leur fièvre et disent leur souffrance
A tous, infatigablement ;
Celui *qu'il faut* au dur moment du crépuscule

Lorsqu'isolés, perdus, sous le soir qui les brûle
Ils meurent lentement.

Il est celui des peurs et celui des silences,
Celui qui ne se lasse pas des confidences
Mille fois redites sur nous,
Le patient ami qui n'a d'autres misères
Que les nôtres, et qui comprend comme une mère
Nos égoïsmes fous.

. . . .

Il est celui de la misère universelle,
Celui de l'espérance infinie qui l'appelle
Têtue comme les océans,
Celui vers qui les fous et les broyés du monde
Tendent leurs bras, cassent leurs voix qui se répondent
Depuis des milliers d'ans (1).

Le *Mercure de France* en a publié, dans son numéro du 1er juin, un autre, plus inoubliable et bouleversant encore, *Au Carrefour de la Douleur*, dédié au Rév. Père B... et à Francis Jammes, qui restera, comme le poème immortel de l'homme qui va mourir.

Puissent les vers qui le terminent, si résignés, si tendres, si consolants :

Alors mon désespoir sentit tout près de lui
Un souffle doux comme une grâce,
Frais comme une caresse errante dans la nuit,
Et je vis dans l'ombre une Face :

Cette Face pleurait mes larmes et mes pleurs.
Son regard, ivre de tendresse,
Me contemplait avec un immense bonheur ;
Et tout fondait de ma détresse.

Puis un soupir, un chuchotement me sembla
Monter comme un parfum de mousse :
« Enfin, tu m'as trouvé, cher enfant, je suis là ;
« Oui, c'est moi », dit une voix douce...

puissent ces vers, si résignés, si tendres, si consolants, avoir chanté une suprême fois aux oreilles d'Albert Fleury s'en allant.

MAURICE BEAUBOURG.

(1) *Les Tablettes*, n° 5.

L'ENSEVELIE

(*Suite* [1])

—

LIVRE QUATRIÈME

XXXVII

Depuis la nuit de Maguelone, je l'ai revue plusieurs fois. Un jour, où Rudel était absent, je l'ai conduite dans le jardin, près de la fontaine. Nul ne pouvait nous voir ni nous entendre. Je l'ai fait asseoir sur le banc, et, près d'elle, à force de questions, j'ai su pourquoi elle s'était défendue de moi dans la cathédrale obscure.

Elle me répondait à peine, par monosyllabes. Qu'importe si elle a souffert! Le front caché dans ses mains, bribe par bribe, et souvent par silences, elle m'a fait l'aveu que je voulais arracher d'elle.

Je sais son secret. Elle a eu peur de moi, elle a eu peur que sa victoire ne fût pas définitive, et que je parte un jour. En se refusant elle a cru mieux me garder.

Mais dès le moment où,devant le brasier consumé, je l'avais laissée seule, sa certitude s'était abolie; et c'est l'horreur d'avoir manqué son heure et vu fuir l'occasion unique qu'offrait le destin, qui lui avait donné ce visage de morte, lorsque, à l'avant du bateau, elle restait immobile, les yeux fixés sur la nuit.

XXXVIII

Tout m'obsède et tout me fait mal. Je ne peux plus voir Béatrice sans que ma douleur se ravive. A quoi bon se torturer ainsi? — Qui peut donc penser que l'amour est une union profonde? — Il est le combat irréductible où chacun veut imposer à l'autre le joug de sa domination.

Malgré sa détresse, malgré l'humilité de son aveu, elle reste encore pour moi une ennemie; elle désire et épie secrètement

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 344, 345.

l'instant qui me rendra de nouveau docile à son désir, et, pour cesser le combat, il faudra que je parte ou que je me soumette.

XXXIX

Mon incertitude me pèse encore plus que ma douleur.

Que vais-je faire de moi? A quelle résolution s'arrêtera mon âme? Il me semble que, pris au piège, je me débats entre des barreaux fermés. — Sera-ce ainsi que finira ma force!

J'envie ceux qui vont vers leur but et savent ne pas voir les tentations qui les en détourneraient peut-être.

A ces heures où je connais l'étendue de ma faiblesse, la rectitude de la vie d'Henning me paraît admirable.

Il eut raison de me traiter de lâche. Si je ne le fus pas lorsque je l'abandonnai, je le suis à cette heure où je puis accepter l'idée de trahir ce qui devait me rester le plus sacré, à cette heure où je me sens capable de me dérober au choix souverain de la destinée, m'élisant parmi la foule, pour donner aux hommes condamnés aux labeurs les rêves qui doivent éclairer la route où passe leur cohue obscure.

Je travaille pourtant, avec une frénésie maladive, obstinée.

Les heures passent, lourdes et lentes, m'isolant du monde. Je ne sais presque plus où je suis, et parfois il me semble même que, détaché des âges et de toutes les conditions de lieu et de temps où sont liées les vies humaines, je ne suis plus qu'une intelligence créatrice.

C'est à peine concevable ; mais alors mon angoisse s'abolit. Cassandre et Béatrice se confondent, n'appartiennent plus à la vie. Elle est en face de moi, dans un univers nouveau, cette image unique, et moi-même, mort pour quelques heures à tout désir, j'oublie ma détresse pour la suivre pas à pas dans cette existence que je lui crée.

XL

Ma tragédie est achevée. Longtemps je suis resté emprisonné dans cette chambre aux rideaux baissés, en proie à une fièvre qui ne me quittait plus. J'ai réuni les ébauches et les fragments de l'œuvre incomplète, et maintenant qu'elle est finie je suis brisé comme si j'avais été longtemps malade.

Je suis sorti ce soir, étonné de me retrouver au milieu de la vie. Les barques étaient amarrées aux quais. Les pêcheurs

buvaient leur absinthe, lourdement accoudés aux tables. Vers le casino presque désert, quelques femmes passaient encore, recouvertes de manteaux sombres, car le temps a fraîchi, et je ne sais quelle humidité trop vive fait déjà pressentir la fin de l'été.

J'ai des sens de convalescent. Les odeurs et les températures les plus subtiles me deviennent sensibles. Je suis entré dans le village, et, en passant sous les sorbiers, le parfum des graines qui mûrissent m'a soufflé au visage une saveur d'automne. L'été serait-il donc si près de son déclin?

— Je me suis égaré dans les landes qui bordent les étangs. Des herbes sèches, il montait encore ce même relent de maturité accomplie. La lune brillait sur les eaux. Au loin, la cathédrale dormait au milieu de vapeurs diaphanes.

XLI

Nous causions dans le jardin.

En voyant Béatrice si calme d'apparence, j'étais près de croire impossible qu'elle m'eût montré peu de temps auparavant ce visage de tempête et de folie. Et moi-même je me faisais l'effet d'un étranger ; ou plutôt, je ne savais plus lequel était vraiment moi, de celui qui avait ranimé la poussière de l'Inspirée, ou de celui qui, dans ce jardin, par ce clair après-midi de septembre, parlait l'esprit lucide. — Une autre parole que la mienne me semblait retentir à mes oreilles tandis que je répondais à Rudel.

— Oui, Rossetti fut un des grands parmi nous. Il n'a pas peint que des apparences. Il a senti que les visages humains ont une double vie : celle de la forme et celle de l'expression profonde. Tous ses visages de femme ont, si je puis dire, un aspect intérieur.

— Mais n'était-il pas le disciple de Botticelli et de Léonard !

— Sans doute. Mais comme les disciples continuent leurs maîtres, ils dépassent souvent ceux qui les ont initiés. Rossetti est plus grand que Léonard lui-même, car, héritier de plusieurs nouveaux siècles de recherches, il a pu rendre sensibles quelques découvertes que Vinci ne put que pressentir.

— Connaissez-vous la Perséphone ?

— Le dessin seulement.

— Oh ! Si vous aviez vu le tableau !

Béatrice songeait, la tête penchée, suivant les contours de ce visage, cherchant à en raviver dans sa mémoire les moindres détails.

— « Elle a mangé les grains qui doivent la retenir dans l'Erèbe. Elle mesure l'étendue du mal qu'elle s'est fait. Et pourtant, comme elle le chérit, ce mal, avec quelle douceur elle retient sur sa poitrine le fruit fatidique ! »

Je cherchais le sens caché des paroles de Béatrice. Sans doute, elle s'en servait pour m'éclairer son âme d'un jour nouveau. Je ne m'étais donc pas trompé : elle avait souhaité le péril.

— L'ivresse d'être allée au-devant de sa douleur...

Je n'achevai pas la phrase qu'elle seule devait comprendre. Mais déjà Rudel protestait :

— Il reste donc toujours en vous quelque chose du philosophe nietzschéen. Votre pays n'a donc pas réussi à vous ouvrir les yeux sur la seule vérité humaine : Jouir, Jouir !

M'entendez-vous, je vous l'ai déjà dit : c'est la seule chose qui puisse donner du prix à cette vie !

Sa voix était presque agressive. Il semblait vouloir me donner un conseil dont il savait que je ne profiterais point et m'indiquer d'un doigt pesant la route à suivre.

— Vous croyez ? — Je levai la tête. La femme me regarda pour me supplier de garder le silence, comme si une pudeur lui interdisait de souffrir devant un autre que moi.

Je me tus. D'ailleurs la conversation changeait.

— Voudriez-vous retourner à Maguelone? Si l'histoire de l'église vous intéresse, le propriétaire est actuellement ici. Je l'ai vu hier. Il est prêt à vous laisser fouiller dans ses archives, et, avant mon départ, je pourrai vous présenter à lui.

— Vous partez donc ?

— Dans quelques jours. Des affaires me rappellent à Paris.

— Paris !

La ville avec ses cohues de vivants m'apparut.

Je l'avais presque oubliée dans cette solitude où les hommes tiennent si peu de place.

Ce fut un éblouissement, une révélation subite, comme un réveil d'instincts longtemps endormis. Paris !... Le combat quotidien, le désir de vaincre, la possibilité de conquérir la

ville avec l'œuvre nouvelle, l'effort à faire, l'espoir promis : tout se mêla dans mon âme.

Et l'ivresse de l'action s'abattit sur moi, m'entraîna comme un esquif obéissant au fleuve.

Il faudrait que je parte. Il fallait que je parte.

Il me parut tout à coup impossible d'avoir hésité et douté. Mon incertitude sombra. Je voyais clair enfin ! Il fallait que je secoue la torpeur de cette terre et l'attrait de cette femme ; il fallait les quitter pour ne pas être enseveli comme elle dans cette lumière et dans ce silence étouffants.

Je regardai Béatrice. Elle n'avait pas compris. Pourtant ma résolution grandissait peu à peu, me dictait l'irrévocable. Je partirais.

Lorsque Rudel se leva pour m'accompagner, Béatrice le suivit. Je lui serrai la main selon mon habitude, et dans le moment où elle m'abandonnait cette main, je me répétai à moi-même ma résolution définitive.

Son calme me parut inouï. Comment ne flairait-elle pas le danger ?

Rentré chez moi, je me fixai la date de ce départ. Alors un regret m'amollit. Je revis la femme droite contre la porte, le visage baigné de lumière.

Ma force vacilla. Je temporisai, cherchant un délai, repris par l'effroi de la douleur, rusant peut-être avec moi-même.

D'ailleurs ne fallait-il pas que je dénoue consciemment les liens qui me retenaient et que je sache, pour lui avoir donné tout le temps de s'user et de se dissoudre, quel était le prix de ma volonté ?

XLII

Depuis que j'ai fixé des limites à ma faiblesse, je m'abandonne avec plus de douceur au charme de la femme et de ma patrie. Trompée sans doute par ce calme, Béatrice semble de nouveau renaître à l'espoir. Parfois quelques-uns de ses gestes retrouvent l'allégresse juvénile qu'ils revêtirent sur le toit de la cathédrale, le jour où elle me parut semblable à la Victoire ailée.

Je la trompe sciemment et ma duplicité m'est un commencement de force. C'est lorsqu'un homme ne sait rien cacher à un autre être qu'il en est la proie assurée. — Le mensonge nous

barricade dans notre indépendance. Il élève autour de nous de sûrs remparts. Qu'il serait libre, celui qui pourrait mentir à tous !

Toute la douleur subie a donné à Béatrice une beauté plus émouvante, et a usé tout ce qui, en elle, avait quelque lourdeur. Il ne reste dans son visage que les lignes les plus pures et son corps lui-même, aminci,a quelque chose de plus expressif dans chacune de ses attitudes.

Ainsi, sa beauté, dont j'avais cru voir l'épanouissement suprême, devient plus parfaite encore, et — cela est-il si sacrilège ? — par instant j'ai presque la joie de pouvoir lui infliger de nouvelles douleurs puisqu'elles me découvriront sa perfection la plus haute.

XLIII

Nous sommes allés à Montpellier accompagner Rudel, qui partait.

La journée était si belle et si chaude qu'on eût pu se croire encore au commencement d'août ; mais, en gagnant la gare, nous avons longé un square désert, et j'ai vu sur les pelouses quelques feuilles d'or pâle.

— L'année va finir, dit Rudel.

— Oh non, répondit Béatrice, ici les automnes sont si longs.

— Séverac est heureux : il verra s'achever l'année.

Je lui répondis évasivement. Le temps pressait. Nous traversâmes ensemble la gare encombrée de montagnards en blouse et de femmes coiffées de foulards. Il en venait là, comme chaque an, des pays rudes vers la plaine riche, pour prendre part aux travaux des vendanges.

Les yeux étonnés, ils regardaient avec une sorte d'effroi les rues de la ville, serrés en groupe comme les moutons qui ont peur. Ils parlaient haut,dans un patois guttural,et à l'odeur de leur sueur se mêlaient les relents de suif des troupeaux qu'ils avaient conduits.

Ils attendaient je ne sais quoi. Les hommes, debout, se concertaient près des femmes accroupies,assises sur leurs paniers ou leurs paquets de hardes.

Le train n'était pas arrivé.

Béatrice paraissait agitée de cette émotion faite d'impatience et de crainte avec laquelle on voit partir un être cher.

Distraitement je regardais les journaux illustrés d'un kiosque. Toute l'insignifiance mondaine s'y étalait en croquis de têtes illustres et de robe à la mode.

Enfin le train fut annoncé. Rudel m'adressa quelques questions :

— Vous verra-t-on à Paris ?

— Je ne sais. Ce ne sont point des vacances que je prends ; mais un essai que je tente. J'ai voulu changer de milieu. Je resterai tant que je le croirai salutaire.

Le train siffla, passa près de nous avec un ébranlement de fer. Je serrai la main de Rudel et je m'éloignai pour le laisser seul avec Béatrice.

Un remous de voyageurs me les fit bientôt perdre de vue. Je restai où le flot m'avait poussé.

A côté de moi, deux amants se disaient adieu : l'homme imberbe, jeune, l'air anglais, la femme très brune et élégante, coiffée de grands bandeaux. Elle le serrait contre elle avec une violence désespérée. Lui affectait le calme. Elle ne pleurait pas, mais ses lèvres tremblaient.

J'eus soudain pour eux une compassion infinie. Qui sait quelle étreinte allait dénouer ce départ ? Ils étaient encore l'un près de l'autre, se touchant, se sentant l'un à l'autre. Quelques minutes allaient s'écouler et ce serait fini.

J'eus ce sentiment que j'avais éprouvé une fois tout enfant, ayant commencé à tuer un oiseau. Epouvanté par sa souffrance, je le frappai avec un archarnement qui n'était que de la pitié.

J'aurais voulu pouvoir abréger ce temps qui restait encore, tourner l'aiguille de l'horloge, les séparer tout de suite. Leur attente me faisait mal.

Pourtant, eux semblaient y puiser une ivresse qui crispait toute la face de cette femme inconnue. Je voulais ne plus les regarder, mais l'attrait de leur douleur me retint.

Maintenant, lui était monté. Il se pencha à la portière, et la femme se souleva sur le marchepied pour l'embrasser encore. Il eut le courage de la faire descendre, avec des paroles amicales et douces comme celles que l'on dit aux enfants.

— Prends garde. Descends. Tu pourrais te faire mal.

Le train s'ébranlait. L'homme se rejeta en arrière : je ne le vis plus. Mais elle restait là, sur le quai, indifférente à tout, pleurant doucement. Ses larmes coulaient sans qu'elle prît la peine de les essuyer. Puis elle partit tout à coup, traversa la gare, marcha dans le soleil à travers la place jusqu'au trottoir. Là elle ralentit le pas, se glissa le long des maisons, pauvre chose désemparée, les épaules rentrées, menue, rapetissée, anéantie...

Béatrice venait vers moi.

Une tristesse flottait sur elle, et j'étais triste aussi, sans savoir si c'était de pitié pour elle, pour moi-même ou pour l'inconnue.

Il était convenu que nous passerions ensemble la fin du jour. Elle prit mon bras. Les rares passants nous dévisageaient parce qu'elle était belle, et, sans doute, enviaient mon sort. Et cependant, c'était à cause de cette beauté capable d'annihiler toute une force d'homme que j'avais décidé de partir.

Je me représentais ce que je deviendrais si je restais auprès d'elle. Que ferais-je de mon art, si une seule figure de femme devait à tout jamais prêter sa forme à ma pensée ? Que ferais je de ma vie si elle devait servir à la béatitude d'une autre vie ? Je pensais aussi à la mollesse du ciel qui interdit tout effort viril, à la faiblesse de ceux que trop de voluptés rassasient, au péril invisible de la folie qui peut-être déjà, sur cette tête, étendait ses mains terribles.

A l'hôtel où nous prîmes notre repas, je sentis de nouveau les curiosités attachées à nous.

Etait-ce visible ? Pouvait-on me prendre pour l'amant de cette femme ? Ou était-ce elle seule que l'on regardait ?

Je la regardais moi aussi, étonné de la voir, dans ce décor banal d'hôtel moderne, conserver quelque chose de son étrangeté.

Les lignes simples de sa robe fauve lui donnaient une silhouette hors de la mode et de la coutume. Elle portait sur son chapeau aux bords baissés ce voile d'un vert éclatant dont elle était enroulée sur la terrasse lorsque pour la première fois me parvinrent les cris du fou.

Je l'appelai doucement :

— Béatrice.

Elle leva ses paupières.

— Il faudra que je vous montre la maison où j'ai vécu tout enfant et toutes les choses qui ont gardé quelque reflet de moi.

Nous partîmes ensemble le long des rues presque désertes. La ville semblait un décor fait pour nous et où les comparses évitaient de troubler notre solitude.

Dans la Grand'rue je la fis s'arrêter à l'endroit qui s'évase en place. Sur les marches de la Bourse, deux va-nu-pieds dormaient à l'ombre. La rue était inondée de soleil et le ciel éclatant se posait sur les toits comme un velours d'azur.

— Voici la maison où je suis né.

Elle n'avait rien de bien particulier, cette maison, hors ses fenêtres très hautes, et dans sa cour, où nous entrâmes, un escalier monumental, bordé d'une rampe de fer forgé. Au milieu, une statue soulevait un flambeau.

— Les Etats du Languedoc se réunissaient autrefois ici.

Une inscription l'annonçait aux visiteurs. Béatrice la lisait, appuyée à moi, presque gaie.

— Vous êtes donc né dans une demeure historique ?

— Oui, mon grand-père y ouvrit boutique et mon père lui succéda dans l'art de tailler des verres de lunettes.

Je lui montrai l'étroit magasin où s'était complu mon enfance. Il y avait toujours là un opticien et l'on eût pu croire que rien n'avait été changé depuis.

Je me rappelais ces matins où, sur la porte de la boutique paternelle, je regardais les petites filles passer en robe blanche pour aller à la messe. Une sorte d'attrait vers elles s'éveillait déjà en moi. Une de mes voisines, maigrichonne et brune, faisait mes délices. Nous jouions parfois ensemble sur le trottoir ou dans la cour, au pied de la statue.

— Quand êtes-vous parti d'ici ?

— A la mort de mon père. J'avais neuf ans. Il était beaucoup plus âgé que ma mère, qui se remaria bientôt. Alors nous habitâmes, dans la même rue, une autre vieille maison bâtie comme celle-là pour les réceptions solennelles, avec les mêmes salles immenses, les mêmes hauts plafonds, les mêmes boiseries sculptées.

Si je n'avais pas changé de père, je ne me serais point aperçu du changement de foyer.

— Vous avez été malheureux ?

— Non, je vivais à part, voilà tout.

Elle souriait à la pensée de l'enfant que j'avais été et je sentais que mon passé lui devenait cher.

Je lui montrai ma deuxième demeure. L'appartement était à louer. Nous feignîmes de vouloir l'acquérir.

Malgré quelques papiers changés et des boiseries repeintes, il était resté semblable. Dans la chambre où je vécus jusqu'à la mort de ma mère, tout était encore intact.

Je regardais ces murs où avait grandi mon adolescence, le papier sombre, les lambris de chêne, les caissons du plafond où à chaque croisement pendait une pomme de pin. Dans les angles quatre faunes riaient entre leurs oreilles pointues et leur barbe de bouc.

Je racontai à Béatrice comment ils avaient présidé à tous les changements de ma jeunesse et comment le jour où je décidai de partir, trouvant qu'ici ce n'était plus ma place, ils m'avaient approuvé de leur rire silencieux.

Nous redescendîmes.

La chaleur baigna nos visages.

— Où allons-nous ?

— Voulez-vous voir la Faculté ?

Ce contact avec les lieux où j'avais vécu lui semblait doux, peut-être même rassurant. Ils me rapprochaient d'elle par tout ce qu'ils lui apprenaient de moi. Ils créaient entre nous comme des souvenirs communs, et sans doute escomptait-elle déjà que, pour me garder, ils lui prêteraient leur appui.

J'eus un moment la pensée que j'accomplissais une œuvre cruelle. Mais elle était commencée, et d'ailleurs j'avais une trop douloureuse envie de revoir tout ce que devais abandonner.

Dans le cloître qui entoure le jardin de la Faculté déserte nous nous sommes promenés lentement. Je cherchais le rosier auprès duquel mon ami mort m'avait parlé pour la première fois. Il avait grandi d'une façon inattendue, et maintenant il enlaçait les colonnes du cloître, courait le long des arceaux jusqu'à l'appui de la terrasse qui les surmonte. Des roses y fleurissaient. Je cueillis une de ces fleurs et je la donnai à Béatrice.

Elle l'attacha à sa robe, près du visage. La fleur jeta un re-

flet de poupre sur son cou nu, et je me ressouvins de la nuit de Maguelone.

Pourquoi ne s'était-elle pas donnée ?

En sortant, nous passâmes devant un moulage de la porte de la cathédrale, scellé au mur.

Mon trouble fut si apparent que sans doute elle le remarqua. Je venais de la voir telle qu'elle avait été cette nuit-là, assise sur le tombeau auprès du flambeau allumé.

Quel jeu dangereux étais-je en train de jouer? Pouvais-je être assuré que malgré tout je ne resterais pas la proie de l'amour ?

La rue montait entre des boutiques de libraires et de brocanteurs. La poussière des existences usées dans le calme bourgeois de la petite ville s'attachait à tous ces débris. Elle ternissait les miroirs dédorés et les globes de pendule, elle recouvrait les tissus déteints sur les fauteuils délabrés. Il se dégageait des meubles défraîchis, du bois vermoulu, des étoffes élimées, une sorte de mélancolie pesante. En eux la fuite du temps et la pauvreté de la vie devenaient sensibles.

Nous arrivions au bout de la montée, sur la place où la Préfecture blanche dort entre ses palmiers.

L'Arc de Triomphe m'apparut au bout de l'avenue tranquille. Son arche s'ouvrait sur un ciel éclatant, haute et massive comme il convient aux portes triomphales. Des lueurs d'or l'auréolaient, et dans le centre, le ciel était pourpre.

— Quel beau soir pour un triomphe !

...Je n'ai jamais vu de couchant aussi beau qu'au-dessus de la Voie Appienne, dit Béatrice, sur cette voie où les ruines de tombeaux et les pins arrondis se découpent en ombres compactes sur le ciel en feu.

Je me retournai vers elle.

Elle songeait à tous les pays qu'elle avait traversés, et toute la splendeur des cieux qu'elle avait vus sans moi semblait s'attacher à elle.

— Au-dessus d'Athènes, les effets de soleil sont plus mesurés. Il y a moins de contrastes violents. Tout s'harmonise en tons dégradés sur lesquels flotte un même poudroiement d'or.

Elle parlait comme pour elle, le visage tourné vers le couchant. Derrière nous l'heure sonna.

Les sons assourdis convenaient à la Ville tranquille déser-

tée pendant les chaleurs. Ils en respectaient la torpeur, pareille à une demi-mort.

Et ces sons entendus tant de fois du jardin d'Henning ravivèrent en moi le souvenir du disparu.

Alors le besoin de tout dire à Béatrice, de lui révéler l'être que j'avais été me saisit. — Un attendrissement baigna mon âme :

— Il faut encore que je vous montre...

— Quoi ?

— La maison d'Henning.

— Henning !

Elle répéta les syllabes étrangères avec une douceur qu'au moment le plus exalté de mon attachement pour l'ami je n'avais sans doute jamais trouvée.

La maison était silencieuse, déserte, telle que je l'avais souhaitée.

Et contre la grille fermée j'évoquai pour elle les heures d'enchantement où Henning me montra au-dessus de la vie médiocre l'héroïsme des hautes volontés.

Il étendait sur moi son reflet. Si, à quelque heure de mon existence, j'ai senti la valeur de la destinée humaine, ce fut en contemplant la sienne. Il dominait les hasards. Tout lui eût été possible s'il avait voulu vivre la vie.

— Comment ne l'avez-vous pas suivi ? Pourquoi l'avez-vous laissé mourir seul ?

Elle prenait parti pour lui contre moi-même.

— Quelque chose est en moi plus fort que tout amour.

Elle me regardait avec une sorte de crainte, comme si elle comprenait enfin la menace de mes paroles.

. . . .

Le train qui ressemble à un jouet d'enfant nous emportait lentement à travers les vignes, puis entre les eaux où le reste du jour s'éteignait.

Sur la Gardiole, près de Maguelone, déjà plongée dans une pénombre grise, le soleil disparu avait laissé un mince ourlet d'or qui dessinait les contours de la colline.

Du côté de Pérols la première étoile brillait déjà et, comme s'il n'eût attendu que ce signal pour s'allumer, le phare de l'Espiguette resplendit sur la mer violette.

Je reconduisis Béatrice jusque chez elle.

Son visage devenait plus grave à mesure que nous approchions du palais.

Elle ouvrit la petite porte basse, puis, après m'avoir regardé, elle poussa le battant sans le refermer derrière elle.

XLIV

Toute la volupté de la nuit est en moi. Elle coule avec mon sang, elle respire avec mon souffle. Une torpeur m'enveloppe et pourtant mon désir aigu la déchire parfois comme un éclair dans un ciel d'orage.

Si je voulais?

Des images incohérentes traversent ma pensée et celle qui revient sans cesse nostalgique, obsédante, est celle de la Pasiphaé nue. Je vois le contour fuselé de ses hanches, les seins relevés, toute sa splendeur prête à l'œuvre d'amour, arrivée à sa plénitude.

Puis Béatrice m'apparaît avec toutes les attitudes qui firent naître mon trouble, semblable au soir où, près des puits, elle avait prononcé les paroles d'audace. Et je sens, comme si je la touchais, la tiédeur ferme de ses épaules, la rigidité orgueilleuse de ce corps qui s'est défendu de mon étreinte.

La petite porte est devant moi. Je la palpe comme dans un rêve. Je promène mes mains sur son cadre léger.

— Le bonheur ! Je veux le bonheur !

Il bat dans mes tempes, ce besoin impérieux, il m'emplit la poitrine, il m'étouffe presque.

J'ai ouvert la porte.

Le jardin est désert, plein de lune. Une tiédeur argentée glisse entre les branches et s'accroche aux arbustes bas. Je marche vite, soulevé d'une angoisse où la joie et la douleur se mêlent. Si c'était vrai ! Si j'avais compris son regard ? — J'ai fait le tour de la maison et maintenant je vois le volet entrebâillé.

Il est entrebâillé à peine : une fente d'ombre presque imperceptible.

Et dans mon être se creuse un vide affreux, comme si tout mon sang m'échappait.

Un espoir flamboie et s'éteint. De quoi puis-je être sûr ? Que sais-je ?

Mes mains tremblent. Elles essayent maladroitement de pousser le battant de bois qui résiste.

La vie se retire de moi. Est-il possible de souffrir ainsi ?

Je me souviens maintenant à peine de ce retour à travers le jardin.

Mon désir inassouvi brisait ma poitrine; la soif me dévorait.

J'allais au hasard, m'enfonçant dans les dunes, et quand elles m'eurent emprisonné, lorsque je fus seul en face du ciel, je m'allongeai sur le sol mouvant.

Mon sang bourdonnait dans mes oreilles, plus fort que le bruit de la mer. Mes mains crispées s'enfonçaient dans le sable.

Et ce fut l'agonie atroce, le spasme de ceux qui vont mourir.

XLV

Une buée opaque couvrait les raisins bleus. — J'en pris un et je le tendis à Béatrice. Elle en mangea quelques grains.

Au milieu de l'allée qui fuyait au loin et semblait se rapetisser pour arriver à un but mystérieux, elle me rappela la Perséphone.

— Prenez garde : si c'étaient les grains qui doivent vous retenir dans l'Erèbe !

Elle ne comprit pas sur le moment, puis sourit :

— J'aurai toujours vu la lumière !...

XLVI

Tacitement nous avions évité d'aller du côté de l'île où les feux d'herbes sèches s'étaient si mystérieusement allumés pendant la nuit.

Nous étions restés près de l'isthme, au bord du golfe étroit que l'étang de l'Ingril découpe dans les terres. Le soleil moins brûlant ne dévorait plus l'horizon. Il laissait apercevoir au delà des campagnes sombres les pentes bleues des montagnes.

— Avez-vous achevé Cassandre?

C'était la première fois, depuis la nuit du feu, qu'elle faisait allusion à la tragédie. — Ne me la montrerez-vous pas?

J'hésitai à lui répondre. Elle interpréta mon silence.

— Aurait-elle déçu votre attente?

— Qui sait? Je ne puis la juger. Trop de fibres secrètes me retiennent encore à elle. Je n'ai pas cessé de vivre auprès de la prophétesse.

Une ombre passa sur son visage.

— Ne peut-on juger de la beauté que lorsqu'elle est lointaine?

— J'ai bien peur que oui, Béatrice.

Des vendangeurs passaient derrière nous sur la route. Ils revenaient de la métairie, ayant vidé les raisins dans les cuves. La charrette cahotait allègrement dans les ornières et eux sifflaient un chant local que je reconnus soudain sans pouvoir en retrouver les paroles.

Devant nous, de l'autre côté de l'anse, une vigne verdissait entre la mer et les eaux mortes. Là aussi quelques vendangeurs travaillaient dans le soleil. De loin on ne voyait que leur fourmillement noirâtre.

Béatrice me les montra.

— Voyez, il n'y avait ici que des déserts, et voici la vie.

Mais je regrettais les solitudes.

— Ici le pays est trop beau pour que des hommes puissent oser le souiller.

— Ils l'ont pourtant habité jadis. Ne savez-vous pas que sous cet étang repose toute une ville ensevelie par l'eau comme la fabuleuse cité d'Ys? Ici il y avait des maisons au pied de la cathédrale, une antique cité peuplée de barbares, de ces Wisigoths bruns comme des Africains. Ils faisaient leur trafic à l'abri de l'église qu'ils avaient conquise et pillée. Leurs caravelles s'abritaient dans cette anse, revenant d'Espagne ou du Levant, et la terre jusqu'au grand cercle des collines était tombée en leur pouvoir.

Mais un jour le flot s'avança, envahit les rues pavées de grosses pierres, engloutit les voûtes basses des palais. Il n'a respecté que l'Eglise, où les évêques revenus continuèrent à prier, et ce petit îlot, où longtemps s'élevèrent des couvents peuplés de moines.

Toute une ville ensevelie! L'eau et le ciel l'avaient prise comme ils allaient prendre cette femme dont la vie palpitait encore près de moi. Il me plut qu'elle eût aimé ces ruines et

que son agonie dût avoir pour témoins cette cathédrale à demi morte, rongée de silence et de soleil.

Je m'imaginai ce qu'elle serait lorsque j'aurais éteint sous mes pieds son espoir. Je la vis ici, désormais seule, devant l'Eglise abandonnée, les eaux stériles et les campagnes désertes. L'inavouable orgueil d'être le maître de sa destinée me donna une âpre joie. Un moment il me vint à l'esprit de lui dire : « Je vais partir. »

Je contemplai ses mains et tout son corps parfait, les lignes sombres des bandeaux encadrant son front bombé, ses narines palpitantes, l'arc infléchi des lèvres, tout son visage si mobile qu'il semblait pouvoir exprimer les nuances les plus insaisissables de sa pensée.

La tentation de le voir bouleversé de passion et de folie devenait de plus en plus forte. Je me levai pour y échapper.

D'ailleurs à quoi bon, si je restais ici, lui donner cette angoisse inutile?

Ma résolution, en effet, ne m'apparaissait définitive que comme un ordre accepté, mais je ne la sentais pas faite du meilleur de moi. Ma préférence secrète restait pour cette femme et je ne savais pas si, à l'heure de la perdre, j'aurais le courage de l'abandonner.

Le crépuscule tombait, un léger crépuscule d'or. Sur les montagnes le soleil arrondissait son disque que des nuages noirs tentaient de dévorer, semblables à ces dragons dont les japonais peignent leurs oriflammes.

Les vendangeurs revenaient des vignes. Ce fut sur le chemin un bruit de rires éclatants, mêlés d'accents sonores. Une femme portait une cruche de terre sur l'épaule, une de ces cruches de grès aux flancs évasés terminés par deux anses égales. Elle marchait en arrière du groupe et son bras relevé encadrait un morceau de mer violette.

Quand les vendangeurs passèrent près de nous, ils nous dirent bonsoir, selon la coutume du pays. Puis, en s'éloignant, ils reprirent le chant de tout à l'heure, et les paroles en arrivèrent jusqu'à moi :

> Se canto que canto ?
> Canto pas per ïeo,
> Canto per ma mïo
> Qu'es alpres de ïeo.

Ils répétaient en chœur le refrain, après que l'un d'entre eux avait chanté la strophe. Les voix des femmes et des voix grêles d'enfants dominaient les voix viriles ; et la chanson exprimait bien ce que deviennent ici tous ceux qui ne peuvent s'arracher à la splendeur de la terre, à cette mollesse voluptueuse qu'elle conseille. Elle disait, cette chanson, l'ivresse épuisante, l'être soumis à la volonté de la nature, esclave de la loi qui sacrifie l'homme pour que la race demeure et qui l'attire au piège de l'amour.

Se canto que canto ?
Canto pas per ïeo...

Qui donc d'entre ces hommes aurait pu chanter pour lui seul ?

Béatrice était adossée à un fût de pin. A ses pieds l'eau se recouvrait de lueurs sanglantes et un grand disque rouge y reflétait le soleil.

Le cercle de collines se précisait en arêtes sombres.

Parfois s'élevait un appel de travailleur. Le vent apportait jusqu'à nous des mots d'un patois éclatant.

Un pêcheur détacha sa barque...

Peu à peu, sur la face de l'étang, le disque de feu se rapetissa. Le soleil descendait derrière les collines. Il ne fut plus bientôt qu'un mince croissant allumé au sommet d'un mont comme le bûcher annonciateur.

La nuit s'étendait.

Devant le porche de l'église, les vendangeurs s'étaient groupés autour d'un feu de branches sèches. Une marmite bouillait sur un trépied. Ils mangeaient. Les danses de la flamme leur donnaient un aspect fantastique, avivaient leur teint cuivré et l'éclat de leurs dents.

— On dirait, n'est-ce pas, ces Wisigoths que le flot a engloutis, ressuscités ce soir par quelque sortilège ?

Elle les regardait, près de moi, et les hommes commençaient à parler d'elle, entre eux, avec de larges rires où perçait leur convoitise.

Je l'entraînai.

Dans l'ombre propice du bois des groupes confus nous frôlèrent. De belles filles, renversées dans les bras de leur amoureux, marchaient d'un pas incertain et pesant.

L'air était doux, d'une douceur soyeuse que l'on croyait toucher en ouvrant les mains. Au sortir du bois, nous retrouvâmes un reste de jour, où l'odeur des raisins passait en traînées capricieuses.

Sur un tertre, près de l'étang, profitant, pour avancer sa tâche des dernières lueurs, un homme tournait un pressoir. Sa grande silhouette se découpait en noir sur le ciel clair. Le jus rouge coulait dans la comporte basse et le geste du vieillard était si auguste qu'il semblait vouer une offrande à des dieux inconnus.

Nous rejoignîmes le chemin plus bas que les tombes.

Une sérénité douce émanait de la terre. Les étoiles brillaient à peine. La mer assombrie était calme comme un lac.

Alors, derrière nous, peut-être tout près des sépulcres rangés sur le bord de la route, quelques notes de flûte s'égrenèrent dans le silence. Ce fut d'abord un murmure hésitant, puis le chant continu monta.

Des parfums de crépuscule y flottaient : une langueur de nuit qui commence. Puis le rythme se précipita comme celui d'une danse rapide.

Toute l'ardeur de la vendange qui, là-bas, dans l'ombre du bois, enlaçait les jeunes hommes et les filles, toute la frénésie du vin y frémit.

Ce fut un appel à la jouissance nocturne, à la mêlée corps à corps dans l'odeur des vignes et des raisins écrasés.

XLVII

De confus pressentiments pesaient sur Béatrice.

Depuis le soir où, dans l'ivresse des vendanges, je l'avais reconduite chez elle sans lui laisser soupçonner en moi le moindre trouble, il était visible qu'elle s'alarmait. Parfois, elle fixait sur moi ses yeux interrogateurs, où la désespérance passait en ombres vacillantes.

Je ne savais plus si je devais lui avouer mon départ prochain ou garder pour le dernier jour la tentation suprême que m'imposerait sa douleur.

Aujourd'hui elle ne m'avait presque pas parlé tout le long de la route, tandis que vers Carnon nous regagnions la ferme perdue dans les sables.

Je sentais qu'elle souffrait et je cherchais à deviner sa pensée. Savait-elle comment j'avais interprété son geste lorsqu'elle avait laissé ouverte devant moi la porte du jardin? M'avait-elle aperçu, la nuit où je m'étais glissé jusqu'à la maison? Avait-elle surpris quelque signe de mon passage ?

Aucun mot, aucun geste ne m'avait permis de le savoir. A toutes mes allusions, elle n'avait jamais opposé que le silence.

M'étaïs-je trompé ou m'attendait-elle encore ?

Espérait-elle que je reviendrais, ou sentait-elle que je me reprenais peu à peu, sortant de mon trouble comme d'une eau périlleuse ?

Le mystère qu'elle était pour moi s'épaississait à mesure que je devenais plus clairvoyant pour moi-même. Chacun de mes efforts pour me ressaisir déchirait quelque lien secret qui m'avait uni à elle, et m'avait jusque-là permis de comprendre le sens caché de son silence. La communion que met entre deux êtres leur émoi commun s'évanouissait : je ne voyais plus qu'en moi.

Pour la forcer à parler, je lui demandai des nouvelles de son père.

— Il va toujours mieux. L'autre soir, quand je suis rentrée de Maguelone, il m'a reconnue. On dirait qu'il a une pénétration extraordinaire. Il m'a semblé que son regard lisait tout ce qu'il y a en moi.

— Qu'y a-t-il en vous, Béatrice ?

Elle se tut, le visage baissé vers le sol. Elle avait repris cette attitude dans laquelle je l'avais vue pour la première fois. L'ombre de son chapeau tombait jusque sur ses genoux, laissant ses mains seules dans la lumière. Une clarté orangée filtrait aux fentes de ses doigts, se concentrait dans les paumes. Je me penchai sur ses mains. Elle me les abandonna.

Je lui répétai :

— Dites-moi ce qu'il y a en vous.

— A quoi bon ?

Elle restait là, immobile, affaissée, sentant l'inutilité de tout effort.

Des ramiers se poursuivaient près de nous avec de grands battements d'ailes. Une charrette lourde passa et les hommes

sous le hangar commencèrent à en descendre les comportes pleines de fruits.

Béatrice se leva, comme si les bruits de la vie lui devenaient insupportables. Je feignis de reprendre l'entretien où nous l'avions laissé.

— Avez-vous quelque espoir qu'il achève le tableau ?

— On l'a conduit là-haut, mais il n'a fait aucun geste pour reprendre l'œuvre interrompue. D'ailleurs, la paralysie gagne ses membres. On dirait qu'elle lui laisse l'esprit plus lucide pour mieux envelopper son corps.

— Quel dommage pour le chef-d'œuvre inachevé !

— N'est-ce pas ? J'aurais pourtant donné ma vie pour qu'il l'achève.

— Sans regret ?

Elle ne répondit plus.

Doutait-elle de sa volonté ? Avait-elle parlé ainsi pour me tromper moi-même ? Voulait-elle me faire croire que là était son seul but ?

Ses yeux me fixèrent un moment avec une angoisse indicible. Puis elle me dit tout à coup :

— Vous me lirez la tragédie ?

— Si vous voulez.

— Je vous attendrai demain dans le jardin. Vous viendrez ?

— Oui.

Elle respira profondément, comme si mon affirmation lui assurait un peu d'espoir.

Notre retour fut silencieux. Je sentais sous son front la marche invisible du doute. Dans ses gestes, toute familiarité confiante avait disparu. Elle s'éloignait de moi par une sorte d'orgueil et d'amour blessé plus fort que tout calcul de prudence. Elle sentait le danger proche et ne trouvait rien pour s'en défendre.

A mi-chemin elle s'assit au bord d'un fossé, près du sentier qui traverse les vignes. Je m'arrêtai auprès d'elle.

Alors elle feignit d'observer un rameau d'aster sauvage qu'elle avait cueilli et, sans me regarder, elle m'interrogea.

Sa voix tâchait vainement d'être impassible. Je devinais sa douleur à chacune de ses inflexions basses et entrecoupées.

— Félicien m'a écrit ce matin. Il demande quand il vous reverra à Paris.

J'eus pitié de ce mensonge si tragique et si puéril. Je savais qu'il me faudrait, dans quelques jours à peine, lui apprendre la vérité. Mais à ce moment je n'en avais pas le courage.

J'eus la lâcheté de lui répondre :

— Plus tard. Je ne sais pas encore, Béatrice.

XLVIII

Dans le jardin où les colchiques d'or fleurissent, près du bassin où glissent déjà des feuilles mortes, je lui ai lu la tragédie. Elle m'écoutait assise, le menton appuyé dans ses mains. Sa robe noire moulait son corps. Toute la désespérance de Cassandre était en elle.

Et quand je lui ai lu, dans le second acte, l'invocation de la prophétesse à la nuit, lorsque chaque bûcher allumé sur les monts portait au loin le message de sa servitude, elle a rougi brusquement d'une pudeur douloureuse, semblable à celle qui lui fit défendre de mes regards le corps nu de Pasiphaé.

M'en veut-elle de m'être ainsi servi de sa douleur?

Le visage obstinément baissé vers la terre, sans qu'un signe d'elle ait pu me faire comprendre si l'œuvre lui paraissait belle, elle m'a écouté. Lorsque j'ai eu fini, elle a pris de mes mains les feuilles éparses, elle y a cherché un passage et me l'a répété de cette voix aphone qu'elle avait la nuit du feu.

Oui, ce sont les paroles les plus désespérées de Cassandre, dont elle s'est servie pour me faire l'aveu de son amour. Mais j'entendais les mots, sensible seulement à la beauté qu'ils contenaient. Ils ne me paraissaient plus exprimer la douleur de la femme vivante, je n'y retrouvais que celle de la prophétesse.

Pour la première fois, leurs visages furent distincts. Celui de l'Inspirée s'anima d'une vie prodigieuse, et la femme qui vivait et que je pouvais saisir reculait à des distances infinies. Sa beauté s'effaçait devant la beauté plus haute qu'elle m'avait aidé à trouver et dont elle n'était que l'ébauche. Sa douleur même se rapetissait, réduite aux proportions de notre vie médiocre, tandis que le désespoir de Cassandre me remplissait d'une pitié inconnue, me semblait plus réel que toutes les certitudes. C'est vers elle que j'eusse voulu pouvoir tendre mes mains. Son angoisse me pesa, me devint intolérable.

— Taisez-vous!

J'arrachai les feuillets que tenait Béatrice. Elle fixait sur moi ses yeux qui ne comprenaient pas. Je me levai brusquement.

— Reviendrez-vous? Reviendrez-vous encore?

Elle m'interrogeait, crispée dans une anxiété si émouvante que je dus la voir.

— Oui, je reviendrai, mais plus tard.

— Ce soir?

— Non, pas ce soir.

Je marchai longtemps vers la mer. La nuit s'étendit lentement. Je me sentais presque étranger à l'œuvre qui avait jailli de moi et que la voix de Béatrice venait de me révéler.

Le sentiment d'une force insoupçonnée de moi-même et attachée à moi comme un de ces démons antiques, conducteurs des hommes, me vint si impérieux qu'il me sembla vivre d'une double vie, réunir deux êtres mal soudés ensemble, dont l'un seulement était accessible aux vulgaires tentations, tandis que l'autre accomplissait dans le calme une œuvre divine, créait des symboles, façonnait un univers, rendait la vie aux poussières humaines, mêlées depuis des siècles à la terre.

Je me disais : Celui-là ne peut pas mourir, ne peut pas s'endormir dans le bonheur, il doit lutter pour la domination, apparaître aux hommes et leur ouvrir le monde qu'il crée.

Alors, il me fut impossible d'hésiter encore. Les temps étaient révolus. L'heure de ma délivrance approchait.

Malgré tout ce qu'il restait d'humain et de pitoyable en moi, je sentais sourdre un dieu des profondeurs de mon être périssable.

XLIX

Elle me regarde longtemps en silence, et son regard fouille ma pensée. Il me traverse comme un faisceau de flèches. Il me pénètre comme une lumière aiguë.

Ai-je pu lui cacher le secret que je porte? Va-t-elle comprendre? A-t-elle déjà compris?

L

— Nous irons jusqu'à l'Oratoire, n'est-ce pas?

Je lui disais cela en traversant le petit village où le chemin

de fer nous avait amenés... Nous monterons jusque là-haut, puisque l'on m'a dit que l'ermite vivait encore.

C'était le matin. Des enfants jouaient dans les rues sales. Au fond des cuisines basses, des vieilles préparaient le repas de midi. Une fumée d'huile arrivait jusqu'à nous à travers les rideaux élimés. Sur la place, autour de la fontaine, des femmes jasaient, attendant leur tour, pour remplir leurs cruches.

Elles nous montrèrent le chemin.

— Toujours tout droit. Puis, au grand cyprès, prenez le sentier de gauche. Il conduit au sommet de la montagne.

Au sortir du village, un gamin nous regarda, puis, jugeant Béatrice à son goût, il lui dit son admiration dans un patois pittoresque.

Elle eut un sourire qui, un instant, colora son visage d'une teinte de vie; puis, sa face reprit sa torpeur douloureuse.

Le soleil ruisselait sur les vignes dépouillées qui déjà rougissaient par places. Le chemin était rapide, et, arrivés à l'endroit où le cyprès jetait son ombre, nous restâmes immobiles un moment.

Béatrice ne parlait pas. Nous reprîmes notre route. Le sentier devenait si pénible qu'il fallait faire attention à chaque pas. Les pierres glissaient, des racines noueuses sortaient de terre. On eût dit le lit d'un torrent, et, en effet, l'eau devait y courir durant les pluies d'orage. De maigres herbes sèches poussaient au pied des chênes nains. Un troupeau secouait au loin ses sonnailles, et quand nous l'eûmes rejoint, le berger nous salua, grand et vieux comme un patriarche, portant le large chapeau et, sur ses épaules, bien que le temps fût encore tiède, le manteau à plis raides qu'ils mettent tous pour se préserver de la pluie.

— Croyez-vous que nous rencontrerons l'ermite?

Je le demandais, par jeu, à la femme qui marchait auprès de moi, pour la distraire de cette angoisse que je devinais.

Elle secoua la tête : Qu'importe! Qu'importe, semblait-elle dire, presque irritée de mon projet puéril : Que m'importe?

Elle traversait sans un regard la garrigue pierreuse, indifférente à tout ce qui n'était pas le mal dont je l'avais blessée.

Aux pentes des ravins, le jour semblait se tasser, s'agglomérer en vapeurs orangées que les oliviers d'argent soulevaient

sur leurs maigres troncs. Le troupeau descendait la pente, et le grand berger se vêtait d'un or toujours plus fauve, à mesure qu'il s'éloignait vers la plaine. La maison de l'ermite, en haut du mont, avait l'air d'une pierre plus blanche, évidée par la pluie dans les flancs du rocher.

Alors nous entrâmes dans le cercle de la désolation. Les chênes-kermès disparurent et l'herbe se fit rare. Le sol, rongé de soleil, effrité par le vent, ne portait plus que de maigres plantes, des feuilles dures et étroites, presque grises comme la terre : les aspics et les thyms que chacun de nos pas écrasait. Leur odeur aromatique jaillissait du sol comme l'odeur même du silence, flottait autour de nous, trop lourde pour monter plus haut dans le soleil, ou se laisser déplacer par notre passage.

Par moments, Béatrice me regardait : Où me conduis-tu, me disait son regard. A quoi bon m'amener si loin? Que tardes-tu à m'achever?

Nous gravîmes la montagne, puis il nous fallut redescendre pour remonter encore. Le sentier n'était presque plus visible, comme si les pas des hommes étaient plus vains qu'ailleurs, trop légers pour laisser leur trace sur cette terre.

Le vent se leva. Il soufflait fantasquement, par intervalles irréguliers, et l'odeur des plantes écrasées se déplaçait avec de faibles remous.

Près de moi Béatrice marchait, et chaque souffle du large plaquait sa robe sur ses genoux, comme pour l'empêcher de poursuivre la route.

Nous arrivâmes enfin.

L'ermite était absent, et sa maison déserte. Par la fenêtre étroite, on voyait la blancheur des murs et l'auvent de la cheminée rustique. Des herbes séchaient pendues à des clous et, quand j'ouvris la porte, il me sembla sentir tout le parfum de la garrigue emprisonné sous le plafond bas.

Je revins sur le seuil. De là, on voyait onduler la mer et bleuir les plaines. Béatrice était assise sur le banc, adossée au mur. Un désespoir infini la terrassait et sur ses genoux ses mains étaient jointes. J'eus pitié d'elle. J'eus l'horreur de la cruauté qui me l'avait fait amener ici, pour fuir les lieux familiers où tant de souvenirs, complices de son amour, m'exposaient sans cesse à une tentation nouvelle.

Une faiblesse tendre me pencha sur sa douleur.

— Qu'avez-vous, Béatrice?

Je crus qu'elle allait me crier son mal; mais elle redressa son buste penché, eut un geste pour m'interdire de l'approcher davantage.

— Laissez-moi! Laissez-moi !

Sa voix sifflait entre ses dents jointes, et tout son corps ramassé se raidissait pour la lutte. Je m'éloignai.

Toute la beauté du jour recouvrait les plaines heureuses. Mon pays essayait de me garder à lui, plus confiant que la femme qui déjà devinait peut-être mon dessein.

La mer brillait au loin derrière les étangs et, perdue dans la lumière, j'aperçus la cathédrale. Ainsi, il fallait quitter tout cela, perdre la terre radieuse ! Je contemplai pieusement ses contours : les monts inclinés vers les eaux, les lignes molles des collines, les golfes d'azur et les étangs de feu.

Près de moi un olivier tordait ses branches rugueuses, et le vent agitait l'argent pâle de son feuillage léger. Des olives vertes y pendaient. J'en écrasai une entre mes dents, et son amertume me sembla pareille à celle de l'adieu que ma bouche muette jetait à mon pays.

Je revins vers Béatrice. Elle était sur le chemin, guettant mon retour. Elle marcha devant moi, sur le sentier à peine distinct.

Dans la garrigue pierreuse, des tiges rigides se dressaient par places. A leurs hampes desséchées je reconnus les asphodèles.

Ils devaient mourir ainsi sur la prairie ténébreuse, lorsque Eurydice regagna l'Erèbe après avoir perdu Orphée.

LI

Pour la dernière fois je suis revenu à Maguelone. Nous nous sommes assis au milieu des tombeaux sous les pins. Là-bas les vignes rougies s'infléchissaient jusqu'à la mer, puis, s'amincissant, elles serpentaient sur la bande sinueuse du rivage comme un fleuve de pourpre pris entre les eaux pâles.

Dans une lumière moins éclatante, l'Eglise semblait plus recueillie. On devinait mieux sa détresse et la mort qui touchait ses vieilles pierres.

Béatrice était là, sur le bord du sépulcre. Le silence pesait

sur nous. Il montait de l'îlot menacé par la mer, de la cathédrale en agonie, de cette tombe ouverte où s'unissaient nos regards.

Le déclin de l'an avait touché Béatrice. Il avait flétri ce qui avait en elle encore trop de jeunesse. Et la douleur lui donnait une beauté si profonde qu'il me semblait ne l'avoir jamais connue.

Je me disais :

— L'oublierai-je ? N'aurai-je jamais un regret ou une tentation ?

Puis la pitié m'amollissait, et je me demandais, songeant à son espoir fixé sur moi : « Vais-je la rejeter dans l'ombre ? »

Pourtant je ne pouvais plus attendre. Je devais lui dire que j'allais la quitter pour toujours.

Un vent qui passa me fit frissonner. Nous montâmes vers la cathédrale, regagnant les ruines abritées de la mer, celles de la salle capitulaire où volaient entre les murs démantelés des nuages bruissants de mouches et d'abeilles. Nous étions seuls parmi les pierres, et le silence revint sur nous, pesant comme une eau lourde.

Un secret instinct l'avertissait-il des paroles que j'allais prononcer ? Les yeux qui me fixaient parfois se détournaient brusquement dès qu'ils rencontraient mon regard.

Puis, comme si nos deux épouvantes s'étaient faites soudain complices, nous feignîmes de reprendre notre attitude d'autrefois, lorsque je ne l'avais pas encore choisie pour la douleur.

Elle me parla de la tragédie.

Mais nos paroles étaient impuissantes à vaincre le silence. Elles le troublèrent à peine un moment. De nouveau, il revint entre nous, chargé d'anxiété et de menaces. — Béatrice cessa de lutter. Elle s'abandonna à son sort.

Les mouches infatigables volèrent longtemps autour de nous. Chaque minute augmentait mon angoisse. Enfin, elle devint si intolérable que je criai presque :

— Je vais partir!

Le bruit de mes paroles m'effraya comme si un autre que moi les eût prononcées. Béatrice me regardait avec des yeux d'abord indifférents, comme si la douleur n'avait pas eu le temps de les pénétrer. Puis tout d'un coup son visage se con-

tracta dans un désespoir si absolu que la pitié me secoua comme une tempête.

Je tendis mes mains vers elle, prêt à la supplier. Mais elle s'éloignait de moi. — Je n'osai pas la suivre.

Lorsque je voulus la rejoindre, je vis qu'elle disparaissait dans la cathédrale. La porte se referma sur elle.

Je restai là, appuyé aux battants de chêne et les paroles que j'avais dites un soir dans le jardin, en songeant à Cassandre, me revinrent à la mémoire, attestant leur sens prophétique :

« Toute sa force de vie et d'amour va se briser comme un flot trop pesant, sur cette porte basse, de chêne mal équarri,où les ferrures grossières s'effritent sous la rouille du temps. »

Ainsi, c'était fini. Elle avait compris. J'avais tué en elle toute vie. J'appuyai mon oreille à la porte. Aucun bruit ne me fut sensible. J'étais seul, et cette porte basse comme une porte de crypte venait d'emprisonner une nouvelle morte.

Le silence me parut devenir encore plus pesant.

Il rongeait les couleurs et les contours. Devant moi les étangs, les montagnes et la mer se confondaient en des pâleurs luisantes, n'étaient plus qu'un jeu irréel d'ombres lumineuses et de lumière ombrée. Rien ne bougeait et les pins noirs paraissaient calcinés et prêts à tomber en poussière.

Partir! Partir! Je criais vers la vie. Mais la cathédrale s'emplit tout à coup d'un gémissement si sauvage que je songeai à ceux du dément. Etait-ce à la folie que j'avais jeté cette femme?

J'appuyai de tout mon corps sur la porte. Je la frappai de mes poings fermés. Ses lourds battants ne frémirent même pas. Alors je m'assis sur le seuil, plein d'une horreur indicible.

Enfin le soleil s'abaissa derrière les collines et tout le ciel s'incendia peu à peu. Des traînées de pourpre s'étendirent d'un bord à l'autre de l'horizon et les étangs en resplendirent. Les pins eux-mêmes reverdissaient, leurs troncs empourprés, pareils à des piliers de briques crues.

J'entendis grincer la porte. Béatrice était devant moi. Je lui tendis les bras. Elle se laissa faire comme si aucun geste humain ne devait plus jamais l'émouvoir. Je la pris contre moi

et je la conduisis lentement jusqu'à l'anse où la barque était amarrée.

Elle s'assit à l'avant sans prononcer une parole. Je n'osais lever les yeux sur elle.

La nuit approchait. Le soleil avait disparu et les montagnes noires se détachaient sur un ciel sanglant. Elles étaient si nettes qu'elles paraissaient proches. Elles entouraient l'étang d'un cercle de ténèbres qui se rétrécissait d'instant en instant. Elles semblaient venir vers nous, s'avancer comme une muraille fatidique dans laquelle aucun effort d'homme ne pourrait tailler une brèche pour fuir vers un autre horizon.

Partir! Partir!

La muraille m'étouffait, pesait sur moi, s'abattait sur mon ciel, me barrait tout retour vers l'espace.

Allais-je rester prisonnier?

Je pris les rames. L'eau clapotait à chaque coup avec un bruit sourd et se déplaçait faiblement. De toute ma force je ramais, fuyant les montagnes menaçantes, leur cercle de plus en plus étouffant.

Près de nous l'étang incendié ressemblait à de l'or. Des îlots de pourpre y flottaient en nuages irréguliers et incertains.

Béatrice, écroulée dans sa douleur, pleurait entre ses paumes jointes. Tout son corps accablé désirait la mort. Elle était perdue.

Un moment je voulus insuffler un peu d'énergie à sa désolation inerte. J'abandonnai les rames et je m'approchai d'elle :

— Il faut vivre, Béatrice.

Elle releva brusquement la tête, sans songer à me cacher son désespoir. Elle regarda les montagnes où s'était allumé le feu annonciateur. Quel consentement muet à ressembler à la prophétesse passa sur sa face!

Par degrés la lumière s'éteignait. Des profondeurs des eaux, des taches de vase montèrent.

Elles tissèrent d'abord de légers méandres où l'or transparaissait. Puis elles devinrent toujours plus nombreuses et plus sombres, comme si sans cesse quelque dissolution nouvelle, cachée durant le jour, mais reprenant ses droits aux approches de la nuit, venait s'épanouir à fleur d'eau. Les sur-

faces d'or diminuaient et la vase gagnait du terrain, envahissait les espaces où le ciel se reflétait encore.

Il n'y eut bientôt plus que quelques îlots de lumière, qui à leur tour disparurent, subitement engloutis.

. . . .

Dans le jardin où je l'ai ramenée, en passant près du banc de pierre, Béatrice s'est tout à coup jetée sur moi. Je sentais ses mains crispées sur mes épaules.

Ses dents tremblaient.

— Vous ne partirez pas ! Vous ne pouvez pas partir !

Son corps pesait sur moi de toute sa force. Elle respirait avec des halètements brefs, qui la secouaient de sursauts.

— Vous ne partirez pas !

J'essayai de l'écarter en la prenant par les poignets, mais elle opposait sa force à ma force, arracha ses mains des miennes, m'étreignit plus étroitement.

Elle me parlait maintenant à voix basse, et ses paroles frappaient mon visage si proche du sien. Puis, tout d'un coup, son étreinte se desserra. Elle me laissa libre.

— Oh ! pourquoi êtes-vous venu!

La nuit tombait sur nous, mais je voyais encore son visage si pâle sous ses cheveux sombres.

Elle répéta encore :

— Pourquoi êtes-vous venu ?

Oui, pourquoi l'avais-je rencontrée ? Une fatalité plus haute que ma volonté l'avait fait surgir devant moi et l'ayant vue qu'avais-je pu contre elle? N'avait-il pas été humain que je l'aie désirée ? Etait-ce moi qui avais choisi cette part de sa destinée?

A mon tour, je me révoltais contre mon sort, qui m'avait montré la terre promise pour m'en chasser à l'heure où je n'avais qu'à tendre les mains pour en être le maître. Je pleurais sur moi. Ma détresse protesta contre l'accusation de la femme. Elle n'était pas ma victime.

— Croyez-vous donc que je sois libre, que je puisse ne pas partir ?

D'un élan elle vint sur moi.

— Qui vous empêche d'être libre ? On se fait libre, on se rend libre !

De toute sa haute taille elle me barrait la route. Son audace

la rapprochait de moi. J'avais cru la tuer en silence et voici qu'elle se défendait. J'avais peur, plus peur encore que devant la cathédrale, lorsqu'elle était sans défense entre mes mains.

Une démence sauvage me saisit. Ivre de pitié et de désespoir, je m'acharnai sur elle, j'étouffai le dernier sursaut de son agonie.

— Non, je pars ce soir même, à présent, tout de suite.

Son espoir s'éteignit si brusquement que je le vis s'éteindre. Sur sa figure si transparente ce fut comme si de l'ombre tombait. Ses genoux se dérobaient sous elle. Elle s'assit sur le banc.

— La fontaine obstinée se plaignait dans la vasque de marbre. Les minutes passaient, inexorablement longues.

Un moment je crus qu'elle voulait parler, mais de sa bouche tordue de spasmes, il ne sortit qu'un cri, plus semblable à un râle qu'à un sanglot.

Alors, délivré de l'emprise des sens, je baisai sa robe avec une ferveur religieuse. Je partais.

Elle ne fit aucun geste pour me retenir. Elle avait l'air de n plus souffrir. Seules ses lèvres tremblaient : mais dans son visage pris par la nuit, son regard était dur comme celui des morts.

Je pris le chemin de Montpellier, à pied, pour mieux goûter la douleur de l'épreuve. Je revis les étangs, le ciel où se traînaient quelques vagues lueurs, la cathédrale ensevelie au milieu des eaux.

Avant de perdre de vue le village, je me retournai vers le palais. Une fenêtre brillait.

Peut-être agonisait-elle, là, auprès de la lampe allumée.

Je m'arrêtai.

Puis, chassant la tentation, je continuai ma route. Je traversai les campagnes endormies, les vignes molles. Au loin, les lignes infléchies de mon pays mouraient près du ciel constellé !

La lune se levait.

Un grillon chanta. D'autres voix lui répondirent.

Et ce fut dans le silence clair comme une chanson voluptueuse qui célébrait des noces invisibles.

J'atteignis la ville. La vie nocturne y frémissait. Des appels de voix, des bruits de rires montaient des maisons. Dans une salle basse on dansait aux sons d'une musique frénétique. Un homme me heurta en titubant.

Devant la gare, je marchai au hasard, attendant l'heure de partir ; et près d'accomplir l'acte libérateur, je me sentais le cœur faible comme un cœur d'enfant.

Lorsque la locomotive passa près de moi, ce fut comme si elle écrasait les fibres les plus douloureuses de mes nerfs, comme si elle me broyait vraiment sous ses roues pesantes.

Pourtant je partis.

Le train m'emporta à travers les plaines inondées de lune. Une tiédeur lumineuse venait jusqu'à moi. Les vignes moutonnaient dans les plaines. Au flanc des collines baignées de clarté, les oliviers légers projetaient leurs ombres rondes.

Longtemps je regardai la mer briller à l'horizon. Puis elle disparut tout à coup derrière un pli de terrain.

Je me rejetai dans mon wagon. Une ivresse désespérée coulait en moi comme si j'avais pleuré de vraies larmes.

Elle m'étreignit jusqu'à l'angoisse, me tortura comme un bonheur trop lourd. J'étais sauvé.

J'étais libre comme les Dieux. Je venais de vaincre l'amour et je n'avais plus de patrie.

J. GALZY.

REVUE DE LA QUINZAINE

—

ÉPILOGUES

Lettres d'un Satyre

XII

Monte-Carlo, 20 septembre.

Nous partîmes donc. Diogène était de fort bonne humeur et moi un peu décontenancé par une décision aussi rapide, car il avait à peine eu mon consentement que, toutes affaires réglées, nous étions en route.

« — Peut-être, disais-je, que Cydalise revient au moment même que je pars. Que va-t-elle penser de moi ? »

Mais Diogène avait l'air très rassuré.

« — Sans doute, elle monte peut-être en ce moment notre escalier, elle frappe, on ne répond pas, elle s'inquiète, elle s'informe; c'est possible, puisque tout est possible. Mais Cydalise n'est pas une de ces personnes étourdies qui arrivent à l'improviste chez leur amant, surtout lorsqu'un amant s'appelle Satyros. La vie lui a donné quelque expérience. Croyez-moi, mon ami, soyons sans inquiétude. »

Comme je subis toujours la dernière impression qui m'a frappé, je me rangeai facilement à l'opinion de Diogène et je considérai le paysage qui avait encore toutes les richesses de l'été. Je croyais retrouver partout les aspects de Cogolin et l'odeur de ses orangers. Diogène avait beau m'avertir que nous en passions assez loin, je revoyais les bois des derniers jours de ma liberté et je m'exaltai comme s'ils allaient revenir.

« — Descendons ici, disais-je à tout moment, je sens qu'un bonheur m'attend dans ces rochers. Une femme est venue là pour moi, elle me cherche, elle croit m'apercevoir derrière chaque touffe d'arbousiers. Vois, elle se retourne pleine d'espoir sur la terre rouge. Descendons, descendons !

— Il y a longtemps que tu n'as vu les campagnes, Satyros, me répondait Diogène. La tête te tourne. Que voudrais-tu que nous fassions parmi ce désert ? Ce n'est qu'une couleur, ce n'est qu'une imagination. »

Le train ralentit et Diogène dut m'arrêter, comme je me précipitais vers la portière. Elle s'ouvrit au même moment et deux femmes montèrent dans notre boîte où nous avions été seuls jusqu'à ce mo-

ment. Diogène, dès lors, n'eut plus besoin de me surveiller. Il tira de sa poche un journal et se mit à lire tranquillement, assuré que je ne chercherais plus à m'enfuir. Je me tins tranquille, en effet. Quoiqu'elles ne donnassent aucun plaisir à mes yeux, elles ne laissaient pas que d'occuper mon imagination. Je reconnaissais leur coiffure. Que de têtes pareilles n'avais-je pas suivies jadis parmi les ombres de la nuit tombante, à la lisière des vignes ! Elles n'étaient pas absolument laides et même leurs yeux avaient une certaine beauté ; mais quelle lourdeur, quelle disgrâce de formes! Certainement j'en avais aimé plus d'une moins plaisante encore. C'était donc là ces conquêtes champêtres dont j'étais si réjoui, ces fruits de la nature que j'avais dévorés, ces urnes de terre où j'avais bu si fièrement la volupté! Ces grosses filles de Pomone portaient aux bras chacune deux paniers pleins de raisins, d'oranges et de légumes, qu'elles avaient posés près d'elles, et comme je les regardais plus volontiers qu'elles-mêmes, l'une d'elles me dit de sa voix chantante :

« — Vous mangeriez peut-être bien un grappillon de raisin ? »

J'avançai la main, et elle haussa gentiment vers mon geste son pesant panier. C'était la moins rustaude.

« — Je ne puis, répondis-je, vous offrir qu'un baiser. »

Elles se mirent à rire toutes les deux et l'autre dit d'un air engageant :

« — Les paniers, c'est à nous deux. »

Je l'embrassai sur la joue et l'autre au coin des lèvres. J'étais redevenu faune ; mes réflexions dédaigneuses n'avaient pas tenu contre l'odeur souriante d'une maraîchère !

Elles riaient si haut, pour dissimuler leur confusion, qu'elles ne s'étaient pas aperçues qu'on était arrivé aux Arcs. Diogène, que la scène avait diverti de son journal, en fit la remarque tout haut et les deux villageoises se hâtèrent de descendre. Comme je leur tendais leurs paniers, celle que j'avais effleurée de mon désir me salua d'un sourire pendant que l'autre disait :

« — On se reverra peut-être ? »

J'avais dominé mon émotion. Quand nous fûmes repartis, Diogène proféra sentencieusement ces mots que je fus une bonne minute à comprendre :

« — Voilà ce que c'est que d'avoir fréquenté les petites courtisanes de Toulon. »

Il ajouta, voyant mon air étonné :

« — Satyros s'éloigne de la nature. On en fera peut-être quelque chose. »

La perspicacité de Diogène me surprit et m'enchanta en même temps. Comme les deux propositions se rejoignaient bien et comme elles traduisaient bien mon propre sentiment! Mais que voulait dire

le dernier mot : « On en fera peut-être quelque chose » ? Ne suis-je donc rien, rien de sérieux, rien de vrai ?

« — Diogène, répondis-je, j'entends votre première pensée, elle répond à la mienne ; mais que vous proposez-vous de faire de moi ? Ceci est obscur.

— Un philosophe, Satyros, rien de plus, rien de moins, un philosophe comme moi-même, c'est-à-dire un homme qui n'est dupe de rien ou qui, quand il est dupe, le sait et jouit de sa duperie ; c'est un état très rare et qui surpasse celui même des Dieux, lesquels, si j'en juge par toi-même, sont fort ignorants et presque toujours à la merci des impressions du moment. J'ai été content de voir de quel œil tu as considéré les deux rustaudes qui t'ont fait leurs meilleures agaceries. C'est le premier stade. Il faut savoir résister à ses passions. Le second est de leur céder. Ni au-dessus ni au-dessous des faiblesses humaines, auxquelles les faiblesses divines ressemblent beaucoup, si j'en juge par toi-même, voilà une bonne position. Sois toujours à leur niveau, toujours prêt à leur répondre, les yeux dans les yeux.

— Si je les avais rencontrées le long d'un sentier, dans la montagne, malgré ma répulsion du premier moment, je n'aurais pas été maître de mon désir.

— C'est bien comme cela que j'entends le second stade, reprit Diogène, mais il en est un troisième, encore plus avantageux. C'est quand on s'aime assez soi-même, pour s'aimer plus que les désirs qui nous font sortir de notre egoïsme. Je m'achemine vers cet état, où je ne crois pas que tu parviennes jamais, Satyros.

— Je ne le crois pas non plus, Diogène. Si la nature des dieux ne s'éloigne guère de celle des hommes, elle en diffère pourtant par un point essentiel, que leur égoïsme est si vaste que toute poésie s'agrège aussitôt à sa substance, sans effort et par le jeu même du désir. Je m'enrichis là où tu t'appauvris, Diogène. »

Ce fut à son tour de méditer la profondeur de mes paroles. Il ne sut quoi répondre, sans doute, car je vis sur son visage de l'ennui et de la tristesse et peut-être de l'envie. Diogène n'est plus très jeune, j'ai peur que sa philosophie ne soit une sorte de résignation insouciante à la fatalité qui pèse sur les hommes. Je m'aperçois, les livres me l'ont déjà enseigné, qu'il y a autant de philosophies qu'il y a d'âges et de tempéraments. Il me l'a assez bien esquissé par sa théorie des trois stades ; on désire résister à ses passions, quand elles sont si faibles qu'un peu d'attention suffit à les dominer. On y cède, quand elles sont si puissantes que la lutte est douloureuse. On les dédaigne, du jour où elles sont redevenues sans force et on n'ose plus regretter le temps de leur pouvoir de peur de paraître avec l'attitude d'un vaincu. C'est le moment de la vertu. Selon que des jeunes hommes ou des vieillards, des débiles ou des forts régissent la

société, l'un ou l'autre esprit domine le monde. Et je crois bien qu'il en est ainsi de tous les penchants humains. Les Etats oscillent selon que l'action ou le rêve sont le plus applaudis sur la scène. Ah ! je comprends pourquoi on rit dans l'Olympe !

ANTHYPHILOS
Satyre.

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

François Mauriac : *L'Adieu à l'adolescence*, Stock, 3 fr. 5o. — Louis de la Salle : *Les Vaines images*, Bernard Grasset, 2 fr. — André Mary : *Le Cantique de la Seine*, Emile Paul, 3 fr. 5o. — Pierre Aguétant : *La Vieille Terre*, Edition des « Nouvelles Annales », Lyon, 3 fr. 5o.

L'Adieu à l'adolescence. Avec M. André Lafon, qui, dans *la Maison pauvre*, témoignait d'une inspiration très proche de la sienne, M. François Mauriac appartient non pas précisément à l'école, mais au groupe des jeunes poètes que révéla la *Revue du Temps présent* et dont les plus heureusement doués s'appellent : C. Francois Caillard, André Delacour, Robert Vallery-Radot, Noel Nouet, Dominique Combette. Tous ou presque tous sont fortement empreints de catholicisme, mais d'autre manière que MM. Paul Claudel, eschylien et prophétique, et que M. Francis Jammes, qui cache sous la robe d'ermite les pieds fourchus d'un faune. Leur religiosité est plus intime ; elle tient pour beaucoup à des pratiques d'enfance et l'un des pires tourments en même temps que l'une des plus rares joies de ces bons lettrés, c'est qu'ils ne peuvent guère se faire d'illusion sur la pauvreté et la niaiserie des chants qui bercèrent leur douze ans :

> Chants si naïfs et si dépourvus de génie,
> Mais lourds de la ferveur des âmes endormies.

Et dès que M. François Mauriac, le meilleur d'entre eux, s'éveilla à la vie intellectuelle, sa dilection secrète alla vers des auteurs qui n'étaient point sacrés et parlaient une meilleure langue que celle des fabricants de cantiques :

> C'est l'heure où traînant leurs souliers aux pavés ternes,
> — A l'âge où, l'on commence à rêver et se taire
> Vont des collégiens ayant dans leurs gibernes,
> Les vers de Jean Racine et ceux de Baudelaire.

L'enfant, inquiet, délicat et passionné, même hors du collège, dans la ville marine d'où s'envolent les grands navires, dans les landes où saignent les pins blessés, se continue dans l'adolescent également inquiet, délicat et passionné, indifférent à ce qui n'est pas son rêve, au tocsin et à l'incendie, et à l'orage qu'avait deviné l'oreille experte des paysans :

Du sable un parfum chaud montait à mon visage.
Alors l'enfant songeait : « C'est en moi qu'est l'orage »,
Et découvrait soudain l'orgueil de trop souffrir.
Mais il ne savait pas que vous deviez venir.

Celle qui est venue, qui partira peut-être laissant le cœur plus vide, réconciliera-t-elle avec la vie des simples hommes une âme mordue de scrupules, indulgente à la douleur ?

Pauvre âme ingénieuse à te faire souffrir...

Qu'y a-t-il de confiance vraie dans ces vers de morne désir et plutôt de regret :

Je n'aurai plus besoin de vous — ô souvenirs !
Mon enfance s'éloignera — humble servante,
Celle qui fut fidèle et ne peut plus servir.
Je prendrai dans mes bras ta jeunesse vivante,
Mon enfance dira : Je meurs... il est aimé...
Tu t'anéantiras dans mes bras refermés.

M. François Mauriac échappera-t-il jamais au sortilège du souvenir? Il en est le douloureux captif ; il lui doit ces vers exquis et d'autres :

Le sourire de ceux qui ne souriront plus.

Il lui doit cette poignante série de poèmes à la mémoire d'un ami ; il ne peut, avoue-t-il, « marcher que la tête tournée vers le passé », et parfois cependant il se rebelle :

Qu'importent la maison et l'ami que tu pleures,
Ce qui derrière-toi dans la nuit se recule ?
Mon cœur, dégage-toi des formes et des heures :
Tu fus l'esclave trop soumis des crépuscules ;
Chacun d'eux est venu vers toi comme un vainqueur,
Et t'a fait lourd de tous les rêves dont tu meurs...
O faible cœur dont beaucoup d'autres ont besoin,
Quitte la chambre tiède où ton rêve s'isole,
Songe à l'enfant malade et laid que tu consoles :
L'heure est déjà tardive et le faubourg est loin.

L'adieu de M. François Mauriac n'est peut-être pas définitif ; il a apporté aux ruines de Port-Royal

Un cœur blessé de vivre et chercheur de silence.

Il craint de trop aimer ces âmes violentes et farouches qui goûtèrent

L'austère volupté des belles hérésies.

On oserait souhaiter qu'au détriment de sa sérénité personnelle il demeurât torturé par l'épouvante du péché et l'amour contradictoire

des bonnes lettres ; et c'est au prix de son sang qu'il lui faut payer la rançon des poèmes les plus émouvants qui soient.

Les Vaines images. Par coquettterie, sans doute, ou pour se moquer de ses contemporains qui ne lisent plus beaucoup le grec, M. Louis de la Salle emprunte à Théocrite, pour l'insérer à la première page, un hémistiche sentencieux : « Le chant des vieillards est le plus beau au regard des dieux. » Il pense qu'ainsi nous le prendrons pour un survivant des siècles fabuleux où florissait Baour-Lormian ; il se trompe ; il n'y a pas si longtemps qu'il perçait de ses flèches aiguës les sots et les coquins, j'entends ceux qu'il tenait pour tels et qui pouvaient être de fort honnêtes gens, et son goût pour la satire lui demeure ; cette épigramme, insérée entre des poèmes d'autre genre, l'atteste :

> Je lis dans un roman qu'il faut aimer la vie.
> Monsieur de la Palisse a de quoi s'étonner.
> Mais je connais l'auteur, et cela signifie
> Qu'il faut assidument feindre de la donner.

Le sarcasme et le rire n'ont pas abandonné ses lèvres, un rire particulier au génie français : M. Louis de la Salle n'en veut point d'autre :

> Mais l'étranger rit bruyamment.

Son rire à lui n'est qu'une forme de la vengeance contre l'ineptie et la méchanceté des hommes ; mais il ne rit pas toujours ; il est sensible autant et plus que beaucoup d'élégiaques de profession à la souffrance et quelquefois, maintenant, à la pitié ; à travers le monde il promène une inguérissable douleur ; il en est mal distrait par le magnifique et vain spectacle des choses ; il a vu les mouettes, de l'Alster à Hambourg où vécut Henri Heine et sur les montagnes au-dessus d'Oudjda, les neiges d'Afrique ; les forêts d'Autriche et de Bohême lui furent, croirait-on, plus clémentes que d'autres paysages ; mais le décor change et lui ne change point ; la même morsure le ronge ici et là. N'importe ; il est partout fidèle à la beauté et à l'harmonie ; il prend plaisir à traduire des fragments de l'anthologie grecque et c'est encore en Normandie, dans le Valois, à Paris, qu'il endort le mieux le vautour, mais jamais jusqu'au complet sommeil. Qu'on songe à ce que renferme de douleur contenue la dernière strophe de ce petit poème, d'apparence épicurienne :

> Parmi la soie et l'or, les glaces et les marbres,
> Seuls sous les clairs lambris,
> Je vois à l'horizon, dans les feuilles des arbres,
> Les coteaux de Paris.

Autour de moi s'ordonne un luxe aimable et sobre
De livres et de fleurs.
Dans les rideaux rayés la lumière d'octobre
En touche les contours.

C'est un endroit propice aux lentes rêveries
Où l'on sommeille un peu.
Le cigare odorant mêle aux tapisseries
Plus d'un nuage bleu.

C'est un appartement où l'on respire l'âme
Des choses du vieux temps.
Ce meuble est de Louis XV et ce portrait de femme
Aura bientôt vingt ans.

Le Cantique de la Seine. Ce n'est pas sans raison que M. André Mary dédia son poème le plus récent à la mémoire de Jean Moréas et le para d'une épigraphe empruntée à André Chénier. Jean Moréas nourri par la noble Athènes était aussi l'élu des nymphes de la Seine; et parce qu'il vit au pays de Lassois jaillir la fontaine de la Douix sous les roches vêtues de lianes mobiles, M. André Maury évoque, par le souvenir des livres qu'il lut en grand nombre, Vaucluse, Bandusie chere à Horace et plus loin Hypocrène, Aréthuse, les sources sacrées dont il pourrait, comme Porphyre le fit pour l'antre des Nymphes, commenter le mystère. Il ne veut point se hausser au ton épique ni dépeindre froidement

...... dans un énorme blason
Le bouclier d'Achille et la nef de Jason.

Il est pastoral et bucolique : dans la plaine herbeuse que fouillent les bœufs,

Le mulet, le bayard, le barré, le joli.

sur le vert plateau dont il se fit un Hélicon, il a rencontré Calliope :

Nulle contrée assise au bord des mers divines,
Nul climat que couronne un éternel été
Ne saurait balancer dans mon cœur un domaine
Qui s'ouvre solitaire au-delà des moissons.

Cependant Paris le hante jusque-là et l'obsession amère et douce de quelque douleur amoureuse ; la ville et les champs, la nature et l'amour se disputent un cœur incertain :

Et je baisse les yeux et je prends dans ma main
Mon front qui plie,
Et sacrilège ingrat, faut-il que je t'oublie,
Nature confidente et campagne accomplie
Qui seule me restais sur le sombre chemin.

M. André Mary se méprend ; il n'est jamais seul, même au plus profond de la forêt; les bêtes merveilleuses qu'Elien légua aux chanteurs médiévaux et qui amusèrent Rabelais et Flaubert lui font cortège et avec elles les princesses et chevaliers de tous les âges ; et s'il aperçut au fond d'un cabaret une fille bohême menant pâturer la bique et le chevreau, comme Tristan et comme Baudelaire, il voit renaître le siècle d'or ;

> Ses longs cils noirs, ses yeux, douce et brillante nuit,
> En sait-elle la grâce et la magnificence?
> Ils m'ont parlé de l'âge d'or, ô ville immense,
> Dans le cabaret morne où j'endors mon ennui.
> Et d'évoquer un jour sur les meules prochaines
> L'idylle de mes vœux, un tendre frisson naît
> En mon cœur, comme si soudain s'y répandait
> Le miel qui s'écoulait jadis du creux des chênes.

La Vieille Terre. M. Pierre Aguétant n'a connu jusqu'à ses vingt ans que les émotions d'une vie facile, dans une petite ville du Bugey, tout enserrée de campagnes riantes ; il voudrait garder jusqu'à la mort le regard clair d'un enfant et cependant il a déjà aperçu à travers les brumes d'un imaginaire avenir un poète vieillissant qui regarde passer devant ses yeux presque éteints les belles de jadis ; ainsi, faute d'avoir éprouvé de grandes douleurs, M. Pierre Aguétant en invente de fictives qui lui permettent la mélancolie, chère à beaucoup de très jeunes hommes ; non pas qu'il n'ait déjà connu de brefs chagrins après des heures d'élégie un peu haletante et où il se complaisait à ne pas goûter sans réticence tout le charme de l'instant :

> Nous nous aimons ! Qu'importe...
> . . . .
> Qu'importe, car je sens bien au fond de mon cœur
> Que ce vague attristé ne m'est pas sans douceur !

Il n'est pas sûr de lui, ni triomphant à la manière bruyante de quelques-uns ; dans ses conseils à soi-même, il se recommande non la témérité, mais la prudence.

> Quoiqu'un génie ardent rayonne en tes prunelles,
> Ne décris point ta route avant que d'y marcher,
> Pour que ton cœur ne puisse un jour te reprocher
> Le regret d'avoir fait des promesses trop belles !

M. Maurice Rostand embouche des trompettes plus retentissantes ; mais la modestie de son émule, de nom moins illustre, est sans doute plus aimable. Ainsi que le faisait déjà pressentir un premier recueil, les meilleurs poèmes de M. Pierre Aguétant sont ceux où il chante

la grâce et la beauté de sa petite patrie, le nom de l'Albarine aussi doux que celui de la Voulzie et le mont Luysandre qui lui donna un jour l'ivresse de l'air pur et de la solitude.

> Je suis haut, je suis seul, j'ai du vent dans la bouche.

Il s'en faut malheureusement que la langue soit toujours irréprochable; des élégances parasites et des épithètes inexactes, quoique conventionnelles, la déparent souvent : « ondes éphémères » ne veut rien dire, et il est fâcheux que, sachant souvent noter d'un trait exact ce qu'il voit et ce qu'il entend, par exemple

> Le tsic-tsic d'une grive au milieu des alizes,

le poète à peine citadin ait écrit :

> Elle songe tout bas à la rose trémière
> Qui fleurira sur son rosier.

Les passe-roses aux longues hampes droites, qui s'appellent encore rose d'outre-mer et bâton de Saint-Jacques, n'ont aucune parenté avec les roses des rosiers : un demi-Sylvain ne le devrait pas ignorer.

PIERRE QUILLARD.

LES ROMANS

Alphonse de Châteaubriand : *M. des Lourdines*, B. Grasset, 3.50. — Jean Ajalbert : *Raffin-Su Su*, Publications littéraires et politiques, 2 fr. — Annie de Pene : *L'Evadée*, Albert Messein, 3.50. — Hélene Vacaresco : *Le Sortilège*, Plon, 3.50. — Paul Aker : *Les Deux amours*, Modern Bibliothèque, 1.50. — Albert Tournaire : *Les Pauvres d'amour*, Jouve, 3.50. — Lionel Nastorg : *Le Rouge aux lèvres*, Ollendorff, 3.50. — Albert Giulani : *L'Avocate*, Grasset, 3.50. — Simone Bodèse. *Son mari*, Jouve, 3.50. — Marthe Fiel : *Sur le sol d'Alsace*, Fasquelle, 3.50. — Flambard des Bords : *Mimi-Musette*, Ficker, 3.50. — Antoine Baumann : *Hugues Capet*, Perrin, 3.50. — Jean Loew : *Entretiens et récits*, « Temps présent », 4 fr. — J.-H. Rosny, jeune : *La toile d'araignée*, Calmann-Lévy, 3.50. — Joseph l'Hôpital : *La Dame verte*, Jouve, 3.50. — Jean Lorrain : *Du Temps que les bêtes parlaient*, Courrier Français, 3.50.

M. des Lourdines, par Alphonse de Châteaubriand. Lorsque vous passez devant un marchand de meubles dits : *art nouveau* et que vous vous extasiez sur l'ingéniosité des contours imposés aux sièges les plus nécessaires, aux lits les plus innocents, aux armoires les moins mystérieuses, ne songez-vous pas, dans un involontaire mouvement de recul, aux beaux arbres qui durent, bien malgré eux, fournir la matière première de ces merveilles enfantées par l'imagination d'ébénistes probablement neurasthéniques ? Ne revoyez-vous pas, se profilant sur la gloire d'un coucher de soleil ou du jeune azur de l'aube, les lignes majestueuses ou simplement libres des grands enfants de la forêt qui pleurèrent toute leur sève avant de devenir ces monstres polis, vernis, mais convulsés comme autant de gestes maladifs, de squelettes de névrosés qu'on aurait photographiés avec

tout le luxe dont savent s'entourer certaines chirurgies bien modernes? Devant ce livre, qui s'ouvre justement sur la mort d'un arbre, j'ai compris la misère des spécialistes artistiques de notre époque et de tous les tourments cérébraux des faiseurs de hautes nouveautés. L'histoire d'un gentilhomme campagnard en 1840? Or, il n'y a pas d'histoire, car il n'y a pas d'amour, pas d'intrigues, pas de drame, pas d'idylle, rien qui puisse forcer l'attention, rien qui puisse faire peur ou plaisir. Non, il n'y a pas d'histoire parce que la vie n'est pas un conte ni une légende, ni même l'Histoire. Nous sommes au milieu des bois, brusquement transportés en arrière de tous les temps, nous y respirons un air d'une pureté absolue, nous nous sentons seuls, comme cet homme timide et muet qui nous montre le chemin, nous avons laissé derrière nous le bruit de l'existence mondaine, l'espoir d'un avenir meilleur, le désir d'une réalisation ambitieuse, nous ne rêvons pas et nous pensons à peine, nous n'oserions pas poser une question... tout nous semble inutile en suivant ce personnage si timide, tellement silencieux qu'il fait partie de la forêt, représente un arbre ou une plante, parmi tant d'arbres et tant de plantes vivant, eux aussi, sans s'inquiéter de la vanité des paroles humaines. « Eh! oui!.. Eh! oui... disait M. des Lourdines, je mourrai sans avoir bien connu le visage des hommes. » Il ne connaît pas davantage le cœur de son fils, le dandy mangeant sa fortune là-bas, dans ce Paris monstrueux, ce creuset infernal où fondent, avec l'or amassé religieusement par les ancêtres, tous les bons, les vraiment nobles sentiments de famille. M. des Lourdines, comme l'arbre de son jardin, l'ormeau dont l'ombre attriste la vue de sa femme, une malade autoritaire, est atteint aux racines de son affection paternelle par l'annonce de sa ruine. Ce n'est pas l'argent dilapidé qu'il regrette, c'est le sainte illusion qu'il se faisait encore de l'amour de l'enfant pour la mère infirme, pour le père isolé presque sans nouvelles de l'existence qu'il a pourtant si généreusement donnée, large et facile, la supposant dignement employée. Et ce pauvre père timoré, ayant accompli les pires sacrifices, n'ose plus aucun reproche; après un cri de détresse, il se replie, se pelotonne dans son Fougeray « comme un pigeon dans son boulin »; il ne confie plus qu'à son violon l'intimité navrante de sa douleur. Ici nous devons louer sans réserve la qualité du talent d'agrément qu'on offre à notre appréciation. M. de Lourdines est-il oui ou non un grand artiste ? Il ne le sait pas et nous pouvons l'ignorer. Son violon est un ami avec lequel il s'épanche en confidence navrée ou en regains d'espoir attendris. La manière dont est présentée cette conversation musicale est précisément de l'art pur. Il serait à désirer que tous les artistes fussent ainsi chambrés dans leurs voluptés mystérieuses. Chaque fois qu'on nous montre, littérairement, un poète ou un musicien, on nous fait assister à une série d'apo-

théoses qui ont surtout pris naissance et consistance dans le ridicule orgueil de celui qui les inventa. Les accents du cher compagnon d'infortune de M. des Lourdines lui ramènent le cœur de son fils, c'est là son unique triomphe musical, mais comme on le devine immense, divin, à l'image de l'art sincère qui peut créer des miracles. L'époque de 1840 nous est restituée par quelques détails d'apparence insignifiants au fond de ces bois où la nature recouvre toutes les manifestations mondaines de son manteau de farouche paysanne ; seulement, autre miracle de l'art consommé de l'auteur, cette berline amenée par de beaux chevaux dont les jambes tremblent, ce lévrier blanc dont la souplesse énervée se traîne parmi les rusticités de la maison et la superbe indifférence, peut-être ingénue, du viveur lâché, comme le « comte Caradec », le vieux cheval de sang, dans cette solitude austère, suffisent à nous rendre palpable toute une société à jamais disparue. Le livre fermé, nous aurons vécu tout un jour en 1840. Nous aurons touché à la courtoisie extrêmement sensible de ce temps à la fois frivole et tendre, nous aurons surtout compris les deux types très opposés des hommes d'un milieu dont nous n'avons conservé aucun échantillon, ce qui est tant pis pour nos mœurs actuelles et nous aurons, par-dessus tout, goûté au merveilleux régal d'un enchantement, d'une réelle transposition d'atmosphère.

Ruffin-Su-Su, par J. Ajalbert. Un petit livre très gros de vérités sur les coloniaux. Aucune méchanceté ni désir mauvais de noircir des gens qui sont plus à plaindre qu'à blâmer. Là-bas tout va... *su... su*. Ce mot laotien, japonais, chinois, annamite est universel pour peindre la situation un peu languissante des êtres qui ont trop chaud d'une chaleur humide. Su ! Su ! Sucre et sueurs. Cela contient tout une existence visqueuse, engluée, douce, d'ailleurs, et sans possible révolution d'énergie. Ruffin vit avec un souvenir occidental, il est d'abord courageux, plein de résolutions sages, puis,le souvenir brûlé, il renonce au retour pour s'enliser dans un train-train *su-su*. Il aura des enfants, un foyer... il est exact que ce foyer tire mal et que ses nombreuses femmes ont un parfum d'épices vulgaires ; mais quoi, il faut aller selon le courant et ce courant-là est d'ordonnance. Quand Ruffin reviendra en France, ce sera pour y mourir ayant trop vécu... su... su... et n'ayant plus la force des réactions nécessaires. Hélas ! dans ce bon pays du Laos,les courants électriques, sinon d'ordonnance, ne s'obtiennent-ils pas avec du sucre en poudre ?

L'Evadée, par Annie de Pène. Eh bien ! quoi ? Cette histoire, elle est charmante, un brin enfantine, comme la moue de la jolie femme qui l'écrivit. Au moins n'a-t-elle aucune prétention et ne veut-elle rien nous révéler de scandaleux. Cette jeune femme de lettres, qui déclare ne pas savoir écrire tout en écrivant tout de même, est amusante. Elle n'aime pas le prêtre moderne et lui préfère un

Bernières, pontife littéraire, plus âgé et moins intéressant, à mon avis. Ça, c'est son affaire. D'ailleurs elle est punie par la rivale qui arrive à lui reprendre son trop glorieux amant. Elle nous initie à la façon un peu *haut le pied* (telles des locomotives !) dont on fabrique le *foyer mondain*, mais est-ce que nous ne nous en doutions pas ! Dernièrement une intervieweuse nous affirmait dans *Paris-Journal* que la célèbre Mme de Broutelles, directrice d'un tas de revues féminines, n'écrivait jamais ! « N'avouez jamais ! » s'écriait le boucher Avinain sur la guillotine. Il est certain que les écrits restent si les paroles s'envolent et que la plus élémentaire prudence est encore, pour les femmes de lettres, de ne pas écrire du tout. Ce qui me plaît dans *l'Evadée* de Mme de Pène, c'est qu'elle manque totalement de vice, ce synonyme, hélas ! de l'intelligence dite littéraire. Or, ce n'est pas banal, une honnête confession par le temps qui court, en admettant que le livre en question puisse avoir été vécu. En lisant cette histoire naïve et tout de même parisienne, je revoyais le visage de la patiente. Elle s'appliquait, le cou très blanc penché sur son ouvrage et son profil de petite communiante auréolé de cheveux blonds très naturels. C'est jeune, c'est gai, c'est prêt pour tous les rêves : vous ne voudriez pas massacrer tout ça au nom de la littérature des autres ? Avec ça qu'elle est propre, la littérature des autres ? Le livre d'Annie de Pène, c'est des fleurs sur une petite voiture ! Je n'ai pas envie de malmener la petite voiture, moi. Encore bien heureux qu'on veuille m'en donner pour deux sous !

Le Sortilège, par Hélène Vacaresco. Ça, c'est de la grande, de la terrible littérature de femme et ça vous a des anneaux dans le nez comme une sauvage, seulement ça ne tient pas. (Je parle, bien entendu, des anneaux dans le nez.) De la couleur et encore de la couleur, des phrases comme si Mme de Noailles se mettait à pleuvoir ! Iléana, Rada, Profira, Frédea, Floréa, Zamfira... etc... etc. Ça ne manque pas de tsiganes, au contraire. Il y a des colliers de verroteries et des broderies rouges sang de bœuf, des costumes d'opéra-comique, des danses de caractères, des passions irrésistibles pour des forçats aux mains d'incendiaires. Maintenant que nous avons noté en courant nos impressions, il est bon de dire que nous venons de traverser le pays roumain. Pourquoi ce pays ne serait-il pas aussi pittoresque, aussi collier de verre — de bohême — qu'on veut bien nous le déclarer ? Je préfère le croire à y aller voir. Faites comme moi. Hélène Vacaresco est de son pays et elle n'a pas voulu céder au nôtre ses fétiches multicolores. Le sortilège, c'est une affaire de femme. Je connais d'autres sorcières qui ont voulu mêler les défauts de notre patrie aux qualités (soyons courtois) de la leur... et ce que ça fit un drôle de pot de roses pourries. J'aime encore mieux, mille fois mieux les anneaux dans le nez de la femme sauvage... surtout

qu'ils ne tiennent pas et peuvent lui pendre gracieusement à l'oreille le jour où elle va dans le monde!

Les Deux amours, par Paul Acker. Ceci est le drame pour femme du monde, l'adultère double (mettons le pavot) qui se punit l'un par l'autre. Le mari n'a jamais rien compris à sa femme, la femme n'a jamais rien compris à son 1er amant, mais le 2e amant n'admet ni le premier, ni le mari et rend l'existence impossible à la belle Michèle. Fourreau de satin vert, chrysanthèmes rouges, garçonnière et grands dîners. Je pense que la fin du pauvre Pierre est une morale un peu bien sombre pour cette idylle de salon, d'ailleurs écrite avec élégance et pensée dans le bon ton voulu. Ce qui m'ennuie, c'est que ça ressemble à du Bourget, tout en étant meilleur, et j'aime mieux le Paul Acker.

Les Pauvres d'amour, par Albert Tournaire. C'est une biographie fort soignée des êtres qu'on pourrait situer en dehors de l'amour, parce qu'il y a beaucoup de gens dont la destinée est de vivre ailleurs qu'au pays du tendre. Ils sont timides, inquiets, très honnêtes, pas égoïstes et encore moins capables de supporter l'égoïsme des voisins. Vonelle est le plus intéressant de ces types effacés. Mais il en est de plus brillants que l'amour trouve au dépourvu. Ils ne sont ni assez aventuriers, ni assez maîtres de leurs instincts pour s'incarner dans les grands rôles d'amoureux et succombent piètrement auprès des femmes qui ne les sentent pas leurs maîtres malgré leurs différentes maîtrises, ainsi que Bodrèze échouant devant la trop belle Mme Meltner, celle qui se vend sans amour, mais aurait peur pour sa réputation de se donner à un amoureux fervent.

Le Rouge aux lèvres, par Lionel Nastorg. Un peintre de belle Madame qui, entre nous, a trop de succès pour avoir vraiment du génie, s'éprenant d'un de ses mondains modèles et lui sacrifiant, sinon son génie, tout au moins le calme nécessaire aux travailleurs seulement épris de vraie gloire. Il finit par s'apercevoir que le fard n'est pas de la chair et que la couleur ne peut naître qu'en plein soleil de la nature. Il fuit à la campagne, s'énamoure d'une petite rurale et gagne la grande médaille du Salon.

L'Avocate, par Albert Giuliani. La psychologie d'une femme avocat, obligée de défendre la juste cause de celui qu'elle aime, est absolument la même que celle de l'avocat masculin forcé à une éloquence de parade pour sauver sa fiancée, cas déjà prévu par les littérateurs amateurs de singulières coïncidences, et il arriverait, en pareil cas, dans la vie ordinaire, que leurs paroles d'acteur seraient terriblement étranglées par leur propre émotion. Moralité : pas d'avocate; je serais tenté d'ajouter, pas d'avocat, un bon défenseur n'ayant jamais valu le mystérieux silence.

Son Mari, par Simone Bodèse. Ce roman, extrêmement touffu

serait peut-être plus intéressant s'il ne sacrifiait pas tant aux détails. Abondance de types curieux, abondance de notations de mœurs de gens d'affaires que l'on sent peut-être très exactes, mais qui encombrent la marche de l'intrigue. La fin ne termine pas l'œuvre. Ce combat entre un époux léger et une femme sentimentalement sérieuse ne peut finir qu'après leur mort, puisqu'ils n'osent pas rompre charnellement.

Le Sol d'Alsace, par Marthe Fiel. Eternel malentendu entre les deux époux de caractère différent, l'un français, l'autre allemand. Une Alsacienne qui épouse l'ennemi devrait pourtant assez l'aimer pour oublier jusqu'à sa nationalité, puisque l'amour est l'oubli de la personnalité. Il résulte de ce mariage deux frères ennemis, dont le plus faible se tue pour respecter la volonté du vainqueur.

Mimi-Musette, par Flambard des Bords. (Quel drôle de pseudonyme !) « L'œuvre que nous présentons au public n'est donc pas à proprement parler un roman ; c'est un canevas, une trame, qui sert tout simplement, à nous amener à diverses situations. » Il paraît que cette histoire d'une fille du peuple qui a la noce dans le sang est destinée à moraliser le peuple. Oserai-je dire à M. Flambard des Bords que le peuple ne lit jamais un roman philosophique, jamais, même s'il était digne du rez-de-chaussée d'un journal du matin ?

Hugues Capet, par Antoine Baumann. Récit de l'avènement de la dynastie capétienne. De l'histoire agréablement mélangée à des histoires.

Entretiens et Récits, par Jean Lœw. *Pour ou contre les Satyres*, on nous montre des gens aimables et lettrés admirant des petits monstres plus ou moins ailés et faisant, en passant, le procès de quelques écrivains modernes. Satyres et Satires !

La Toile d'araignée, par J.-H. Rosny jeune. Des contes, de courtes anecdotes ou dramatiques ou ironiques, dont la qualité maîtresse est de savoir finir au moment voulu. La rapidité du texte n'exclut pas la limpidité de l'image et c'est toujours avec regret qu'on tourne la page laissée blanche.

La Dame verte, par Joseph l'Hôpital. Une belle, très belle histoire de revenant. Tout le début, où l'on voit s'agiter les trois officiers dans les escaliers obscurs du vieux château, est vraiment attachant.

Du temps que les bêtes parlaient, par Jean Lorrain. Il faut admirer le conte du perroquet et du chat de Bobard Monier, qui est, dans ce genre de fausses légendes, c'est-à-dire de merveilleux expliqué, une sorte de petit chef-d'œuvre.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Jean Calvin : *Institution de la Religion Chrestienne, texte de la première réédition française, 1541, réimprimée sous la direction* de M. Abel Lefranc, 2 vol. in-8, 25 fr., Champion. — Jules Lemaître : *Pages choisies avec une introduction et des notes*, par André du Fresnois, 1 vol. in-18, 3.50, Librairie Nationale — Georges Maurevert : *L'Art, le Boulevard et la Vie*, 1 vol. in-18, 3.50, N. Chini (Nice) et Floury. — Lucien Descaves : *La Vie douloureuse de Marceline Desbordes-Valmore*, 1 vol. in-18, 3.50, « Editions d'Art et de Littérature ». — Louis Landron : *Charbons sur le mur*, 1 vol. in-18, 3.50, Grasset. — *Pages choisies des Grands Ecrivains : Fénelon, avec une introduction* par Moïse Cagnac, 1 vol. in-18, 3. 50, Colin. — Fléchier : *Œuvres choisies, introduction et notes*, par Henri Bremond, 1 vol. in-12, Bloud. — La Mennais : *Pages et Pensées Catholiques extraites des œuvres et de la Correspondance de l'auteur*, par Lucie Maugin Enlart, 1 vol. in-12, Bloud.

En nous donnant cette belle réimpression du livre de Calvin : **Institution de la Religion Chrestienne**, M. Abel Lefranc et ses savants collaborateurs, MM. Henri Châtelain et Jacques Pannier, se sont proposés de restituer aux amis des lettres françaises « un ouvrage qui a marqué une date inoubliable dans l'évolution de notre littérature et qui, « ne subsistant qu'en un nombre infime d'exemplaires, ne saurait être admiré et étudié avec fruit à une époque qui, comme la nôtre, est de plus en plus avide de connaître ses origines ». M. Abel Lefranc nous expose les raisons qui l'ont déterminé à choisir pour cette réimpression le texte de la première édition française de 1541. C'est que ce texte est celui même de Calvin, pur de tous remaniements et transformations. L'édition critique du *Corpus reformatorum : Opera Calvini* (1865) reproduit le texte français de l'*Institution* de 1560, lequel, écrit M. Lanson, « n'est pas celui qui marque un soudain et considérable gain de notre littérature », et « est inférieur au premier et authentique texte de 1541 ». Enfin, il est reconnu qu'on ne peut attribuer à Calvin, avec une entière certitude, que la première rédaction du texte français, tel qu'il parut en 1541. Or ce texte est à peu près inconnu en France et ce n'est pas à lui qu'ont emprunté les anthologies.

Voici, à propos de la langue de Calvin, ce qu'écrivait Petit de Julleville, dans son *Histoire de la langue et de la littérature française :*

Quant à la syntaxe de Calvin, quoique un peu plus lente que la nôtre, et plus amie d'une phrase qui se déploie, et des tours périodiques, elle reste pour nous-mêmes parfaitement claire et intelligible, grâce à la netteté des constructions. Bien plus, quoique sa phrase périodique soit au fond toute latine, il sait bien que le génie des deux langues n'est pas tout à fait le même ni surtout leurs ressources, la nôtre étant pauvre en relatifs et manquant de flexions casuelles : aussi prend-il soin de n'embarrasser point sa période française de trop longues incises, comme on en trouve encore, cent ans plus tard, dans Descartes. Calvin, par la syntaxe, est en avance sur Descartes,

La langue de Calvin est en effet d'une concision et d'une souplesse admirables, et on éprouve à le lire une rare volupté intellectuelle. Mais qu'on me permette de m'abriter sous l'érudition de M. Abel Lefranc :

Depuis bientôt quatre siècles, écrit-il dans son introduction, la voix unanime de la postérité a consacré le texte français de *l'Institution chrétienne*, comme l'un des plus nobles et des plus parfaits chefs-d'œuvre de notre littérature. Le livre de Calvin demeure, avec celui de Rabelais, comme un monument incomparable de la langue nationale pendant la première partie du XVIe siècle, et c'est avec raison que les meilleurs, parmi les critiques et les historiens littéraires de notre temps, ont reconnu au puissant écrivain picard et à son célèbre ouvrage, « le premier de nos livres que l'on puisse appeler classique », la gloire certaine d'avoir créé l'éloquence française. Il n'existe aucune production antérieure qui puisse lui être comparée, et l'on peut affirmer, d'autre part, qu'il est nécessaire de descendre jusqu'à la seconde moitié du XVIIe siècle, c'est-à-dire jusqu'à Pascal et Bossuet, pour rencontrer une prose littéraire aussi ample, aussi grave, une armature aussi fortement ordonnée et logique et peut-être même une langue aussi émouvante, mise au service des problèmes les plus élevés de la philosophie morale et religieuse.

Il faudrait citer toute cette belle préface de M. Lefranc : elle nous dit encore les origines de cette *Institution chrétienne*, son but et son plan et ses rapports avec l'évolution intellectuelle de la Renaissance. Mais après avoir suivi le critique dans ses exégèses, pénétrons dans l'œuvre même de Calvin ; libérés de toute doctrine confessionnelle, nous goûterons cependant la gravité de son esprit et surtout la jeunesse de ses images, d'une pureté et d'une clarté merveilleuses. Au point de vue de la langue, c'est un des plus beaux livres que l'on puisse étudier : que nos jeunes écrivains y trouvent un modèle de cette sobre plénitude, de pensée et d'expression, sans laquelle il n'est point d'œuvre parfaite. Remercions M. Abel Lefranc et ses deux collaborateurs de nous avoir redonné ce livre de Calvin, dans toute sa fraîcheur originelle ou, comme l'écrit M. Lefranc, « dans sa splendeur première, comme un beau bronze net de tout alliage et produit d'une coulée unique tel qu'il fut donné avant les remaniements qui le transformèrent ».

§

M. André du Fresnois est un jeune critique subtil, délicat et ironique quand il le faut, et nul n'était mieux désigné que lui pour comprendre l'œuvre de Jules Lemaître, et réunir ces **Pages choisies** du célèbre critique. C'était un travail difficile, car l'œuvre de Lemaître est complexe et nuancée. Aussi l'auteur s'excuse-t-il presque de cette classification un peu arbitraire, mais commode, qu'il a imaginée pour marquer plus nettement les dons divers de cet esprit

sensible : l'auteur à travers son œuvre, le conteur et le dramaturge, le critique et le moraliste, etc. Au fond, même dans ses œuvres dramatiques et ses romans, M. Jules Lemaître demeure un critique, un critique qui nous présente un modèle de pièce ou de roman ou de nouvelle. Son goût est, en effet, d'une rare sûreté, et cela, le public l'a senti tout de suite : il lui a donné sa confiance. Et pourtant, ce goût sûr est fait pour ainsi dire d'incertitudes qui s'équilibrent, un peu comme chez Montaigne. Après avoir lu ces pages choisies et qui vraiment nous offrent bien un panorama du talent du Maître, on peut faire cette remarque : que jamais l'auteur des *Contemporains* ne s'est tout à fait trompé dans ses jugements sur les écrivains de son époque. On a pu lui reprocher un manque d'enthousiasme pour certains, mais cette tiédeur ne faisait qu'exprimer, en la devançant, l'opinion de l'immédiate postérité. C'est son scepticisme qui donne toute sa valeur à l'œuvre de Jules Lemaître, un scepticisme timide, et qui a peur de son propre doute. C'est que Jules Lemaître est un homme de foi, dont la sensibilité lutte contre l'intelligence. Il a trouvé l'équilibre de ces deux facultés en qualifiant de raison philosophique les propres mobiles de sa sensibilité d'honnête homme. Citant cette devise qu'adopta un jour Jules Lemaître : « Prince ne suis, bourgeois ne daigne, curieux suis », M. du Fresnois ajoute : « Curieux, oui, mais bourgeois aussi, et c'est très heureux. Car tant de bourgeois prétendent à vivre en « artistes », ce mot étant pour eux l'équivalent d'aventurier, que l'on a bien du plaisir à rencontrer un véritable artiste épris de toutes les vertus qui furent en honneur chez les bourgeois de l'ancien temps. »

§

L'Art, le Boulevard et la Vie. Voici un livre léger et bien français, écrit, semble-t-il, par un petits-fils de Chamfort : ces anecdotes, ces mots spirituels de nos écrivains modernes que nous rapporte M. Georges Maurevert nous font mieux valoir la qualité d'esprit de nos auteurs actuels que de longues pages d'inutile critique. Cependant M. Maurevert sait nous dire en quelqueslignes son opinion sur telles œuvres célèbres, et il écrit non sans malice : « J'aime et j'admire M. Octave Mirbeau pour des raisons tout à fait étrangères à sa notoriété... j'aime et j'admire M. Octave Mirbeau, parce que, dans une minute de divinatoire génie, il a non seulement deviné, mais *suscité* Maurice Maeterlinck. » Maeterlinck est une des grandes admirations de M. Maurevert, qui lui consacre ici,ainsi qu'à Mme Georgette Leblanc, des pages émues. On trouvera aussi, dans ce livre, une étude sur Villiers de l'Isle-Adam, anticipateur et voyant, où l'auteur nous montre que nombre des fictions qui forment le sujet des nouvelles de Villiers se sont réalisées. Et, à ce propos, il nous

conte que quand Edison vint à Paris pour l'Exposition de 1889, quelqu'un lui mit *l'Eve Future* entre les mains. Il parcourut l'œuvre avec une croissante stupéfaction, et dit pensivement à un de ses amis : « Cet écrivain est plus fort que moi ; j'invente seulement, il crée !... » D'autres pages encore sur l'auteur des *Diaboliques*, à propos du livre de M. Octave Uzanne : *l'Esprit de Barbey d'Aurevilly*, puis voici Jean Lorrain, dont M. Maurevert nous dit les dernières années, douloureuses et pourtant sereines ; voici Saint-Pol-Roux, qui « n'est pas loin d'être aujourd'hui l'un des premiers ouvriers de la langue » ; voici Stuart Merrill, et son dernier volume, *Une voix dans la Foule :* « ce Parsifal de Merrill a été touché par la grâce, qui, dans l'occurrence, est la douleur, » etc. A ces critiques, au trait, s'ajoutent quelques paysages du Midi, Nice et la Côte d'Azur, et plus près de notre atmosphère du moment, Versailles et ses feuilles mortes. Décidément, Versailles, grâce aux poètes, ne veut plus être qu'un paysage d'Automne : l'Eternel Automne, comme Nice est l'Eternel Printemps.

§

M. Lucien Descaves vient d'écrire avec une grande piété **la Vie douloureuse de Marceline Desbordes-Valmore**. Et ce mot : douloureux, convient en effet à la vie de cette femme qui souffrit et se fit tant souffrir ; « c'est Notre-Dame-des Pleurs, patronne des cœurs blessés d'amour, auxiliatrice des pauvres et des affligés. » Mais c'est cette douleur qui l'a faite poète et grand poète, malgré ses obscurités, ses incorrections, ses impropriétés de termes, d'ailleurs si fréquentes dans toute poésie féminine.

Ce qui surtout, explique M. Descaves, lui aliène les sympathies des recteurs d'académie, « ce sont les beaux vers qui déchirent, comme des éclairs uniques, une prose nuageuse et mollement rythmée. Songez donc ! On ne peut pas reproduire de cette élégiaque une poésie complète, un modèle de confection ». C'est qu'en effet elle ne compose pas, elle s'épanche et il n'est guère de poésie plus spontanément sensuelle. Ecoutez ces vers :

> Pour regarder de près ces aurores nouvelles,
> Mes six ans curieux battaient toutes leurs ailes.
>
> . . . .
>
> Les pigeons sans lien sous leurs robes de soie,
> Mollement envolés de maison en maison
> Dont le fluide essor entraînait ma raison ;
> Les arbres hors des murs poussant leurs têtes vertes ;
> Jusqu'au fond des jardins les demeures ouvertes ;
> Le rire de l'été sonnant de toutes parts...

Ne croirait-on pas déjà entendre Mme de Noailles, mais peut-être

avec un sens instinctivement plus sûr de la musique des mots ? Et lorsque, revenant de l'école, elle se dit « ivre de cette joie bondissante... », on se demande si ces mots n'ont pas été cueillis, hier matin, dans *la Nouvelle espérance*.

Il faut admirer encore avec quel sûr instinct cette femme, presque tout à fait ignorante, trouvait les mots les plus doux, les plus musicalement euphoniques et expressifs de sa sensation.

> Quelle soirée ! O Dieu, que j'ai souffert !...
> Dans la foule cent fois j'ai cru t'apercevoir...
> J'ai langui sans bonheur, de moi-même arrachée
> Et toi, tu ne m'as pas cherchée !
>
> . . . .
>
> J'ai refermé mes bras qui ne peuvent l'atteindre.

Après nous avoir dit la jeunesse de Marceline, M. Lucien Descaves ajoute : « Il n'est point indispensable, on le voit, de connaître le nom de l'Autre, pour raconter les années de jeunesse de Marceline : Qu'il s'appelle Saint-Marcelin, comte de Marcellus, Dupuy des Islet, Audibert, Thabaut de Latouche... qu'importe, c'est l'Absent, l'Infidèle, l'Ingrat, le Perfide, l'Inhumain, le Cruel, l'Amant. »

Cependant, il semble bien que Latouche a définitivement perdu la faveur des biographes de Mme Desbordes-Valmore, et c'est maintenant Audibert (Hilarion), auteur de vers insignifiants, que l'on soupçonne. M. J. Boulenger l'avait déjà désigné dans son livre sur Marceline, et M. Descaves lui apporte un document susceptible de le confirmer dans son opinion : trois pieces d'Audibert, parues dans l'*Almanach des Muses* pour 1809.

§

Ainsi que Jules Renard, son maître, M. Louis Landron a le don, rare, de la déformation des images. Son livre : **Charbons sur le mur**, est écrit, semble-t-il, par un homme tombé de quelque lointaine planète et qui s'amuserait à noter les gestes des insectes humains, sans en comprendre la signification. Le coiffeur est un mauvais plaisant : « A peine êtes-vous assis qu'il vous emprisonne le corps sous une enveloppe blanche qui paralyse l'action de vos bras. » L'allumeur de réverbères est un maniaque, qui, « à la faveur de la nuit tombante, s'approche de chaque bec et le chatouille du bout d'une longue canne... ». Les sergents de ville, ces grands collégiens, qui fréquentent tous les lieux chers aux potaches : « Noctambules invétérés, ils suivent de loin le manège des filles, avec une concupiscence sournoise ; mais eux non plus n'ont pas assez d'argent pour oser les aborder », etc.

C'est, en somme, sans le vouloir et sans le savoir, peut-être de la littérature unanimiste. Ici les choses vivent, comme des êtres, les

bateaux sont des personnalités et les hommes qui les emplissent ne sont que leurs cellules vivantes. Voici un canot : « Il a deux, quatre ou huit longues pattes qui se tendent, se détendent en mesure. » Comme procédé d'art, directement visuel, c'est très curieux.

§

Je veux encore signaler, dans la Collection des *Pages choisies des grands Ecrivains*, ce **Fénelon** par M. Moïse Cagnac : il y a là de très belles pages de Fénelon, qui seront comme inédites pour beaucoup de lecteurs. Voici un tout petit livre d'**Œuvres choisies de Fléchier** par Henri Brémond. Fléchier est un écrivain harmonieux que nous avons tort d'ignorer. Puis, extraites des œuvres et de la Correspondance de La Mennais, par Lucie Maugin-Enlart, ces **Pages et Pensées catholiques**. Il m'a semblé, dit très justement le critique, que, par suite de la défection du prêtre, on s'est « trop défié de tout ce qu'il a écrit dans une période de sa vie où il ne songeait pourtant qu'à servir les âmes et l'Eglise ». Ceci pour les trop timides Catholiques.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Dr Cabanès : *Marat inconnu. L'homme privé, le médecin, le savant ;* Nouvelle édition augmentée ; Albin Michel, 5 fr., ill. — Charles Vellay : *Les Pamphlets de Marat.* Avec une introduction et des notes ; Fasquelle, 3 fr. 50. — Memento.

Nous allons nous occuper un peu de Marat, bien que ce soit d'un assez triste intérêt. Cette nouvelle édition, considérablement augmentée, de **Marat inconnu**, que vient de publier M. le Dr Cabanès, nous en est une occasion, une bonne occasion. Nous avons parcouru l'ouvrage de M. Cabanès avec le désir de nous former, sur Marat, une conviction. Nous croyons que cela est possible.

A le considérer au temps de sa célébrité révolutionnaire, Marat, — le Marat connu, légendaire, — est un monstre, une énigme. Seul le « Marat inconnu », ou moins connu, le Marat médecin et publiciste des années antérieures à la Révolution, c'est-à-dire l'homme à talents qui ne réussit pas, le besogneux de renommée, aigri, furieux, nous expliquera l'être phénomenal, qui, au moment où il tomba sous le couteau de Charlotte Corday, n'était que l'aboutissement d'un processus psychologique commencé depuis longtemps. La Révolution donna le coup de pouce, ou, si l'on veut, elle détermina la cristallisation de toute cette virulente chimie morale dont se composait l'individu Marat. Mais encore ces éléments psychologiques étaient-ils là. Ils n'ont pas été créés artificiellement et passagèrement, comme chez tant de gens à l'époque de la Terreur, sous le coup d'extraordinaires événements. Ils avaient toujours existé ; et à les constater aux

époques *normales* de la vie de Marat, — c'est cette constatation qui est l'objectif principal de l'ouvrage de M. Cabanès, — on les sent d'autant plus constants et réels.

M. Charles Vellay, en tête de sa *Correspondance* de Marat, avait esquissé déjà cette première carrière du fameux démagogue. (D'autres biographies existent, mais nous nous contentons de rappeler les travaux précédant immédiatement ceux du Dr Cabanès.) L'œuvre de M. Cabanès semble complète à cet égard, à deux ou trois lacunes près, que l'auteur signale. Il suit Marat, depuis sa jeunesse en Suisse durant ses séjours dans diverses villes d'Europe, notamment à Bordeaux, à Londres, puis à Paris. Quoique restée assez obscure çà et là, surtout en Angleterre, la carrière de Marat se dégage nettement. C'est celle d'un médecin qui est aussi un savant novateur et un publiciste. L'étude détaillée de cette carrière scientifico-littéraire forme une bonne partie du livre, et il ne faut pas s'en plaindre, car, disons-nous, c'est spécialement au cours de cette étude que M. Cabanès a donné sur Marat les renseignements capables de nous faire comprendre par la suite (nous ne disons pas : admettre) le révolutionnaire.

M. Cabanès l'a faite à deux points de vue, d'ailleurs liés entre eux d'une certaine façon : le point de vue scientifique pur et le point de vue moral, psychologique. Sous le premier rapport, M. Cabanès admet que Marat fut un savant original, de réelle valeur. Notamment, « le mérite lui revient d'avoir, de bonne heure et méthodiquement, employé l'électrothérapie en oculistique, comme en médecine générale ». Et à l'appui, M. Cabanès cite ce témoignage de M. le professeur H. Truc : « Le mémoire et les lettres oculistiques de Marat témoignent de réelles qualités d'observation médicale et de thérapeutique spéciale. Ils impliquent de sérieuses connaissances pathologiques, physiologiques, physiques, surtout optiques et électriques. Ils révèlent un praticien distingué, réputé, presque célèbre, appelé en temps ordinaire à une grande situation, scientifique et professionnelle... »

M. Cabanès, encore un coup, a eu raison d'insister longuement sur ce chapitre, puisque, réel ou présumé, le savant, en Marat, va, par les négations qui lui sont opposées, nous expliquer l'homme. « Appelé à une grande situation, scientifique et professionnelle... » qu'il n'obtint jamais! qu'il avait irrémédiablement ratée, lorsqu'éclata la Révolution! Voilà tout Marat, en ajoutant la mauvaise santé. Voilà cet « épris de gloire », nous disons, nous, cet autoritaire et cet orgueilleux, ce vaniteux, — car le désir de gloire, chez lui, ne s'accompagnait pas de cette générosité qui, seule, peut en ennoblir l'égoïsme, — que la société de son temps a frustré (les fautes de l'homme y aidant largement, du reste) de la place éminente à laquelle il prétendait, qu'elle a renfoncé définitivement dans l'insignifiance sociale, lorsque la Révolu-

tion arrive, qui lui donne les moyens de se venger ! Qu'est-ce que Marat? Un savant *in*officiel qui s'est mis à dos les « mandarins » de son temps, et qui apporte une frénétique énergie à jeter bas l'ordre social soutenant ces mandarins.

Il y a de grands méconnus, nous voulons dire grands non seulement par ce qu'ils valent, mais par la force d'âme, la hauteur d'esprit, la dignité, le *style* en un mot, avec quoi ils supportent la méconnaissance. Il est impossible d'accorder cette grandeur à Marat. Il y avait trop de misère morale chez cet homme pour qu'il pût y atteindre. Né mécontent et cynique, cela ne l'empêchait pas de rechercher les bonnes places, d'y avoir la souplesse voulue quand par hasard il les trouvait (cela lui arriva une fois), témoin ce poste enviable de médecin des gardes du Comte d'Artois, où, position oblige, il s'affubla d'armoiries, et qu'il ne quitta, semble-t-il, que dans l'espérance où il était d'en avoir un plus avantageux encore, d'obtenir incessamment du roi d'Espagne une haute sinécure scientifique. Et ce client du comte d'Artois, cet aspirant client du roi d'Espagne, était ce même homme qui avait déjà préludé à sa carrière démagogique en écrivant contre la royauté le pamphlet des *Chaînes de l'Esclavage!* De la part d'un caractère d'aussi peu de consistance et de tenue, les sévices de l'injustice ne pourront provoquer que des scandales. Ils ne manquèrent pas dans la carrière scientifique de l'ambitieux et dépité Marat. Tous ses dissentiments et déboires scientifiques furent pris, par cet homme à l'âme violente et plutôt débile, d'une façon sentimentale et passionnée, qui en fit pour lui de rudes et bouleversantes affaires.

C'est cet ambitieux bouleversé, déçu, outré, frémissant, que, disions-nous, la Révolution trouva mûr pour toutes les représailles. Marat lui-même ne s'est pas privé, sous la Révolution, d'invoquer les déboires de sa vie passée ; et ses rancunes étaient si tenaces qu'en 1791, parmi toutes ses préoccupations du moment, il revenait furieusement à la charge contre les « mandarins » de l'ancienne société polie et hiérarchisée, dans son pamphlet sur « les Charlatans modernes ». Ajoutez, chez lui, les excitations de la maladie. Le Dr Cabanès a fourni des renseignements précis sur ce chapitre spécial. Le malade Marat, à cette époque décisive de sa vie, sous la Révolution, « réagit » de façon curieuse. Chez beaucoup d'ambitieux frustrés, et manquant, par ailleurs, de santé, la misère de l'état pathologique est plutôt un calmant, un assoupissant ; ceux-là, jusqu'à leur mort, croupissent, bouffis, paisibles, en une sorte d'optimisme niais et brisé. Chez Marat, au contraire, la maladie paraît avoir été plutôt, disons-nous, un excitant. Herpétique, le prurigo d'une dartre, laquelle était affreusement placée, « coïncidait, dit M. Cabanès, avec la violence des phrases du polémiste, tranchantes comme un couperet ». Le mal faisait

fuir les idées, toutes les idées d'un homme raisonnable, et seule restait, exacerbée, la pensée fixe, la monomanie d'un homme orgueilleux, haineux, vindicatif, qui s'exaltait jusqu'à la démence, qui poussait jusqu'à la férocité le besoin de s'imposer, la fureur d'être le maître, et en venait, dans son délire de domination, à ne pouvoir plus s'assouvir que dans l'idée — et dans le fait — du massacre. Qu'empoisonnée et attisée par d'affreux virus, la passion ait corrodé et recuit l'homme jusqu'à ne plus lui laisser percevoir que la saveur poignante de l'horrible, comment s'en étonner? Ce serait à douter qu'il ait gardé la perception du monde extérieur, qu'il ait été autre chose, dans les loisirs de sa baignoire, que l'insensible et inconscient théoricien de l'extermination, si les puissants agissements de sa vie publique ne montraient, à côté du féroce publiciste solitaire, un homme d'action, — l'homme qui, sans titre légal, sut s'imposer à la Commune, qui manigança les massacres de Septembre, fit condamner Louis XVI, décréter la création du Tribunal révolutionnaire et proscrire les Girondins, — très pratique, très averti des moyens, des ressources, des réalités.

D'ailleurs, son amour du peuple, ou de la populace, fut sincère. Là, il aurait, comme on dit, donné sa chemise. Son désintéressement, qui était une suite de son orgueil, serait déjà une garantie de cette sincérité, si, de toutes façons, les fraternités d'en bas n'avaient été un besoin pour cet homme. Le vaste élément informe de la foule, où s'effaçaient à cette heure toutes les constructions sociales, apportait au haineux proscrit de la société régulière comme une patrie misérable et pourtant douce. Marat et la populace, l'orgueil exaspéré, l'instinct déchaîné, se rejoignaient et s'unissaient en un amour sordide mais ardent.

Nous l'avons dit, le livre très substantiel de M. Cabanès nous a fait, en ce qui concerne Marat, une conviction; et en relisant ce compte-rendu, nous ne trouvons pas un mot à y changer.

M. Charles Vellay, à qui l'on devait déjà une *Correspondance* du célèbre démagogue (1), publie aujourd'hui **les Pamphlets de Marat**. Ces Pamphlets, — on l'a déjà pu voir par le compte-rendu précédent, — sont la suite et marquent l'aggravation d'un état d'esprit qu'avaient engendré chez Marat, à une époque antérieure, les déboires du savant et du publiciste. La même humeur s'y continue, et les mêmes idées. M. Vellay a soigneusement montré, dans son introduction, du point de vue de la théorie politique, cette unité de la « pensée » de Marat.

Considérée sous ce rapport politique, — et si, comme M. Vellay, l'on veut bien ou l'on peut faire abstraction de l'excitation monstrueuse

(1) *Mercure de France* du 26 juillet 1909.

qui la fit dégénérer en un appel, non seulement à la force ouverte, mais au massacre, — cette « pensée » est un plan d'action où l'autorité serait donnée à un tribun militaire, ou à des triumvirs, seuls capables « d'écraser les traîtres et les conspirateurs ». « Un tribun militaire » : ceci prévoyait Bonaparte, et nous croyons nous souvenir que Bonaparte, effectivement, appréciait assez, en Marat, le politique, l'initiateur des Coups d'Etat en France. Où donc avons-nous trouvé cette opinion de lui sur Marat : « On dira tout ce qu'on voudra, mais ce sont là des hommes qui marquent. » C'était César tout jeune, maigre, hâve, et mal portant lui aussi, qui disait cela.

Entre temps, au début de la Révolution, ces *Pamphlets* nous montrent, dans les idées politiques de Marat, une phase modérée, qu'on pourrait appeler la phase constitutionnelle. Mais, bien que déjà dictatoriale, en ce qui concerne, par exemple, si nous ne nous trompons, la distribution de la justice, ce n'est point là la période caractéristique, et qui compte, dans l'évolution politique de Marat. Ce que fut avant tout Marat, remarquions-nous, c'est le théoricien de la dictature. En ceci, nous dit M. Vellay, « on ne saurait reprocher à Marat de manquer de sincérité, car il ne refuse à son lecteur aucune explication ; il expose avec abondance les raisons de ses doutes, de ses mécontentements et de ses haines. »

L'on pourra faire son profit de ces renseignements et de cet avertissement pour lire, non pas les deux premiers Pamphlets, assez modérés encore (« Offrande à la Patrie » et « Supplément de l'Offrande à la Patrie »), mais les suivants, bien et de plus en plus de la vraie veine de Marat : « Dénonciation contre Necker », « Appel à la Nation », « Nouvelle dénonciation contre Necker » ; et ensuite les Pamphlets de la période classique, si l'on peut dire : « Infernal projet des Ennemis de la Révolution », « C'en est fait de nous », ...« Les Charlatans modernes » ;... sans oublier surtout le groupe de ceux que l'on pourrait appeler les Pamphlets de septembre. En une notice placée en tête de chaque Pamphlet, M. Ch. Vellay rappelle les circonstances auxquelles il se rattache.

Memento. — Un dernier écho des événements de 70 s'est produit ces temps-ci : M. Alphonse Bazaine, fils de l'ex-maréchal, avait demandé la révision du procès de Trianon ; le gouvernement a refusé de prendre en considération cette requête. En s'inclinant devant cette décision, M. Alphonse Bazaine a publié le texte de sa supplique (*Ma requête en révision*, P.-V. Stock), et nous pensons qu'il y a lieu, d'un point de vue purement historique, de signaler ce document, pour les faits qui s'y trouvent énoncés. Déjà, d'ailleurs, dans cette rubrique, nous avons eu à toucher à cette question, notamment dans le *Mercure* du 16 décembre 1909, à propos de l'ouvrage de M. Elie Peyron : *Le Revirement de Bazaine*. Nous renvoyons le lecteur à ce compte-rendu. Ajoutons que M. Peyron, qui est l'avocat-

conseil du fils de l'ex-maréchal, a, depuis, continué ses études et ses recherches. Elles semblent se résumer jusqu'ici en cette opinion, que Bazaine n'est pas plus coupable d'avoir rendu Metz que, par exemple, Trochu d'avoir capitulé à Paris.

En deux opuscules, dont l'un paru il y a déjà un certain temps, — *Discours sur les préjugés ennemis de l'Histoire de France* et *Politique de l'Histoire de France* (Bibliothèque de *l'Occident*, s. p.), — M. Fagus a tenté de fixer une synthèse de nos annales. L'histoire de France, c'est le glaive en deux morceaux de Siegfried. Depuis la Révolution, ces deux morceaux sont là, impossibles à réunir. Notre Siegfried, à nous, notre Héros national, Napoléon, avait un moment semblé réussir l'œuvre, rhythmant à coups de canon par toute l'Europe son colossal chant de forge. La brisure s'est refaite ; et la France actuelle s'épuise en vain à rajuster les deux tronçons. Il faut suivre avec sympathie les efforts de publicistes conscients de la nécessité de s'appuyer sur une tradition une. M. Fagus, lui, est ce que l'on pourrait appeler un Jacobin blanc, et ceci indique la manière dont il entend restaurer et continuer la tradition. La manière ne serait peut-être pas mauvaise, elle comporte un certain sentiment des réalités françaises ; mais elle est condamnée à être incomplète. Les deux tronçons, toujours...

Une autre synthèse de notre Histoire, de notre Histoire contemporaine cette fois, est celle conçue par M. Hautalcy, qui eut l'obligeance de nous faire tenir divers chapitres de son œuvre, tirés sur feuilles volantes au polycopie ; synthèse à formes de polémique et de pamphlet (*les Suggestions de Hautalcy*, chez l'Auteur, s. p.). Le titre d'un de ces chapitres : « Délivrons la France du Régime Gaulois ! » dit la préoccupation dominante sous la discipline et le jour de laquelle M. Hautalcy a rédigé cette suite de pamphlets historiques. M. Hautalcy, dont les idées apparaissent un peu comme une surenchère de celles de l'Action Française, ne peut pas souffrir les Gaulois. J'avoue, pour ma part, ne les avoir jamais beaucoup aimés ; et sans doute y serais-je allé, moi aussi, de ma petite « Suggestion », si l'œuvre admirable de M. Camille Jullian ne m'avait, au dernier moment, inspiré quelques scrupules. J'attends l'achèvement de cette œuvre pour me prononcer. La phobie gallique de M. Hautalcy lui inspire tout un plan de réformes, d'exécutions. En résumé, il faudrait tordre le cou au coq gaulois. Mais où est-il, ce coq des coqs ? Y a-t-il encore un coq gaulois ? Je ne vois plus guère que *Chantecler*, et celui-là, on peut le laisser tranquille, il est inoffensif. Tout cela est bien abstrait et systématique.

EDMOND BARTHÈLEMY.

SCIENCE SOCIALE

Bouché-Leclercq : *L'Intolérance religieuse et la politique*, Flammarion, 3 fr. 50. — Henri Joly : *L'Italie contemporaine, enquête sociale*, Bloud, 3 fr. 50. — Fournier Lefort : *La Paix universelle*, 0 fr. 50, Figuière. — Edouard Gergely : *L'Union internationale contre le duel et pour la protection de l'honneur*, Budapest. — F. Appy : *La Vie de l'Humanité sur la terre*, Ficken, 6, rue de Savoie, 5 fr. — Albert Journet : *Ethnographie occulte*, la Résurrection, 75, rue Mozart, 3 fr. — Memento.

Ce n'est pas un traité théorique et grandiloquent de l'**Intolé-**

rance religieuse et la politique que M. Bouché-Leclerq a donné sous ce titre, mais,ce qui est à mon sens autrement précieux, une étude concrète des rapports de l'impérialisme romain et de l'exclusivisme chrétien. Peu de problèmes historiques sont plus passionnants en effet que celui-ci : « Pourquoi les Romains, tolérants pour toutes les religions, ont-ils fait exception pour le christianisme ? » M. Bouché-Leclercq sourit ici de ceux qui expliquent les persécutions par la méchanceté des persécuteurs, et il hausse les épaules quand il entend parler de la police des cultes de Rome et du souci de conserver le polythéisme national ; pour lui la vraie cause de l'hostilité des empereurs, c'est l'exclusivisme et surtout le prosélytisme des chrétiens. Les juifs, exclusifs plus encore, ne cherchaient pas à convertir, aussi les laissait-on tranquilles ; mais les chrétiens voulaient conquérir toutes les âmes, de là les persécutions. Il semble, en effet, qu'il y a dans cette vue beaucoup de vrai, mais comme tout ce qui est humain est étonnamment complexe, je me demande s'il est nécessaire d'abandonner les explications différentes que j'ai rappelées et même d'autres que je n'ai pas indiquées encore. Que le polythéisme antique fût intolérant lui aussi, c'est ce qu'il est difficile de nier quand on se rappelle l'Eutyphron de Platon ; Socrate n'était pas « exclusif », puisque son dernier mot fut pour recommander de sacrifier un coq à Asclépios et pourtant il fut bel et bien mis à mort comme impie envers les divins collègues d'Asclépios. Or son cas n'est nullement isolé. La dureté vaniteuse de certains Césars a pu, aussi, jouer son rôle ; Caligula a fait exécuter un assez grand nombre de citoyens qui ne croyaient pas à sa divinité, et Domitien a envoyé à la mort une femme qui avait ôté ses vêtements devant sa statue ; l'exclusivisme chrétien ici intervient-il ? On oublie enfin, ou on ne met pas assez en lumière, qu'au début les chrétiens étaient des juifs, que, même quand ils ont cessé de l'être, le peuple les prenait pour tels et que les persécutions contre eux peuvent s'expliquer par le contre-coup de la haine qu'inspiraient ces Orientaux. Le problème de l'intolérance juive ou anti-juive semble bien dominer la question que se pose M. Bouché-Leclercq. Or, sans reprendre ici les considérations générales si bien exposées par Bernard Lazare au début de son livre sur l'*Antisémitisme*, il faut se rappeler qu'au moment où la propagande chrétienne commença Rome connaissait depuis longtemps les juifs ; près de 150 ans auparavant, leur colonie était déjà assez nombreuse et assez forte pour étouffer sur le Forum la voix de Cicéron parlant *pro Flacco*, et nous savons par Strabon qu'un demi-siècle avant l'ère chrétienne ils étaient déjà maîtres de toutes les grandes villes d'Orient. Pourquoi étaient-ils mal vus ? probablement pour les mêmes causes qu'aujourd'hui, lesquelles n'ont que peu ou pas de rapports avec les convictions religieuses ; ils étaient accapareurs, usuriers, dominateurs et agita-

teurs, *assidue tamultuantes*,dit Suétone; il semble bien notamment qu'au début de l'empire les juifs ont passé par une crise d'anarchisme révolutionnaire qui devait plus tard aboutir au siège atroce de Jérusalem, et à la non moins atroce révolte du temps de Trajan,mais qui put se manifester, dès le principat de Néron, par la conversion des exaltés au culte du Messie; le christianisme primitif semble en effet avoir été un chiliasme frénétique et chambardeur ; à ce propos, j'ai été heureux de voir justifier par M. Bouché-Leclercq, avec toutes les ressources de son érudition,une idée que je m'étais contenté d'avancer que l'incendie de Rome avait bel et bien été l'œuvre des chrétiens ; j'ajouterai ici que ce fut peut-être la cruelle punition des incendiaires qui détermina un nouveau cours de l'histoire ; d'une part les juifs se retirèrent vite d'une secte où l'on risquait si déplorablement sa peau sans gain net,et d'autre part ils y furent remplacés par des non-juifs qu'émut justement la vue de leurs supplices, et qui de bonne foi les crurent innocents, parce que rien, en effet, dans la prédication évangélique, n'autorisait ces folies révolutionnaires. Mais la défaveur publique était si forte contre les juifs qu'il fallut plusieurs générations pour qu'on fît la difference entre certains anciens chrétiens et les nouveaux ; on accusa ceux-ci d'orgies et de crimes rituels que ceux-là avaient bien pu commettre, et on les châtia d'autant plus rudement que ces vrais chrétiens, désormais de race occidentale, avouaient avec loyauté les points sur lesquels leur foi différait du culte officiel des empereurs, alors que les juifs de race, une fois leur crise terroriste passée, reprenaient leur souple attitude vis-à-vis des pouvoirs officiels et esquivaient ainsi la persécution qui s'appesantissait sur leurs cadets, car c'est un fait à noter que jamais un juif n'a été persécuté pour refus de se convertir, et que l'on a vu au contraire les juifs dévots faire toujours bon ménage avec les papes, les khalifes, les muftis et les grands-prêtres de toutes les religions.

§

Islam et Chrétienté justement ! L'Italie vient de « faradasser » fort élégamment à Tripoli. Profitons donc de l'occasion pour ouvrir le livre d'enquêtes sociales que sous le titre l'**Italie contemporaine** M. Henri Joly vient de publier. L'Italie est, après l'Allemagne, et peut-être même avant, le pays d'Europe qui a fait le plus de progrès matériels depuis une génération ; sur certains points de prévoyance sociale, elle en remontrerait même à la France et à l'Angleterre. Néanmoins, tout n'y est pas parfait ; la lutte contre la criminalité dans l'Italie du Nord, contre la pauvreté et l'immoralité dans l'Italie du Sud,que l'auteur étudie avec une compétence particulière, montre le bien qui reste encore à faire. Ce qu'il dit du clergé dans l'ancien royaume des Deux-Siciles est grave, venant d'un homme aussi bien

intentionné ; les jeunes gens qui entrent au séminaire ne respirent, paraît-il, que superstition et paganisme. « Comme ils ne paraissent pas s'en douter, nous devons nous appliquer d'abord à leur former une conscience, une conscience d'hommes, entendez bien, sachant discerner ce qu'il faut entendre par la probité et les mœurs, ensuite nous leur apprenons ce que c'est que la religion... » Si le clergé en est là, on comprend que l'auteur rappelle le mot d'un contemporain de Henri IV chez nous : « Je crois que tout ce qui se fait de mal se fait en ce moment par les ecclésiastiques. »

§

Guerre à Tripoli, guerre au Maroc, guerre en Chine ; velléités belliqueuses sur les Vosges, dans les Balkans, voilà qui met à l'épreuve la confiance des bons pacifistes ! Mais ces excellentes gens ne désespèrent jamais, et c'est avec sérénité qu'au milieu de tout ce branle-bas M. Fournier Lefort proclame **la Paix universelle** par : 1° le tribunal d'arbitrage de La Haye ; 2° la fondation Carnegie à Washington ; 3° l'Alliance internationale des Banques. C'est ce n° 3 qui constitue l'apport original du nouvel abbé de Saint-Pierre. L'auteur préconise une modernisée Sainte-Alliance, une ligue internationale des banques qui coupera aux belligérants tout crédit, et ce n'est vraiment pas si éloigné de ce qui existe. La guerre russo-japonaise a pris fin quand la haute finance anglo-américaine l'a voulu et dans les conditions qu'elle a voulues. Maintenant cette Sainte-Alliance agira-t-elle toujours dans le sens de la paix ? Ce n'est pas sûr. L'expédition du Maroc et celle de Tripoli, comme auparavant la guerre du Transvaal, et la lutte hispano-américaine, et d'autres encore, ont été faites non seulement avec la connivence, mais sous l'impulsion de la ploutocratie, tout internationale qu'elle soit. Une guerre comme celle de la Triple Alliance contre la Triple Entente serait sans doute tout autre chose, et l'intérêt des Rois de l'or serait de la prévenir, mais l'accord est parfois aussi malaisé à établir entre ventres dorés qu'entre poitrines cuirassées, et si la finance germanique voyait le moyen d'étrangler en quelques semaines la finance anglaise pour s'engraisser de ses dépouilles, croit-on qu'elle hésiterait à le faire ?

§

Avant d'ailleurs de chercher à supprimer la guerre des nations, on pourrait bien faire disparaître cette inepte guerre des individus qui s'appelle le duel. Le **Bulletin officiel** de *l'Union internationale contre le duel et pour la protection de l'honneur*, qui paraît à Budapest, donne des renseignements encourageants. Depuis longtemps les pays anglo-saxons ont renoncé à ces vis-à-vis ; les universités allemandes vont établir des conseils d'honneur pour mettre fin aux sottes estafilades d'étudiants ; en dix ans, en Italie, le nombre

des duels dans l'année, en décroissance régulière, est tombé de 60 à 13, et en Allemagne de 212 à 32. Chez nous, le duel n'est usité qu'entre apaches pour de bon, et entre journalistes ou politiciens pour le cinéma, mais il n'en peut pas moins se produire des choses navrantes ; le 7 avril 1910 un rédacteur du *Cri d'Alger*, nommé Houbé, ayant insulté son rival politique, M. Robert, celui-ci demanda réparation à son calomniateur et fut bel et bien tué par lui ; on a publié la lettre qu'il écrivait à sa femme avant de partir pour la rencontre ; si elle n'a pas été inventée après coup, elle est à faire rougir nos plus fringants bretteurs. Ah les tristes saltimbanques ! L'abbé Lemire a accouché d'un projet de loi compliqué pour supprimer le duel, arbitrage, prison, amende, témoins déclarés complices, que sais-je ? Il y aurait un moyen beaucoup plus simple, plus bénin et plus spirituel : tout compte rendu narratif ou photographique de duel vaudrait au journal qui l'insérerait quelques centimes additionnels à sa patente par exemplaire de son tirage ; plus de tam-tam, il n'en faudrait pas davantage pour couper l'herbe du pré sous le pied de nos *mastuvus*.

§

C'est un bien beau titre que celui du livre de M. Appy : **La Vie de l'Humanité sur la terre**, et une vignette bien symbolique que celle qui l'ouvre et une planche bien impressionnante que celle qui le ferme : trajectoire de la force vitale affectée à la vie du genre humain sur la terre. Il paraît que cette vie sera de 34.000 ans divisés en périodes de 5.250 ans ; nous n'entamons que la 3e période, ce qui est rassurant, mais nous allons vers l'âge torride, ce qui est sudatoire. Occultisme pour occultisme, je préfère celui du noble poète Albert Jounet qui, dans *la Résurrection*, fait l'**Ethnographie astrale** des races et des religions. Dans l'antiquité les Athéniens ont pour influences astrales Mercure et Apollon ; les Spartiates, Mars et Saturne ; les Romains, Mars, Saturne et Apollon. Dans les temps modernes, les Français Mercure et Mars dans le plan spirituel, Mars et Apollon dans le plan matériel ; les Anglais Mars, Diane, Jupiter ; les Allemands Diane, Saturne et Mercure ; les Italiens Vénus, Mercure saturnien et Apollon mercurien. Pour les religions le Judaïsme Saturne, le Christianisme Apollon, avec, pour le sacerdoce, donc pour le catholicisme Jupiter-Saturne ; le mahométisme Diane et Vénus. Tout cela est intéressant, il est bon de se rattacher aux grands Olympiens planétaires...

Memento. — A Siegfried, P. de Rousiers, de Périgny, Firmin Roz, A. Tardieu : *les Questions actuelles de politique étrangère dans l'Amérique du Nord* (5 cartes hors texte), Alcan, 3 fr. 50 Conférences organisées par la Société des Anciens élèves des sciences politiques. Matière à regrets patriotiques lointains, Canada, ou récents, Panama. L'achèvement du Canal

par nous eût assuré notre place au premier rang dans les combinaisons mondiales ; reporters faméliques et politiciens barboteurs ont décidé d'un autre cours des choses, vive le parlementarisme ! — Louis et Jean : *L'Aisance qui vient*, vie du colon français dans la prairie canadienne, Bloud, 2 fr. Ah ! si tous ceux de nos compatriotes qui végètent, sabotent et politiquaillant allaient faire de la culture et de l'élevage dans le Manitoba, comme cela vaudrait mieux pour eux et pour nous ! — A. Laroppe : *Dans la vallée de Celles*, 3 fr. 50, Bloud. Ou seulement, si nos collégiens faisaient du *camping* chaque année, comme ceux dont M. Laroppe, de Lunéville, nous raconte les saines vacances dans un livre parfumé de la bonne odeur des Vosges ! Nul apprentissage n'est meilleur, et l'on se rappelle que, dans ses *Anticipations*, Wells fait de la pratique régulière du *camping* une condition d'admission et de maintien dans le corps des Samouraïs, son élite sociale de l'avenir. — Stephen Mac Say : *La Laïque contre l'enfant*, Schleicher, 2 fr. Ce n'est pas un pamphlet en faveur de l'éducation religieuse, comme le titre pourrait le faire croire ; l'auteur préconise la culture physique, combat les méthodes déductives et mnémotechniques de l'école officielle, et voudrait qu'on développât chez l'enfant les qualités d'initiative et de personnalité. « Profitons de l'attention que soulèvent leurs querelles de suprématie (des laïcs et des cléricaux) pour faire apparaître leurs vices communs, fondamentaux, et dresser contre les deux notre conception... » — Amicus : *Pensées libres*, Alcan, 5 fr. L'auteur, russe d'origine, américain de nationalité, français de langue, cosmopolite de sympathies, a réuni, sous ce titre peu compromettant, des réflexions ponctuées de proverbes polyglottes et que son expérience de tant de peuples rend assez précieuses ; il y prône la paix, la tolérance, l'hygiène, toutes sortes de bonnes choses. — Octave Uzanne : *le Sottisier des mœurs*, Emile Paul, 3 fr. 50. Je ne fais que signaler ce livre fort savoureux comme tous ceux de l'auteur ; je plains les Saumaises du prochain siècle qui auront à mettre des noms propres sous ces à peu près réjouissants : le Chauve conduit, Tanagra-double, le Phonographe sans rouleaux, le Connétable du Déclin, etc.

HENRI MAZEL.

QUESTIONS COLONIALES

Documents scientifiques de la mission Tilho (1906-1909). Paris, Imprimerie nationale, 2 volumes et 1 atlas. — Memento.

En 1897, le commissaire général Gentil réussit à faire passer de l'Oubangui dans le Chari et, de là, au Tchad, un petit vapeur, *le Léon-Blot ;* et en 1900, la défaite de Rabah, à la suite de la concentration des trois missions françaises Foureau-Lamy, Joalland-Meynier et Gentil, permit l'occupation définitive du Tchad. Le partage des territoires africains amena l'intervention des commissions de délimitation. Le Tchad se trouve au croisement des frontières des possessions allemandes, anglaises et françaises ; il était donc indispensable d'en fixer les limites précises. L'étude détaillée de la région s'imposait et elle fut entreprise par la commission franco-anglaise

de délimitation du Niger au Tchad, dont la section française avait pour chef le capitaine Moll, tué depuis au Ouadaï, et qui comprenait parmi ses membres le capitaine Tilho, spécialement chargé de dresser la carte générale du lac Tchad. La délimitation fut achevée par une seconde commission dirigée par le major R. P. O'Shee pour le gouvernement anglais et par le capitaine Tilho pour le gouvernement français. La mission française, constituée en commission de délimitation, le fut aussi en mission scientifique chargée d'exécuter les recherches les plus complètes sur la géographie des régions traversées. Rentrée en France, après plus de deux années d'absence, elle publia le résultat de ses travaux en deux gros volumes intitulés **Documents scientifiques de la mission Tilho (1906-1909)**, le premier paru en 1910 (1) et le second à la fin de la présente année. Ce premier volume comprenait, outre le levé de la carte du Tchad et des régions qui s'étendent à l'est du lac jusqu'au Borkou, des études sur les variations des niveaux du lac, sur son altitude et celle des dépressions avoisinantes, sur la météorologie et la climatologie de la région, sur le magnétisme, sur l'histoire et l'ethnographie des populations, et constituait, en un mot, ainsi que le constatait justement le colonel Bourgeois, dans sa préface, « un précieux apport à la géographie générale du centre de l'Afrique ». Le second volume, qui vient de paraître, est divisé en sept parties numérotées de six à douze : la sixième partie est une notice géographique concernant les régions situées au nord et à l'est du lac Tchad, qu'ont parcourues les reconnaissances du lieutenant de vaisseau Audoin, des capitaines Lauzanne et Vignon et du géologue Garde. Ces régions, situées, les unes au niveau du lac, les autres sensiblement au-dessous, ont été englobées sous la dénomination générale de « Pays-bas du Tchad ». La septième partie fait suite à la notice altimétrique publiée dans le tome Ier. La huitième partie est un mémoire rédigé par M. Louis Germain, docteur ès sciences, préparateur au Laboratoire de malacologie du Muséum d'histoire naturelle concernant les très riches collections malacologiques recueillies par MM. Garde, Audoin, Lauzanne et Ferrandi. La neuvième partie est une notice météorologique rédigée par le lieutenant de vaisseau Audoin et consacrée aux régions environnant le lac Tchad qui complète l'étude publiée à ce sujet dans le tome Ier et permet de dégager les caractéristiques générales de la zone circumtchadienne. La dixième partie, qui concerne la cartographie et est due au capitaine Vignon, est destinée à montrer les conditions générales d'exécution de la carte au 1/500.000e du Niger au Tchad et au Bornou. La onzième partie est une notice historique sur les populations de langues haoussa et kanori habitant au

(1) Cf. *Mercure de France*, 16 octobre 1910.

voisinage de la frontière franco-anglaise et a été rédigé en partie par l'officier-interprète Landeroin d'après les renseignements qu'il a pu obtenir auprès des diverses peuplades avec lesquelles la mission s'est successivement trouvée en contact. La douzième partie, étude sur le sel, le natron et les eaux de la région du Tchad a été rédigée par MM. Lahache et Francis Marre, qui ont analysé les échantillons rapportés par les membres de la mission, entre autres, par le capitaine Philippot et le docteur Gaillard.

La notice historique, qui constitue la onzième partie, a eu surtout pour objet de recueillir et de coordonner les traditions orales des diverses tribus du Tchad et d'indiquer dans leurs grandes lignes l'état social et politique de ces pays jusqu'au commencement du xxe siècle ainsi que les relations existant entre tribus voisines et entre les castes d'une même tribu. Cette notice historique présente un vif intérêt en raison des données curieuses qu'elle nous apporte sur les populations de ces régions, populations dont la mentalité rappelle assez celle de nos ancêtres de la Gaule franque. Ce ne sont que guerres, ruses, expropriations violentes dont déjà Barth et Nachtigall, dans leurs grands ouvrages, nous avaient donné un aperçu. L'essai de conquête du Bornou par Ali ben Doumana représente, notamment, un admirable roman historique aux péripéties violentes, colorées, telles qu'on en rencontre dans les récits des Mille et une nuits et du folklore oriental. Ali ben Doumana avec ses Toubbas s'installe sur la rive occidentale du Tchad et y demeure quelques années.

« Les Toubbas ne tardèrent pas à trouver cette région trop mal-
« saine: ils avaient fréquemment la fièvre et la mortalité était très
« grande chez les vieillards. Sur ces entrefaites, une femme vint se
« plaindre à Ali ben Doumana que des Touareg avaient pillé son
« village et qu'en réponse à ses récriminations ils avaient dit :
« Si ton chef veut se contenter de boire du sable, il pourra venir
« dans notre pays pour te venger ; mais, s'il ne peut se passer d'eau,
« nous ne le craignons pas ». Ali ben Doumana résolut de relever
« le défi. Il fit égorger un millier de bœufs pour préparer de grandes
« outres et organisa un grand convoi de chameaux : un millier por-
« taient de l'eau et des poissons vivants dans des outres ; un autre
« millier portaient des vivres. Il confia le commandement de Woudi
« au chef de ses captifs nommé Makinta et se dirigea sur Agram ou
« Fachi, au cœur du Sahara; là, il fit construire un grand vivier en
« argile, dans lequel il vida ses outres pleines d'eau et de poissons,
« De là, il dirigea plusieurs expéditions contre les Touareg et les
« battit en plusieurs rencontres; puis il revint vers le Sud. Il résolut
« alors de faire la conquête du Bornou, où règnaient les Sôs : de
« Woudi, il se dirigea directement sur Gambarou, où il attaqua le
« chef Sô, mais il fut vaincu et perdit beaucoup de monde. Alors Ali

« ben Doumana demanda *l'aman* et obtint l'autorisation de s'ins-
« taller dans le pays comme hôte, pour y faire du commerce. »

Voici une autre version très significative sur l'installation au Bornou des Toubbas :

« Après avoir abandonné le Kanem, il y a environ quatre siècles
« et demi, les Toubbas vinrent au Bornou alors occupé par les Sôs,
« dont le chef, Gouma Kandira ou Dala Gomami, habitait dans des
« huttes en paille à Gambarou, sur la Komadougou Yoobé. Ayant
« obtenu l'autorisation de s'installer près de lui, les Toubbas, abon-
« damment pourvus de marchandises, achetèrent des terres pour y
« construire leurs demeures..... Enthousiasmés de la fertilité du
« pays, ils résolurent d'en devenir les maîtres ; grâce à leurs mar-
« chandises, ils achetèrent de nouveaux terrains et créèrent des vil-
« lages. Puis, sur les conseils du frère puîné de Gouma, qui haïssait
« son aîné, ils vendirent à crédit au chef des Sôs beaucoup plus de
« marchandises qu'il n'en pouvait payer, de façon à avoir un pré-
« texte pour lui déclarer la guerre. En effet, lorsque les Toubbas
« demandèrent au chef Sô le paiement de ce qu'ils lui avaient vendu,
« Gouma, dans l'impossibilité de s'acquitter, préféra partir et aban-
« donner ses terres à ses créanciers.

« Cependant de nombreux Sôs restèrent malgré le départ de leur
« chef ; pour s'en débarrasser, les Toubbas eurent recours à la ruse.
« Ils avaient l'habitude de se teindre les mains et les ongles au rouge
« avec de la teinture de henné ; les Sôs avaient essayé de les imiter,
« mais ils ignoraient le henné et la manière de s'en servir. A diver-
« ses reprises, ils les avaient consultés à ce sujet, mais les Toubbas
« avaient jalousement conservé leur secret ; un jour, ils dirent à ceux
« dont ils avaient résolu la perte qu'ils consentaient à dévoiler leur
« procédé, à la seule condition qu'ils vinssent tous à la cérémonie.
« Au jour fixé, ils firent égorger un bœuf et mirent aux Sôs crédu-
« les du sang de bœuf au lieu de henné sur les mains, qu'ils enve-
« loppèrent ensuite de feuilles vertes, ainsi qu'ils avaient coutume
« de le faire pour eux-mêmes ; mais ils fixèrent ces feuilles avec des
« lanières de peau de bœuf non desséchée, en leur recommandant
« de les laisser ainsi enveloppées pendant trois jours. Au bout de ce
« temps, les lanières de peau s'étaient si bien desséchées qu'il était
« impossible de les enlever sans les couper : c'est le moment qu'at-
« tendaient les Toubbas pour attaquer les Sôs. Ceux-ci n'ayant plus
« les mains libres ne purent se défendre qu'à coups de pieds et de
« poings ; de nombreux Toubbas périrent cependant dans la lutte,
« mais les Sôs furent exterminés, sauf un, qui put s'enfuir, et les Toub-
« bas restèrent maîtres du pays. Ceci se passait il y a quatre cent
« cinquante-cinq ans (c'est-à-dire en l'an 1452 de notre ère). »

La notice historique de M. Landeroin, qui comprend l'histoire des

régions du Tchad depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, contient nombre de récits de ce genre, récits plus ou moins légendaires, mais qui constituent de précieuses notations sur la mentalité de ces populations soumises aujourd'hui à notre influence, et qui n'ont guère évolué depuis le XIVe ou le XVe siècle. Leur fanatisme, leur instinct combatif sont demeurés les mêmes. Nous en avons fait déjà maintes fois la cruelle expérience au cours de la conquête et on ne peut penser sans une profonde émotion et une respectueuse admiration à l'énergie et au courage nécessaires à un Largeau pour maintenir en respect avec quelques officiers blancs et quelques centaines de tirailleurs sénégalais les Ali ben Doumana d'aujourd'hui.

Dans la conclusion générale de son ouvrage, M. le capitaine Tilho fait remarquer, — et ceci a une importance considérable au point de vue de l'avenir de notre politique pacificatrice dans le Centre-Afrique, — que les heureux résultats obtenus par notre domination dans la région Niger-Tchad sont dus en partie à la collaboration *amicale* des autorités coloniales françaises et britanniques. Or, à l'est du Tchad s'étend une immense région non encore pacifiée : c'est le Darfour et le Ouadaï où de douloureux incidents, — et, pour ne citer que le dernier, le massacre du colonel Moll et de ses compagnons, — n'ont cessé de se produire et pourront, malheureusement, se reproduire encore. Il apparaît que les mêmes procédés qui ont donné de bons résultats à l'ouest du Tchad en donneraient d'aussi bons à l'est, entre Tchad et Nil. Il suffirait pour cela, quoi qu'on en ait pu dire, que nos voisins et amis les Anglais consentissent un effort militaire relativement modeste ; le jour où ils auront fait au Darfour ce qu'ils ont si aisément réalisé à Sokoto et à Kano en 1903, la domination européenne au Centre-Afrique ne subira plus ces « chocs en retour » du panislamisme qui, trop souvent, sont venus faire douter de l'efficacité de nos méthodes en Afrique et de la réalité en même temps que de la sécurité de notre occupation.

Les documents scientifiques de la mission Tilho, outre les innombrables données techniques qu'ils renferment, comportent des illustrations qui, par la manière ingénieuse dont elles sont présentées, constituent, à leur tour, des documents de premier ordre. Avec les premières de ces illustrations, le lecteur est transporté brusquement dans les pays bas du Tchad aux points extrêmes atteints par la mission, puis, il est ramené progressivement vers l'océan, suivant ainsi, en quelque sorte, le voyage de retour par le lac Tchad, Zinder, le Niger et le Dahomey. Ce ne sont plus les photographies à effet, plus ou moins truquées, que nous sommes habitués à rencontrer dans les ouvrages de voyages ou d'explorations. Ici, chaque photographie, — et l'ouvrage en comporte un très grand nombre, — est accompagnée d'un commentaire détaillé et précis. C'est un nouveau livre encarté

dans l'œuvre d'ensemble, livre dont la lecture est des plus saisissantes en raison du caractère scientifique des notices qui accompagnent chaque image. Il donne l'impression d'un cinématographe gigantesque dont les projections successives seraient habilement et rigoureusement commentées. Et cette impression, encore qu'accompagnée d'aucune littérature, et peut-être pour cela même, est très profonde et très durable. L'esprit du lecteur, surpris et séduit par ce défilé ininterrompu de tableaux et d'images exactes, appuyées de gloses précises, se laisse aller doucement au charme tout-puissant de l'admirable voyage. Ah ! certes, ce ne sont plus les descriptions imaginaires d'un Bernardin de Saint-Pierre. Ici, pas de cocotiers géants où se balancent des singes, « ces paisibles enfants de la nature ». Pas de murmures d'oiseaux « se caressant dans leurs nids, réjouis par la clarté de la nuit et la tranquillité de l'air ». Ce ne sont pas davantage les développements complaisants d'un Chateaubriand. On ne sent pas « cette brise embaumée que la lune, cette reine des nuits, amène « de l'Orient avec elle et qui semble la précéder dans les forêts comme « sa fraîche haleine ». Non, ce sont simplement *des documents scientifiques* et il est curieux comme un aussi formidable ouvrage peut arriver à constituer une admirable œuvre d'art, j'entends par « œuvre d'art », une œuvre profondément exacte, expression à la plus grande approximation possible de la vie, et tout à fait désintéressée. Le monument élevé par les membres de la mission Tilho demeurera probablement inconnu du grand public. Ce livre, c'est le Ministère des Colonies qui assura les frais de sa publication, environ 50.000 francs, et c'est l'Imprimerie Nationale qui l'édita. Quand il parut, aucune publicité, aucune réclame tapageuse. Et, cependant, l'œuvre est là, riche de toutes les collaborations qu'elle suscita et présentant, néanmoins, une forte unité. L'œuvre est là et demeurera, comme sont demeurés des monuments semblables consacrés à l'Indo-Chine par Pavie, à Madagascar par Grandidier, comme sont demeurés éternellement vivants et utiles, parce que sincères et scientifiquement conçus, les écrits d'un Huc, les récits d'un Barth ou d'un Nachtigall. Et, en somme, ce sont là les meilleurs livres, les seuls de notre époque qui, vraisemblablement, résisteront au temps, parce que, écrits en dehors des préoccupations de la mode et de l'heure, il leur suffit — modestement à la fois et orgueilleusement, et c'est leur titre le plus valable, — il leur suffit d'être *des documents*. Et ces documents-là, c'est le meilleur de l'épopée coloniale moderne et peut-être bien la seule littérature exotique qui vaille.

Memento. — Il a été ailleurs, dans cette revue, rendu compte des *Propos d'un intoxiqué*, de Jules Boissière, écrits inédits réunis par Jean Ajalbert, le sympathique auteur de *Raffin-Su-Su*. Il ne m'appartient pas d'en parler au point de vue littéraire. Mais au point de vue strictement colonial

je veux répéter une fois encore que tous ceux qu'intéresse le problème de l'âme annamite trouveront dans ces pages inédites de Boissière de précieuses notations. Ainsi que le constate justement Jean Ajalbert dans ces pages, on trouve « la vie annamite et chinoise, non pas décrite par un étranger, mais « révélée comme si, de cette autre race, il en était celui qui a rédigé « ces incroyables cahiers de Guy Emmanuel de Cézade ». A cette heure où la question de notre domination en Indo-Chine est si souvent discutée, il serait bon que les administrateurs chargés de la direction de notre grande possession d'Extrême-Orient eussent parfois cette impardonnable fantaisie de lire ou de relire Boissière. Dix pages de Boissière constituent le meilleur manuel de politique indigène et valent bien les discours habituels sur les bienfaits de la politique d'association.

— Dans une prochaine rubrique, j'aurai à m'occuper de la *Révolution chinoise* qui peut avoir une grave répercussion sur notre colonie d'Indo-Chine. En attendant, je conseille aux lecteurs du *Mercure de France* qui suivent ces questions de relire l'excellent ouvrage de Jean Rodes, intitulé *la Chine nouvelle*, paru en 1910 chez Alcan. Ils trouveront là des données précises sur la genèse du mouvement révolutionnaire chinois et sur les principaux acteurs du drame qui se déroule dans la vallée du Yang-tsé.

— Il a suffi, cet été, à un vague escroc d'adopter deux particules et de se dénommer Durand de Bellefond de Gournet, puis de revêtir un uniforme *colonial*, pour réussir à duper toute une population aux environs de Granville.

Cette aventure jette un jour précieux sur l'idée que peuvent se faire les Français d'un administrateur des colonies. Si M. Durand de Bellefond de Gournet eût porté un anneau dans le nez et se fût fait tatouer le visage, son prestige eût été encore plus grand et tous les curés et hobereaux des environs lui eussent confié leurs économies. Voici qui fait grand honneur au prestige de l'idée coloniale.

CARL SIGER.

LES REVUES

La Revue : nouvelles données psychologiques sur l'impératrice Eugénie. — *La Revue hebdomadaire* : M. Camille Mauclair cite et commente un texte de F. Liszt. — *Revue d'Europe et d'Amérique* : « deux crimes contre Paris » dénoncés par M. J. de Bonnefon. — *La Revue Scandinave* : M. Sophus Claussen sur Baudelaire. — *Les Marges* : M. E. Monfort et la Question du latin. — *Le Parthénon* : présenté par M. E. Faguet et huit vers empruntés à ce nouveau recueil. — *La Grande Revue* : extrait d'une lettre de Tolstoï. — Memento.

Nous croyons devoir faire ce nouvel emprunt à la monographie que M. Lucien-Alphonse Daudet consacre à l' « Impératrice Eugénie » — **La Revue** (15 octobre) :

A ceux-là même qu'elle n'a jamais vus, sa sympathie est tout acquise ; par contre, ses rancunes sembleraient parfois mystérieuses, si l'on ne connaissait pas sa nature : si elle a quelque grief contre le gouvernement, dit de « Défense nationale », ce n'est pas tant parce qu'il la déposséda que parce qu'après la Commune il osa dresser une liste des communards bles-

sés, des pauvres diables portés dans les hôpitaux, et trop faciles, hélas ! à repérer...

Pour un homme injustement condamné, quel qu'il soit, elle prend fait et cause, et se passionne. L'Impératrice, qui avait affirmé l'innocence de Mme Lafarge, qui s'indignait surtout de la voir condamner *sans preuves suffisantes,* crut également, de tout son instinct, de toute son intelligence, à l'innocence d'un condamné plus célèbre, aujourd'hui réhabilité. Et ce n'est point, il me semble, une de ses moindres gloires d'avoir, par simple amour de la justice, et sans nul souci de l'opinion de ses proches, choisi le camp où se rencontraient, dans la même certitude, un grand nombre de ses adversaires politiques : j'ai dit qu'elle pouvait être brave jusqu'à la témérité.

Tous les partis pris, elle les abhorre, et les haines systématiques de race ou de religion ne trouvent jamais grâce devant elle. Catholiques, israélites ou protestants sont, aux yeux de l'Impératrice, égaux devant l'humanité, accessibles les uns et les autres au bien et au mal et, entre eux, elle ne fait nulle différence. Ainsi, à vivre auprès d'elle, comprend-on la beauté de la justice et la sécurité intime qui en émane. Si loin va sa révolte contre le sentiment opposé qu'il risque de provoquer chez elle un esprit de contradiction qui ne se manifeste qu'en présence de certains fanatismes : l'impératrice n'aime point les fanfarons d'anticléricalisme, mais elle n'aime guère non plus tous les cabotins de dangereux athées.

Pour illustrer le portrait moral de son mystérieux modèle, l'auteur évoque un pèlerinage de l'impératrice au Zululand, en 1880, sur les lieux mêmes où le prince Napoléon trouva la mort. C'est intéressant à lire, par la vénération de l'écrivain, qui vaut à son récit ému le ton et l'atmosphère d'une belle légende.

§

M. Camille Mauclair, au cours d'un noble article à « La vraie gloire de Franz Lizt » — **La Revue hebdomadaire** (14 octobre), — cite une admirable page du grand musicien. Nous la reproduisons, avec le commentaire généreux de M. Mauclair :

Une page admirable, qu'il écrivit à vingt-neuf ans sur la mort de Paganini, à l'âge de toutes les vanités et de toutes les ivresses du triomphe, révèle bien l'esprit de renoncement et la beauté de son âme de prêtre futur :

« Envisager l'art, non comme un prompt moyen d'arriver à d'égoïstes jouissances, à une stérile célébrité, mais comme une force sympathique qui rapproche et unit les hommes ; éveiller et entretenir dans les âmes l'enthousiasme du beau, si voisin de la passion du bien, telle est la tâche que devra s'imposer l'artiste assez fort pour aspirer à l'héritage de Paganini. Sans s'exagérer l'importance de l'artiste, sans proclamer en termes pompeux sa mission et son aspostolat, croyons que lui aussi a sa place marquée dans les décrets providentiels, et qu'il lui est donné de coopérer pour sa part à une œuvre durable et moralisatrice. Que l'artiste de l'avenir renonce à ce rôle égoïste et vain dont Paganini fut, nous le croyons, un dernier et illustre exemple : qu'il place son but non en lui, mais en dehors de lui : que la virtuosité lui soit un moyen et non un but, et qu'il se souvienne

toujours qu'ainsi que noblesse, et plus que noblesse sans doute, génie oblige. »

J'ai tenu à citer ce credo ; il surprendra sans doute bien des lecteurs. Liszt y est « tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change », et cette page présageait toute sa vie. Il faut y assister ; cette vie fut une des plus belles qu'un homme ait jamais vécues, au point de vue moral comme au point de vue artistique. On n'y trouve, à chaque instant, que joyeuse abnégation. L'altruisme n'aura pas de plus noble servant. Liszt a apporté l'aide la plus généreuse et la plus délicate à Berlioz, à Schumann, à Wagner, à Glinka, à César Franck, à Borodine, à Moussorgsky, à cent autres : sa passion était de servir, et toute sa vie en fut illuminée.

§

Dans la **Revue d'Europe et d'Amérique** (1er octobre), M. Jean de Bonnefon dénonce « Deux crimes contre Paris». On outrage quotidiennement Paris, hélas ! L'alerte donnée par notre grand confrère intéresse Saint-Julien-le-Pauvre, d'une part, et, en second lieu, le palais de l'Institut.

Voici les faits menaçants que signale M. Jean de Bonnefon, quant à l'église, d'abord :

Mais il ne s'agit pas de Notre-Dame : en face de vous la Seine, cachée par les parapets de pierre, fuit.

De l'autre côté du fleuve, sur la rive gauche, entre le Petit Pont et le Pont au Double, le long du quai Montebello, vous voyez un terrain en grand désordre, bossué comme un champ abandonné où la pluie laisse une boue obscure et fétide, où le soleil met une poussière de pestilence. Là, s'élevait ce qui restait de l'ancien Hôtel-Dieu, un bâtiment lépreux aux murs ébréchés, aux fenêtres grillées, aux escaliers sordides, aux salles longues et mal aérées, où des malades vivaient — et même mouraient — encore en l'an de grâce 1906. La démolition de ce débris fut entreprise au milieu de 1907 et activée en 1908. Voici un an que le terrain attend un sort; c'est un parallélogramme très allongé entre le quai, la rue Galande, la petite rue Saint-Julien et la nouvelle rue Lagrange.

Du parvis, vous voyez, au delà de ce terrain, une sorte d'enclos carré fermé par un mur lamentable, où des acacias douloureux, tordus, cachent mal, mais cachent, un des joyaux lapidaires de Paris : Saint-Julien-le-Pauvre.

Ces pièces de terre, ces damiers de pierres malades et d'arbres défeuillés appellent pour quiconque les regarde une seule transformation : que l'emplacement de l'hôpital et le jardin des arbres morts soient réunis ; qu'un peu de terre végétale soit portée là et que de vrais arbres viennent mêler leur verdure à la coupole du ciel gris le plus doux, aux sommets lointains de Sainte-Geneviève, aux toits couleur de laque carminée, aux pierres des quais dont l'ocre hâve se reflète dans l'eau silencieuse. Or, on affirme que l'étroit parallélogramme va être livré à la construction des hautes bâtisses qui enfermeront le parvis de Notre-Dame dans un triptyque de laideur.

Et Saint-Julien-le-Pauvre restera, monument oublié, dans la noirceur de son enclos où la beauté de son chevet disparaît, où sa grâce sept fois séculaire raconte trop bas l'histoire de l'ancien Paris, de celui que les **archéologues connaissent seuls.**

Pour ce qui est de l'Institut et du pont de Arts, M. Jean de Bonnefon nous expose ainsi le projet en gésine au sein d'on ne sait quelle commission d'ingénieurs officiels mâtinés d'officiels architectes :

La romantique plateforme des tours de Notre-Dame, la belliqueuse terrasse de l'Arc de Triomphe, les modernes étages de la tour Eiffel donnent moins la vue de Paris que le terre-à-terre pont des Arts, balcon presque silencieux suspendu sur la Seine, lieu où les monuments de toute la gloire parisienne se fondent et s'unifient dans une lumière qui va de la douceur chaude du vermeil à la profondeur sombre de l'acier.

On annonce de toutes parts que le pont des Arts va cesser d'être une large passerelle pour monter à la dignité de vrai pont. Brutalement, c'est faux, parce que c'est impossible : refait à sa place, ce pont partirait du plus haut degré de la grande porte close de l'Institut pour aboutir à la porte de la cour du Louvre fermée aux voitures. La vérité reste que l'on veut déplacer le pont des Arts et le remplacer par un pont en forme d'X, qui mènerait de la rue Bonaparte à la rue du Louvre, de la rue Dauphine au guichet des Saints-Pères. Cette abomination géométrique donnerait à l'ensemble du palais une figure tout en biais, ce je ne sais quoi de travers qu'ont les constructions utiles des ports marchands. Le projet n'est d'ailleurs pas neuf. Il a été repoussé quatre fois en dix ans. Mais cette fois, il revient avec de dangereuses approbations. Il aurait tous les inconvénients du monde, y compris celui de supprimer la route la plus longue que puisse faire un piéton au milieu de Paris sans rencontrer de véhicules : les cours de l'Institut, la passerelle actuelle, la cour du Louvre, le Palais-Royal, forment une suite que les ouvriers et les petits employés connaissent bien, puisque, le soir et le matin, ce parcours ressemble à un long chemin de fourmilière.

Le palais de l'Institut est menacé par les restaurateurs qui veulent le dégager — lisez : remplacer son cadre de vieux hôtels et de souvenirs par quelque voie bordée de hautes maisons, avec le confort moderne et la blancheur des plâtres, injure aux vieilles pierres.

Laissera-t-on commettre ces abominations ?

§

La Revue Scandinave (août-septembre) publie un fort curieux article de M. Koï Eriis-Mollon sur « Baudelaire et la poésie danoise ». Cette étude est suivie d'opinions demandées à divers écrivains danois. Voici la réponse singulière du poète Sophus Claussen dont nous connaissons la haute inspiration par la belle traduction que M. Guy-Charles Cros a donnée de ses œuvres :

Lorsque j'étais encore un homme solitaire à l'appétit intrépide, je savais les vers de Baudelaire par cœur. Il me semblait que ma force en était accrue. Je voyais en lui un agréable allié, qui aimait l'art par-dessus tout et

savait trouver l'idylle même là où on l'aurait le moins cherchée. Ses descriptions d'une charogne de cheval ou d'une femme assassinée ne m'effrayaient pas : elles me paraissaient des pastorales d'une richesse idyllique. Et il est plus que probable que j'en ai profité à ma manière, dans quelque strophe qui, bien que chaude de chaleur terrestre, ne portait guère trace de baudelairisme.

J'essayai aussi de traduire des vers, comme :

> Tu réponds, grand squelette, à mon goût le plus cher.

Ou encore :

> La débauche et la mort sont deux aimables filles.

Mais si quelque admirateur des *Fleurs du mal* a produit une œuvre véritable, c'est malgré Baudelaire.

Je n'ai trouvé, dans aucun pays de poésie, directement inspirée par lui et qui eût du mérite. Ses imitateurs font partie des fléaux de l'émancipation moderne, et ils ont dû mal comprendre le merveilleux maître si intelligent.

Il y avait une fois un monde fabriqué tout d'une pièce, avec un seul Dieu et un seul soleil, qui éclairait tout l'univers. Et le bon sens surgit, il parut une délivrance. Mais, à force de circuler, depuis la perruque de M. de Voltaire à travers dix mille autres perruques, le bon sens devint rapidement furieux.

Puis, une juste révolution éclata, la furie s'étendit au peuple. Ensuite le romantisme arriva comme une nécessité logique et mit sens dessus dessous le cerveau des poètes. Byron, Alfred de Musset, Henri Heine et tous leurs successeurs ont perverti les belles âmes, et plus d'une femme est tombée. (J'ignore si elle s'est relevée grâce à Zola.)

Mais Baudelaire corrompit les neuf Muses elles-mêmes.

Ce fut la poésie de l'anéantissement. Il les a rendues inutilisables pour quiconque voudrait suivre ses traces. Nous savons, en effet, par une vieille légende, que lorsque une Muse cesse d'être vierge, elle ne peut plus chanter. Et si, quelque part, les poètes s'accordaient à vouloir continuer Baudelaire, cela donnerait l'impression d'un pays où toutes les Muses seraient devenues subitement folles. Il n'y aurait qu'un bon conseil à donner — celui de Verlaine et d'Hamlet : « Va-t'en au couvent, Ophelia ! »

§

Conclusion d'un article de M. Eugène Montfort sur « La Question du Latin et les écrivains » dans **Les Marges** (octobre) :

Des lecteurs, du public, en effet, nous ne devons pas nous désintéresser. Et j'estime qu'il est quantité d'idées générales desquelles un artiste doit résolument se tenir à l'écart, car s'il n'y a pas de raison pour qu'il lui vienne à leur sujet d'autres pensées que celles, si l'on veut, de M. Pécuchet, je suis bien sûr aussi qu'il y a d'autres idées générales, intéressant toute la nation, sur lesquelles il a son mot à dire, et alors il est juste qu'il le dise. Cette question de l'éducation intellectuelle, de la formation de l'esprit, de la culture, du latin enfin, est précisément l'une d'elles. Et les écrivains qui s'en désintéressent sont tout à fait absurdes.

Il est certain, en effet, qu'une réforme comme celle de 1902 est destinée

sinon à diminuer les écrivains et l'art littéraire en France, du moins à diminuer le nombre de ceux qui peuvent chez nous goûter la littérature et lui attribuer de l'importance. Je dis donc qu'aucun écrivain ne peut se désintéresser d'une réforme dont la fin sera de diminuer chez nous l'importance de la littérature. Si la France a toujours brillé d'un vif éclat, c'est qu'on y croyait à la supériorité de l'esprit littéraire. On y goûtait les ouvrages de l'esprit. De là une littérature riche, la formation d'un goût national parfait, et une abondance singulière de chefs-d'œuvre.

Or, que maintenant nous laissions faire : la France est en train de donner le pas à l'esprit scientifique sur l'esprit littéraire ; il faut ne rien voir pour ne pas voir cela. Demain, le géomètre et le mécanicien, l'ingénieur, mettra à la porte de chez nous le littérateur. Et l'on ne supportera plus comme auteurs que les anciens polytechniciens, que ceux qui peuvent parler de tout autre chose que de la littérature, — et seulement d'autre chose. Il n'y aura plus de place ici que pour les Messieurs Marcel Prévost.

La réforme de 1902 conduit finalement là.

Voilà pourquoi je dis qu'un écrivain qui s'en désintéresse est absurde. C'est, en effet, proprement se désintéresser de son art et de soi-même.

§

Mme la baronne Hélène Brault vient de donner à la France : **Le Parthénon** (20 octobre), sous les espèces d'une nouvelle revue mensuelle « politique et littéraire, indépendante ».

M. Emile Faguet chaperonne le naissant périodique devant l'opinion. L'honorable académicien le fait avec la bonne humeur qui est une de ses vertus :

Elle sera, comme son sous-titre l'indique, indépendante de tout parti et de toute école et elle sera éminemment éclectique. Et elle sera éclectique précisément parce qu'elle sera indépendante. Car par ce mot « indépendance » elle entendra l'indépendance de ses rédacteurs. Elle ne demandera à aucun d'eux que du talent et le laissera absolument libre de ses idées, de ses tendances, de ses préférences, de ses systèmes. Ce qu'elle veut, c'est ouvrir une tribune libre et laisser le *public lui-même* juge des choix d'idées qu'il aura à faire.

Tout homme de valeur est rédacteur, d'ores et déjà, du *Parthénon* et n'aura d'autre instruction que d'y présenter ses idées avec la modération convenable aux gens du monde et qui leur est comme naturelle.

Cette tribune libre plaira-t-elle au public ? J'ose en être sûr. Il voudra exercer ce rôle d'arbitre dont je parlais tout à l'heure, d'arbitre après documentations, après examen dans différents sens et, pour ainsi dire, conférence contradictoire. Il lui suffira que cette conférence contradictoire ait été faite par des gens, d'abord de bonne foi, ensuite de mérite, enfin ayant (cependant) quelque chose de commun, à savoir : le goût de rechercher la vérité et le goût de réaliser le beau.

A une Revue qui aura, qui a déjà, l'esprit que je viens de dire, je ne saurais que souhaiter bienvenue dans la République des lettres qui sera augmentée, agrandie et honorée par elle.

Après des articles graves, des pensées, des poèmes, le tout fort choisi, avant des vers et de la prose pareillement fort choisis, nous trouvons cette petite pièce imprimée en bas de page, comme en pénitence, et que nous réimprimons ici, dans le pur dessein de la changer d'air.

TES BAISERS

En bonne averse, en grain d'orage,
Tombent, tombent sur mon visage
Tes baisers fous, tes baisers drus,
Tes baisers brûlants et goulus.

Et la plante, qui desséchée
D'une soif jamais étanchée,
Au désert s'allait consumant,
Se désaltère éperdument.

CAMILLE BRUNO.

§

La Grande Revue (10 octobre) donne des lettres inédites de Léon Tolstoï. L'une d'elles, datée de 1859, contient tout ce véritable roman :

Borissov a été élevé chez P. P. Novossiltsev et il y menait la vie d'un pupille maltraité. Dès son enfance, il tomba amoureux de sa voisine, jolie petite fille de son âge, sœur de Fet, et n'a jamais cessé de l'aimer. Il l'a demandée en mariage : on la lui refusa. Il est parti au service dans le Caucase et s'est fait aimer et estimer partout. Mais rien ne le réjouissait : sa seule pensée était l'espoir de voir son rêve se réaliser.

Dix ans après, il retourna au pays natal. Le père de la jeune fille était mort ; il fit une nouvelle demande en mariage ; cette fois, c'est la jeune fille qui refusa : elle en aimait un autre. Le même jour, il tenta de se suicider ; mais, le pistolet ayant raté, on le sauva, et on fit si bien qu'on le persuada de vivre et d'espérer.

C'est un homme religieux. Il reprit le service pendant la guerre. Il vivait honnêtement dans le sens strict du mot, chose si rare dans l'éducation des cadets, et se montrait partout courageux et modeste. Trois ans après, il revint encore, fit une nouvelle tentative et fut encore refusé. Pendant ce temps, un malheur était arrivé : la jeune fille était devenue folle et avait été guérie, mais les médecins avaient dit que sa folie pourrait revenir si elle ne se mariait pas. Dieu sait à quelle influence elle obéit : à la prière de ses parents, à l'amour malheureux ou à la fidélité de cet amour, mais elle accepta le mariage avec froideur et indifférence. Borissov, confiant en soi, se maria. Un an après, ils eurent un charmant enfant. Je les vis deux ans plus tard, et c'est le mariage le plus heureux que j'aie vu de ma vie. Elle a reconnu la valeur de son mari, elle l'aime ; et lui, la première fois de sa vie, à trente-cinq ans, il était heureux. Le sourire était toujours sur ses lèvres ; il voulait parler à tout le monde de son bonheur. Les premiers dans le monde étaient sa femme et son enfant. C'était une vraie jouissance de les regarder, car, au bout d'un instant, on disait : voilà un homme heu-

reux. Et c'était le même Borissov qui, il y a deux ans, avait l'aspect si résigné, si pitoyable.

MEMENTO. — *La Grande Revue* (10 octobre). — « Madagascar », par M. Ch. Humbert. — M. Emile Guillaumin : « Le Syndicatde Baugignoux. » — « Don Juan », par M. Y. Scantrel.

Les Marges (octobre). — « Sur les influences littéraires », par M. Jean Viollis. — M. P.-J. Toulet : « Quatrains et distiques. » — M. H. Bachelin : « Georges Delaw. »

Le Feu (octobre).— Mme Aurel : « Le livre sans malice. » — M. E. Sicard : « Films. »— Poèmes de M. F. Ferrier.— «Colette », par M. J. Voisin.

La Renaissance contemporaine (24 octobre). — « La Renaissance tragique », par M. Alfred Mortier. — « Le Poète à quelques contemporains », poème de M. J. Thogorma.

Le Correspondant (10 octobre). — « La femme dans l'Islam », par M. G. Raynaud. — « Le curé d'Elancourt », par M. Maurice Talmeyr. — « Une loge maçonnique de province à la fin de l'ancien régime », par M. de Roux.

L'Indépendance (15 octobre). — « L'œuvre d'Elémir Bourges », par M. Jean Variol.

La Revue de Paris (15 octobre). — « Souvenirs », par M. E. Lavisse.— « Les débuts de Liszt », par M. A. de Hevesy. — « Prince, Libéré de 2e Section », une très remarquable nouvelle de MM. Le Goupils.

Revue bleue (14 octobre). — « Le Centenaire de Théophile Gautier », par M. Paul Flat. — « De Moscou à Shanghaï », par M. E. Ducoté.

Le Printemps des Lettres (25 octobre). — M. A. Germain : « L'Enchantement des nuits de Khartoum. » — « Voici... Voici la ville », vers de Mme H. du Rieux. — « L'Ame », un beau poème de M. Joachim Gasquet.

La Revue critique des idées et des livres (10 octobre). — « Un historien nationaliste : Alexandre Buchon », par M. Henri Lagrange. — « La Tradition picturale », par M. E. Bernard. — « La Marine royale de la mort de Henri II à la mort de Richelieu », par M. Fagus.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Chronique Stendhalienne : Stendhal et la Restauration (*Intermédiaire*, 20 octobre). — Béhaïsme ou Bahaïsme (*La France*, 21 octobre, et *Le Temps*, 3 novembre).

M. Ad. Paupe offre ce problème aux lecteurs de l'**Intermédiaire** et leur en demande la solution, mais s'il ne l'a pas résolu lui-même, qui en sera capable ?

Dans les chapitres LI, LII et LIII du *Rouge et Noir*, intitulés « la Note secrète », la « Discussion », « le Clergé, les Bois, la Liberté », Stendhal a mis en scène un certain nombre de personnages historiques, qu'il s'est abstenu de nommer, sans doute parce qu'ils vivaient encore à l'époque où il écrivait son chef-d'œuvre. Nous ne croyons pas que ce soient des êtres de pure fantaisie. On sait que Stendhal n'a pas créé, de toutes pièces, les héros et comparses de ses romans. Dans sa lettre à Balzac, il a expliqué sa méthode de travail :

Je prends un personnage de moi bien connu; je lui laisse... certaines habitudes, et je lui donne plus d'esprit.

Au surplus, si Stendhal n'a pas désigné, par leur nom, les interlocuteurs du marquis de la Mole, il les a tous marqués d'un trait significatif, de nature à les faire reconnaître, et qui leur donne l'apparence de la réalité.

Voici la liste de ces personnages, dans l'ordre où ils se présentent, avec leur signalement. (On sait que la scène se passe vers 1818, à l'époque des intrigues et conspirations ultra-royalistes.)

1. — Le maître de la maison : homme énorme, ayant la physionomie et l'éloquence d'un homme qui digère. — 2. — Un nouveau personnage, ayant une décoration très distinguée ; court et épais, haut en couleur, l'œil brillant et sans expression autre qu'une méchanceté de sanglier. — 3. — Un grand homme très maigre et qui portait trois ou quatre gilets ; œil caressant, geste poli, appartenait évidemment à l'Eglise. — 5. — M. le duc de *** ; cinquante ans, mis comme un dandy, marchant par ressort. Tête étroite, grand nez, visage busqué et tout en avant. — 6. — Un personnage militaire, ancien général de Napoléon ; transfuge. — 7. — Un grave personnage apparemment fort avant dans les dignités ecclésiastiques, cardinal ? — 8. — M. de Nerval.

L'étude de M. Ernest Daudet sur *Chateaubriand et la police* (1816-1819) m'a déjà fourni quelques indications sur cette réunion, mais non pas d'une façon complète et définitive.

L'Intermédiaire compte, parmi ses « éclaireurs » habituels, d'éminents historiens ; l'un d'eux aurait-il l'obligeance de mettre un nom sous ces personnages ? Je lui en serais bien reconnaissant.

Ce jeu des « clefs », souvent amusant, n'est-il pas bien illusoire ? Je suis incapable de mettre un nom sur aucun de ces personnages, et je suis assuré que s'ils nous retiennent un instant, c'est grâce à la vision de Stendhal et non pour leur importance historique. A ce prepos, a-t-on bien médité ce mot de Flaubert sur l'identification d'Emma Bovary, qui a tenté bien des chercheurs, plus naïfs encore que consciencieux ? Comme on lui demandait qui était Madame Bovary, il répondit : « Madame Bovary, c'est moi-même. » Stendhal aurait peut-être répondu à la question d'un Paupe contemporain : « Qui sont ces personnages ? Ce sont tous ceux que je n'aurais pas voulu être ».

§

M. Remy de Gourmont a découvert une religion nouvelle. Il nous en a fait part en ces termes dans ses notes quotidiennes de **la France :**

Je n'ai jamais vu ce mot écrit et je ne l'ai jamais entendu prononcer que selon la prononciation anglaise, mais je l'ai entendu si souvent que je suis sûr au moins de sa sonorité. C'est le nom d'une religion nouvelle qui a quelques fidèles à Paris et dont le chef, un beau vieillard persan, est en ce moment parmi nous. La Perse est un foyer religieux. Beaucoup de religions, qui eurent leur heure, sont venues de là, dont les fondateurs

ou les réformateurs furent Zoroastre, Manès, Ali, le Bâb, tant persécuté. Le Béhaïsme prolonge le Bâbisme, mais avec encore moins de rites, de formes, d'extérieur. Il se présente sous l'apparence d'une philosophie très douce et très simple, qui veut réunir les hommes dans la paix et dans l'amour, d'une philosophie à la fois naïve et douce, contre laquelle on cherche en vain des objections. Elle me fut enseignée hier par le Maître, en un langage riche de fleurs orientales, que M. D. transplantait dans le parterre français avec une aisance qui m'émerveillait presque autant que le Béhaïsme lui-même. Le patriarche éloquent nous disait les joies primitives que l'on éprouve dans la cité Behaïste, joies bien faites pour enchanter les cœurs dociles, l'éternel printemps, la floraison perpétuelle, la permanente éclosion des lis, des violettes et des roses, le sourire des femmes, la gravité heureuse des hommes dans l'air parfumé d'amour. Et il nous parla de la grande Vérité qui domine toutes les vérités passagères et dans laquelle se fondent et se transforment les petites erreurs humaines, comme les querelles disparaissent à l'ombre de la grande Paix. Et on sentait une ferveur au fond de la voix un peu saccadée, rythmée rudement par les sonorités gutturales de la langue persane, mais rythmée doucement aussi par des phrases de rire musical. Car le prophète est gai et tout respire en lui la gaîté d'être un prophète, sur lequel quarante ans de prison n'ont point laissé de traces. Il avait près de lui un bouquet de violettes : il l'offrit à une de ses visiteuses, la plus rebelle à son enseignement, et qui a eu l'audace de lui tenir tête : les violettes de Parme lui servent d'arguments comme son rire cordial,comme ses belles comparaisons poétiques et la simplicité de sa robe persane. On l'entendra, paraît-il, dans une controverse à la Sorbonne, où il aura pour partenaires M. Loyson,un abbé et un indépendant, si on en trouve. Il ne faudra pas manquer cette fête.

M. Jean Lefranc a donné dans **le Temps** quelques détails plus précis sur cette religion qu'il appelle plus exactement, peut-être, ou plus conformément à l'écriture, le Bahaïsme :

Vous que la vie a déçus, vous qui pleurez sans raison, vous qui souffrez sans, blessure, vous qui ne croyez plus, mais qui avez besoin de croire, vous impies mystiques, les athées sans conviction, vous les névrosés, les neurasthéniques, les victimes de l'ennui, Occidentaux affaiblis, mes frères, réjouissez-vous ! Vous guérirez de vos maux à la fois imaginaires et réels par la Vérité, et ce talisman, c'est Abdoul Baha Abbas qui vous l'apporte en ses mains bénissantes de sage et beau vieillard.

Abdoul Baha, fils de Bahaou'llah, prophète du bahaïsme, est en effet venu visiter l'Occident. Dans un logis de l'aristocratique avenue de Camoëns, à l'ombre du Trocadéro et de la tour Eiffel, il reçoit chaque jour ses disciples. C'est un noble Oriental à la longue barbe blanche, coiffé d'un turban blanc et vêtu d'une ample robe vert olive. Il ne parle que le persan, mais sa voix est douce et M. Hippolyte Dreyfus, avocat à la cour d'appel de Paris, qui traduit, en fervent bahaï, ses paroles, exprime avec une éloquence fidèle la saveur biblique de son langage inspiré.

Le bahaïsme, c'est le babisme réformé, humanisé, modernisé. Le Bab, ce prophète persan, dont le comte de Gobineau nous conta l'histoire, bor-

nait son ambition à l'amélioration morale et politique de la Perse. Ce haut dessein lui valut d'être publiquement exécuté à T'abriz en 1850. De 1848 à 1852, beaucoup de ceux qui, comme lui, pensaient que tout n'était pas pour le mieux dans le royaume du chah subirent son sort glorieux. Avec plusieurs autres de ses adeptes, Mirza Houssein'Ali Nouri, vénéré aujourd'hui sous le nom de Bahaou'llah, fut exilé en 1852 à Bagdad, puis, par les soins du gouvernement turc, à Constantinople, ensuite à Andrinople, et enfin à Saint-Jean-d'Acre.

Abdoul Baha donne un enseignement qui diffère peu de celui du christianisme théorique et des autres religions moralisantes. Voici, d'après M. Lefranc, une de ses leçons :

Vivre la vraie vie, c'est :

Ne faire de tort à personne, s'aimer les uns les autres.

Etre bon pour le peuple et le chérir d'un esprit pur.

Supporter sans se révolter les difficultés ou les injustices dont nous sommes victimes, et malgré tout aimer ses semblables.

Se réjouir dans les pires calamités, car ce sont les présents de Dieu.

Se taire sur les fautes des autres, prier pour eux et les aider par notre bonté à s'amender.

Ne regarder que le bien et non le mal. Si un homme a dix qualités et un défaut, ne regarder que les qualités et oublier le défaut; si c'est le contraire, regarder la qualité et oublier les défauts.

Ne jamais médire de qui que ce soit, même de nos ennemis.

Blâmer ceux qui nous parlent des fautes d'autrui.

Faire nos moindres actes en bonté.

S'adonner à la propagation des enseignements sacrés, car ce n'est qu'ainsi que nous recevrons la force et la confirmation spirituelle.

Détacher son œuvre de soi-même et du monde; être humble.

Etre le serviteur de chacun et savoir que nous ne sommes supérieurs à nul autre.

Etre une seule âme dans différents corps, car plus nous nous aimerons, plus nous serons près de Dieu. Mais cet amour, cette unité, cette obéissance ne doivent pas venir que des lèvres, ils doivent exister réellement.

Agir avec prudence et sagesse.

Etre sincères, hospitaliers, respectueux des droits d'autrui.

S'efforcer de guérir les malades, de réconforter les affligés, d'être la table céleste pour tous ceux qui ont faim, un guide pour les chercheurs, une eau bienfaisante pour les terres arides, une étoile à chaque horizon, une flamme pour chaque lampe, et le messager de tous ceux qui attendent le royaume de Dieu.

M. Jean Lefranc conte en ces termes ses propres impressions :

Par quel chemin M. Hippolyte Dreyfus est-il allé au prophète persan ? C'est la question que se poserait tout profane. L'avocat parisien m'a simplement raconté l'histoire de son initiation au bahaïsme. Il venait de terminer ses études à Paris, et il était matérialiste. Néanmoins il sentait qu'« il y

avait autre chose ». Il cultiva les sciences occultes. Ces « sciences » le déçurent. Des gens qui revenaient de Saint-Jean-d'Acre lui parlèrent d'Abdoul Baha. Il fut séduit par leurs propos et partit pour Saint-Jean-d'Acre. Ses entretiens avec Abdoul Baha achevèrent de l'attacher à la cause bahaïe. Mais il n'entendait point le persan et Abdoul Baha ne parle pas le français. Pour ne pas avoir recours aux interprètes, il apprit donc le persan. Une jeune fille américaine, miss Laura Clifford Barney, qui s'était aussi entretenue avec le prophète et qui a même écrit un livre sur le bahaïsme : *les leçons de Saint-Jean-d'Acre,* est aujourd'hui Mme Hippolyte Dreyfus.

J'ai entendu Abdoul Baha, l'autre soir, à Paris, chez les Théosophes, qui ne sont point des bahaïs, mais qui admirent le bahaïsme. L'auditoire était élégant. Le prophète parla et M. Hippolyte Dreyfus traduisait chacune de ses phrases qui ont le tour poétique et harmonieux. Puis Abdoul Baha fit annoncer qu'il allait prier pour ceux qui l'avaient écouté. Il psalmodia alors une longue prière où les sons gutturaux du persan entrecoupaient le murmure monotone et prolongé des récitants de litanies.

Le lendemain, je fus reçu chez Abdoul Baha. Le salon était rempli de gens qui se tenaient debout en attendant la bénédiction du prophète. La plupart conversaient en anglais. Abdoul Baha, dans son cabinet de travail, me prit les mains et les garda longtemps serrées dans les siennes. Il me dit que la presse était une des grandes puissances du monde, et qu'il avait déjà proclamé cette vérité dans l'un de ses livres. Il m'assura aussi que les Parisiens étaient aimables.

Le visage vénérable d'Abdoul Baha, où brillent ses yeux jeunes, exprime l'intelligence et la bonté. Il est paternel, affectueux et simple ; il inspire confiance et respect. Son pouvoir divin lui vient sans doute de savoir aimer les hommes et de savoir se faire aimer d'eux. Il vient redire, doucement, la grande parole : Aimez-vous !... Que les religions sont belles quand elles ne sont pas encore !

R. DE BURY.

LES THÉATRES

RENAISSANCE : *Un beau mariage,* pièce en 3 actes, de M. Sacha Guitry (17 octobre). — Memento.

C'est vraiment une pièce amusante que la comédie de M. Sacha Guitry : **Un beau mariage**. C'est même plus, c'est une pièce curieuse et pittoresque, pleine d'inattendu. D'un côté, le fonds, de l'autre, la forme. Ce n'est pas trop dire, relativement, étant donnée la matière habituelle des œuvres dramatiques de notre époque, toutes basées sur l'adultère ou des conflits de sexe, qu'on se trouve en pleine nouveauté. Quelques défauts, cependant, ne manquent pas à *Un beau mariage*. Ils sont d'ailleurs, du moins pour ma part, assez malaisés à définir. Il semble que ce soit, pour ne dire que l'essentiel, un léger manque de lien dans l'action, et un certain manque de clarté dans le finale. Mais peut-être aussi l'œuvre profite-t-elle de cette indécision, de ce

très léger flottement qu'on y sent par moments. La vie n'offre pas toujours un développement absolument logique, et les situations n'y ont pas toujours, non plus, ces dénouements catégoriques, aisés aussi, où se plaisent les auteurs dramatiques. Oui, plus j'y réfléchis, ce que j'ai été tenté d'appeler des défauts dans un *Un beau mariage* sont peut-être, au contraire, des qualités. M. Sacha Guitry nous a présenté une série de personnages à un moment de leur existence. Ces personnages vivaient auparavant tels que nous les voyons vivre sur la scène. Ils continueront également à vivre après que le rideau baissé nous a séparés d'eux. L'auteur nous les a même montrés si vivants, il nous a si bien mis à même de connaître leur caractère à chacun, que nous pouvons, avec un peu d'imagination, nous représenter quelle sera, à peu de chose près, cette suite de leur vie. N'est-ce pas une grande qualité que de savoir peindre à ce point la vie et les individus? Nous sommes trop habitués à voir sur la scène la simple exposition d'un cas isolé, d'un fait divers, inventé de toutes pièces par l'auteur, ouvert et clos par lui à sa seule volonté. Je pense, par exemple, en écrivant cela, aux pièces de M. Paul Hervieu. Elles peuvent avoir, pour certains, une certaine beauté, quoique, pour ma part, je connaisse peu d'œuvres dramatiques d'un ennui aussi morne, aussi lourd. En tout cas, leurs personnages n'ont de vie que tout juste pour remplir le nombre d'actes au cours desquels ils nous sont montrés. Morts auparavant, on les sent également morts après. C'est de la vie inventée, ce sont des personnages artificiels, au lieu de la vie réelle et de personnages vraiment vivants. Les personnages de M. Sacha Guitry dans *Un beau mariage* n'ont rien de fabriqué, ils parlent bien le langage de leur milieu. L'esprit qu'ils montrent leur est très naturel, et les situations dans lesquelles ils nous apparaissent sont bien adéquates à leurs personnalités. Dame! ce ne sont pas des héros, ni même, peut-être, de très, très honnêtes gens. Mais je vous l'ai dit, M. Sacha Guitry peint la vie, il nous montre des gens vrais. Ce n'est pas un poète ni un psychologue à la façon de M. Henry Bataille ou de M. de Porto-Riche. Il n'y a rien dans sa pièce de la fade poésie du premier, ni de la mauvaise littérature du second. Ses personnages sont des gens d'aujourd'hui, ils ont leurs petites tares, ils sont sur toutes choses d'une délicatesse modérée, mais on ne les voit point empêtrés de ce romanesque facile que nous étalent les héros de *Maman Colibri*, ni uniquement préoccupés de basses questions de derrière comme le sont *le Vieil Homme* et ses comparses. Je ne les ai d'ailleurs pas trouvés si coquins pour ma part. Je dirai même plus, je les ai trouvés, par moments, assez sympathiques. C'est, je crois, qu'ils sont francs, simples, qu'ils apportent de la bonhomie, de la gaieté dans leurs peccadilles, qu'ils ne s'exagèrent pas leurs vertus, qu'ils se voient tels qu'ils sont, qu'ils n'usent pas de

jolies phrases pour se trouver des excuses, et qu'au milieu de tout cela ils ont encore des qualités de générosité, d'émotion, et encore quelques bribes de scrupules. En un mot, c'est qu'ils sont vrais, car si le véritable honnête homme est rare, le coquin complet est rare aussi et il garde toujours un endroit par où il pourrait nous toucher et mériter notre indulgence. C'est moins le vice qui est condamnable que l'hypocrisie mise à le cacher ou à lui donner je ne sais quelle beauté romanesque. Les cochons que nous montre dans *le Vieil homme* M. de Porto-Riche, — il les appelle, lui, des héros de la passion ! — ne sont occupés, le grand-père, le père et le fils, que des besoins de leur sexe. Cela n'est rien. Malgré notre répugnance et le manque d'intérêt de ces choses, nous pourrions les écouter, et ils pourraient à la rigueur être vrais, si toutefois l'auteur ne les avait pas situés dans un milieu qui empêche toute vraisemblance. Ce qui fait pitié, ce qui fait éclater de rire, ce qui dénote le faux poète et le mauvais écrivain, c'est de les voir s'exprimer en charabia métaphorique, habiller leurs propos libidineux de préciosités littéraires, et abuser prétentieusement du mot : cœur, quand ils ne sont occupés que d'une chose qui commence bien par la même lettre, mais est située un peu plus bas. Pour tout dire, il y a chez M. Sacha Guitry, — et, pour ne rien exagérer, disons, si vous voulez : en puissance, — un auteur dramatique qui est bien dans la tradition française, qui est de montrer les travers, les ridicules et les tares humaines pour nous en faire rire. Des auteurs comme MM. Bataille et Porto-Riche sont des gens qui font de la littérature sur la scène, mais nullement du théâtre au sens exact du mot, ni surtout du théâtre français. Je vous ai parlé du pittoresque d'*Un beau mariage*. Il tient d'abord aux personnages qui nous sont montrés et qui nous changent vraiment du mari, de la femme et de l'amant, — ou de la maîtresse — sans lesquels il n'est plus, de nos jours, de pièces de théâtre. M. Sacha Guitry nous introduit d'abord chez le bookmaker Herbelin, qui a fait fortune en prenant des paris que, pour la plupart, il a été le seul à gagner. Je vous assure que ce bonhomme est campé, — tout le long de la pièce, — de la façon la plus vraie et la plus amusante, et il y a, au premier acte, une scène entre lui, un jockey et un entraîneur, qui est de la plus jolie et de la plus exacte couleur. Herbelin est plus que millionnaire. Il commence à avoir assez de tous les ennuis que lui cause la police dans son métier, et il songe à se retirer. En attendant, comme il est veuf, il fait la fête. Il a précisément rendez-vous ce jour-là avec une petite amie, quand se présente chez lui sa fille, une demoiselle d'une vingtaine d'années qui, depuis la mort de sa mère, vivait chez une cousine. Cette cousine vient de mourir. Simone Herbelin ne sait où aller. Elle a pensé à son père. Elle vient s'installer chez lui. « J'espère que tu es content ? » ajoute-t-elle. En effet. Cette résurrection de la famille en-

chante tout à fait Herbelin, que la mort de sa femme avait si bien rendu à la vie de garçon. Aussi n'a-t-il tout de suite qu'une idée : se débarrasser de sa fille, en la mariant au plus tôt. Herbelin, qui est propriétaire de la maison qu'il habite, a justement dans son rez-de-chaussée un locataire qui lui paraît pouvoir faire le gendre dont il a besoin. Il n'y a plus qu'à négocier l'affaire. Nous nous transportons donc chez le locataire en question, le jeune comte de Valencey. Quel charmant garçon ! Des dettes et son titre, c'est toute sa fortune. Son mobilier n'est pas payé, les créanciers l'assaillent, il doit trois termes. Mais bast ! il a une jolie maîtresse, richement entretenue. Avec l'argent qu'elle lui donne, et, sans rien payer, il peut vivre. Il vit donc, ironique et léger, sans s'occuper des nuances et Herbelin a beau lui offrir sa fille, avec remise des termes en retard et une dot qui va jusqu'au million, et revenir à la charge à quatre reprises, il refuse, avec insouciance, presque avec noblesse, et surtout avec le plus plaisant esprit. Mais Herbelin parti, Simone entre, et l'effet que son père n'a pu produire, elle l'obtient aussitôt. Elle explique à Valencey qu'elle se doute des manigances de son père, mais qu'elle ne veut pas se marier. C'est chez elle une résolution définitive. S'il le veut, ils seront des camarades, mais rien que des camarades. Pas le moindre flirt, la moindre galanterie. Et comme Simone est jolie, et que Valencey est à la fois intrigué et séduit, c'est tout de suite conclu. Nous les trouvons ensuite réunis à la campagne, chez Herbelin. Petit à petit, l'amour est venu, un curieux amour, fait d'ironie, de réticences, d'une certaine sécheresse, de piques et d'aveux, un peu équivoque aussi, un peu incertain. Herbelin, lui, pendant que les deux jeunes gens jouent leur jeu, ne pense toujours qu'à son idée : se débarrasser de sa fille en la mariant. Il a payé les dettes de Valencey. Il a remboursé sa maîtresse. Il ne voit pas ce qui peut retarder la conclusion, et il presse, il demande des nouvelles en homme impatient de retrouver sa liberté. Mais cette conclusion, sur le point de se réaliser, se trouve soudain compromise. Simone avoue à Valencey qu'elle a eu un amant, et ce qui montre que ce jeune homme n'est pas si déchu, c'est que, malgré la dot et l'état de sa fortune — il lui reste dix-sept francs — il songe aussitôt à se défiler. Vous me direz qu'il y a d'autre part les dettes payées et les sommes remboursées par son futur beau-père, qu'il y a là une question de délicatesse. Eh ! mon Dieu, je ne dis pas non. Valencey semble quelque peu ne s'être engagé dans ce mariage que pour arriver aux sacrifices pécuniaires d'Herbelin. Mais qu'eussiez-vous dit s'il avait tout de suite fermé les yeux sur la tache de Simone pour encaisser sa dot ? Croyez-moi l'un vaut l'autre. Valencey songe donc à se défiler, malgré les reproches d'Herbelin, — encore une bien jolie scène et d'une ironie très réussie. Heureusement, Simone arrive, se

jette à son cou, et lui dit qu'elle est prête à partir avec lui, avec ou sans mariage, et qu'elle a même dans cette intention subtilisé les belles économies d'une vieille dame de la famille. Cette marque d'amour achève de conquérir Valencey. Il renonce à sa valise, et reste, pour réaliser le beau mariage. Quant à la tache de Simone, il a, à ce propos, un mot d'une haute philosophie, et par-dessus le marché d'une grande vérité : « Ça n'a pas d'importance, dit-il,et, surtout,ça ne se voit pas ! »

Je ne voudrais pas que vous vous contentiez de ce mince récit de la pièce pour vous en faire une idée complète. Il y a les nuances, que je ne puis vous rendre, et les autres personnages, non moins réussis, non moins amusants, et il y a surtout, autre côté du pittoresque de l'œuvre, l'esprit mis sur tout cela par M. Sacha Guitry. A la vérité, c'est un esprit un peu particulier. Je ne sais même pas si c'est vraiment de l'esprit. C'est peut-être plutôt de la bouffonnerie, une espèce de manière d'amener des mots effarants. On rit, certes, mais c'est peut-être plus par surprise que par plaisir intellectuel. Je ne suis pas loin de penser qu'il n'y a là qu'un procédé, facile à suivre,à développer une fois qu'on l'a trouvé, un peu le procédé d'un Mark Twain, l'effet produit par l'inattendu, par le cocasse. Vous jugerez mieux avec quelques exemples.

Herbelin a envoyé son concierge réclamer ses termes au comte de Valencey. Le concierge revient de sa mission. Herbelin l'interroge.

« Voyons, lui dit-il, vous lui avez présenté ses quittances. Qu'a-t-il répondu ? Il a bien dû répondre quelque chose ?

« Monsieur, répond le concierge, c'est bien simple : je n'ai pas vu ce monsieur. La bonne a été lui dire que j'étais là, et j'ai seulement entendu crier : jamais entre les repas. »

Voyez-vous le cocasse ! Il n'y a pas moyen de ne pas éclater de rire. Supposez que vous soyez propriétaire, qu'un locataire vous doive trois termes. et qu'à vos réclamations il vous réponde : jamais entre les repas. Vous ferez la tête que fait Herbelin, à qui cette réponse ouvre la perspective de n'être jamais payé.

Herbelin rend visite à Valencey. Il lui rappelle, aimablement, ses termes en retard et ses réclamations infructueuses. « Voyons, cher Monsieur, lui réplique Valencey, regardez si j'ai eu tort de ne pas payer. Votre concierge est venu hier me demander trois mille cinq cents francs. Il est revenu ce matin me demander encore trois mille cinq cents francs. Je l'aurais payé, ça m'aurait coûté sept mille francs. » Vous pouvez juger encore, à cette réponse, de la tête du brave bookmaker.

Simone annonce à son père la mort de la cousine chez laquelle elle vivait.Herbelin s'en moque,mais il fait des efforts pour paraître affligé. « Ah ! elle est morte, dit-il. Et de quoi ? — D'une pleurésie,

épond Simone. — D'une pleurésie, reprend Herbelin. Dame, c'est u'il ne faut pas rire, avec une pleurésie. — Mais, papa, elle ne riait as, » réplique gravement Simone.

Vous le voyez, c'est bien un procédé. Il suffit de déplacer, de modier le sens de certaines réponses, de changer en quelque sorte la vaeur des mots pour arriver à la drôlerie, et tout l'esprit de M. Sacha uitry semble bien être, en effet, plus de la drôlerie que du éritable esprit.

La pièce est jouée à merveille par M. Arquillière dans le rôle d'Herelin, par Mme Charlotte Lysès dans le rôle de Simone, par Mme Suanne Derval et MM. Bullier et Paul Plan dans les autres rôles. C'est I. Sacha Guitry lui-même qui joue le rôle du jeune comte de Vaencey. Vous ne vous étonnerez pas qu'il soit parfait. Il est chez lui, parle comme chez lui, il est simple, naturel, vrai, son héros au omplet, en un mot. Est-ce parce que je ne l'ai pas vu jouer souvent? e lui trouve vraiment plus de talent qu'à son père, toujours le même ans tous ses rôles. Il faut dire aussi grand bien des décors, surtout elui du dernier acte. Il représente un jardin, avec une réelle fraîheur. M. Sacha Guitry en blanc, Mme Charlotte Lysès en noir, sur e fond vert des arbres, c'est un Manet très réussi.

Memento. — Odéon : Matinées inédites du samedi. *Le Tribut*, pièce en actes de MM. Adrien Karcher et René Jeanne (28 octobre). — Théâtre Antoine : *Le Bonheur*, comédie en 3 actes, de M. Albert Guinon (3 novemre). — Gymnase : *L'Amour défendu*, pièce en 3 actes, de M. Pierre Wolff (7 novembre).

MAURICE BOISSARD.

MUSIQUE

Les premiers Concerts. — La musique à l'Université.

Le centenaire de Liszt fut fêté tout juste correctement par M. Pierné qui, du moins, se donna la peine de monter la *Dante-Symphonie*. M. Chevillard, lui, se contenta d'ajouter *Hungaria* à son répertoire et, comme il ne comprend manifestement rien à ce genre de musique, il s'ensuivit une véritable exécution sans phrases. On éprouve quelque tristesse à voir bâcler ainsi un tel anniversaire, et une certaine humiliation à la comparaison des festivals organisés par nos voisins. On peut se demander aussi, avec une réelle inquiétude, si M. Chevillard comprend plus le génie de Mozart que celui de Liszt. Le nom de M. Renaud en vedette, l'augmentation du prix des places trahissaient évidemment un tout autre souci que celui de l'art pur. Toutefois on n'eût pas attendu de M. Chevillard une telle soumission aux exigences du larynx exténué d'un baryton pour Américains. M. Renaud n'a presque plus de voix et chante généralement

faux, mais, par dessus le marché, l'habitude qu'il a prise des scènes et du public transatlantiques semble l'avoir induit à des ficelles dont les simagrées cousues de fil blanc détonnent fâcheusement en nos concerts. L'idée d'y débiter des tranches de *Don Juan* s'avérait déjà passablement saugrenue. M. Renaud galvauda par surcroît la *Sérénade* d'un mouvement traînard et de fades effets aussi niaisement étrangers au caractère du morceau qu'indignes d'un artiste. Peut-être cette incompréhension totale des interprètes n'a-t-elle pas peu contribué à cette impression singulière et irrésistible, à savoir que le théâtre de Mozart paraît perdre autant au concert que celui de Wagner y gagne. Les débuts de la saison symphonique, en somme, n'ont pas été très brillants. Cela laisse la faculté de parler d'autre chose. Profitons-en. Je m'étais promis de revenir sur la question de la musique à l'Université. On ne peut guère choisir un meilleur moment que celui de la reprise des cours, et de la rentrée des classes au Conservatoire comme ailleurs.

Depuis une trentaine d'années, le goût de la musique s'est extraordinairement répandu dans notre pays et surtout dans notre capitale, qui en centralise peut-être à l'excès les forces vives. La musique n'est plus considérée chez nous comme un « art d'agrément », un gracieux passe-temps réservé aux jeunes personnes bien élevées et douées par le destin de suffisante aisance pour s'offrir des leçons de piano. Sous l'influence avant tout de Wagner, l'art musical a repris, auprès des autres arts, la place qu'il occupait jadis dans notre vie et dans notre culture. Il ne passionne pas seulement la foule anonyme et inavertie; il enthousiasme la sensibilité, intéresse, séduit et captive l'esprit de l'élite intellectuelle. Toute une littérature spéciale naît et grandit, à quoi collaborent, non plus rien que poètes, mais érudits, historiens, et jusqu'à philosophes ou savants. Cependant il est remarquable que, dans cette effervescence d'exégèse variée, les musiciens professionnels interviennent fort peu, s'en attestent aussi indifférents qu'ils sont, au fond, ignorants de la substance, tandis que les écrivains qui s'y adonnent se dénoncent fréquemment mal informés au point de vue spécifiquement musical. La raison en est l'état lamentable où est tombé chez nous l'enseignement de l'art sonore abandonné depuis un peu plus d'un siècle au Conservatoire ou aux établissements analogues. On peut dire que cet enseignement, en réalité, n'existe pas; ne consiste, même à l'égard de la formation des praticiens, qu'en un empirisme aléatoire gêné plutôt que secondé par des théories scolastiques surannées et purement conventionnelles. Un jeune musicien, qui a terminé ses études en ces sortes d'écoles, n'y a rien appris de la nature essentielle, de l'histoire et de l'évolution de son art, et le « métier » qu'il y put acquérir de professeurs souvent quelconques lui est tout juste bon à passer de cléments exa-

iens. Il n'en fut pas toujours ainsi. Vénérée chez les vieux Hellènes en tant qu'à la fois science et art hégémon du Parnasse, la musique fut longtemps enseignée à l'égal des plus hautes connaissances humaines en notre Université parisienne où, au XIIIe siècle, affluaient doctes magisters et élèves venus de toutes les contrées. Non seulement dès le moyen âge et durant la renaissance mais jusque dans le XVIIIe siècle avant l'institution des conservatoires, l'enseignement musical se composait de deux parties, l'une *pratique* et l'autre *spéculative*. L'enseignement *pratique*, avec les arguties du contrepoint et du canon d'abord, plus tard le déchiffrage de la basse chiffrée, sans compter la solmisation, les multiples clefs et le reste, comportait assurément une plus longue et laborieuse assiduité, et constituait un exercice plus sérieux en son temps que les « devoirs d'harmonie » actuels. L'enseignement *spéculatif* traitait de la nature objective de l'art musical et du son qui en est la matière première inéluctable; analysait les rapports numériques des intervalles, unique fondement scientifique de la théorie jusqu'à ce que Rousseau y employât les découvertes du physicien Sauveur ; cherchait à expliquer le mystère de la « consonnance » et discutait ou justifiait l'expédient pratique des « tempéraments » divers ; exposait enfin, non pas certes encore l'histoire de la musique, mais d'assez copieux tradiments dont certains remontaient jusqu'à l'antiquité pythagoricienne. Bref, l'enseignement spéculatif envisageait l'art sonore dans son essence et dans ses origines, et à chacune époque s'évertuait d'en élucider les énigmes par les moyens en son pouvoir. Aujourd'hui, cet enseignement a complètement disparu. On ne s'étonne guère qu'il n'ait jamais été cultivé en notre Conservatoire de Paris, organisé sous son présent aspect, en 1795, par un groupe de compositeurs de théâtre, uniquement préoccupés de former des professionnels et, d'ailleurs, parfaitement ignorants de ce dont, en l'espèce, il se fût agi. La longue liste des professeurs d'harmonie et de composition qui s'y sont succédé montre que notre Conservatoire n'a jamais ressenti la moindre velléité de réagir contre ses errements primitifs. Cette liste abonde, au contraire, en personnalités médiocres ou nulles à tous égards. Il en est résulté, dans cet établissement, la tradition de méthodes empiriques aussi sereinement arbitraires que la convention désormais invétérée d'une « théorie pratique », dont le dogmatisme stérile s'étale plus ou moins puerilement des manuels les plus élémentaires aux traités de Bazin, de Reber et de M. Théodore Dubois ou consorts. Tout ici est immuablement primaire, toujours conventionnel et pour la plupart erroné. Qu'un tel enseignement puisse être sans inconvénient pour un artiste créateur, on le conçoit sans trop de peine. En réalité, on n'apprend pas à faire de la musique, et on n'a que le « métier » dont on est capable. Sans parler du génie, le talent même se forge

son métier tout seul par la simple « pratique » de noircir du papier à portées, et celui qui a quelque chose dans le ventre produit sans se soucier de « théorie » heureusement vite oubliée. Mais il n'y a pas que des producteurs, et, pour eux au surplus autant que pour ceux-là qui n'y voudraient chercher que des éléments de culture, il n'en apparaît pas moins déplorable que notre institution musicale officielle ne sache à ce propos que perpétuer des préjugés et propager des erreurs. Cette situation n'est pas d'ailleurs particulière à notre Conservatoire; encore qu'à des degrés divers, elle lui est commune avec tous les établissements similaires où que ce soit. *La Schola*, qui a tant contribué à notre culture musicale *par ses concerts*, a bien tenté d'accorder chez elle une place à l'enseignement spéculatif: il ne s'en est suivi qu'une « théorie pratique » arbitraire de plus, doublée d'un tendancieux commentaire historique. L'expérience semble démontrer qu'un enseignement destiné à l'éducation pratique de futurs professionnels est incompatible avec l'objectivité exigée par un enseignement scientifique intégral et n'en laisse pas le loisir. Sans même préjuger de la valeur du maître, quelle que fût éventuellement l'universalité de sa science, il n'aurait avant tout pas le temps matériel de la dispenser à un auditoire qui, d'abord, lui demande tout autre chose. Il lui faut à priori choisir une méthode, une théorie, une pratique de travail afin d'apprendre à écrire à de jeunes élèves impatients bientôt de produire. Quoi qu'il veuille et consciemment ou non, son enseignement devient fatalement dogmatique. De pareilles écoles ne peuvent aboutir qu'à un enseignement généralement « primaire » et dans le meilleur cas « secondaire », avec tout ce que ces expressions impliquent de lacunes, d'à peu près, de vulgarisation hâtive et d'inexactitudes. Ce serait le rôle de notre Université de réaliser, sur les bases de l'enseignement spéculatif de jadis, un enseignement « supérieur » de la musique, dédié autant aux musiciens professionnels sortis du Conservatoire qu'aux mélomanes ou étudiants avides de culture spécifique. C'est là seulement qu'il serait possible d'atteindre à un enseignement objectif et désintéressé auquel les progrès de la musicographie dans tous les domaines permettent aujourd'hui d'être intégral. Cet enseignement devrait comprendre tout d'abord, non pas *l'acoustique* tout entière, mais la partie de cette science qui touche expressément à la musique, scrutant la nature essentielle du phénomène sonore, dévoilant les propriétés constitutives du son musical et leurs conséquences (harmoniques, sons résultants, vibrations par influence), étude qui entraînerait quasi-automatiquement, outre la critique de la terminologie courante, l'analyse des intervalles éléments des accords et l'examen du problème de la « consonnance ». Et plus d'un musicien serait sans doute bien surpris d'apprendre ici plus d'harmonie claire, simple et réelle

que dans tous les traités de conservatoire. Un autre cours devrait être consacré, depuis à tout le moins l'*organum* sinon l'antiquité monodique, à l'*histoire des théories* consécutives, sur quoi se grefferait volontiers celle de l'écriture musicale et de ses transformations. Le sujet mettant en cause à la fois le développement de la technique l'élaboration du contrepoint et *l'évolution de l'harmonie*, il serait assez malaisé d'en détacher tout à fait l'*histoire des formes*, quoiqu'à certains égards celle-ci puisse être traitée séparément, et que l'abondance de la matière y oblige peut-être. D'ailleurs, dans un enseignement de cette espèce, tout se tient et tout se pénètre, et la division du labeur exigerait la précaution d'un plan directeur minutieusement établi, étayé d'une unanimité de tendance et d'objectivisme averti. Chaque époque, les différents genres, styles, ou toute catégorisation proposée pourraient être approfondis jusqu'à l'érudition en un tel endroit, mais sans incohérence et en se confinant toujours sur le terrain spécifiquement musical. Enfin une *histoire générale de la musique* où, avec la classification chronologique de l'ensemble, interviendrait quelque biographie des créateurs, l'observation dans leurs œuvres des influences réciproques et du jeu des effets et des causes, résumerait utilement tous ces efforts disséminés. La plupart des éléments de cet enseignement scientifique de l'art musical sont eux-mêmes à l'heure qu'il est, disséminés un peu partout et jusque parmi la poussière rarement explorée des bibliothèques. Mais ils existent, ainsi que l'atteste le nombre des travaux allemands qui s'y rapportent et, si pour commencer il nous faudrait assurément profiter de la science acquise de nos voisins, il ne semble pas douteux que l'ascendant de notre Université déterminât bientôt la publication dans notre langue d'ouvrages assurés de lecteurs par un enseignement officiel et régulier. Et ce ne serait vraiment pas trop tôt. Il est singulier et fâcheux que, malgré Rameau, nous ayons délaissé à Helmholtz le bénéfice d'exploiter et de vulgariser les découvertes de Sauveur, et à Preyer le mérite d'en poursuivre les déductions ; qu'après l'initiative de notre Coussemaker, ce soit M. Hugo Riemann qui ait songé le premier à rédiger une histoire des théories musicales depuis le IXe siècle jusqu'à nos jours. Autant que le monceau des œuvres éditées, les archives, les manuscrits, les traités des vieux théoriciens ne sont pas moins à notre disposition qu'à celle des chercheurs d'outre-Rhin et l'essor de notre musicographie naissante autorise la persuasion qu'on ferait aussi bien chez nous qu'ailleurs, sinon peut-être mieux parfois, car l'érudition germaine s'avère souvent plus touffue que précise, perspicace et coordonnée.

Un semblable enseignement « supérieur » de la musique aurait pour effet immédiat de révéler à maints esprits sérieux *l'évolution* d'un art issu le plus directement de la nature objective, et dont le

développement spécifique est capable de fasciner l'intelligence aussi fortement que ses manifestations d'émouvoir la sensibilité. Grâce à cet acquêt spécifique, nos universitaires de demain n'en seraient plus réduits à tourner sans l'atteindre autour de la musique une ronde finalisto-subjective de dissertations littéraires, sentimentales, sociologiques ou autres. Et parmi ceux qui en sourient aujourd'hui avec le dédain de l'ignorance, combien ne seraient pas stupéfaits des clartés que l'évolution de l'art sonore peut projeter sur l'histoire de la pensée humaine. Il est même des époques où cette influence fut souveraine. La musique, chez les anciens Grecs, n'était pas seulement essentielle à la tragédie, au dithyrambe, à toute poésie lyrique, elle y a constitué la base de la philosophie de Pythagore et des spéculations platoniciennes ; sans son secours toute métaphysique ou même science antiques demeurent incomprises ou méconnues. La musique est à la fois le plus vieux et le plus jeune des arts : celui où, à chaque instant du passé, s'objectiva de plus caractéristique façon la sensibilité des générations successives ; celui auquel sa nature essentielle assure une évolution harmonique indéfinie, et pour quoi se façonnent les circonvolutions cérébrales des nouvelles générations. Elle a été depuis Josquin le moyen d'expression suprême du génie. Entre un chef-d'œuvre musical et un d'une autre sorte, le profane n'imagine guère la différence ; il peut à peine pressentir le sens et la portée possibles des mots « instinct », « puissance » et « profondeur ». Au moment où nous sommes, l'amusicalité individuelle implique une sensibilité obtuse et un déficit de culture générale qui rapproche quelque peu de l'illettré celui qui en supporte la disgrâce. Hypnotisée par son « Grand siècle », empêtrée de littératurisme abstrait, notre Sorbonne semblerait assez incarner le triste cas d'un infortuné de ce genre. Notre Université devrait bien se convaincre qu'il serait plus fécond pour la culture qu'on attend d'elle, et bigrement plus palpitant, d'analyser *Tristan* que d'expliquer *l'Art poétique* ; que le Motet, la Fugue, la Sonate et la Symphonie ne le cèdent pas plus en prix qu'en intérêt aux tragédies de nos classiques. Elle n'a pas le droit d'ignorer la musique. Ce fut jadis sa gloire européenne d'en monopoliser l'enseignement. C'est son devoir d'en restaurer la tradition chez elle et, pour soi comme pour autrui, elle ne pourra certes à tous égards qu'y récolter des avantages — et des lumières.

JEAN MARNOLD.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Le vol de la *Joconde ;* les sanctions ; les mesures de sûreté — Exposition de récentes acquisitions du Louvre ; le *Saint Sébastien* de Mantégna ; un nouveau Boilly. — Au Petit Palais : le *Portrait de Mme Récamier* par Gérard ; les déco-

rations de M. Paul Baudoüin et de M. Cormon. — Le nouveau musée de Tours. — Les futurs musées régionaux de Chambéry et de Kerjean. — Memento bibliographique.

La « **Joconde** » reste toujours introuvable. Il semble que le service de la Sûreté ait maintenant épuisé toutes les pistes et qu'il ne faille plus attendre que d'un hasard heureux un indice qui mette sur la trace du précieux chef-d'œuvre et de son ravisseur. Pour aider à les découvrir, un membre anonyme de la Société des Amis du Louvre avait envoyé au *Temps* (1) une lettre pleine de réflexions judicieuses où, par une suite de raisonnements logiquement déduits, il concluait que le voleur (ou son complice) avait dû être employé au Louvre postérieurement à la mise sous verre des tableaux et devait être au courant des travaux de maçonnerie et de décrochage de toiles qui allaient, dans la matinée du lundi 21 août, bouleverser les habitudes du Louvre. Il est souhaitable que l'enquête judiciaire qui se poursuit tienne compte des remarques contenues dans cette lettre. En attendant, l'Administration des Beaux-Arts s'est décidée à montrer qu'elle ne tremblait pas plus devant les gardiens du Louvre que devant leur directeur : sept ont été enfin, pour « manquements graves » dans le service, déférés devant le Conseil de discipline, composé d'un conservateur, du secrétaire général des Musées nationaux et de trois gardiens : c'est-à-dire que leurs pairs y ont la majorité ; de plus — tandis que M. Homolle était condamné sans être entendu — on leur a accordé des défenseurs. Voici le résultat de cette mise en scène : les deux gardiens du Salon Carré mis en cause ont obtenu que leur affaire fût renvoyée après la fin de l'instruction judiciaire; quatre autres, qui avaient déjà été punis de la peine terrible de porter le courrier administratif après leur service fini, ont été mis hors de cause; le dernier, qui, à deux reprises, n'a pas paru au Louvre durant quinze jours, sera blâmé par le ministre. Et voilà. Pour conclure avec un rédacteur du *Figaro*, « il y avait une fois un beau tableau qui était notre gloire et notre cher souci. On le vola. Et les gardiens qui avaient dormi dans le palais furent condamnés à porter les lettres en ville pendant deux jours. L'un, cependant, qui avait dormi chez lui pendant un mois, ne porta pas de lettres. Mais il en reçut une, par quoi le ministre le blâmait. Nous vivons en un temps d'extrême cruauté » ; oui : d'extrême veulerie.

Des mesures plus sérieuses sont celles qui viennent enfin d'être prises pour l'accrochage des tableaux : désormais, grâce à un ingénieux système imaginé par le serrurier de la Banque de France, ils seront fixés par groupes à une barre d'acier *de section rectangu-*

(1) N° du 29 septembre 1911.

laire, retenue au mur par des anneaux de cuivre dans lesquels on peut, grâce à un levier enfermé sous clef, la faire tourner pour la placer de champ et l'introduire alors dans des sortes de pitons ovoïdes en acier, ouverts en forme de mâchoires, dont les tableaux seront munis à droite et à gauche, puis pour la redresser dans le sens de sa plus grande largeur et ainsi remplir en hauteur toute l'échancrure des pitons et rendre le tableau indécrochable pour qui n'a pas la clef du levier. En cas d'incendie, les tableaux ainsi attachés pourraient, au moyen d'un tour de clef, être, semble-t-il, aussi facilement enlevés qu'autrefois.

Tandis que sur la muraille du Salon Carré la place reste vide d'où Monna Lisa suivait de son regard pensif ses visiteurs et ses adorateurs, on vient, pour nous consoler, d'installer dans la salle des portraits d'artistes où sont montrées les **nouvelles acquisitions**, un autre chef-d'œuvre de l'art italien : le magnifique *Saint Sébastien* de Mantegna provenant de l'église d'Aigueperse et dont, au lendemain de son entrée au Louvre, nous avons entretenu les lecteurs du *Mercure* (1). C'est une œuvre magistrale, dont la description de Paul Mantz n'avait pas exagéré la beauté : grandeur du style, recherche aiguë du caractère expressif, science du modelé, gravité du coloris, qui fait penser aux admirables fresques du maître aux Eremitani de Padoue et qui met délicieusement en valeur le corps, baigné de douce lumière, du supplicié, beau comme un jeune dieu antique (le souci de cette ressemblance ne s'accuse-t-il pas dans la curieuse et passive similitude qui existe entre un des pieds du martyr et le pied de statue antique que l'artiste a placé au bas de la composition?) — tout s'accorde à faire de ce tableau une des œuvres dont le Louvre aura le droit d'être le plus orgueilleux. Combien — disons-le tout bas — cet art robuste et fier nous agrée mieux que toute l'habileté prodigieuse et le *sfumato* séducteur de Léonard !

Outre ce chef-d'œuvre, on vient d'exposer dans la même salle un nouveau Boilly (le Louvre n'en possédait jusqu'ici que deux) légué dès 1901 par Mme Biesta-Monrival, mais avec réserve d'usufruit pour un de ses héritiers et dont le musée vient seulement d'entrer en possession : la célèbre *Réunion d'artistes dans l'atelier d'Isabey* exposée au Salon de 1798, tableau un peu froid, mais qui a l'avantage d'être un document historique très précieux, car les trente et une figures qu'il groupe sont des portraits de peintres, de sculpteurs, d'architectes, d'écrivains, etc. (les études préliminaires pour ces figures sont presque toutes au musée de Lille, dont elles sont une des richesses) ; — puis six beaux dessins de l'école anglaise donnés par M. E. M. Hodgkins, portraits de divers personnages, dont deux sont signés

(1) V. *Mercure de France*, 16 mars 1911, p. 428.

de Richard Cosway, un de sir Th. Lawrence, et trois de John Downman.

Le **Musée des Beaux-Arts de la Ville de Paris**, où l'on a procédé récemment à des remaniements très heureux — installation, à l'une des extrémités de la galerie de sculpture, du magnifique ensemble d'œuvres de Carriès que possède le Petit-Palais, et qui fait ainsi pendant aux maquettes de Dalou groupées à l'autre bout de cette galerie ; nouvel arrangement de la salle des médailles, que décorent dix belles tapisseries de la célèbre suite de *Don Quichotte* d'après Charles Coypel, prêtées par M. Dujardin-Beaumetz à la Ville de Paris, en même temps que quatre tapisseries de la suite des *Mois Lucas* exécutée aux Gobelins sous Louis XIV d'après les dessins attribués à Lucas de Leyde et deux pièces de l'*Histoire de Coriolan*, tapisseries flamandes du XVIe siècle d'après Carmon et Lerambert, ornent la salle Carriès qui précède, — vient de s'enrichir, grâce à M. Delanney, le nouveau préfet de la Seine, du célèbre *Portrait de Mme Récamier* par le baron Gérard, si souvent reproduit, qui ornait le cabinet du préfet à l'Hôtel de Ville. On a placé cette toile sur un chevalet au fond de la galerie des médailles dont nous venons de parler. L'œuvre, comme toutes celles de Gérard, est d'une composition habile et d'une exécution agréable. Dans une sorte d'*atrium* fermé par un rideau d'un brun rosé au-dessus duquel on aperçoit les frondaisons d'un parc, la belle Juliette est assise de face, mollement appuyée aux coussins d'une chaise-longue de style Empire, vêtue d'une tunique blanche qui laisse à nu sa gorge et ses bras admirables, une écharpe jaune jetée sur ses genoux. En dehors du charme du modèle, le principal régal, dans cet ensemble, un peu lourd de ton, est offert par l'harmonie délicate des tons des draperies avec le gris violacé des coussins et l'acajou du siège.

Mais ce qu'il faut surtout aller voir au Petit-Palais, c'est, sous les arcades de la cour, l'exquise décoration à fresque qu'y vient d'exécuter un artiste dont le renom n'est pas au niveau du mérite : M. P.-A. Baudoüin, qui fut l'élève et — si nos souvenirs ne nous trompent — le collaborateur de Puvis de Chavannes. Il a gardé des enseignements de ce maître un sens du style monumental, des qualités de composition et de coloris qui, avec sa science parfaite de l'art de la fresque pratiqué par lui pendant toute sa carrière, en font un des premiers décorateurs de ce temps. On s'en convaincra du premier coup en admirant aux voûtes de cette galerie, parmi des guirlandes de fleurs et de feuillages, ces médaillons évoquant les saisons, les travaux des champs, les aspects de la nature, compositions d'une invention charmante et de tons lumineux et doux, qui s'accordent si harmonieusement avec le style architectural du palais. Aujourd'hui que la fresque — le seul mode de peinture qui convienne au décor mural —

revient enfin en honneur parmi nos artistes (on n'a pas oublié les créations de M. d'Espouy et celles de Mme Cazin et de M. René Piot aux derniers Salons), l'Etat ne devrait-il pas créer à l'Ecole des Beaux-Arts un cours technique de fresque et en confier la direction à un artiste tel que M. Baudoüin? Comparez, pour vous convaincre de l'utilité d'un pareil enseignement et juger de la valeur respective des deux artistes et de leur sentiment décoratif, les grandes « machines » historico-philosophiques, aux colorations fades, dont M. Cormon — membre de l'Institut, et professeur, lui, à l'Ecole des Beaux-Arts — nous a infligé la vue au Salon de cette année et qu'on vient de maroufler dans la galerie de sculpture de ce même musée, avec les élégantes et chantantes peintures de M. Baudoüin !

§

Le 2 juillet dernier a eu lieu l'inauguration officielle du **Musée de Tours**, installé dans les bâtiments de l'ancien archevêché. C'est, comme on sait, sinon un des plus importants, du moins, un des plus intéressants musées de France, et l'heureuse réorganisation dont il vient d'être l'objet en met bien en valeur les richesses. L'origine de ces collections, nous apprend la notice placée en tête du beau catalogue illustré publié à cette occasion par M. Paul Vitry, à qui la ville de Tours est en grande partie redevable du nouvel arrangement (1), remonte à la période révolutionnaire : le premier noyau fut formé par les œuvres d'art provenant des biens des couvents ou des émigrés de la région et qui décoraient les châteaux de Chantelou, d'Amboise, de Richelieu, les abbayes de la Visitation, de Marmoutier, de Beaumont-lès-Tours, etc. Puis des échanges eurent lieu avec le Muséum central de Paris qui obtint, en retour de deux Guerchin, d'un Rubens d'un Guido Reni et d'un Philippe de Champaigne, la série des belles peintures de Mantegna, de Lorenzo Costa et du Pérugin, qui décoraient autrefois à Mantoue le *studiolo* d'Isabelle d'Este. Le musée reçut aussi, sous le premier Empire, les deux panneaux latéraux, *le Christ au Jardin des Oliviers* et *la Résurrection*, de la prédelle provenant du grand retable de San Zeno de Vérone et dont le centre, *le Calvaire*, est resté au Louvre. On ne déplorera jamais assez qu'on ait mutilé un tel ensemble, et nous ne nous lasserons pas de réclamer qu'on négocie avec la ville de Tours d'autres échanges pour faire rentrer au Louvre ces deux peintures qui n'auraient jamais dû en sortir. Quand donc comprendra-t-on que cette sorte de « sabotage » doit être enfin réparée, dans l'intérêt à la fois de l'œuvre de Mantegna et de l'histoire de l'art? — A côté de ces deux peintures capitales de l'école italienne, le musée renferme encore

(1) *Le Musée de Tours. Peintures, dessins, sculptures, meubles, etc.* Introd. et catalogue par P. Vitry. Paris, H. Laurens, in-4, av. 122 reprod.

nombre de toiles remarquables des maîtres anciens : de Rubens: *Mars couronné par la Victoire;* de Rembrandt, le *Portrait de son père* et celui — plus douteux — de *Saskia;* de Michel Corneille, un *Massacre des Innocents;* de Le Sueur, *Saint Sébastien pansé par de saintes femmes* et *Saint Louis visitant les malades;* de Parrocel (?), un *Conseil de guerre à cheval;* d'Allegrain, *Apollon et la Sibylle;* de Perronneau, son propre portrait; de Boucher, quatre œuvres magnifiques dont les trois premières proviennent du château de Chantelou : *Apollon visitant une nymphe*, *Sylvie fuyant le loup*, *Amintas revenant à la vie dans les bras de Sylvie*, et *Apollon couronnant les arts*, esquisse d'un plafond; de Houel, de charmants *Paysages* de Touraine ou des environs de Paris, provenant également de Chantelou ; — parmi les modernes : de Delacroix, les *Bouffons arabes* et son *Sardanapale* copié par Andrieux; le *Portrait de Balzac*, sépia par Boulanger ; d'Alphonse Legros, le *Portrait de son père ;* des *Cavaliers* de John-Lewis Brown, etc. Dans les dessins, de fines vues d'Amboise et de Chantelou par Pierre Lenfant; un *Portrait de M. Urbain Legeay*, par Ferdinand Gaillard. En sculpture : le buste de *Jean-Florent de Vallière* par Le Moyne, une épreuve de la *Diane* de Houdon, la *George Sand* de M. Sicard, etc. Puis, une tapisserie de Cozette d'après le *Jeune élève* de Drouais, des meubles du XVIIIe siècle, des émaux, des céramiques, etc.

Un autre palais archiépiscopal, celui de **Chambéry**, récemment classé par le service des Monuments historiques, va, sur la proposition de M. Théodore Reinach, député de la Savoie, abriter un musée régional consacré à l'histoire et aux antiquités de la Savoie depuis les temps lointains des habitations lacustres et des temples romains jusqu'aux époques récentes. M. Théodore Reinach a fait appel, dans ce but, à la bonne volonté de tous ceux qui s'intéressent au passé de cette province et ont à cœur de sauver de l'oubli les costumes, le mobilier, les ustensiles divers, d'une saveur si particulière, qui tendent à disparaître de plus en plus sous l'uniforme vernis de la civilisation contemporaine. On va commencer par transporter dans ce nouveau musée les collections de numismatique (série complète des monnaies savoisiennes), d'archéologie préhistorique et gallo-romaine, renfermées jusqu'ici dans une dépendance de l'ancien château des ducs de Savoie.

Enfin, au cours d'une visite faite en juillet dernier au château de **Kerjean**, récemment acquis par l'Etat — un des plus beaux et des plus importants vestiges du passé de la Bretagne et du pays de Léon, si riche cependant en monuments, — il a été projeté d'y créer un musée régional « à la gloire de la Bretagne ancienne et moderne ».

Il faut applaudir sans réserve — car nous espérons bien que, pour

le dernier de ces musées, on comprendra que le monument lui même, qu'on doit restaurer, devra être scrupuleusement respecté comme le principal témoin du passé qu'on veut honorer, — il faut applaudir chaleureusement à ces initiatives, qui ont pour objet d'entretenir dans nos provinces, trop détournées de leurs destinées naturelles par le mouvement centralisateur, la conscience de leur caractère propre et le culte de leurs souvenirs (1).

Memento. — M. Marcel Fosseyeux, sous-archiviste de l'Assistance publique, vient de publier un très utile *Inventaire des objets d'art appartenant à l'Assistance publique à Paris.* (Paris et Nancy, Berger-Levrault et Cie; in-8, VII-191 p., av. 40 planches.) C'est la nomenclature exacte et détaillée de toutes les œuvres d'art de valeur que renferment les hôpitaux et autres établissements dépendant de l'Assistance publique : portraits de fondateurs et de fondatrices, d'administrateurs, de chirurgiens; monuments commémoratifs ; meubles et objets d'art anciens. Des reproductions hors texte d'après les œuvres les plus marquantes accompagnent ce catalogue historique et descriptif. Nous apprenons ainsi à connaître, entre autres : à l'hôpital de la Charité, deux charmants tableautins : *Les Amours malades* et *Les Amours guéris*, de S. Barron, et un *Antiphonaire* enluminé du XVIIIe siècle ; à la Salpêtrière, le *Caïn* et le *Choléra de 1832* d'Etex, le *Pinel délivrant les aliénés* de Tony Robert-Fleury, le *Jésus chez Marthe et Marie* de Le Sueur ; à la Pharmacie centrale des hôpitaux, des mortiers et des cloches du XVIIe siècle, une jolie statuette de *Vierge* en faïence de Nevers du XVIIIe siècle, des anciens pots de pharmacie et potiches (au nombre de 764, provenant pour la plupart de fabriques françaises), etc.

M. Jean Ajalbert, conservateur de la Malmaison, qu'il s'ingénie avec tant d'ardeur à remeubler et restituer dans son état primitif, vient, de son côté, d'éditer un joli petit *vade-mecum* (Paris, Edit. d'art et de littérature ; lib. Nilsson, in-16, 136 p., av. 131 fig. ; 2 fr.) qui contient une notice historique sur le château et un guide pour la visite des appartements.

Notre Louvre vient d'être l'objet, de la part de la maison T. C. et E. C. Jack, de Londres, d'une luxueuse publication : *The Louvre ; fifthy plates in colours*, par P.-G. Konody et M.-W. Brockwell (in-4°, XVI-319 p., av. 50 planches ; 21 sh.). C'est une suite de chapitres où sont etudies succinctement les écoles de peinture et les maîtres représentés au Louvre, et où sont reproduits en couleurs les principaux chefs-d'œuvre de notre musée. Cet ouvrage de vulgarisation aura, croyons-nous, un grand succès près du public auquel il est destiné.

Une œuvre plus scientifique est celle que l'érudit conservateur des peintures de la Galerie de Vienne, M. Gustave Glück, vient de consacrer aux *Tableaux de Pieter Bruegel le Vieux au Musée impérial de Vienne* (Bruxelles, G. van Oest et Cie ; 19 p. et 15 planches avec notices). Aucun musée au monde ne peut se glorifier d'une aussi grande quantité de ta-

(1) V., sur cette question si capitale de la décentralisation, l'excellent ouvrage que vient de publier M. J. Charles Brun : *Le Régionalisme* (Paris, Bloud, et Cie, in-18).

bleaux de Bruegel le Vieux que cette galerie; elle n'en possède pas moins de quinze, provenant des collections de l'empereur Rodolphe II et de l'archiduc Léopold-Guillaume, gouverneur des Pays-Bas; or, si l'on songe qu'il n'y a pas beaucoup plus de trente tableaux en tout qui puissent être attribués avec certitude à ce maître si curieux, et que ceux de Vienne l'emportent en valeur artistique sur la plupart des autres, on ne craindra pas de les compter, avec M. Gustav Glück, parmi les trésors les plus précieux de cette galerie. Presque tous les genres de peinture pratiqués par le grand artiste s'y trouvent représentés par des spécimens caractéristiques : scènes bibliques ou religieuses (*La Tour de Babel*, *Le Suicide de Saül*, *Le Massacre des Innocents*, *Le Portement de Croix*, *La Conversion de saint Paul*) « étoffés » pour la plupart de scènes de mœurs flamandes; compositions allégoriques (*Combat entre Mars et Carême*); traductions figurées de proverbes (*Le Dénicheur)*; paysages (*La Rentrée des troupeaux*, *La Journée sombre*, *Les Chasseurs dans la neige*, et une *Marine*); enfin, scènes de mœurs populaires (*La Fête de saint Martin*, *Les Jeux des enfants*, *Repas de noces*, *Danse de paysans*). Un seul genre, que le maître a cultivé avec une certaine prédilection, les diableries, fait défaut. En publiant cet ensemble hors ligne (reproduit en magnifiques héliogravures accompagnées de notices descriptives et historiques), M. Gustav Gluck s'est attaché, dans une pénétrante introduction, à examiner comment Bruegel est arrivé à la variété et à la grandeur de style que nous font admirer ces peintures. Retraçant la carrière de l'artiste, il nous montre les étapes de sa formation et les influences qui successivement s'exercèrent sur lui et déterminèrent sa production; « quant à cette grande part de nouveau que son art nous a apportée, il n'y a en vérité pas d'autre explication à en fournir que celle de sa personnalité artistique incomparablement grande et inimitablement géniale. »

AUGUSTE MARGUILLIER.

LETTRES ANGLAISES

Firmin Roz : *Tennyson*, 2.50, Bloud. — Edward Thomas : *Maurice Maeterlinck*, avec huit illustrations, 5 s., Methuen. — Charles B. Lewis : *La Lyre d'Amour*, 5 s., Chatto and Windus. — Octave Uzanne : *The Parisian Women of To Day*, avec une préface par la baronne von Hutten, 7 s. 6 d., Heinemann. — Memento.

La série de monographies consacrées à des « Ecrivains Etrangers » que publient MM. Bloud et Cie vient de s'enrichir d'une excellente étude sur **Tennyson**, par M. Firmin Roz. La tâche n'était pas aisée et il faut féliciter M. Roz de s'en être tiré avec autant de bonheur. A l'heure actuelle, en Angleterre, on est assez porté à se montrer injuste envers l'auteur des *Idylles du Roi*. A vrai dire, les reproches qu'on lui fait sont assez justifiés; le seul tort de ses critiques est d'insister sur ses défauts sans tenir assez compte des qualités et des mérites durables de son œuvre. Il semble qu'on en veuille un peu à Tennyson d'avoir été, comme le dit M. Roz, « un des poètes anglais auxquels l'Angleterre, qui sait aimer et glorifier ceux qu'elle reconnaît pour ses héros, a prodigué le plus de gloire avec le plus

d'amour ». Incontestablement, il fut le poète national de l'Angleterre victorienne, pour cette raison, que formule très bien M. Roz, que l'âme moyenne de sa race et de son temps s'est reconnue dans son œuvre et y a trouvé son expression. « Ses poèmes ont donné, non pas un moment, mais pendant un demi-siècle, et non pas à une classe ou à une coterie, mais à tout un peuple, la sensation et le sentiment délicieux d'entendre le chant de sa propre voix. »

Si l'on peut aujourd'hui embrasser d'un regard l'ensemble de l'œuvre de Tennyson, a-t-on le recul nécessaire pour la bien juger, pour en évaluer exactement l'importance ? Peut-être, car, pendant sa longue carrière, il a su merveilleusement recueillir « toutes les pensées, toutes les aspirations, tous les sentiments, tous les souvenirs » qui ont passé dans l'âme de son pays. Et tout cela se démode rapidement. Poète officiel, comblé de gloire et extraordinairement populaire, son œuvre a moins une portée universelle et humaine qu'une valeur nationale et transitoire, et les jeunes générations, préoccupées d'autres problèmes, animées d'autres sentiments et d'aspirations différentes, n'y viennent pas chercher d'inspiration, ni ne réconfort ; le poète n'est plus leur écho, ou leur porte-parole, et la « musique tennysonienne » ne s'entend plus, passé le tournant du nouveau siècle.

« Il était né poète, a dit Aubrey de Vere, et n'avait aucune autre ambition que celle de mériter d'abord et ensuite de recevoir la couronne du poète. » Si belle qu'ait été cette couronne, qu'il garda si longtemps, Tennyson eut des débuts difficiles et connut le découragement. En tous cas, il n'est pas de volonté plus obstinément fidèle à son idéal, dit M. Roz, il n'est pas de plus haute destinée de poète réalisée au cours d'une plus belle vie. Cette destinée, M. Firmin Roz l'a admirablement retracée dans cette étude où il examine ensemble la vie et l'œuvre, où il unit la biographie, la psychologie et la critique. La poésie de Tennyson est d'une virtuosité sans égale, et pour les lecteurs qui ne pourraient la goûter dans le texte même, M. Roz en a traduit, très fidèlement, et en gardant le mouvement du vers, de très nombreux fragments. Il n'est plus permis, désormais, d'ignorer Tennyson ; M. Roz nous en donne là un portrait exact, précis et de belle allure.

§

M. Maurice Maeterlinck a fini par acquérir dans les pays anglo-saxons une extraordinaire popularité, à tel point que ses derniers livres ont paru en anglais avant même d'être publiés dans l'original. Mais il n'en fut pas toujours ainsi, et il nous souvient d'un temps où il était de bon ton de se gausser de ce nouveau « chef d'école » et où les journaux donnaient de facétieuses parodies du genre

Maeterlinck. On ne voulait pas être dupe, mais quand on sut que l'auteur de *Pelléas et Mélisande* gagnait une fortune avec sa « littérature », alors l'Anglais s'inclina, l'argument pour lui était décisif. Et ce fut l'engouement qui dure encore et qui est fort compréhensible, car l'art de M. Maeterlinck est fait pour séduire l'esprit anglo-saxon : en développer les raisons fournirait la matière à une longue et intéressante étude. Ce n'est pas le lieu ici, où nous n'avons qu'à signaler le livre dans lequel Mr Edward Thomas esquisse la biographie de **Maurice Maeterlinck**, et présente l'ensemble de son œuvre, qui a des affinités si profondes avec ce qu'il y a de meilleur dans la littérature anglaise; de nombreux aspects de l'œuvre de Maeterlinck restaient ignorés du public anglais, qui pourra se réjouir de ce manuel très complet qui fait honneur à son auteur. Du reste, Mr Edward Thomas pouvait mieux que nul autre comprendre Maeterlinck ; ses précédents travaux critiques ont prouvé, ce que confirme celui-ci, qu'il possède l'indispensable sympathie pour apprécier les caractéristiques si originales de l'œuvre de Maeterlinck, si riche en nuances, en finesses, en « suggestions » inattendues, en lueurs soudaines qui se projettent sur les recoins les moins explorés de la vie et de la pensée.

§

Dire que la poésie actuelle, en France, ne produit qu'un « meaningless jingle of sounds » et que « le présent est une époque de théories et d'exagérations étranges » est témoigner d'une regrettable ignorance, et d'une injustice impardonnable envers des poètes comme Francis Vielé-Griffin, Verhaeren, Henri de Régnier, pour ne citer que ceux-là. Pourtant, Mr Charles B. Lewis fait preuve d'érudition dans la préface qu'il a écrite pour **la Lyre d'amour**, anthologie française de poèmes d'amour depuis les origines jusqu'à 1866. Le choix est fait avec un goût réel ; on déplore seulement d'assez nombreuses fautes d'impression et des mots omis qui rendent faux de très beaux vers. Parmi les poètes qui représentent le XIXe siècle, il y a, dans ce recueil, à côté de Lamartine, de Mme Desbordes-Valmore, de Béranger, de Musset, de Hugo, de Gautier, de Banville, etc., des poètes quelque peu oubliés, sans doute, comme Armand Renaud (1870-1895), qui fut « capable de bonnes choses », et Charles Devalle (1807-1829), qui publia ses premiers poèmes dans le *Mercure de France*, sous le pseudonyme de Mlle Pauline A..., renouvelant ainsi la supercherie employée déjà par Desforges-Maillard. Un duel malheureux interrompit à 22 ans la carrière du jeune poète dont les poèmes posthumes parurent en 1830, dans un recueil intitulé *le Sylphe*.

§

Mr William Heinemann publie une traduction du captivant

ouvrage de M. Octave Uzanne : *Parisiennes de ce temps ;* et pour cette traduction, qui s'appelle **The Parisian Women of To Day** — comme pour montrer que le français peut souvent être plus bref et plus élégant que l'anglais, — la baronne von Hutten a rédigé une très jolie préface. « Pour écrire un bon livre sur les femmes, dit-elle, un homme doit posséder une qualité qui l'emporte sur celles qui sont indispensables pour toute œuvre littéraire sérieuse, c'est-à-dire qu'outre une documentation parfaite, une habileté d'écrivain et un sens impeccable de la justice, il lui faut le sens de l'humour. Sans cette qualité les autres ne lui serviront de rien, car ses yeux ne sauront nous voir telles que nous sommes. Cette grande qualité, M. Octave Uzanne la possède, avec les autres, à un rare degré. Nous le chagrinons, nous le courrouçons, nous le dégoûtons, mais... nous l'amusons aussi ; et tandis qu'il respecte les meilleures d'entre nous, il s'apitoie sur les infortunées et nous aime toutes un peu... et c'est pourquoi il a écrit sur nous un livre très sagace, très intéressant et très beau à la fois. » A coup sûr, les femmes anglo-saxonnes voudront lire ce livre qui leur présente si fidèlement, si spirituellement et avec une si clairvoyante perspicacité, leurs sœurs parisiennes, car malgré toutes les différences les femmes de France et celles d'Angleterre sont « all sisters under the skin », ainsi que le dit Kipling avec plus de force que d'élégance, remarque malicieusement la préfacière. Il faut souhaiter à ce livre un grand succès par delà le détroit où l'on connaît si mal la femme française que tant de romans et presque tout notre théâtre représentent comme sans cesse occupée à tromper son mari, ou, si elle est fille, à courir le guilledou. Et la baronne von Hutten a raison de dire que Charles Dickens aurait aimé tel chapitre de cette œuvre si sincère — et on peut ajouter qu'il l'aurait aimée, de la première page à la dernière, ce qui n'est pas un mince éloge. L'alerte et vive préface de la féconde romancière ne peut que contribuer au succès de cette traduction.

Memento. — Lord Haldane a fait récemment, à Oxford, une conférence sur la littérature et la philosophie allemandes, où il a présenté notamment la philosophie de Kant comme un bienfait pour le monde, « une reconstitution de la religion sur un plan plus haut ». Dans le *New Age*, le Dr Oscar Lévy s'élève contre ces vues du ministre de la guerre anglais. Il nie l'heureuse influence sociale de la morale de Kant et s'efforce de démontrer qu'elle tend surtout au développement d'un socialisme turbulent et de l'anarchie. Il n'y a pas, à son avis, de parenté entre Kant et Goethe, comme le prétend lord Haldane : Goethe répudiait entièrement Kant, et Kant est, au vrai, l'antipode de Goethe. Aussi fausse, l'assertion que « sans Goethe, il n'y aurait pas eu de Bismarck ». Le Dr Oscar Lévy analyse la psychologie du grand écrivain et celle de l'homme d'Etat, et montre l'absence totale de points communs entre eux. Il passe condamnation sur Bismarck, qui n'a jamais compris Goethe. Ce passage est particulièrement intéressant, de

même que la description du mouvement de réaction qui s'opère en ce moment en Allemagne, grâce à l'influence des trois poètes : Goethe, Heine et Nietzsche, contre les doctrines bismarckiennes et l'esprit de Kant et de Hegel. L'article du Dr Oscar Lévy est écrit dans une langue alerte, hardie et, par endroits, sarcastique.

Dans le *New Age* encore, où les piquantes chroniques de Jacob Tonson sont momentanément interrompues, Mr Richard Buxton consacre d'excellentes études aux poètes français contemporains. Après avoir très bien présenté Moréas et l'école romane, il rend au grand poète qu'est M. Francis Vielé-Griffin l'hommage qui lui dû. « Le secret de Vielé-Griffin, dit-il, est dans son ardent amour de la nature et dans son optimisme. Vivre est son bonheur et les revers et les désillusions ont leur place dans un ensemble harmonieux... Il est le plus sain et le mieux équilibré des symbolistes. Il ne recule pas devant la vie et il ne se plaint pas des infortunes. Il a des idées définies à exposer et son coup d'œil est large assez pour enclore à la fois l'humanité et la nature. La magie naturelle de ses vers le place parmi les plus grands poètes français et sa philosophie le place parmi les grands poètes européens. » Mr Buxton se montre sévère à l'excès pour M. Stuart Merrill ; néanmoins, il analyse finement les premières œuvres de ce poète dont Swinburne, dit-il, est peut-être le principal maître. « Avec *les Quatre Saisons*, Merrill entre dans une période nouvelle de la plus grande importance... Ces poèmes sont d'une fraîcheur et d'une simplicité extraordinaires. »

Le *Harper's Magazine* donne la suite des souvenirs de Madame de Hegermann-Lindencrone sur la Commune et commence à publier des fragments de la biographie de Mark Twain, rédigée par Mr Albert Bigelow Paine à qui l'humoriste a légué tous ses papiers et ses notes.

On trouve au sommaire de la *Quarterly Review* une très intelligente étude sur *Gil Blas* et Lesage par Mr William Morton Fullerton, où l'auteur indique un perspicace rapprochement entre Lesage et Stendhal ; de pénétrantes pages sur Gambetta, par M. Ernest Dimnet ; un essai sur Terracina, par Mr James Sully ; un article de M. Salomon Reinach sur les études mythologiques ; un autre sur la poésie de William Morris, par Mr Percy Lubbock ; une étude sur la Bible anglaise, par Mr G.-C. Macaulay ; et des articles sur le développement de l'Ecosse, par le Rév. A.-J. Campbell ; sur la diplomatie britannique et le commerce, par Mr Percy F. Martin ; sur le projet de loi sur les assurances, par Mr A.-W. West ; sur dix ans du Commonwealth australien ; sur le rôle offensif et défensif des sous-marins ; sur l'Eglise d'Angleterre et le divorce, sur les grèves récentes.

The English Review est certainement à l'heure actuelle la plus intéressante des revues anglaises ; ses sommaires sont chaque mois des plus intelligemment variés. On peut lire, cette fois, de belles « Heures d'Hiver » par Madame Marguerite Burnat-Provins ; de très perspicaces réflexions de Mr Austin Harrison sur l'état actuel de l'Europe ; de sévères considérations de sir Alfred Mond sur les suites à donner au récent Parliament Act ; et, entre autres articles d'un intérêt littéraire, une nouvelle « An English Saint », où Mr Frank Harris, avec son habituelle vigueur, trace un fort satirique portrait d'un personnage évidemment fréquent en Angleterre.

Dans un récent numéro de la *Fortnightly Review*, Mr Arthur Ran-

some consacre à M. Remy de Gourmont une consciencieuse étude ; il énumère les œuvres de ce « délicieux écrivain », de ce « penseur stimulant », et il les analyse et les apprécie sommairement au fur et à mesure. Il indique très justement l'importance de l'œuvre de M. de Gourmont, l'un des plus merveilleux et des plus rares esprits que nous possédions à présent en France, l'un de ceux que l'on commence à connaître à l'étranger.

Avec des récits de Jack London, E. Phillips Oppenheim et autres fabricants de « short fiction », le *Nash's Magazine* contient un article sur John Redmond, le leader irlandais.

Continuant la série de ses brillants articles dans *The Academy*, Mr Frank Harris y a donné le 28 octobre un très impressionnant et très juste portrait de Walter Pater.

HENRY-D. DAVRAY

LETTRES BRÉSILIENNES

Raymundo Correia. — Souza Bandeira : *Peregrinações*, 1911. — Afranio Pixoto : *A Esfinge*, 1911. — Joaquim Nabuco : *L'Option*. Paris, 1910.

Raymundo Correia. — Raymundo Correia est mort à Paris, au cours d'un voyage qu'il avait entrepris à cause de sa santé, toujours mauvaise. Ce fut un poète. Ce fut, je crois, notre plus grand poète, après Alberto de Oliveira. Comme celui-ci, il écrivit avec le seul souci de son art, croissant chaque jour en perfection. Il eut tous les dons qui distinguent nos meilleurs artistes et il n'en eut pas les défauts. Il n'eut ni emphase larmoyante, ni éloquence vague. Son expression était sobre et nuancée. Son talent était juste, et profond avec mesure. Il dédaignait l'éclat facile, les images sonores débordantes, les lieux communs philosophiques et sentimentaux dont se remplit la poésie ordinaire. Il fut distingué, dans le meilleur sens du mot. Il ne fut jamais amer. Son sourire était doux. Je parle de cette demi-moquerie tendre qu'ont ses vers, car, dans la vie, sa délicatesse et sa timidité etaient telles qu'elles lui donnaient un air farouche. Il avait débuté comme parnassien, mais, de sa génération, il fut celui qui s'achemina le plus naturellement vers le symbolisme, car le symbolisme était en lui. Symbolisme s'entend ici individualisme. Il était très personnel. De sa seconde manière nous avons maints poèmes parfaits. La forme y est un peu froide, tout juste ce qu'il faut pour ne pas abandonner cette noblesse naturelle qu'eut toujours cet artiste. Mais de la poésie y coule, émue sans sensiblerie, intellectuelle sans théorie, simple et forte en somme. Et l'on songe à un beau bassin de marbre dans lequel vit une vraie source, une eau limpide et naturelle.

Je viens de lire des souvenirs émus que lui consacre dans un article cet autre écrivain délicieux et que j'aime infiniment, Mario de Alencar. Il y est surtout question de l'homme. On voit que Raymundo Correia fut aussi poète dans la vie, et cela est très rare.

Peregrinações. M. Souza Bandeira vient de publier, sous ce titre, une série d'articles inspirés par ses nombreux voyages. Ce titre veut dire *pérégrinations*, mais surtout, je crois, *pèlerinages*, c'est-à-dire, voyages faits par dévotion à des lieux consacrés (Littré). Les voyages de M. Souza Bandeira ont un but pieux. Il cherche l'idéal, a-t-il dit. Non pas qu'il ait voyagé pour la gloire de Dieu ou le service de l'Eglise. Il est libre penseur. Mais les libres penseurs d'aujourd'hui sont plus ou moins religieux. Ils ne sont ni papistes ni réformés, mais ils ont leur foi laïque. Et ils la pratiquent, car elle est jeune. Ils croient à la justice et à la paix universelles. Mon ami, lui, a la religion de la Beauté. S'il court le monde, ce n'est pas pour aller nocer à Paris, ni pour le négoce, ni encore, comme le font certaines gens insouciants, tout simplement pour voyager, par instinct de vagabonds, sans raisons ni programme, sans rien chercher et sans s'inquiéter si on ne trouve rien. Il sait où il va. L'un après l'autre, il visite les sanctuaires de l'art et de l'histoire. Et je me rappelle fort bien que nous avons découvert ensemble une petite église qu'il cherchait à Paris. Cette fois-ci je crois qu'il a été déçu, car il n'en parle pas dans son livre. C'est pourtant un endroit plein d'associations aimables, quoique sous la garde d'un sacristain à l'esprit borné.

Mais en général toutes les choses et tous les pays qu'il a été voir lui ont donné des impressions curieuses, les unes riantes ou souriantes, d'autres mélancoliques, toutes dignes d'être conservées. Et de ces impressions il a fait des articles qu'il faut lire.

Il débute comme de juste par Paris, la ville accueillante qui nous reçoit comme une vieille connaissance. Certes, son Paris n'est pas le Paris de la majorité des visiteurs, dont il raille les travers en des pages mordantes. Et son ironie parfois me fait penser, par la force de l'expression, la dureté des contrastes, à Fialho de Almeida, maître ironiste. C'est le sourire indigné de quelqu'un qui voit profaner de belles choses. Mais malgré ses mobiles sérieux, comme M. Souza Bandeira est homme d'esprit et de goût, ses pèlerinages ressemblent surtout à une aimable flânerie, qui nous conduit des rives de la Seine au Château de Schoenbrunn, et de Beyreuth à Trafalgar Square, où les yeux qui savent voir voient la grande poésie de la brume.

J'aime les pages où il nous décrit son impression devant la Cène de Léonard, que le temps détruit si vite, et qui s'efface sous nos yeux. Il a été frappé par l'expression des mains des apôtres, car on ne peut presque plus voir celle des visages. Mais les mains parlent encore et disent tout, les mains résignées de Jésus, celles de saint Jean pieusement jointes, les mains crispées de Judas, toutes se lèvent dans un geste suprême et symbolique avant de disparaître sans retour.

Il faut voyager avec M. Souza Bandeira.

A Esfinge. Œdipe, sommé de deviner l'énigme épouvantable, sous peine de mort, y réussit, et il fit une triste fin. Telle est la pensée ironique mise par M. Afranio Peixoto en tête de son roman. L'énigme, c'est la femme, c'est l'amour, c'est toute la vie. Ne la déchiffrons pas. Ce livre est l'histoire d'un sculpteur amoureux d'une jeune personne aimable, et qui d'abord semble ne pas l'aimer. Elle se donne à un autre. Lui se désespère, fait de l'art et de la poésie avec sa douleur, se replonge dans ses souvenirs d'enfance, revoit le pays natal. Comme il veut guérir, il ne guérit pas. Il revient, plus malade que jamais, et, au moment du parfait désespoir, c'est elle qui vient se jeter dans ses bras, pour de bon. Et ils finissent dans la platitude. Toutes les mauvaises choses arrivent, c'est la dernière ligne du roman, dite par le philosophe de la comédie.

L'artiste était un naïf. Il avait trop espéré de la vie.

Sur cette donnée, Afranio Peixoto a fait de l'histoire contemporaine, de la critique mondaine. Histoire un peu poussée au noir, si on veut, et critique non sans caricature, car cet anatomiste (il l'est à plus d'un titre : écrivain psychologue, et aussi un des plus brillants professeurs à la Faculté), cet anatomiste, dis-je, est un cœur tendre et sentimental. Il aura voulu aimer cette société et ce monde, et ayant entrevu ces choses très belles par noblesse d'âme, il aura fini par les voir trop laides à cause de son âme froissée. D'ailleurs, ceci est une impression d'ensemble. Les détails sont délicieux, et ce que le ton en a parfois d'un peu chargé n'est pas sans ajouter à leur piquant. Du reste, j'estime que cet ouvrage est le premier roman de notre vie sociale et mondaine dont la note ne soit pas tout à fait fausse.

Mais il n'y a pas que de la satire dans ce livre. Il y a de la poésie, et de la vraie. Le voyage sentimental et ironique entrepris par Paulo de Andrade au pays de son enfance, et parmi les rêves de son passé, est d'une évocation charmante et douce, et tout cela est bien vrai, jusqu'à ce sourire muet et triste des choses qu'on ne retrouvera plus, car elles ont changé comme nous.

Les qualités d'écrivain de M. Afranio Peixoto sont précieuses. C'est un psychologue à l'imagination juste, à l'expression exacte, il a de l'esprit et il est très intelligent. Médecin, son bon goût a su éviter le pédantisme, le jargon soi-disant scientifique, dont raffolent tant d'autres auteurs, qui ne sont pourtant pas professeurs à la Faculté. Mais, d'autre part, ses études médicales, sa belle discipline de l'observation, ne sont pas sans contribuer à lui faire un style net, solide, dépourvu de grandiloquence.

M. Afranio Peixoto est bien jeune, c'est son premier roman, et il

a déjà pris place au tout premier rang de nos prosateurs. Il y a beaucoup à attendre de lui.

L'Option.La maison Hachette vient d'imprimer hors commerce, par les soins de Mme Nabuco et de quelques amis, un drame écrit en français, vers 1876, par notre admirable et regretté J. Nabuco. Nabuco (des critiques parisiens l'ont déjà remarqué) maniait la langue française avec une sûreté et une élégance très rares chez un écrivain étranger. Je me sens même porté à dire qu'elles ne seraient pas tout à fait communes en France. Cette fois-ci, il a mis son drame en vers,et il me semble que ce sont des vers de belle allure classique, avec de nobles images, à la façon du dix-septième siècle.

Il s'agit du conflit sentimental qui divise une grande famille, mi-française, mi-allemande, au moment de la guerre de 70, et à celui de l'option pour Alsaciens.Une haute dame, et qui symbolise le dualisme des cœurs appartenant aux deux pays, y trouve la souffrance et la mort. Elle expire dans le rêve de la France et de l'Allemagne réconciliées,rendues aux travaux de la paix.

C'est, on le voit, un plaidoyer contre la guerre, contre une guerre comme celle-là. Est-ce un drame pacifiste ? Il y a pacifisme et pacifisme. Il y a les théoriciens sensibles et impérieux de la paix universelle forcée, qui voudraient défendre de se battre à des cannibales qui ne peuvent subsister que par la lutte, et qui empêcheraient une nation policée d'imposer, moyennant quelques coups de canon, l'ordre et précisément un peu de paix à des bandes de pillards qui s'entretuent. Mais il y a aussi l'homme de cœur et de goût à qui il est dur de voir la civilisation moderne, chose compliquée et délicate, presque invisible, se briser brusquement dans des guerres sanglantes, la ruine matérielle, ou du moins le recul dans la vie, la haine et tant d'autres choses amères à notre goût moderne.

Je ne crois pas que Nabuco eût accueilli d'un esprit égal les deux espèces de pacifistes.

TRISTAO DA CUNHA.

LETTRES NÉO-GRECQUES

La traduction.— Langue officielle.— L'Hellénisme impérialiste.— *Choses inédites de Terre-Sainte* par M. R. ; Libr. Eleftheroudakis,Athènes.—Andréas Lascaratos : *Pragmateia yia ti glôssa* ; « Le Noumas », Athènes. — *Tragédies d'Eschyle, de Sophocle* et *d'Euripide*, traduction en grec moderne sous la direction de J. Zervos; Bibliothèque Fexis, Athènes. — Memento.

C'est dans **la traduction** que réside tout l'effort primordial d'adaptation intellectuelle des peuples qui ressuscitent ; mais la traduction, quoi qu'il en semble, est un art infiniment malaisé. Outre que chacun des mots d'une langue donnée possède son domaine propre, d'une étendue déterminée, sans possibilité de faire coïncider

exactement ses frontières avec celles du mot qui semble lui correspondre dans un idiome étranger, il y a quelque chose qui se laisse transposer plus difficilement encore que le sens, quelque chose à quoi les traducteurs,qui ne sont point artistes,prêtent rarement attention : c'est le rythme immanent de l'expression. Rien de plus subtil et qu'il soit plus nécessaire de ne pas laisser évaporer. Ce n'est pas dans les mots seulement, en effet, qu'habite le génie des langues, mais dans la syntaxe, et il ne faudrait pas croire que cela s'applique seulement aux idiomes dont les parentés réciproques sont assez lointaines pour accuser des différences essentielles de grammaire et de vocabulaire : d'une langue à ses patois, d'un dialecte à l'autre, au sein d'une même famille linguistique, il y a des variations dans l'usage de tournures analogues ; des formules idiosyncrasiques d'expressions s'établissent qui semblent s'apparier au terroir et à son atmosphère.

De même, dès qu'une langue,même savante et cultivée, a vieilli — et les langues vieillissent d'autant plus rapidement que ceux qui prétendent les garder intactes les soustraient plus soigneusement à toute évolution — toutes les catégories verbales qui constituent cette langue, ayant cessé d'être intelligibles sans étude préalable, ont besoin d'être transposées dans la langue courante, celle que le peuple parle, celle des chansons et des contes, celle-ci fût-elle un informe jargon. C'est alors que la traduction semble un sacrilège ; car la langue populaire, n'étant que la dégénérescence apparente de son aïeule, apparaît comme dépourvue de toutes ressources ; elle est pauvre et grossière. Scandalisés, les défenseurs de la tradition en arrivent à perdre de vue les aspirations instinctives du peuple, l'intérêt vital qui s'attache à son instruction, et les obstacles économiques qui condamnent les pauvres à ne fréquenter l'école que durant un petit nombre d'années. Seules, en effet, certaines études accessibles à l'élite peuvent donner la clef des trésors de la langue savante.

Le grand mérite des hommes de la Renaissance fut ainsi de transposer par la traduction en langage vulgaire les œuvres de l'antiquité. Depuis lors, et grâce à leur généreux effort, un plus grand nombre d'individus ont pu, de génération en génération,se hausser jusqu'à l'élite.

Les travailleurs de la pensée sont devenus légion en Occident, et nous avons pu accumuler, à l'heure actuelle, en diverses langues des richesses égales, sinon supérieures,à celles que nous avait léguées l'Antiquité. Dès lors, comment un peuple moderne pourrait-il, sans la traduction, se tenir au courant de toutes les acquisitions intellectuelles modernes ?

Certes, une certaine élite pourra toujours joindre la connaissance

des principales langues vivantes à celle des langues mortes; mais que devient le peuple dans cette aventure?

En Grèce, on sait quel moyen terme fut adopté depuis l'Indépendance. Faute de pouvoir restaurer la langue antique, on essaya d'un replâtrage à l'aide d'éléments plus ou moins hétérogènes. Et la langue *épurée* devint **langue officielle** du nouvel état. Ce replâtrage d'origine ecclésiastique dénatura l'œuvre de Koraïs, dont les efforts tendaient surtout à rendre aux termes vulgaires leur forme intégrale, plutôt qu'à les éliminer ou à restaurer des vocables désuets.

Or, la langue épurée, encore qu'elle ait dû renoncer au rêve de ressusciter la langue de Xénophon, est loin du peuple, qui ne la parle pas et qui doit peiner plus que de raison pour arriver à comprendre les journaux et les brochures qu'on lui sert. Il est vrai que nombre de Vulgaristes se sont mis à fabriquer d'outrageux néologismes tout aussi peu compréhensibles pour les non-initiés; mais le temps vient facilement à bout de pareilles erreurs, tandis qu'il est impuissant à rendre la vie à ce qui n'est déjà plus qu'un cadavre.

Au vrai, il y a partout, chez tous les peuples, deux langages qui coexistent et qui, tantôt se confondent presque, tantôt se trouvent séparés par un fossé infranchissable : il y a la langue du foyer, de la famille; il y a la langue littéraire, la langue des idées. Or les idées ne sont pas seulement nationales : elles sont humaines d'abord. De là leur caractère en quelque sorte impérialiste, caractère qu'elles tendent à conférer au véhicule verbal qu'elles empruntent. L'universalité longtemps reconnue sans conteste au grec et au latin ne dérive que de là et, si le français a pu, dans une certaine mesure, recueillir leur héritage, c'est qu'il s'y prépara littérairement et politiquement.

Il est la vivante preuve qu'un idiome purement vulgaire, issu de la corruption et de la conquête, peut toujours se hausser, à force de culture, au niveau de la langue savante qu'il remplace, étant mieux approprié à interpréter la vie de son époque.

Il ne fait ainsi que refaire un chemin déjà parcouru avant sa naissance et, en conquérant de haute lutte ses titres de noblesse, il cherche à succéder naturellement à ceux qui l'ont engendré.

Mais comment se fait-il qu'un pareil phénomène, si largement étudié par la science moderne, soit si difficilement envisagé en Grèce dans toute son ampleur? C'est que, pour obéir aux lois inéluctables de l'évolution, la Grèce d'aujourd'hui semble s'opposer à elle-même; c'est que **l'Hellénisme** est d'essence impérialiste, de par Byzance et de par l'Eglise; c'est qu'en face d'un adversaire implacablement armé du Croissant, il ne peut y avoir d'autre signe de ralliement que la Croix des ancêtres, que célèbrent les hymnes traditionnelles précisément composées en langue scolastique.

C'est exagérer pourtant que de dire, avec Madame Jeanne Stépha-

nopoli (*l'Hellénisme*, mars 1911), que ces hymnes ont, à elles seules, « réalisé le second miracle grec en forçant les esprits à revenir en « arrière vers la source unique de la langue et de la race ». Croit-on que le peuple grec n'ait pas senti tout aussi puissamment son unité dans ses chansons héroïques, d'un sens autrement vivant pour lui ?

C'est comme *nation* d'abord que la Grèce a le droit de ressusciter intégralement et non pas comme empire, à moins que son hégémonie intellectuelle n'arrive à légitimer comme autrefois la prétention impérialiste. Car, à travers toute l'Humanité, ce ne sont que luttes d'énergie. Il me semble que l'intérêt immédiat du peuple grec est de valoir davantage que ses ennemis. Pour cela il faut l'instruire, tout en sauvegardant naturellement ce qui doit entretenir sa cohésion morale. Et c'est dans le sentiment national que me paraît résider, autant que dans la religion même dorénavant cette cohésion. L'adoption d'une langue mieux accessible au peuple, ne saurait aller, croyons-nous, contre le sentiment national, et je suis sûr que, si la Crète possède le courage de se proclamer grecque comme elle le fait, si âprement, la conscience qu'elle a de son droit jaillit tout autant de ce qu'elle a donné de gloire aux lettres néo-grecques depuis *l'Erotocritos*, que de son orthodoxie. Hélas ! les Puissances ont d'autres soucis, et la France elle-même ne trouve guère le temps de s'intéresser au présent grec autant qu'elle devrait le faire pour son honneur et pour sa sauvegarde.

Mais si l'Hellénisme tient en toutes choses à demeurer fidèle aux décisions du Patriarcat œcuménique, spécialement en matière de langue, c'est que l'autorité spirituelle de l'Eglise représente en même temps tout ce que les Grecs ont pu conserver en pays ottoman d'autonomie temporelle. Et c'est ce que veulent ruiner les Jeunes-Turcs.

« L'envahisseur mahométan, dit l'auteur de **Choses inédites « de Terre-Sainte**, et de *Question d'Orient*, a tenu à conserver « partout, à la place du pouvoir matériel de l'Empire grec renversé « par lui, le pouvoir spirituel de l'Eglise grecque et même d'investir « les chefs de cette Eglise de certaines juridictions de droit civil sur « les Chrétiens. Il en a été et il en est encore ainsi dans les grands « Patriarcats, dont les titulaires se trouvent par là même chefs poli- « tiques. Ce sont des otages qui garantissent la soumission de leur « troupeau. Combien ont payé de leur vie cette redoutable préroga- « tive ? »

Au premier chef la question de langue se pose ainsi pour les Grecs sur le terrain politique, et l'on peut imaginer, en face des événements qui se déroulent actuellement, quelle doit être leur angoisse de patriotes.

Mais d'abord, ainsi que l'a fort bien dit Lascaratos dans un **Essai sur la langue** que le *Noumas* vient de publier pour la première

fois,« la Langue est question sociale,puisqu'elle est la chair de l'idée,
« puisqu'elle est le seul instrument grâce auquel l'homme puisse met-
« tre en œuvre ses forces psychiques, puisque sans elle l'Humanité
« demeurerait éternellement stationnaire ».

Pour l'auteur des *Mystères de Céphalonie*, la langue n'est pas un but, mais un moyen. Si l'on parle, c'est pour être compris. Or, la langue scolastique est obscure,puisqu'elle se sert de mots oubliés, de syntaxes périmées. Cette langue n'est pas naturelle ; elle est sans caractère et ne saurait prendre racine dans le vrai sol grec, pas plus que l'italien ne sut faire dans les Sept-Iles, au temps où il était employé exclusivement comme langue officielle et savante. Pour faire pénétrer des idées dans le peuple, il faut lui parler sa langue,et la preuve évidente, c'est que les candidats électoraux ne sauraient faire leur propagande autrement qu'en langue vulgaire.

Lascaratos fut un vrai précurseur,comme on voit. Tous les grands heptanésiens furent, d'ailleurs,vulgaristes. Tel ce vénérable Markoras qui vient de disparaître et dont nous reparlerons ; tel Martzokis, qui publie aux pages du *Callitechnis* une attachante *Autobiographie* pleine de détails caractéristiques. C'est le meilleur commentaire que l'on puisse lire aux œuvres du poète.

La question de langue n'est pas nouvelle. A preuve, les pages judicieuses et fort en avance sur leur époque que reproduisent *Les Panathénées* et qui sont empruntées au savant thessalien Gregorios Constantas, né en 1753, mort en 1844.

En substance,selon lui,les langues pauvres et vulgaires s'enrichissent par la culture.

Poursuivant son œuvre d'adaptation moderne des chefs-d'œuvre de l'Antiquité, la Bibliothèque Fexis met en vente la traduction **d'Eschyle**,de **Sophocle** et d'**Euripide**, avec la collaboration de quelques bons écrivains vulgaristes de l'heure actuelle. Ainsi, l'*Orestie* et *Les Sept contre Thèbes* sont dus au talent sûr de M. Gryparis; M. Zervos a traduit *Prométhée* et *Les Perses* ; M. Christomanos s'est attribué *Antigone*, et il y a mis tout son art délicatement rythmé.

M. Augéris s'est chargé d'*Electre* ; Cambanis des *Trachiniennes* et de *Rhèsos* ; Papantoniou de *Philoctète* ; Varnalis d'*Ajax* et d'*Hercule furieux* ; Voutiéridis d'*Œdipe à Colone* et d'*Oreste* ; Poriotis des *Suppliantes* ; Tsokopoulos du *Cyclope* ; P. Dimitracopoulos d'*Ion*. C'est un bel effort collectif.

Memento. — Kostis Palamas publie la deuxième édition du *Taphos*, accompagné d'un admirable morceau lyrique, digne en tous points du poète de *La Flûte du Roi* et qu'il intitule *Le Premier chant du Paradis*. Hélène Lamari révèle dans ses *Poèmes* un talent de premier ordre,tant par la perfection du métier que par la profondeur du sentiment. Dans ses *Roses sur*

l'écume, M. Romos Philyras manifeste des qualités de grâce et d'harmonie qui font favorablement augurer de ses succès futurs ; dans *Le Chemin fleuri*, M. Stephanos Daphnis se montre habile versificateur, en pleine possession des ressources verbales de son art ; mais le frémissement de l'émotion vécue lui fait parfois défaut. Il faut lire *L'Argonaute*, *Le Grand voyage*, *Une larme*, *La Neige*, *La Grande ombre* et surtout *Le Chant de la Méchanceté*, qui sont d'un vrai poète.

La saison théâtrale arbora cette année moins de nouveautés que précédemment. Il convient de signaler entre autres *le Sabbat des Ames*, tragédie contemporaine en un acte de M. G. Xenopoulos, œuvre d'observation scrupuleuse et de fine psychologie ; *l'Elixir de jeunesse*, comédie de M. Paulos Nirvânas, où se rencontrent quelques scènes magistrales comme peinture de mœurs, *Vieilles amours*, de M. Tsokopoulos, toujours élégant et spirituel, *Amour caché*, idylle tragique de Mme Sakellarios, et *Petite Chatte*, de M. Miltiade Iossif.

Parmi le théâtre à lire, signalons la publication au *Noumas* d'un drame inédit de Cambysis. Mentionnons : *les Esclaves* de Sp. Nikolopoulos, qui paraissent aux pages de *Callitechnis*, *la Muette*, de Christos Varlendis et *le Malade*, de Miltos Coundouras, qui accuse des parentés avec Maeterlinck.

DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS.

LA VIE ANECDOTIQUE

Peintres futuristes. — M. C. — Le plus jeune cubiste de France. — La question du latin. — Le plus beau roman. — M. Tristan Derème et Théophile Gautier. — Monna Lisa ou Mona Lisa.

J'ai rencontré deux **peintres futuristes** : MM. Boccioni et Severini. Le premier, qui est, si on peut dire, le théoricien de l'école, a un air intrépide et loyal qui dispose aussitôt en sa faveur. Ces messieurs portent des vêtements de coupe anglaise, très confortables. M. Severini, toscan, est chaussé de souliers découverts et ses chaussettes sont de couleurs différentes. Le jour où je le vis, il portait au pied droit une chaussette couleur framboise et au pied gauche, une chaussette vert bouteille. Cette coquetterie florentine l'expose à passer pour un homme très distrait, et il avoue que les garçons de café se croient souvent obligés de le prévenir de ce qu'ils pensent être une méprise et qui est de la recherche. Je n'ai pas encore vu de tableaux futuristes, mais si j'ai bien compris le sens des recherches auxquelles s'attachent les nouveaux peintres italiens, ils se préoccupent avant tout d'exprimer des sentiments, presque des états d'âme (c'est une expression employée par M. Boccioni lui-même) et de les exprimer de la façon la plus forte possible. Ces jeunes gens ont encore le désir de s'éloigner des formes naturelles et veulent être les inventeurs de leur art.

« Ainsi, m'a dit M. Boccioni, j'ai peint deux tableaux, dont l'un

exprime le départ et l'autre : l'arrivée. Cela se passe dans une gare. Eh bien ! Pour marquer la différence des sentiments, je n'ai pas mis, dans mon tableau de l'arrivée une seule ligne qui soit dans le tableau du départ. »

Cette peinture, qui ainsi expliquée paraît avant tout sentimentale et un peu puérile, les futuristes la défendent, le cas échéant, à coups de bâton. Florence fut récemment le théâtre d'un de ces combats où les partis en présence étaient, d'une part, les futuristes ayant à leur tête M. Marinetti, et, de l'autre, M. Ardengo Soffici et ses amis de *La Voce*. Il y eut des blessures, quelques chapeaux furent mis hors d'usage, et M. Boccioni, pendant la journée où se déroulèrent les diverses phases de la bataille, dut acheter, pour son compte, trois chapeaux de paille. Finalement, tout le monde se réconcilia au poste, et, devant le commissaire, MM. Boccioni et Soffici témoignèrent de leur estime réciproque.

M. Ardengo Soffici qui, par sa critique, avait excité la colère des futuristes, est un peintre de ta nt et un des écrivains d'art les plus distingués de l'Italie. Il n'est pas un inconnu à Paris et il est lui-même au courant des tendances de la nouvelle peinture française autant que quiconque en France. Les futuristes, au demeurant, reconnaissent tous les mérites de leur adversaire. Ils ne l'en ont pas moins bâtonné parce qu'il n'était pas de leur avis et la bastonnade a beau être empreinte de courtoisie, elle est une singulière façon de forcer l'admiration.

C'est en mars 1912 que les futuristes exposeront à Paris. Nul doute que, s'ils veulent avoir recours aux mêmes arguments, ils n'aient, à cette époque, fort à faire.

§

Les initiales **M. C.**, telles qu'elles ont paru, dans *Vers et Prose*, à la fin d'un poème excellent intitulé *Anniversaire* et qui fut composé à la Mémoire de Jean Moréas, ne désignent point M. Marcel Coulon. On le savait avant qu'il ne l'affirmât.

Le mystérieux M. C. est un poète qui depuis longtemps déjà ne montre plus volontiers ses ouvrages. C'est un homme aimable qui se soucie peu de la gloire. Les poètes, ses amis, ont une grande confiance dans l'intégrité de son goût, et, si ses décisions ne sont point des arrêts, elles emportent généralement le suffrage de celui qui les fait naître et qui s'y range. Cette autorité, qu'il exerce avec une grande discrétion et dans un tout petit cercle, lui donne ainsi dans les lettres contemporaines un rôle inattendu qu'il ne recherchait point et qui est plein de responsabilités.

Chaque année, M. C., qui aime la marche, parcourt à pied une région qu'il ne connaît pas encore. Il ne s'embarrasse point de bagages ;

une bonne canne à la main, il voyage, s'arrêtant quand il le veut, sans s'inquiéter des horaires.

Une fois, c'était près de Montereau, deux gendarmes l'arrêtèrent sur la route et lui demandèrent ses papiers.

M. C. se fouilla et ne trouva sur lui qu'une carte d'entrée à la Bibliothèque Nationale. Les gendarmes l'examinèrent et l'un d'eux :

« Alors, c'est là que vous travaillez ?... » Sur la réponse affirmative de M. C. il ajouta : « Vos patrons doivent bien mal vous payer puisque vous ne pouvez pas même prendre le chemin de fer. »

§

Le plus jeune cubiste de France se nomme Georges Deniker. Il est le frère de Nicolas Deniker, un poète de grande inspiration, qui, depuis longtemps, se tient volontairement dans la retraite.

Le plus jeune cubiste de France fait en ce moment son service militaire comme aviateur.

Il vient de lancer une mode nouvelle de fumer la pipe qui était en usage, paraît-il, dans les camps d'aviation.

On dispose le tabac dans un papier qui est découpé en forme d'hexagone et on fait du tout une petite boule que l'on introduit dans le fourneau de la pipe. De cette façon, on peut fumer malgré le vent.

Cette mode s'est aussitôt répandue à Montmartre.

Il est bon d'ajouter que le jeune artiste a d'autres titres qui attireront sur lui l'attention des gens de goût.

Il possède un réel talent de peintre et de sculpteur. Une de ses statues fut justement remarquée au dernier Salon de la Nationale. C'est encore un linguiste fort distingué qui, outre la connaissance parfaite de plusieurs langues européennes et du japonais, a des notions de chinois et de quelques autres langages asiatiques.

On peut observer à ce propos que les Français, qui passaient, autrefois, pour connaître très mal les langues étrangères, se sont mis à les apprendre, et ceux qui en savent trois ou quatre ne sont pas rares aujourd'hui.

§

La question du latin continue à intéresser, sinon le public, du moins les écrivains en mal d'articles.

On m'a rapporté un joli mot de M. Niel, qui est le doyen des écrivains d'art et duquel j'ai déjà eu l'honneur de parler. A cette époque M. Niel ne signait pas ses articles *Furetières*, mais *le Maréchal*. Quelqu'un s'étonnait devant lui du succès de M. Paul Bourget : « Que voulez-vous, observa avec bonhomie M. Niel, quand on ne

sait pas sur quel sujet écrire, on fait un article sur Bourget. Cela finit par lui faire de la réclame. »

Il en est de même aujourd'hui pour la question du latin. Quand on n'a pas de sujet d'article, on en écrit un sur le latin et l'on peut être certain qu'il passera.

Je me suis entretenu avec les chefs les plus actifs des camps en présence : Eugène Montfort et Jean Royère. Eh bien ! Il m'a semblé que si Jean Royère n'est pas tout à fait certain de l'inutilité de la langue morte qu'il voudrait faire mourir une seconde fois, Eugène Montfort n'a pas une entière confiance dans les vertus du cadavre qu'il protège.

Au demeurant, le latin n'est plus du tout considéré comme un idiome, mais plutôt comme un remède que les uns estiment dangereux, tandis que d'autres en préconisent l'usage.

§

Dernièrement, *Excelsior* demandait aux gens de lettres : « Quel est **le plus beau roman** français? » Trois auteurs vivants seulement furent nommés : MM. Elémir Bourges, Anatole France et Rosny aîné. On n'a pas remarqué que M. Elémir Bourges venait en tête et obtenait 41 voix pour *les Oiseaux s'envolent et les Fleurs tombent*. M. Anatole France n'avait que 15 voix pour *la Rôtisserie de la Reine Pédauque*, et M. Rosny aîné 10 voix pour *la Vague Rouge*.

§

M. Tristan Derème est un jeune poète heureusement doué. C'est avec raison qu'on l'a choisi pour prononcer un discours sous les Tulipiers du Jardin Massey, à Tarbes, à l'occasion du centenaire de **Théophile Gautier**. Il fallait bien qu'un jeune homme rendît hommage à un poète dont l'œuvre peut être regardée comme la louange même de la jeunesse.

M. Tristan Derème s'est très bien tiré d'un éloge qu'il lui convenait de faire. C'est avec un art charmant qu'il a pris la précaution oratoire de demander qu'on l'excusât : « Et, a-t-il aussitôt ajouté, qu'on ne craigne point que je récidive ; et puisque j'aurai parlé au premier centenaire de ce poète, je promets de me taire aux suivants. »

Il parla ensuite des jeunes :

« Les jeunes, comme chacun sait, font tirer leurs plaquettes à vingt exemplaires sur des papiers de la Chine ou du Japon et les feront imprimer, quelque jour, et pour être plus originaux encore, sur du papier verre ou sur du papier timbré. Ils écrivent en de minces revues qui ont parfois plusieurs numéros. »

S'il lui arrive de citer Horace, il l'appelle Flaccus, mais si c'est Ovide, il ne l'appelle point Naso... Il me semble cependant que

M. Tristan Derème est très raisonnable en ses jugements : l'art de Gautier rappelle à la fois celui d'Horace et celui d'Ovide.

§

L'orthographe a été longtemps hésitante : **Monna Lisa ou Mona Lisa ?** En moins de deux mois, la presse et le commerce se sont décidés en faveur de la seconde forme. On lit chaque jour dans presque tous les journaux quelque allusion à *Mona Lisa* et beaucoup de produits industriels se parent maintenant de ce nom. Il y a le *parfum*, le *corset Mona Lisa*. Et personne ne paraît se douter qu'il n'est plus question de la Joconde, mais d'une guenon nommée Lisa, car Mona signifie proprement guenon, tandis que Monna (contraction de Madonna) est un terme qui peut se traduire à peu près par Madame.

GUILLAUME APOLLINAIRE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Ethnographie.

Jean Finot : *L'Agonie et la Mort des Races;* « La Revue ». 1 »

Histoire

E. Angot : *Mélanges d'Histoire;* Emile-Paul. 3 50

Dr Max Billard : *Un Fils de Napoléon Ier;* « La Revue ». 1 »

A. Cassagne : *La Vie Po [illegible] e François de Chateaubriand;* Plon. 7 50

Ernest Daudet : *A travers trois siècles;* Hachette. 3 50

Henry Gaston : *L'Allemagne aux abois;* Editions et Librairie. » »

Hector Fleischmann : *Roustam, Mameluck de Napoléon;* Mérican. 5 »

F. Laurentie : *Le Rapport de M. Boissy d'Anglas;* Emile-Paul. 5 »

André Lebey : *Louis-Napoléon Bonaparte et le Ministère Odilon-Barrot, 1849;* Cornély. 12 »

Louise de Prusse : *Quarante-cinq années de ma vie* (1770-1818), publié par la Princesse Radziwill : Plon. 7 50

A. Luchaire : *Les Communes françaises à l'Epoque des Capétiens directs;* Hachette. » »

Littérature

Marie Bashkirtseff : *Nouveau Journal inédit;* « La Revue ». 1 »

J. Bonnet : *Heures inconnues de J. Racine découvertes à la Bibliothèque Impériale de St-Pétersbourg. Poèmes sacrés;* Bureaux de l'Archevêché d'Auch. 10 »

Joseph de Smet : *Lafcadio Hearn. L'Homme et l'Œuvre;* « Mercure de France. » 3 50

Maurice Duval : *Emile Faguet;* Soc. d'impr. et de libr. 3 50

E. Faguet : *Les Préjugés nécessaires;* Soc. française d'impr. 3 50

Jean Loew : *Entretiens et Récits;* Biblioth. du Temps présent. » »

Paul Marion : *Choix de chansons galantes d'autrefois;* Daragon. 12 »

Jacques Normand : *Pensées de toutes les couleurs;* Calmann-Lévy. 3 50

Serge Persky : *Les Maîtres du Roman russe contemporain;* Delagrave. 3 50

Gaston Sauvebois : *L'Equivoque du Classicisme;* Ed. Libre. 2 50

Jean Thogorma : *Les Barbares contre Racine;* Renaissance contemporaine. 4 »

Jean Thogorma : *Les Tendances nouvelles de la littérature et la Renaissance française;* Renaissance contempor. » »

L. Tolstoï : *Œuvres choisies.*, trad. de Bienstock, notice de Ch. Navarre; Delagrave. 3 50

Frantz Toussaint : *Le Jardin des Caresses;* Piazza. 3 50

Musique

P. Lacome : *Introduction à la Vie musicale*; Delagrave. » »
Baron Charles de Platen *Souvenirs musicaux et dramatiques*; Rome, « La Fiamma ». » »
Richard Wagner : *Ma Vie. II. 1842-1850*; trad. de N. Valentin et A. Schenk; Plon. » »

Philosophie

J.-F. Renauld et M. Maire : *La Psychologie par les Textes*; Alcan. » »

Poésie

Paul-Louis Aubert : *Le Crépuscule de Dionysos*; Ficker. 3 50
A. de Bary : *Les Voix de la Montagne*; Stock. 3 50
Henry Daguerches : *Le Chemin de Patipata*; Grasset. 3 50
R. Dharcy : *Esquisses*; Epinal. Klein. » »
Madeleine Grain : *Vers la Sincérité*; Sansot. 3 50
René Guyon : *Les Pâques Payennes*; Crès. 3 50
Jean d'Harcelines : *Les Trois Anneaux d'Or*; Grasset. 3 50
Maurice Olivaint : *Poèmes de France et d'Algérie*; Lemerre. 3 50
Robert Pelée de Saint-Maurice : *Alexis*; Emile-Paul. » »
Justin Pons : *Poèmes*; Soc. française d'impr. et de libr. » »
Marguerite Henry Rosier : *Celle qui passe*; Plon. » »
Isabelle Sandy : *L'Eve douloureuse*; Lemerre. 3 50

Publications d'art

Emile Bayard : *Le Style Louis XVI*; Garnier fr. » »
Georges Eekhoud : *Les Peintres Aniliers belges*. Libr. d'art. » »
Georges Perrot : *Histoire de l'Art dans l'Antiquité. IX. La Grèce archaïque*; Hachette. » »
P.-P. Rubens : *L'Œuvre du Maître*; Hachette. » »

Questions juridiques

Georges Claretie : *Drames et Comédies judiciaires, 1910*; Berger-Levrault. 3 50

Questions militaires

Arthur Chuquet : *Quatre généraux de la Révolution : Hoche et Desaix, Kléber et Marceau*; Fontemoing. » »

Questions religieuses

Abbé Pierre Lelièvre : *La Religion de Jésus d'après l'Evangile*; Perrin. 3 50

Roman

Henri Ardel : *L'Aube*; Plon. 3 50
G. Ardouin : *La Bête Blonde*; Ollendorff. 3 50
C. Audigier : *Appassionato*; Fasquelle. 3 50
J. de Bosschère : *Dolorine et les Ombres*; Bibliothèque de l'Occident. » »
René Boylesve : *Le Meilleur Ami*; Calmann-Lévy. 3 50
H. Cavignon : *L'Ardennaise*; Plon. 3 50
Roger Dombre : *Cousine Sans-Gêne*; Colin. 3 50
P. Doris : *Sur le Sable*; Mathot. 3 50
Dr Paul Duplessis de Pouzilhac : *Les Vierges qui tuent*; Maloine. » »
Camille Flammarion : *Contes Philosophiques*; « La Revue ». 1 »
Marcel Frager : *Près des Tombeaux d'Amour*; Fasquelle. 3 50
Rudyard Kipling : *Brugglesmith*, trad. d'A. Savine et G. G. Michel. Stock. 3 50
P. Lacour : *Filles d'Èves*; Méricant. 1 50
Blanche Legrand : *Les Demoiselles du Noël Fleuri*; Hachette. 3 50
Maryan : *Maison hantée*; Hachette. » »
Charles d'Ollone : *La Victoire ailée*; Lemerre. 3 50
Juan Pelaez : *La Lignée des Castebreuse*; Soc. Philotechnique. 3 50
Jean de Quirielle : *L'Œuf de verre*; Méricant. 3 50
Léon Tolstoï : *Résurrection*, deuxième et troisième parties; trad. de J. W. Bienstock; Stock. 2 50
Arnold van Gennep : *Les Demi-Savants*; « Mercure de France ». 3 50
Clara Viebig : *La Garde au Rhin*; trad. par Béatrix Rodès; Juven. 3 50

Sciences

L. Blaringhem : *Les Transformations brusques des êtres vivants* ; Flammarion. 3 50

Dr Héricourt : *Les 36 commandements de l'Hygiène* ; « La Revue ». 1 »

R. Meunier : *Les Fous* ; Sansot. 1 »

Ed. Perrier : *La Vie dans les Planètes*, « La Revue ». » »

Emm. Pozzi-Escot : *Explosions et explosifs* ; Rousset. 1 50

Sociologie

Michel Bakounine : *Œuvres, V* ; Stock. 3 50

Daniel Bellet : *Le Chômage et son Remède* ; Alcan. 3 50

A. Castérian : *Mémoires de Marcellin Albert* ; Libr. Universelle. 2 »

Abbé Jules Claraz : *Le Mariage des Prêtres* ; Flammarion. 3 50

Jacques Daugny : *En Russie* ; Ollendorff. 3 50

Louis Dumur : *Les Enfants et la Religion* ; « Mercure de France ». » 50

Edouard Héberlin : *Doit-elle mourir?* Etude sur la Dégression de la Natalité en France : Giard et Brière. 3 »

A. Le Chatelier : *Réforme Républicaine* ; Leroux. 3 »

Henry Leyret : *Les Tyrans ridicules* Fayard. 3 50

Georges Morael : *La Marine Marchande et son personnel* ; Guilmoto. 5 »

Ostrogotski : *La Démocratie et les partis politiques* ; Calmann-Levy. 6 »

Théâtre

Antoine Benoist : *Le Théâtre d'aujourd'hui* ; Soc. d'impr. et de libr. 3 50

P. Flat : *Figures du Théâtre contemporain* ; Sansot. 3 50

Léon Tolstoï : *Le Cadavre vivant* ; pièce en 6 actes et 12 tableaux, trad. par E. Halpérine-Kaminsky : Ambert. » 50

Martin-Valdour et Charles Gallo : *Pendant la Croisade*, comédie en un acte, en vers ; Paulin. 2 50

Voyages

L. Dimier : *La Basse Normandie* ; Delagrave. » »

Dr A. Moeller : *Etats-Unis et Canada* : Bruxelles, Goemare. » »

Divers

Paris-Galant pour 1912. Almanach lit. et artistique ; Daragon. » 90

Almanach Hachette pour 1912 : Ed. complète, Hachette, cartonné. 3 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Société anonyme du *Mercure de France* : Assemblée générale ordinaire annuelle. — Les livres de Bonaparte. — La Littérature française et les Universités allemandes. — Un Musée russe de 1812. — Le prix Nobel de Littérature. — Une patrouille historique. — Les trois écrivains aux mains sales. — Les Anglais et la tradition. — *L'Art décoratif*. — Publications du *Mercure de France*. — Le Sottisier universel.

Société anonyme du Mercure de France. Assemblée générale ordinaire annuelle.— Les actionnaires de la Société anonyme du *Mercure de France* sont convoqués en assemblée générale ordinaire le dimanche 26 novembre prochain, au siège social, 26, rue de Condé, à cinq heures de l'après-midi.

ORDRE DU JOUR

Rapport du Conseil d'administration ;

Rapport du Commissaire aux comptes ;

Emploi des bénéfices ;

Nomination d'un administrateur ;

Nomination du ou des commissaires aux comptes pour l'exercice 1911-1912.

Pour faire partie de l'assemblée, il faut être possesseur de trois actions au moins ou les représenter comme fondé de pouvoir.

Le Président
de Conseil d'administration,
A. VALLETTE.

§

Les livres de Bonaparte.

A Monsieur Alfred Vallette,

Directeur du *Mercure de France*.

Mon cher Directeur,

Au cours des pages qu'il écrivit dans le dernier n° du *Mercure de France* sur Mme *Daubenton et sa famille*, M. Edmond Pilon a bien voulu citer mon étude sur les *Lectures de Bonaparte en Egypte*. Je lui suis très reconnaissant d'avoir rappelé ce travail à vos lecteurs. Je veux toutefois lui signaler une petite erreur qu'il a commise par ma faute, car j'ai péché par trop de confiance... et d'espoir.

M. Edmond Pilon, à la fin de la seconde note qu'il m'a consacrée, indique que « les volumes de Bonaparte se trouvent actuellement à la Malmaison». Ceci, hélas ! n'est point exact ; les vœux que je formais alors (15 février 1907), et que j'étais en droit de former, ne se sont point réalisés.

En effet, je disais qu'à la reprise de ses travaux annuels, aux premiers jours de novembre 1906, la Commission de surveillance de la Bibliothèque Municipale, saisie d'une demande adressée au maire de Marseille par le conservateur à cette époque de la Malmaison, M. Pallu de la Barrière, avait été d'avis que ces reliques avaient leur place naturelle dans le Musée de souvenirs napoléoniens qu'est devenue la célèbre demeure.

Cette décision ayant été prise à l'unanimité moins une voix, il semblait que rien ne s'opposât à cette cession.

Or, j'ai reçu, il y a quelques mois, la lettre suivante de l'actuel conservateur du Château, M. Jean Ajalbert :

Malmaison, 3 mai 1911.

Mon cher confrère,

Contrairement à ce que vous croyez, Marseille n'a pas voté le retour des livres napoléoniens à Malmaison.

Les votants avaient mis à leur acceptation des conditions d'échange que l'Etat n'a pu consentir.

Et il n'y a rien de fait, comme en témoignent les documents qui me sont expédiés par la mairie.

Si vous croyez que les négociations peuvent être reprises par vous et vos amis, voyez — et croyez que je suis prêt à suivre.

Mes sentiments dévoués.
JEAN AJALBERT.

Quelles sont les conditions posées par la ville de Marseille ? Quel est cet échange inacceptable auquel fait allusion M. J. Ajalbert ? J'ignore !... Ce que je sais, c'est que la place de ces volumes est à la Malmaison plutôt qu'à Marseille, où ils sont inconnus de presque tout le monde, où, pour les consulter, pour rêver sur leurs pages jaunies, nul ne vient les extraire de la caissette vitrée, cercueil sans gloire, où ils demeurent ensevelis...

Marseille n'aura, du reste, pas porté bonheur à la bibliothèque du jeune

général qui marchait vers l'Empire d'un pas dont tremblaient déjà les royaumes.

Songez qu'au retour d'Egypte cette bibliothèque se composait de *cent trente et un* volumes. En l'an XII, presque tous se trouvaient encore dans les caisses qui avaient servi à les transporter, lorsque le préfet des Bouches-du-Rhône, M. Thibaudeau, les réclama pour charmer ses loisirs de campagne. Plusieurs années s'écoulèrent avant qu'on songeât à réclamer le précieux dépôt et lorsqu'on y pensa, il était trop tard : la plupart des ouvrages avaient disparu.

Trente-quatre volumes restaient encore il y a quelques années. Or, je n'en ai plus compté que *dix-neuf*, dont j'ai donné la liste détaillée.

Je pris soin de décrire avec quelque minutie même la reliure uniform de ces ouvrages, dans l'espoir, très vague, qu'on pourrait retrouver les nombreux égarés. Sans vouloir incriminer en quoi que ce soit l'administration municipale et le Conservateur de la Bibliothèque de Marseille, duquel je connais bien la compétence et la valeur, — je peux donc souhaiter que les ouvrages restants reviennent à la Malmaison. C'est leur place et la seule qui leur convienne? Un terrain doit être facile à trouver. Qu'on le cherche en tout cas! Et j'espère que M. Edmond Pilon, que d'autres artistes, joindront leurs efforts à ceux que j'ai tentés pour l'accomplissement de ce vœu légitime.

Veuillez agréer, etc.

PIERRE VIERGE.

§

La Littérature française et les Universités allemandes.— Voici sur quels sujets des cours de littérature française seront professés, pendant le semestre d'hiver, dans les Universités de langue allemande (1).

Bâle : Tapolet, *Anatole France : Le Crime de Sylvestre Bonnard*.— Berlin : Morf, la Littérature française depuis la seconde moitié du XVIIIe siècle jusqu'au Romantisme. Geiger, Vie et Œuvre de Molière. Haguenin, Histoire de la littérature française au XVIIIe siècle ; Le roman français depuis 1890. Ebeling, Interprétation psycho-philologique d'une nouvelle comédie française. — Berne : Michaud, *Esthétique littéraire ; Explication d'auteurs français ; Histoire de la littérature française au XVIIIe siècle ; Histoire de la littérature française au XIXe siècle.* — Bonn : Gaufinez, *la Langue française aux XVIe et XVIIe siècles ; Molière ; Explication de poètes français modernes.* Heiss, Racine et la tragédie classique des Français. Schneegans, Histoire de la littérature française de la seconde moitié du XVIIIe siècle. — Breslau : Pillet, Histoire de la littérature française au XVIIIe siècle. — Francfort-sur-le-Mein : Friedwagner, Histoire du drame français jusqu'à l'époque des classiques. Raboul de la Juillière, *la Vie et les Œuvres de Voltaire.* — Fribourg : Paufler, Histoire de la littérature française au XVIIIe siècle ; Explication des chefs-d'œuvre de Corneille ; *Chateaubriand, sa vie et ses œuvres.* — Giessen : Thomas, *le Théâtre romantique.* — Greifswald : Plessis, *le Roman français.*— Halle : Michel, *le Roman français au XIXe siècle ; Explication des Poésies d'Alfred de Musset.* — Heidelberg ; Schneegans, La littérature romantique en France ; La Vie et les

(1) Les cours dont le titre est en italiques sont faits en français.

œuvres de Diderot. — Iéna : Wiese, Histoire de la littérature française au XVIIIe siècle. — Kiel : Koerting, La Vie et les œuvres de Molière. Voretzsch, Histoire de la littérature française moderne, XVIIIe et XIXe siècles. Dumont, *Salammbô et Madame Bovary de Flaubert*. — Koenigsberg : Flamand, *La poésie lyrique au XVIIe siècle ; La poésie au XVIIIe siècle*. — Leipzig : Birch-Hirschfeld, Histoire de la littérature française au XVIIIe et au XIXe siècles. — Marbourg : Wechszler, Molière, avec Introduction à l'Histoire de la Comédie. Suchier, Littérature française du XVIIIe siècle, Mouillet. *Le Roman français contemporain.* — Munich : Voszler, Littérature française des XVIe et XVIIe siècles. Hartmann. Littérature française au temps du Romantisme. — Munster : Wiese, Développement du Drame français.. — Posen : Bastier, Les relations littéraires entre la France et l'Allemagne ; L'individualisme féminin dans la littérature française au temps du romantisme ; Aperçu sur la littérature française depuis la Révolution. — Strasbourg : Schultz-Gara, Voltaire et Rousseau. Ott, *Alfred de Musset, sa vie et ses œuvres*. — Vienne : Becker, La littérature française au XVIIe siècle. Wurzbach, Histoire du roman français au XIXe siècle. — Wurzbourg : Küchler, Histoire de la littérature française des origines à la Renaissance. Bernay, *Le théâtre français depuis 1850*. — Zurich : Bovet, *Histoire de la littérature, française au XIXe siècle*. Morel, *Histoire de la littérature française 1850-1900*. Seippel, *Taine, l'Homme et l'Œuvre : Molière ; Actualités littéraires.*

§

Un musée russe de 1812. — A l'occasion du centenaire de la bataille de Borodino, qui sera célébré en Russie le 7 septembre 1912, on inaugurera à Moscou un Musée national de 1812, où seront exposés, outre des armes et des uniformes français, tous les objets et les documents relatifs à la campagne de Russie, qui pourront être recueillis, tels que : portraits, bustes et statues des généraux, cartes, plans, relevés, photographies des champs de bataille, décorations, monnaies, proclamations, bulletins, lettres, brochures, livres, journaux, caricatures, ainsi que des milliers de bibelots : pipes, tabatières, couteaux, verres, flacons, etc..., portant gravée, sculptée ou peinte la tête de Napoléon ou d'un de ses généraux.

Le Comité du Musée de 1812, placé sous la présidence d'honneur du tsar, publiera chaque mois la liste des dons qui lui seront parvenus.

§

Le prix Nobel de littérature est attribué cette annnée, annonce-t-on, à Maurice Maeterlinck. Nul plus que nous ne peut se réjouir de cette nouvelle, qui ne sera toutefois officielle que le 10 décembre.

§

Une patrouille historique. — Les caricaturistes de la Restauration : Bellangé, Debucourt, Daumier, nous ont familiarisés avec le type, aujourd'hui légendaire, du Garde national. C'est un bourgeois placide et bedonnant, vêtu tantôt d'un prétentieux uniforme, tantôt d'un costume civil des plus fantaisistes, et dont l'allure peu militaire ne laisse pas d'exciter le rire.

A la vérité, la Garde Nationale n'était pas entièrement composée d'esti-

mables rentiers et de commerçants notoires. La plupart des écrivains et des artistes du temps y étaient incorporés et se voyaient périodiquement contraints d'endosser l'uniforme, sous peine d'être envoyés à l' « Hôtel des Haricots ».

C'est à cette obligation, autant qu'au hasard, que Musset, Meyerbeer et le peintre Hippolyte Flandrin durent, un soir, de faire partie de la même patrouille. Chacun d'eux aurait bien voulu regagner ses pénates. Mais le caporal qui les commandait resta sourd à leurs supplications et force leur fut de parcourir, en armes, jusqu'à une heure avancée de la nuit, les principales rues de la capitale.

Henri de Lacretelle nous a conservé le souvenir de cette randonné nocturne dans l'amusante pochade que voici :

> Ils étaient trois qui faisaient la patrouille,
> Sous Louis-Philippe appelé le tyran ;
> La lune avait une teinte de rouille,
> Minuit sonnait à quelque vieux cadran.
>
> Le premier dit : « Puisque la ville brune
> Dort insensible au pas du grenadier,
> Je vais écrire une ode au clair de lune,
> Mon caporal, et vous la dédier. »
>
> Le second dit : « Vous serez capitaine.
> Votre bonté n'a point de repentir ;
> J'ai rendez-vous avec une Africaine,
> Soyez bonhomme et laissez-moi partir ! »
>
> Et le troisième enfin : « J'aime les vierges
> Et les grands saints de leur nimbe entourés ;
> Pour vos babys je brûlerai des cierges,
> Dirigeons-nous vers Saint-Germain-des-Prés ! »
>
> Le caporal, gardien des domiciles,
> Voyant partout le spectre de Mandrin,
> Leur répondit à tous : « Tas d'imbéciles ! »
> C'étaient Musset, Meyerbeer et Flandrin.

§

Les trois écrivains aux mains sales. — Les essayistes et les historiens littéraires contemporains ont fait au critique Gustave Planche une réputation de malpropreté justifiée, mais qu'il ne fut pas le seul à mériter dans le monde des lettres. Deux autres écrivains de son temps la partagèrent équitablement avec lui.

Le premier d'entre eux, Villemain, fut professeur, académicien, député et ministre de l'Instruction publique. Henri Heine disait de lui :

— Quand Villemain voudra se travestir, il n'aura qu'à se laver les mains.

Le second, Pierre Leroux, un saint-simonien qui exerça une grande influence sur les idées politiques de George Sand, poussait l'hydrophobie jusqu'à définir l'eau : « un corrosif dangereux pour la main d'un homme de lettres. »

Tous trois formaient le groupe dit « des écrivains aux mains sales » dont Planche resta, sa vie durant, le représentant le plus indécrottable. L'auteur

de *Consuelo*, qui eut des bontés pour cet Aristarque, le força d'accepter, à plusieurs reprises, des cachets de bain que Planche oubliait souvent d'utiliser.

§

Les Anglais et la tradition. — On connaît le fanatisme avec lequel l'Angleterre a toujours défendu ses plus vieilles traditions contre l'assaut du progrès et les attaques de la démocratie. Peu de pays ont su conserver aussi jalousement qu'elle les formes d'un passé toujours vivant. Aujourd'hui encore, le code des lois anglaises est un grimoire inextricable de coutumes contradictoires. Quant à la langue judiciaire, elle n'a pour ainsi dire pas varié depuis la conquête normande, comme en témoigne cet arrêt rendu par un tribunal anglais, à la fin du siècle dernier, contre le propriétaire d'une voiture attelée de deux chevaux fougueux qui avaient culbuté un homme :

Li défendant porta deux chivals ungovernables en un coach, et improvide incante et absque débita considérationne ineptitudinis loci la eux drive pur eux faire tractable et apt pur un coach, quels chivals pur ce que, per leur férocité, ne poient être rule, eurre sur le plaintiff et le noie.

Il n'est pas de meilleure preuve de la prédilection des Anglais pour la tradition que ce jargon juridique, mi-latin, mi-normand, importé autrefois par les légistes de Guillaume Ier et que l'on dirait emprunté à quelque joyeuse bouffonnerie de Molière.

§

L'Art Décoratif, *Revue de l'Art ancien et de la Vie artistique moderne*, vient de se transformer en revue bimensuelle, sans rien modifier à son format ni à ses illustrations. Envoi d'un spécimen sur demande adressée 4, rue Le Goff, Paris.

§

Publications du « Mercure de France »

LES DEMI-SAVANTS, par Arnold van Gennep (Esthétique comparée. Linguistique. Pathologie végétale. Biologie. Ethnographie. Folklore. Epigraphie. Anthropométrie. Critique littéraire. La Synthèse). Vol. in-18, 3.50.

LAFCADIO HEARN, *L'Homme et l'Œuvre*, par Joseph de Smet. Vol. in-18, 3.50.

LES ENFANTS ET LA RELIGION (*A propos d'un livre*), par Louis Dumur. Broch. in-18, 0.50.

§

Le Sottisier universel.

Un jeune homme... a tenté de se suicider en se tirant un coup de revolver dans la tête. La balle qu'il voulait se loger dans le cœur a dû glisser contre une côte et ne paraît avoir atteint aucun organe important. — *La Dépêche Tunisienne*, 18 octobre.

L'on sait que si Josué arrêta le soleil, Galilée fut brûlé pour avoir affirmé la rotation de la terre. — *Le Siècle*, 5 mai.

Et le caporal Esquer, du 89e de ligne, Esquer, qui porte si gaillardement cet uniforme bien français... — *L'Aude à Paris*, novembre.

Le silence des peuples est, dit-on, la leçon des gouvernements. La réciproque est-elle vraie? — *Le Temps*, 12 octobre.

Sont présents MM. le duc des Cars, le commandant de Couessin, le commandant de Ferron, tué à Loigny. — *L'Eclair*, 22 octobre.

On ne reconnaît leur fausse origine qu'à un aspect luisant tout spécial qu'il est impossible de ne pas remarquer au simple contact des doigts.— *La Tunisie Française*, 29 octobre.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (Blais et Roy), 7, rue Victor-Hugo.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne.

MAISON d'angle, **rue Euryale-Dehaynin,** 12 et r. **Tandou.** Cont. : 185 m. Rev. br. : 15.805 fr. **M. à pr. : 190.000** fr. Adj. ch. not., Paris, 28 nov. 1911. S'adr. Me THÉRET, not., 24, boul. Saint-Denis.

VENTE en l'étude de Me LINZELER, notaire à Courbevoie, le 16 novembre 1911, à une heure.

EN CINQ LOTS :

DIVERS IMMEUBLES A COURBEVOIE, rue Saint-Pierre, 2 et 4, rue de l'Église, 8 et rue des Epines, nos 5, 6 et 9.

EN CINQ LOTS. — **Mises à prix de 15.000 francs à 200 francs.** Consignation pour enchérir. S'adr. à Mes COLLIN et ROUGEOT, av. à Paris, à Me LINZELER, not. à Courbevoie, et à Me BALÉZEAUX, not. à Chantilly.

Mon ang. r. Penthièvre, 19 et Miromesnil, 22. Cont. 433m. Rev. br. : 36.652 fr. **M. à pr. : 350.000** fr. Adj. ch. not., Paris, 28 nov. MeCOURCIER, not., r. Presbourg.

PROPRIÉTÉ. Parc de Neuilly, à Neuilly-s.-Seine. Rue de Rouvray, 8 *bis*. Mais. d'hab. 2 étages, jardin, jouiss. 1er janvier. **M. à pr. : 25.000** fr. Adj. ét. BRAULT, not. Neuilly-s.-Seine, le 11 déc. 1911, 2 heures.

VENTE au Palais de justice, à Paris, le 29 novembre 1911, à 2 heures.

1o MAISON A PARIS

38, RUE DE BERRY, 38

Contenance........................ 387 mètres.
Revenu brut : 26.455 francs.
Mise à prix................... **300.000** francs.

2o MAISON A PARIS

RUE NOTRE-DAME-DE-LORETTE, 34

Contenance........................ 315 mètres.
Revenu brut : 22.557 francs.
Mise à prix................... **200.000** francs.

3o MAISON A PARIS

15, RUE LAHIRE, 15

Contenance........................ 1.529 mètres.
Revenu brut : 2.500 francs.
Mise à prix................... **32.000** francs.

4o PROPRIÉTÉ A SAINT-CLOUD

(Seine-et-Oise), **Rue Dailly, no 30.**

Contenance........................ 1.220 mètres.
Revenu net : 3.200 francs.
Mise à prix................... **50.000** francs.

S'adresser à : Mes JOHANET, BREDIN et DESCHAMPS, avoués à Paris; — COTTENET et LESGUILLIER, notaires.

VENTE au Palais de Justice, à Paris, le Jeudi 30 Novembre 1911, à deux heures :

NUE-PROPRIÉTÉ D'UNE

MAISON SISE A LEVALLOIS-PERRET (Seine), Rue Lannois, no 12 (anc. no 16).

Superficie totale : 245 mètres carrés environ.

Usufruitière âgée de 59 ans.

Mise à prix.... 12.000 francs.

S'adresser, pour les renseignements, à Me RENÉ BRILLATZ, avoué à Paris, 219, rue Saint-Honoré.

Demandez

le Catalogue complet

des Éditions

du

Mercvre de France

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

LA

Traversée la plus courte de France en Algérie

PAR PORT-VENDRES

Le trajet le plus rapide de Paris à Port-Vendres par Limoges, Toulouse, Narbonne ou par Bordeaux, Toulouse, Narbonne.

De Port-Vendres à Alger en 21 heures par paquebot rapide « La Marsa » muni de la télégraphie sans fil.

ALLER

Départ de Port-Vendres le Dimanche à **3 h. 30** soir.
Arrivée à Alger le lundi à **1** heure soir.

RETOUR

Départ d'Alger le mercredi à **midi**
Arrivée à Port-Vendres le jeudi à **10** heures matin.

De Port-Vendres à Oran en 29 heures par paquebot rapide « Medjerda » muni de la télégraphie sans fil.

ALLER

Départ de Port-Vendres, le Vendredi à **3 h. 30** soir.
Arrivée à Oran, le samedi à **9** heures soir.

RETOUR

Départ d'Oran, le lundi à **midi**.
Arrivée à Port-Vendres, le mardi à **6** heures soir.

Billets directs simples et billets d'aller et retour valables 90 jours en 1re, 2e et 3e classes de Paris-Quai d'Orsay à Alger ou Oran, viâ Limoges, Montauban, Narbonne ou viâ Tours, Bordeaux, Narbonne.
Enregistrement direct des bagages.
Voitures directes, wagons-lits.

BULLETIN FINANCIER

ns notre dernier bulletin nous disions que les choses inclinaient à devenir
iales. Elles le deviennent, en effet. Et même, elles prennent une allure un
trop vive vers l'optimisme.

ı point important demeure acquis : le 4 novembre, la France et l'Allemagne
signé le protocole d'un traité au sujet du Maroc. L'Allemagne nous laisse
; d'établir notre protectorat sur l'Empire Chérifien. De notre côté, nous
ıs à l'Allemagne une partie du Congo français égale, comme étendue, à la
ié de la France. La colonie allemande du Cameroun touchera désormais le
e Congo par deux points et sera ainsi en contact avec le Congo belge. En
nge de cette importante cession, l'Allemagne nous donne une partie du
ux « bec de canard ». Cette laborieuse convention, dont l'enfantement a duré
re longs mois, doit être soumise au Reichstag et approuvée par le Parlement
çais. On s'attend à de hauts cris de part et d'autre. Il y en aura. Mais tout
ıisera. Combien durera la bonne entente entre la France et l'Allemagne ?
enir nous le dira.

ı attendant, malgré la guerre italo-turque et malgré la révolution en Chine,
ıffaires reprendront peu à peu leur cours. Déjà les marchés financiers mon-
t des dispositions bien meilleures.

ı rente française à 95, 50 gagne un point sur la précédente quinzaine ;
érieure Espagnole, à 95, progresse de plus de trois points. Le Turc Unifié
e de 88,15 à 89,60. Le Consolidé russe 4 o/o s'inscrit à 97,50 ; le 4 1/2 o/o
) à 102,40; le 5 o/o 1906 à 104. L'Italien recule à 100,25.

.es établissements financiers ne demandent qu'à monter. La Banque de Paris
1775, le Crédit Lyonnais 1543, le Comptoir d'Escompte 945, la Société Géné-
995, le Crédit Mobilier 704, le Crédit Foncier 854.

est probable que quelques banques vont profiter des circonstances favora-
pour procéder à quelques émissions d'ici à la fin de l'année. Déjà il est certain
le Crédit Foncier, en vue d'augmenter son Capital de 25 millions, ouvrira
souscription du 27 novembre au 12 décembre. Ainsi vient d'en décider son
ıseil d'administration. Cette petite opération ne pourra avoir qu'un grand
cès.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois sur 224 pages et forme dans l'année six volumes

—

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages Bibliophilie, Sciences occultes Critique, Littérature étrangère, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Pierre Quillard.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Georges Palante.
Psychologie : Gaston Danville.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Psychiâtrie et Sciences médicales : Docteur Albert Prieur.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. Van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merk.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Esotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Les Théâtres : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold.
Art moderne : Gustave Kahn.
Art ancien : Tristan Leclère.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique du Midi : Paul Souchon.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres américaines : Théodore Stanton.
Lettres hispano-américaines : Francisco Contreras.
Lettres brésiliennes : Tristao da Cunha.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : E. Séménoff.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : H. Messet.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais, Fritiof Palmér.
Lettres hongroises : Félix de Gerando.
Lettres tchèques : William Ritter.
La France jugée à l'Etranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Vie anecdotique : Guillaume Apollinaire.
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50.**

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre.

France		Étranger	
Un an	25 fr.	Un an	30 fr.
Six mois	14 »	Six mois	17 »
Trois mois	8 »	Trois mois	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercvre de France, BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.